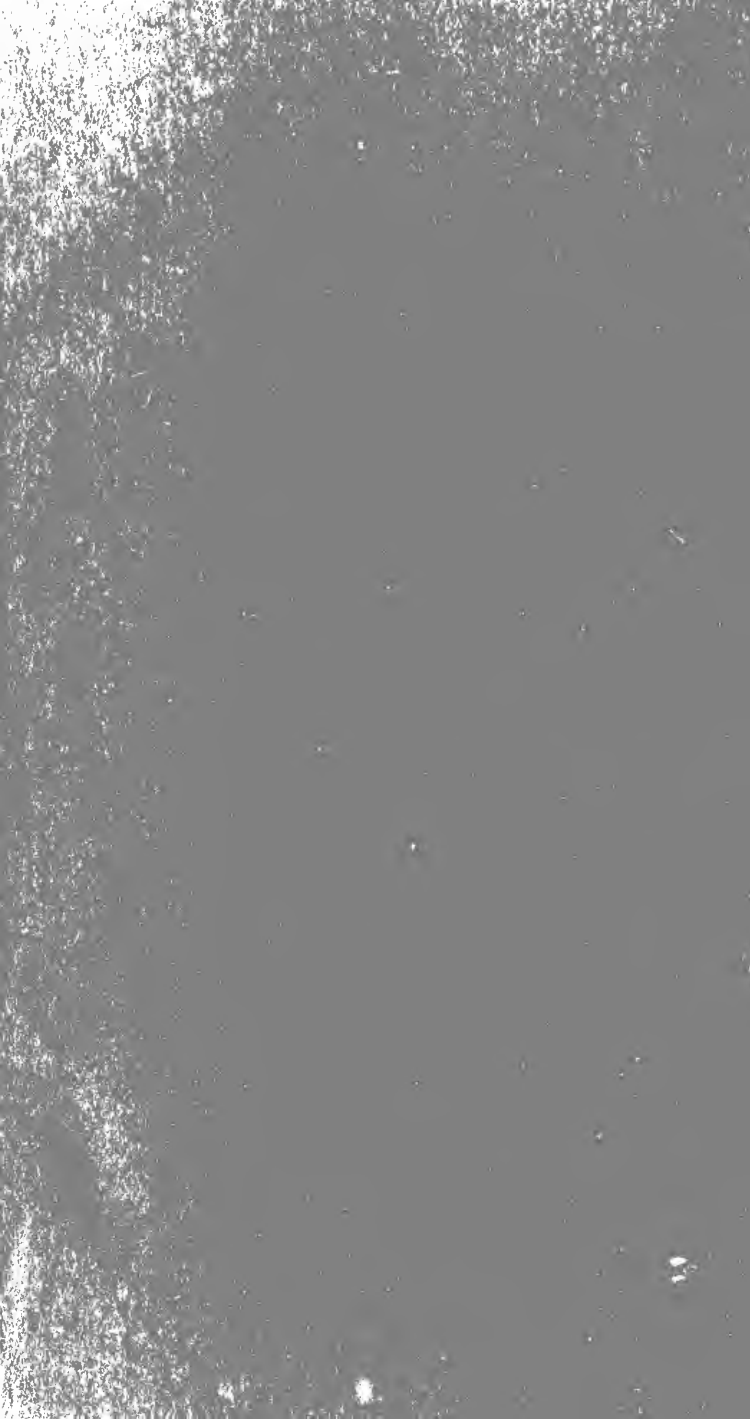
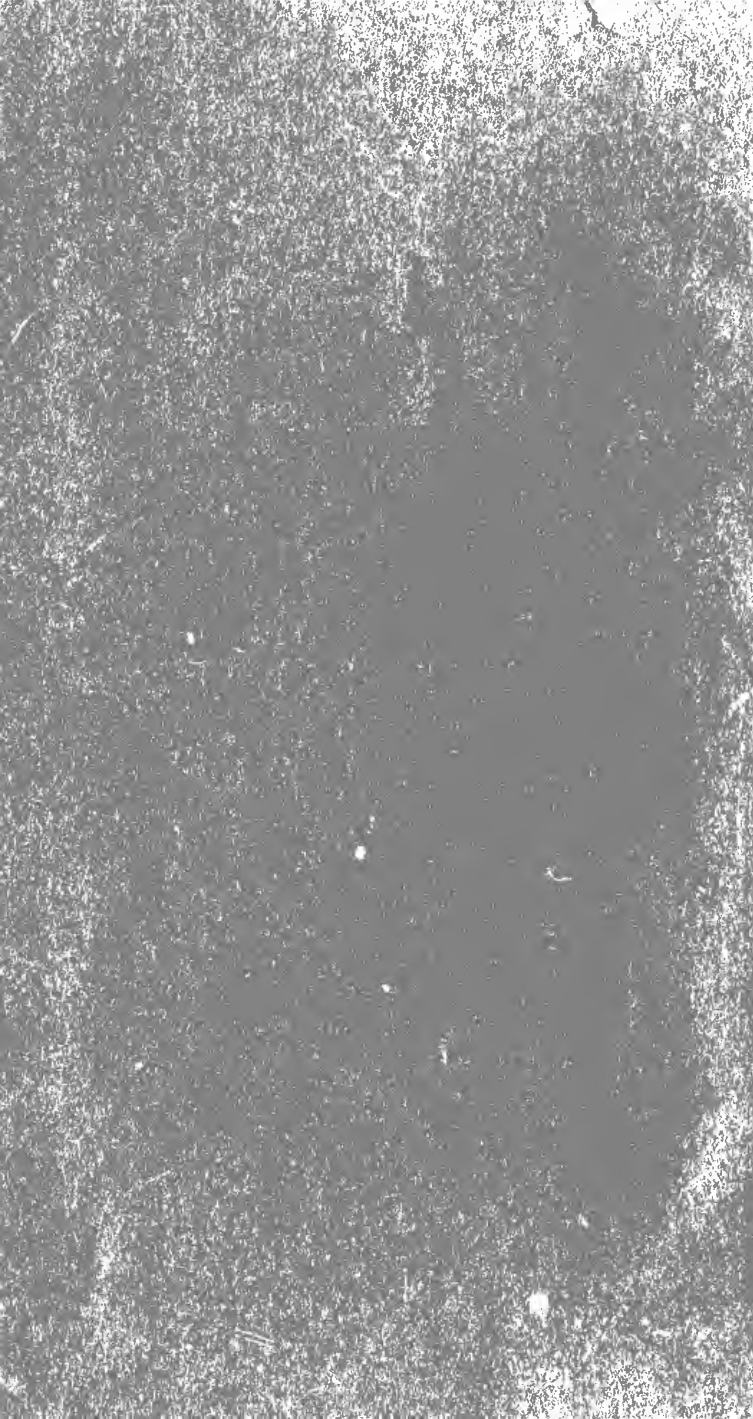


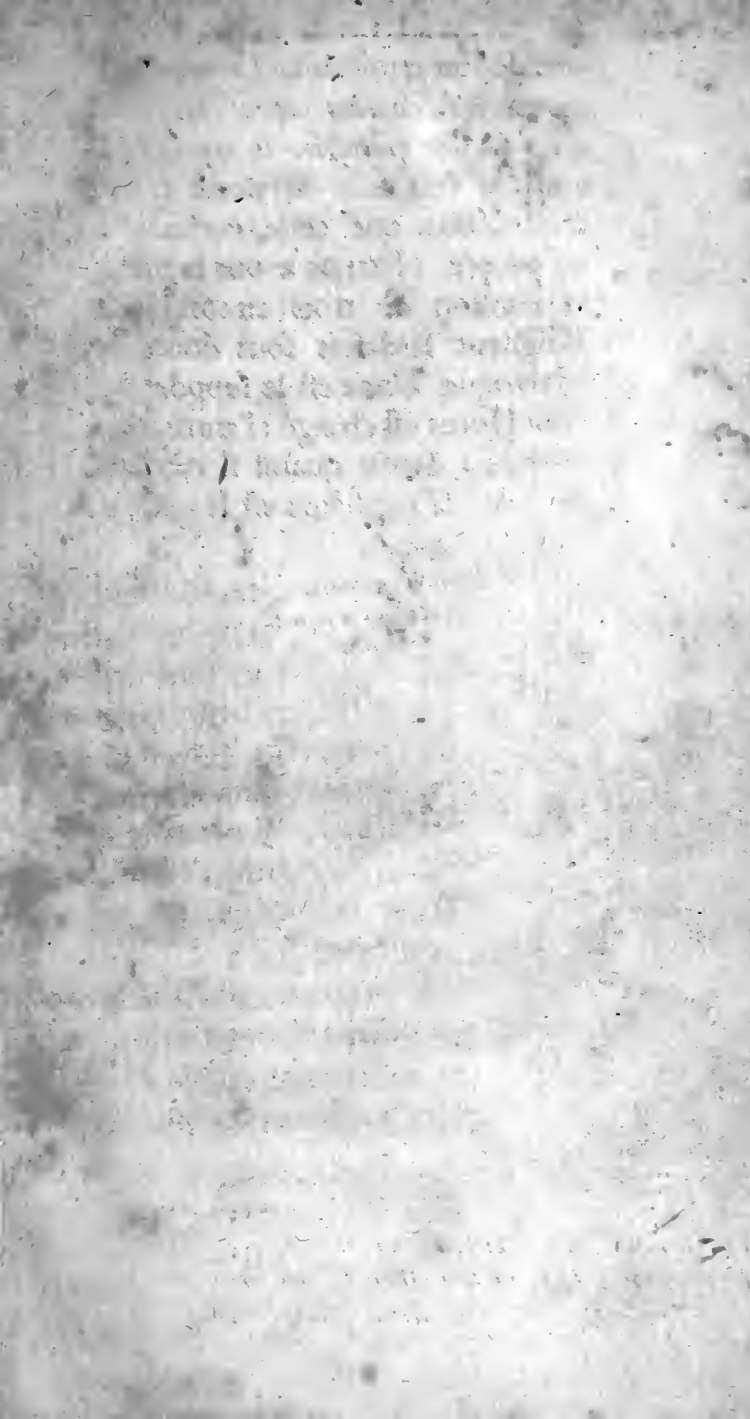
BOSTON PUBLIC LIBRARY



ANONYMOUS GIFT









Dessiné et gravé par J.P. Le Bas.

*Démocrite, sans fût te verra-t-on rêver
Et tracer à l'écart ton Monde imaginaire?
Va, ce n'est pas à l'homme à construire la terre ;
Il est fait pour la cultiver.*

HISTOIRE DU CIEL,

Où l'on recherche

L'ORIGINE DE L'IDOLATRIE,
ET

LES MÉPRISES
DE LA PHILOSOPHIE,

Sur la formation des corps célestes, &
de toute la nature.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.



A PARIS,

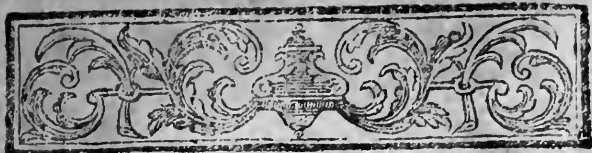
Chez la Veuve ESTIENNE & Fils, rue S. Jacques,
à la Vertu.

M. DCC. XLVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

No. B. 506
Acc. 99-8

Vol I only



PLAN

DE

CET OUVRAGE.



L n'y a point de nation ; il n'y a peut-être point d'homme sur la terre , qui en considérant la beauté du Ciel & la marche régulière des corps qui y roulent , n'ait désiré de savoir quels ont été les commencemens de cette structure , quelle est l'origine & la signification des noms qu'on donne à tous ces différens corps , en un mot d'être instruit de l'histoire du Ciel.

De tout tems , & par-tout , on a fait cette recherche : c'est la première réflexion de tout esprit qui pense : c'est le premier pas de la

curiosité. La plupart des peuples célèbres ont eu des philosophes qui se sont exercés sur ce sujet : & les anciens poètes pour rendre leurs chants plus agréables , ou par un début magnifique , ou par un épisode intéressant , étoient dans l'usage de mettre en œuvre la Cosmogonie (a).

Mais quelle que soit l'avidité avec laquelle on écoute d'abord ceux qui nous annoncent ce premier de tous les évènements, les récits qu'ils nous en font ne méritent pas une égale créance. On les trouve peu d'accord entr'eux, souvent peu intelligibles, ou même en contradiction avec ce qu'on éprouve dans la nature. Il faut donc user de dis-

(a) *La formation du monde.* Voyez le premier livre des Métamorphoses, & les leçons attribuées à Atlas, à Anchise, & à Iopas dans le premier & le sixième livre de l'Énéide. Ovide & Virgile ne sont en cela que les imitateurs d'Hésiode & des autres Grecs copistes des Phéniciens.

cernement , & suivre dans l'étude de cette histoire les règles du bon sens, les moyens que la prudence employe tous les jours pour parvenir à la certitude des faits dont on veut être instruit.

Comme l'histoire de la monarchie Française est la collection & l'examen de ce que nos prédécesseurs nous ont appris sur l'origine & sur les progrès de cette monarchie ; l'histoire du Ciel est la collection & la discussion de ce que les hommes d'avant nous ont pensé ou appris de leurs peres sur l'origine du ciel & sur les rapports avec la terre.

Un sage historien ne fait pas entrer dans le corps de son Ouvrage tous les mémoires qu'il a pu rassembler. Il fait un choix. Tout ce qui se trouve frivole ou évidemment contraire aux faits connus ; tout ce qui est avancé sans précaution ou destitué de témoignages

suffifans , il le rejette , & ne fait usage que de ce qui peut naturellement se lier , se faire goûter , & former une suite recevable. En entreprenant donc l'histoire de la naissance des Cieux & de l'origine , soit des noms qu'on donne aux différentes parties de la sphère céleste , soit des influences qu'on leur attribue ; notre principale affaire est de ne mettre en œuvre que ce qu'ont pensé là-dessus les esprits les plus raisonnables , ou les peuples les plus attentifs à conserver la connoissance du passé. Quel usage pourrions-nous faire des opinions bizarres qui partagent les autres nations sur ce sujet ? Voudrions-nous recueillir ce qu'en ont imaginé les Charibes , les Groenlandois , ou les autres Sauvages , qu'une longue séparation du corps de la société a dégradés & abatardis ? Nous nous en tiendrons donc au récit de ce qui a été cru & publié sur l'ori-

gine du monde , & sur les puissances célestes , par ceux chez qui le fil de l'ancienne histoire a pu se conserver sans se rompre ; & qui ayant toujours fait un grand corps de nations unies entr'elles par les liens du commerce , ont pu s'entrecommuniquer & perpétuer jusqu'à nous quelques-unes des connoissances primitives.

Mais quelque soin qu'un historien prenne de ne s'attacher qu'à ce qui porte le caractère de la vérité ; il arrive souvent que la matière qu'il traite tienne à des fables si célèbres & si accréditées, qu'il se voit contraint de s'y arrêter & de les suivre quelque tems , pour y démêler les traces de la vérité qu'il recherche. Par exemple , la plûpart de nos Historiens François ont débuté par nous faire regarder les Gaulois comme un peuple vaincu & asservi par les Francs, d'où * quel-

* *Hist. du gouvernement. Franç. par M. le Comte de Boullainvilliers.*

aussi imaginaires que cette conquête. Le savant & judicieux * Ecrivain , qui nous a donné l'histoire critique de l'établissement de la monarchie Françoisé , n'a donc pu se dispenser , pour ruiner ces prétentions , de réfuter au long le début fabuleux qui en étoit l'unique fondement. Il nous indique les sources de ces contes dans les siècles postérieurs ; & remontant aux monumens contemporains , il nous fait voir les Rois François étroitement unis aux Romains & aux Gaulois devenu Romains. Il nous montre ces Princes établis en deçà du Rhin long-tems avant Clovis , employés dans les plus beaux postes de la milice Romaine , & profitant peu-à-peu de la foiblesse des Empereurs pour devenir souverains de lieutenants qu'ils étoient : ce qui répand un jour admirable sur la diversité de nos loix & de nos coûtumes , uniquement pro-

* M. l'abbé
du Bos.

venue de ce que les Gaulois , aussi libres sous nos Rois que sous les Empereurs , étoient jugés selon leurs loix particulières , & les tribus Françoises selon les leurs.

La nécessité de commencer par renverser ou par débrouiller des faibles pour établir la vérité , est le cas où je me trouve. Les hommes les plus célèbres qui nous ont parlé de la formation du ciel & de la terre , ou de leurs rapports mutuels , sont les auteurs Payens , les Philosophes des différens âges , & les Ecrivains sacrés. Ce que nous en ont dit les Egyptiens , les Phéniciens , les Grecs , & les Romains est obscurci par des récits fabuleux & par des métamorphoses pleines d'absurdité. Quoiqu'ils ayent été les plus spirituels & les mieux policés de tous les peuples , ils se sont fait des idées si étranges sur le gouvernement des Cieux , & sur les puissances qui influent dans la

conservation du genre humain, qu'il n'est pas besoin de les combattre par des raisonnemens : elles portent leur réfutation avec elles. Mais du fond même de ces affreuses ténèbres il est possible de faire sortir la lumière. Au travers de tout ce fabuleux, je trouve un point de fait dont l'éclaircissement nous apprend ce qui a donné naissance aux fables. Il en est le dénoûment. Ce premier point fixe est la signification des noms & des figures qui ont servi dans la plus haute antiquité à caractériser le soleil, la lune, & les étoiles selon leurs différentes situations. Les usages des anciens & l'inspection de la nature nous aident à découvrir ce sens, dont la connoissance nous laisse aussitôt appercevoir l'énorme abus qu'on a fait des institutions des premiers hommes, & met dans un assez grand jour l'origine de l'idolâtrie de nos peres.

Un autre fruit de cette recherche est de nous apprendre que la même méprise qui a peuplé le Ciel de divinités chimériques, a donné naissance à une multitude de fausses prétentions sur les influences des cieux, & à des erreurs qui tyrannisent encore la plûpart des esprits. Quand notre histoire du Ciel ne nous procureroit d'autre bien que celui d'appercevoir la méprise qui a précipité le genre humain dans un égarement qui en est l'opprobre, & dont les suites troublent encore le repos de la société; ce seroit sans doute un profit assez satisfaisant.

Mais il se trouve ici un avantage fort supérieur aux précédens: c'est de découvrir avec la naissance du ciel poétique & des dieux du Paganisme, les vestiges sensibles de la vraie origine des choses, & d'y trouver une foule de témoignages perpétuellement rendus à

la vérité du récit de Moïse. Je suis fort éloigné de vouloir chercher l'origine des fables dans l'abus que quelques nations auroient fait de l'Écriture-sainte ; puisque l'Écriture-sainte est évidemment postérieure à la naissance de l'idolâtrie. Mais j'aime à retrouver dans l'histoire de l'idolâtrie une conformité sensible avec les évènements rapportés par l'Écriture. Les monumens & la nature fournissent les preuves de cette histoire ; & cette histoire fournit les preuves de l'excellence de la révélation. Si je ne suis pas appelé à faire la démonstration de l'Évangile , il m'est permis d'en essayer la préparation. Quelle gloire pour moi d'y avoir au moins disposé quelques Lecteurs !

Après l'examen du Ciel , tel que les Poètes nous l'ont décrit , & que les payens l'ont imaginé en altérant les instructions qu'ils avoient reçues de leurs peres , il est naturel

de passer à un Ciel en apparence plus raisonnablement construit , je veux dire à la naissance du soleil & des planètes , telle que les philosophes l'ont conçue. Si les égaremens des poètes , ramenés à la première source de l'erreur , peuvent nous aider à reconnoître l'origine & la destination de la nature , apparemment les philosophes nous donneront à cet égard un grand surcroît de connoissance. Gardons-nous de nous en flatter. Ils se font tous évanouis en des pensées ou dangereuses , ou inutiles , en voulant expliquer la formation de la terre & des cieux.

Croiroit-on qu'Aristote , Lucrèce , Gassendi , Descartes , & bien d'autres grands génies ont construit le soleil , les planètes , & l'univers sur des fondemens aussi ruineux qu'avoient fait les poètes ; que leurs atômes , leur matière première , & leurs loix générales

productives de trois ou quatre éléments, principes si rebatus dans les écoles, & dont on fait tant de bruit dans les diverses manières de concevoir la formation du ciel & de la terre, sont toutes idées sans justesse, & en opposition avec l'expérience de tous les jours. Les noms de ces hommes célèbres nous sont chers & respectables : mais la vérité nous l'est encore plus. Nous leur devons & nous leur donnons volontiers tous les éloges qu'exigent leur mérite & notre reconnaissance. Les uns nous ont rendu service comme astronomes ; les autres comme opticiens, ou géomètres, ou Logiciens, ou à d'autres titres. Tous nous ont encouragés par leur exemple, & nous ont enrichis de quelques découvertes particulières : mais la haute estime où nous les plaçons ne nous ôte pas la liberté d'appercevoir leurs méprises, d'autant plus dangereuses

qu'elles en imposent par des noms célèbres.

La plus grande de ces méprises, celle cependant qui leur est presque commune à tous, est d'avoir pensé qu'une matière générale, & un mouvement général distribué dans cette matière, suffisoit pour rendre raison de la structure du monde, puisque ces deux points suffisoient, selon eux, pour le produire. L'expérience nous apprend le contraire, & elle nous fait voir que l'ordre général du monde, l'organisation des espèces, & la distinction de natures élémentaires telles que nous les connoissons, ont pour cause immédiate, non aucun mouvement, soit général, soit particulier qui n'y peuvent rien, mais un conseil & une volonté spéciale du Créateur, qui a ordonné chaque pièce, comme il a ordonné le tout.

En travaillant à éclaircir cette

question, dont il n'est personne qui ne voye l'importance, nous sommes fort éloignés de disconvenir qu'il y ait des loix générales du choc, ou des règles de mouvement qui entretiennent le monde. Personne ne le nie, & on n'en peut pas douter. Ni Descartes, ni Malebranche, ni nos maîtres de philosophie, ne nous ont induits en erreur en nous faisant observer que la nature marchoit & se conservoit par des règles simples & uniformes. Ces règles sont aussi réelles que fécondes, puisqu'on en prévoit les effets : & c'est parce qu'elles sont certaines qu'elles sont devenues l'objet de plusieurs sciences très-utiles. Mais ces loix du mouvement qui servent à l'entretien du monde, ont-elles pu le former ? & suffit-il d'appercevoir quelques loix du mouvement, pour concevoir la structure du monde ? Ramenons la question à un point

plus précis. Dieu peut sans doute, s'il le veut, créer un monde formé d'une pâte universelle, d'une matière uniforme qui soit la même dans tous les corps : comme tous les vases de fayance & de porcelaine du Japon, de la Chine, de Chantilli, de Saxe, & de Rouenne sont toujours que de la terre, ou de l'argile cuite ou à demi vitrifiée. Un monde construit de cette sorte n'est pas celui que nous connoissons. La lumière, l'or, & la terre n'ont rien de commun que les degrés métaphysiques : c'est-à-dire, qu'ils n'ont rien de commun. Passons aussi à qui le voudra, mais sans l'accorder comme une vérité concevable, que Dieu puisse se reposer du soin de former les espèces organisées sur des règles de mouvemens propres à produire ces espèces. S'il y a vingt mille sortes de plantes & autant d'animaux ; voilà quarante mille loix de mouvement

variées comme leurs effets : puis il faudra multiplier ces quarante mille mouvemens par autant d'autres mouvemens subordonnés, qu'il y aura de différens vaisseaux dans chaque espèce, le même mouvement ne pouvant produire que les mêmes organes. C'est revenir aux volontés spéciales, & la grande physique ne veut que quelques loix très-simples & en petit nombre. Quel est donc le point d'où part la philosophie la plus moderne & d'où elle prétend déduire d'une façon intelligible la structure de notre monde & de ce qui s'y voit ? Laissions établir la question par le plus grand des philosophes : par Descartes.

Après avoir supposé une matière homogène ou uniforme dont Dieu remue les parcelles en les faisant pirouetter sur elles-mêmes & avancer continuellement en ligne droite, Descartes prétend *, qu'il en sortira un monde en tout

* *Traité de la lumière.*

semblable au nôtre, sans que Dieu ait fait rien de plus que d'imprimer à la matière un mouvement de tourbillon ; sans qu'il y mette aucun ordre , ni proportion. Or c'est cette possibilité ou cette fabrique d'un monde tel que le nôtre, éclos ou sorti avec toutes ses espèces générales & particulières, d'une matière uniforme mise en mouvement ; que je crois aussi contraire à la raison & à l'expérience, qu'elle est, de l'aveu même de Descartes, différente de la création révélée.

Au reste, quoique dans l'œuvre des six jours les volontés & les commandemens du Créateur soient aussi détaillés que les natures & les différentes organisations , nous ne prenons point l'allarme , comme si les philosophes en soutenant la productibilité de notre monde en vertu de trois ou quatre loix fort simples, pouvoient faire tort à la religion. Elle ne leur doit rien , & n'a rien

à craindre de leur part. Moins encore auroit-elle à craindre de la part de ceux qui l'ont toujours professée & sincèrement honorée. Ceci est une discussion toute humaine & purement philosophique , où il s'agit d'examiner ce que l'expérience nous infinie clairement sur l'origine du monde. Or ce qu'elle nous apprend me paroît contraire à la prétention de nos grands philosophes. Il n'étoit donc pas inutile de le remarquer : puisque cette prétention est le fondement de leur physique , & qu'il est très-raisonnable de nous épargner une étude qui n'aboutit à rien. Mais si l'expérience nous montre que le mouvement ne peut ni former des natures élémentaires , ni organiser des espèces ; si l'expérience nous montre que la seule volonté de Dieu & non un mouvement général , en a pu être la cause immédiate , comme la révélation nous apprend

qu'elle l'a été de fait , cette question très-belle par elle-même devient plus intéressante par le concert des lumières tirées de l'expérience avec celles que nous fournit le Texte sacré. Une telle conformité peut guérir les préventions de ceux qui croient le récit de Moïse incompatible avec la saine physique , & il se trouvera au contraire que la physique deviendra saine à mesure qu'elle se rapprochera de l'Écriture sainte , puisqu'elle se rapprochera tout autant de la nature même. Mais en recueillant ce premier fruit de notre travail , nous ne portons aucune atteinte ni aux intentions , ni à la réputation des Auteurs Cartésiens , puisqu'ils déclarent tous de même que leur maître , que la façon dont ils conçoivent la possibilité de la création n'est point celle dont Dieu s'est réellement servi. On peut innocemment faire des romans philo-

sophiques ; & quoiqu'il soit peut-être assez inutile d'exercer son esprit sur des possibilités prétendues, assurément nous n'y trouvons point de crimes : ainsi point de procès avec Descartes du côté de la religion.

Après l'avantage de trouver dans la nature des motifs toujours nouveaux de respecter l'Ecriture-sainte, & de sentir de plus en plus que Moïse avoit été instruit à l'école de celui qui a créé le monde, nous trouvons ici à faire un autre bien, que nous n'avons pas cherché, il est vrai, mais qu'il n'est pas naturel de rejeter quand il se présente : c'est de faire sentir l'inutilité de la ressource que les athées ont cru pouvoir s'assurer dans la doctrine de Descartes. Spinoza & bien d'autres incroyables n'ont pas manqué pour étayer leur cause huée par-tout, & entièrement désespérée, de saisir cette partie du Car-

térianisme qui n'employe qu'une matière agitée pour en voir sortir le monde sans que Dieu s'en mêle en aucune sorte. J'avoue que la distance qu'il y a entre Descartes & les athées est celle qui se trouve entre le ciel & la terre. Descartes attribue le mouvement à un moteur sage & qui en a prévu les effets. Les athées ne veulent point de moteur. Ils font sortir d'un mouvement aveugle & aventurier l'ordre, la beauté, & la persévérance. Ainsi quoiqu'une école prétende se faire honneur de quelques-unes des idées de l'autre, à Dieu ne plaise qu'on les confonde. Mais si cette partie du système Cartésien que les incrédules empruntent se trouve fautive ; s'il est faux qu'une matière générale, mûe en tourbillon par un moteur sage, fournisse rien de ce que Descartes en attendoit ; à plus forte rai-

son , cette matière remuée à l'avanture ne livrera-t-elle aux incrédules rien de ce qu'ils en espèrent. Quand un furieux se saisit de l'épée d'un homme sage , on ne reproche pas à celui-ci l'usage que l'autre en veut faire. Mais si cette épée se trouve émouffée ou sans pointe , celui à qui elle appartient , & qui l'avoit cru bonne , s'affligera-t-il de la voir sans effet ? Non sans doute : c'est plutôt un sujet de joie pour lui.

On pourroit croire que mon respect pour l'Écriture m'en fait alléguer ici l'autorité hors de saison dans une question que j'avoue n'être point théologique. Mais autre chose est de citer l'Écriture pour établir ou pour éclaircir la physique , & c'est ce que je ne fais point ; autre chose d'employer l'histoire & la physique expérimentale pour montrer l'excellence de l'Écriture , & c'est ce que

que je fais. Les incrédules, qui ne reconnoissent point ce tribunal, ne me reprocheront donc point de les y avoir cités. Je n'y appelle pas même les philosophes Chrétiens, puisqu'il s'agit d'une question de pure philosophie. Qui donc sera notre juge dans la matière que je traite ? Sera-ce le raisonnement ? c'est le moyen de plaider éternellement. Rapportons-nous-en à l'histoire & à l'expérience. Ne faisons aucun fonds sur nos propres idées : mais recueillons ce que nous avons appris là-dessus de nos peres & des plus grands philosophes, pour comparer le tout avec l'expérience & avec la doctrine de Moïse. Ces choses ne sont pas unies dans mon ouvrage par un lien de fantaisie. C'est l'ordre naturel qui les amène ici l'une à la suite de l'autre : & nous pouvons commodément

distribuer le tout en quatre parties , que nous nommerons *le Ciel poëtique , le Monde des philosophes , la Physique de Moïse , & les conséquences de l'histoire du Ciel.*

Sujet du premier Livre.

Le premier se peut intituler la Théogonie , ou le Ciel Poëtique, parce qu'en y recherchant l'origine des noms qui ont été donnés aux étoiles & aux planètes dans la plus haute antiquité , nous découvrons l'énorme abus qu'on a fait de ces noms , & des inventions des premiers hommes. Par-là nous arrivons à l'origine sensible de l'idolâtrie & de ses suites funestes. Cette découverte , quoique très-intéressante , n'étoit pas notre objet : mais elle nous y ramène. Elle suppose & démontre la religion des Patriarches , les coûtumes , & les évènements rapportés dans l'Histoire-sainte. Ainsi elle nous

conduit à la vraie origine de tout : c'est où nous voulions parvenir.

Quelque éloigné qu'on doive être d'employer des citations sans nécessité, & de recourir de gayeté de cœur aux anciennes langues, il y auroit une fausse délicatesse à ne vouloir pas faire usage de quelques mots de la langue Hébraïque ou Phénicienne, quand ils sont l'unique moyen de dévoiler la vérité qu'on cherche. Mais pour ne pas offenser le Lecteur par une bigarrure d'Hébreu, de Grec, & de François, toujours fort ennuyeuse, on a éloigné & jetté dans les marges tous les anciens termes & les citations qui font preuve, en faveur des Lecteurs qui les fouhaiteront.

Le second Livre est intitulé,

la Cosmogonie, ou la formation des étoiles & des planètes

Sujet du second Livre.

selon les idées des philosophes ; parce qu'après l'exposé de leurs opinions les plus célèbres sur l'origine réelle ou possible de tous les corps célestes , & sur les prétendues influences que la terre en reçoit , on montre non seulement ce qui a donné lieu aux pensées , soit d'Épicure , soit de Descartes , & à toutes les autres structures systématiques ; mais encore combien toutes ces prétendues possibilités sont démenties par l'expérience. Il suit de là que ceux de qui nous espérons recevoir le plus de secours & de lumières sur la plus belle de toutes les questions , ne nous ont rien appris à cet égard , & qu'il faut recourir à un meilleur maître.

Sujet du troisième Livre.

Le troisième Livre sera intitulé , la Physique de Moïse , parce qu'on y fait voir que le bon sens & l'expérience établissent

la création des corps, soit organisés, soit élémentaires, par des volontés spéciales, & de la manière que Moïse nous l'a rapportée.

Si nous donnons ici le nom de Physique au récit de Moïse, c'est parce que sur l'origine & sur le fond de la nature notre science ne va pas plus loin que son récit, & qu'il a sur les autres philosophes l'avantage inestimable de nous instruire des grandes vûes du Créateur, que la physique profane a toujours négligées ou obscurcies.

Le résultat de ce parallele de la Physique sacrée avec la profane est de connoître plus exactement la portée de la science humaine, & de la ramener à sa mesure, comme aussi à son véritable objet, par l'étude des choses de pratique, & par le retranchement de tout ce qui

Sujèt du quatrième Livre.

nous égare , ou de ce qui nous passe. C'est tout le but de cette histoire.

La plûpart des remarques dont elle est composée, se sont présentées à la suite de l'histoire de la Physique par laquelle j'ai fini le quatrième tome du Spectacle de la Nature. Mais ces remarques m'ont paru devoir être mises à part pour ne point gêner ceux à qui elles peuvent convenir , par la nécessité d'acheter l'ouvrage entier. Il faut toujours aller à la décharge du Public : & peut être ces remarques, étant renfermées dans un ou deux petits volumes, seront-elles de quelque utilité aux jeunes gens qui étudient les lettres humaines & la philosophie. Elles pourront leur être utiles dans les humanités, en essayant de leur démasquer ces personnages fabuleux dont ils enten-

dent si souvent parler. Elles pourront être de service pour les jeunes philosophes, en leur montrant que dans cette Physique générale, qui a tant fait de bruit dans le monde, il y a très-peu à gagner du côté de la science, & encore moins du côté de la religion.

J'ai porté plus loin mes espérances. Je me suis figuré, peut-être avec trop de présomption, que ce petit essai pourroit être de quelque utilité à ceux-mêmes qui enseignent. Je m'estimerois heureux d'avoir aidé leur travail par quelques vûes, qu'ils pussent ensuite faire valoir & proportionner au besoin de leurs élèves. Il arrive souvent que les Maîtres, avec beaucoup de bonne volonté & de pénétration, manquent de loisir pour entreprendre des recherches un peu longues. Parmi ceux qui ensei-

gnent les humanités, on remarque ordinairement, qu'à proportion qu'ils ont l'esprit juste & solide, ils se croient à plaindre d'employer une longue suite d'années à manier des fables, presque toujours absurdes ou scandaleuses, sans être dédommagés de l'ennui de ces contes ridicules, par la satisfaction d'en pouvoir au moins démêler l'origine. Je rapporte ici toutes les branches de l'idolâtrie à une seule & même racine. Je tâche de faire voir que la même méprise a donné naissance aux dieux, aux déesses, aux métamorphoses, aux augures, & aux oracles. Les fables ramenées de cette sorte à leur juste valeur amuseront sans danger, & les Maîtres pourront s'accommoder d'un principe qui est assez simple pour être saisi des enfans mêmes.

Le principal fruit que j'aurois

à cœur de recueillir de mon travail , seroit de faciliter l'étude de la nature , & même celle de la religion en bornant cette étude au possible & au nécessaire , qui sont encore l'un & l'autre d'une assez grande étendue. Messieurs les Professeurs de philosophie se croient communément dans l'obligation de faire choix d'un système de physique. Ce n'est pas pour eux une petite affaire que celle de comparer les différens plans de l'architecture universelle, & d'opter pour l'un ; après s'être convaincus de l'insuffisance des autres. Je voudrois leur avoir épargné une discussion aussi inutile que pénible , en leur faisant voir que la plûpart des choses naturelles sont des mystères impénétrables à notre raison comme les vérités révélées ; qu'il nous doit suffire que les unes

& les autres nous soient bien attestées ; qu'il est infiniment déraisonnable de vouloir les approfondir , ou les concilier , & les unir géométriquement par la prétendue évidence de nos lumières , tandis que Dieu nous en cache le fond , & ne nous en montre à dessein que l'existence & l'usage ; qu'enfin c'est l'usage prudent de toute la nature qui est notre véritable physique. Communément ce qu'on appelle physique générale n'est qu'une métaphysique contentieuse qui nous donne des idées abstraites , ou des dénominations extérieures pour des choses réellement existantes. Ou bien c'est une géométrie renforcée , qui nous donne des mesures & des rapports pour la connoissance du fond ; mais qui ne nous apprend pas davantage la nature des êtres , que l'arpentage après avoir toisé

nos terres ne nous instruit de la nature de l'argile ou du limon. Ou bien enfin c'est une supposition purement romanesque ; & qui explique les effets par des causes qu'on imagine, mais qu'on ne peut justifier. Il n'y a d'une autre part ni présomption, ni danger à ramener, tant qu'on peut, les bons esprits à l'expérimental, & à tourner leur raison vers l'usuel. Ils n'en feront que plus dociles à la religion, & de meilleur service dans le monde.

Si je n'ai pas répondu, par un ouvrage séparé, aux diverses critiques qui ont été faites de l'Histoire du Ciel, ce n'est ni mépris, ni insensibilité. Je les regarde au contraire comme des avis qu'on me donne & dont je dois être reconnoissant, puisqu'ils m'aident à rectifier mon travail. Mais au lieu de fatiguer le Public

par des disputes assujetties à l'ordre des objections, & par des redites inévitables; j'ai cru qu'il suffiroit dans cette nouvelle édition de réformer ou d'éclaircir ce qui s'est trouvé digne de ré-préhension.

Comme cependant c'est une justice dûe à ceux qui ont acheté la première, de faire en sorte qu'elle leur suffise, je crois m'acquitter envers eux par un court supplément (a), dans lequel j'ai réuni & resserré les éclaircissements nécessaires. Je n'y perds point de vûe, non plus que dans cette édition, ce qu'on m'a objecté. Mais j'ai traité le tout sans parler d'attaques ni d'adversaires, parce que des avis ne sont point des attaques, & que des moniteurs, la plupart pleins de politesse, ne sont point des ad-

(a) Révision de l'Histoire du Ciel, chez la veuve Etienne, rue S. Jacques, à la Vertu.

versaires. Cette méthode est plus abrégée que ne le sont des réponses personnelles ; & le Lecteur pacifique s'en accommodera peut-être mieux que du ton d'apologie ou de controverse.



ORDRE DES PLANCHES

Elles sont toutes dans le Tome premier.

LE frontispice.

I. Les Symboles de Dieu,	Page 48.
II. Anubis,	54.
III. Les mesures de la profondeur du Nil,	56.
IV. Osiris ou Arys,	68.
V. Sérapis ou Pluton,	71.
VI. Isis,	74.
VII. Les plantes d'Egypte,	79.
VIII. La déesse de Syrie, & d'Ephèse,	80.
IX. Osiris, Isis, & Horus,	82.
X. Horus à tête d'épervier,	86.
XI. La durée du repos d'Horus,	88.
XII. Les progrès du labourage,	90.
XIII. Harpocrate & Angérone,	93.
XIV. L'armée des Cieux,	169.
XV. Cybèle,	195.
XVI. Pallas,	206.
XVII. Les masques & le coffre mystérieux,	236.
XVIII. Silène. Latone, &c.	238.
XIX. Le lever de la Canicule,	276.
XX. Horus désœuvré. La Harpie. Les Graces.	300.
XXI. La Parque. La Sirène. La Furie.	313.
XXII. Bellérophon, & la Chimère,	316.
XXIII. Circé, ou Isis accompagnée de feuil- lages & d'animaux symboliques,	332.
XXIV. Les sceptres,	429.

Toutes ces figures sont tirées des monumens de l'antiquité.

On a marqué d'une *M* toutes celles qu'on trou-

ve dans l'Antiquité expliquée de D. Bernard de Montfaucon ; d'un C toutes celles qu'on a prises dans le *imagini de i Dei de gli antichi* , que Vincenzo Cartari a recueillies sur-tout de Pausanias , &c. d'un V celles qui se voyent sur le vase d'agate de S. Denys ; d'un T celles qui sont tirées de la table d'Isis , donnée au Public par Pignorius.



EXPLICATION DU FRONTISPICE.

IL représente Démocrite qui s'est retiré dans les tombeaux d'Abdère sa patrie, & qui renonce aux occupations de la société, pour méditer, sans distraction, sur la structure du monde qu'il croit s'être formé par la résidence & par le concours de petites pièces préexistantes qu'il lui plaît d'appeler Atômes. Un Bourgeois vient placer auprès du Philosophe une ardoise sur laquelle il a écrit ce vers :

ὁ μὲν δημιουργεῖν ἀνθρώπινον, ἀλλὰ γεωργεῖν.

*L'homme n'est point fait pour construire la terre,
mais pour la cultiver.*

Les laboureurs & les passans, qui lisent ou qui entendent lire cette épigramme, se moquent du Philosophe. L'un hausse les épaules : l'autre éclatte de rire : tous sentent que nous avons reçu assez d'intelligence pour régler notre travail & nos mœurs ; mais que nous ne pouvons rien comprendre dans ce qui n'a pas été confié à nos soins. C'est la conclusion de tout cet ouvrage.



HISTOIRE DU CIEL,

CONSIDÉRÉ SELON LES IDÉES
DES POÈTES,
DES PHILOSOPHES,
ET DE MOÏSE.



LIVRE PREMIER.

LE CIEL POËTIQUE.



On dit ordinairement que l'astro-
nomie a emprunté du Paga-
nisme les noms d'Hommes, de
Femmes, d'Animaux, ou d'autres
objets terrestres qu'on donne aux signes
du Zodiaque, aux Planètes, & aux autres
corps qui roulent dans le ciel. Les savans

Tome I.

A

ORIGINE
DU CIEL
POETIQUE.

ont cherché & cru trouver dans l'antiquité une partie des tems, des lieux, des personnes, & des circonstances auxquelles ces noms pourroient être rapportés. Ils ont recueilli divers traits de ressemblance qui se trouvent entre les métamorphoses des Poëtes, & certains évènements de l'Histoire tant sacrée que profane. Presque tous ont cru nous avoir ramenés aux vrais commencemens de l'idolâtrie, en nous faisant remarquer dans l'histoire plusieurs personnages que la flatterie avoit divinifiés de leur vivant, ou que la reconnaissance avoit placés dans les astres après leur mort. Le travail de ces savans est très-utile, & leurs remarques sont souvent bien fondées, puisqu'il est réel qu'avec le tems il s'est mêlé dans les fables & dans les dénominations des corps célestes plusieurs noms d'hommes, & des traits tirés de l'histoire. Mais il reste encore à nous faire connoître quel est le premier pas qui a conduit nos peres à l'idolâtrie, & par quel degré la raison humaine s'est pervertie au point d'adorer tantôt des hommes morts, après leur avoir assigné pour demeure le soleil, la lune, & les étoiles; tantôt des figures monstrueuses ou composées de pièces qui n'ont naturellement aucune liaison.

La première origine du mal, la vraie source de l'idolâtrie & de toute superstition, est l'abus du langage de l'astronomie & des figures de l'écriture ancienne; abus introduit par une cupidité aveugle, & par un amour démesuré des biens de la terre.

Ce n'est point l'idolâtrie qui a livré à l'astronomie les noms que celle-ci emploie : mais c'est l'astronomie, ou la connoissance des besoins de l'homme par l'inspection du Ciel, qui a inventé les noms, les caractères, & les figures que la cupidité & l'ignorance ont convertis en autant de puissances dignes de respect ou de crainte. En un mot, le Ciel des Poètes ou le premier fond de toute la Mythologie Payenne n'est dans son origine qu'une écriture très-innocente, mais prise grossièrement & dans le sens qu'elle présentait à l'œil, au lieu d'être prise dans le sens qu'elle étoit destinée à présenter à l'esprit.

L'histoire de ce désordre doit donc nécessairement embrasser deux objets tout différents : je veux dire, l'institution des noms & des figures qu'on a par la suite honorées comme des dieux ; & en second lieu, la méprise par laquelle on s'est porté à leur attribuer la divinité & un culte

Division de
la première
partie.

ORIGINE religieux. Des deux parties de cette histoire de l'idolâtrie, l'une ne contient que **DU CIEL** POETIQUE. les premiers réglemens & la police innocente que le besoin introduisit après le déluge dans la société; l'autre, à la vérité, couvre de honte la raison humaine : mais elle nous intéresse infiniment ; soit parce qu'elle remédie à bien des erreurs populaires ; soit parce qu'elle nous prouve sensiblement que l'esprit de l'homme ne fait que s'égarer, quand la cupidité le domine, & qu'il abandonne la simplicité de la révélation, ou qu'il en néglige les instructions salutaires.

CHAPITRE PREMIER.

De l'origine des noms que l'antiquité a donnés aux différentes parties du Ciel.

NOUS ne pouvons juger sainement de l'origine des noms que l'antiquité a donnés aux différentes parties du ciel & de toute la nature, qu'autant que nous savons de quelles idées ils s'occupent, & quels étoient les intérêts qui les pouvoient remuer. Commençons donc par faire la recherche de leurs principales

coûtumes, & des monumens qui nous viennent d'eux, pour en tirer la vérité & les origines que nous voulons connoître.

LES USA-
GES UNI-
VERSELS.

I.

*L'origine des usages communs à toutes
les Nations.*

On s'est quelquefois étonné de la conformité qui se trouve en plusieurs points entre les pratiques du peuple de Dieu, & celles des nations livrées à la plus grossière idolâtrie.

Les Hébreux, comme tous les autres peuples, étoient dans l'usage de s'assembler pour louer Dieu dans un endroit distingué & choisi; d'y offrir à Dieu le pain, le sel, les fruits de la terre, & les élémens ordinaires de la vie, ou de l'en remercier publiquement; de sacrifier des victimes; de manger en commun ce qui avoit été offert au Seigneur; & de joindre à l'action de grâces le chant & le son des instrumens.

C'étoit encore une pratique commune aux Hébreux & à tous les peuples d'ensevelir les morts, de les traiter avec honneur, & de s'assembler auprès de leurs tombeaux à certains jours pour y louer Dieu. Par la suite nous aurons lieu de remarquer d'autres usages également universels.

ORIGINE DU CIEL POETIQUE. Pour rendre raison d'une telle ressemblance de coutumes entre le peuple de Dieu & les idolâtres, la plupart des savans disent que les fausses religions n'ont fait que copier la véritable, & ils se croient autorisés par la conformité de quelques traits de la fable avec l'Histoire sainte, à soutenir que les Payens ont eu communication des saintes Ecritures, ou ont fréquenté & imité les Hébreux.

*Chronic.
Cazero*

D'autres savans, & entr'autres le Chevalier Marsham dans sa *Règle des tems*, ont donné dans un excès tout opposé. Sentant d'une part combien les Hébreux ont été inconnus & séparés des autres nations, combien haïs de celles qui les connoissoient, & par conséquent peu propres à leur servir de modèles; trouvant d'ailleurs par une foule de preuves évidentes que les sacrifices, le cérémonial, & les objets mêmes de l'idolâtrie sont antérieurs à Moïse & aux Ecritures saintes; ils ont insinué ou même enseigné ouvertement, que les loix & les cérémonies des Hébreux étoient une imitation des coutumes de l'Egypte & des peuples voisins, ramenées au culte d'un seul Dieu.

Mais ce sentiment qui ne tend qu'à ruiner toute révélation, n'est pas moins faux que le premier; puisque Moïse ne recom-

mande rien tant aux Hébreux que d'éviter la fréquentation & les usages des peuples voisins. La plûpart de ses loix sont même une condamnation expresse & détaillée des pratiques superstitieuses qui avoient cours en Egypte, en Arabie, ou en Phénicie. D'ailleurs Moïse suppose comme une chose universellement connue de son tems, que le culte d'un seul Dieu subsistoit avant lui avec l'usage des offrandes & l'immolation des victimes à Salem, à Bersabée, à Gerara, à Hébron, dans le país de Madian, & bien ailleurs. C'est donc une prétention pitoyable de croire Moïse auteur de ce culte, ou simple réformateur de la religion Egyptienne. Ainsi il nous reste toujours à chercher d'où peut venir la ressemblance des pratiques entre des religions incompatibles. Voici le dénouement.

LES USA-
GES UNI-
VERSELS.
*v. Maimonid.
dux dubitan-
tium, & Guil-
lelm. Parisien-
sis de Legib.*

Ni les Hébreux n'ont reçu des Payens, ni les Payens n'ont pris des Hébreux les coûtumes qui leur sont communes : mais les uns & les autres se ressemblent en quelques points, parce qu'ils ont conservé plusieurs usages innocents qui leur venoient de la plus haute antiquité, & de la famille de Noé, de laquelle les uns & les autres sont sortis.

Moïse a fixé & prescrit tout l'ordre des sacrifices. Il défend en détail telle & telle

ORIGINE pratiques, parce que c'étoient autant de
DU CIEL superstitions, & d'abominations usitées
POETIQUE; parmi les peuples voisins. Il interdit sévè-
rement une coùtume alors universelle &
très-innocente en elle-même, qui étoit
d'aller adorer, même le vrai Dieu, sur les
lieux élevés; pour couper pié par cette
précaution à tout culte arbitraire, à toute
superstition, & aux fêtes licentieuses qui
s'étoient introduites & multipliées par-
tout. Mais le fond des cérémonies qu'il
régla sur les besoins du peuple Hébreu
n'étoit pas nouveau, & ce n'est point
du tout la religion des Egyptiens qui lui
servit de modèle. Nous voyons Noé au
sortir de l'Arche offrir un sacrifice de re-
connoissance, suivant l'usage qu'il avoit
sans doute vû pratiquer dès avant le dé-
luge, & qui remonte jusqu'aux sacrifices
d'Abel. Nous voyons les patriarches long-
tems avant Moïse, & hors de l'Egypte;
enterrer leurs morts d'une façon hono-
rable. Jacob long-tems avant Moïse, &
sans avoir connoissance des usages de l'E-
gypte, témoigne sa reconnoissance d'une
révélation dont Dieu l'a favorisé, en po-
sant une pierre sur le lieu où elle lui avoit
été faite, & en versant de l'huile sur cette
pierre: espèce de consécration qu'il ne
s'avisa point d'imaginer sur le champ;

mais que la piété pratiquoit communément dans les endroits où l'on avoit reçu quelque grace singulière. Ainsi la prière publique, les offrandes, les consécérations, les libations, les sacrifices, le repas commun, le chant, les honneurs rendus aux morts, & d'autres pratiques dont nous aurons lieu de parler par la suite, se trouvent parmi les Hébreux avant Moïse, & chez des peuples qui n'ont jamais entendu parler de lui, parce qu'elles proviennent sensiblement des Pères communs du genre humain; & bien loin que cette conformité d'usages favorise en rien l'inclination assez marquée du Chevalier Marsham à ébranler les fondemens de la révélation; elle ne fait que mieux apercevoir la fausseté des raisonnemens formés par l'irréligion. Elle prouve à tous les cœurs droits l'excellence de l'Écriture sainte qui nous ramène sans apprêt à la vraie origine de toutes choses, en nous montrant dans la réunion de toutes les nations en une seule famille primitive, la raison véritable de la ressemblance de leurs pratiques de religion, malgré la jalousie mutuelle qui se trouve entr'elles quand elles sont voisines, & malgré l'ignorance où elles sont les unes de ce qui se passe chez les autres quand elles sont éloignées.

Les Néoménies.

La néoménie, ou l'assemblée des peuples pour louer Dieu au retour de chaque nouvelle lune, est encore une pratique aussi universelle que les précédentes ^a. On a un assez bon nombre de preuves ^b qui concourent à faire voir que la raison naturelle pour laquelle la vie des hommes d'avant le déluge étoit beaucoup plus longue que la nôtre, venoit de ce que le soleil ne quittant point alors l'équateur, c'étoit une suite nécessaire que la température d'air fût uniforme, & la fécondité de la terre non-interrompue.

Il est vrai que les plus grands astronomes & des savans même qui montroient peu de religion, ont souvent admiré la profonde sagesse qui a incliné l'axe de la terre de 23 degrés sur le plan de son orbite, d'où devoit suivre l'alternative des saisons, & l'inégalité des jours. Mais la grande merveille de cette disposition est de l'avoir réglée sur les besoins de l'homme : car la terre est pour l'habitant. S'il devient criminel, s'il faut le punir, & l'exercer en le tenant sans cesse dans l'agitation & dans la peine par une multitude de besoins, rien de si bien proportionné

^a Voyez en la preuve Spect. de la Nature, tom. 4. part. 2. Entr. 1.

^b Voyez la lettre qui finit le tome troisième.

à cet effet que l'ordre présent de la nature. LES USA-
 Mais s'il est innocent, comme il l'étoit GES UNI-
 dans sa création, Dieu le mettra-t-il d'a-VERSELS.
 bord à nud & sans défense sous un soleil
 ardent, sous les coups de la grêle, & sous la
 viciffitude continuelle des vents chauds,
 des grandes pluyes, & de la bife tranchan-
 te? Non sans doute, & pour le faire vivre
 long-tems, il préparera dans la nature mê-
 me les caufes d'une longue vie. Tel est l'or-
 dre commun de sa conduite qu'il mèt en
 œuvre des agents naturels, même pour
 opérer des effets extraordinaires & des mi-
 racles passagers: Il envoie un grand vent,
 quand il veut sécher le fond de la mer
 rouge. Il se sert d'un vent d'orient pour
 apporter, ou pour faire éclore par un juste
 degré de chaleur les armées de sauterelles
 dont il veut couvrir l'Egypte, & il fait en-
 suite partir un vent d'occident pour les
 précipiter dans le golphe Arabique. A plus
 forte raison employe-t-il des agents natu-
 rels pour opérer sur la terre des effets uni-
 versels & constans: Si donc il veut mettre
 la distance de plus de neuf siècles entre
 le péché d'Adam & la mort qui en devoit
 être la punition, il n'employera pas pour
 produire une si longue vie, l'inégalité &
 l'intempérie des saisons ou l'ordre présent
 de la nature par lequel il resserre la durée

LE CIEL de cette vie à moins d'un siècle. Ainsi POÉTIQUE, quoique le premier homme aussitôt après sa chute ; ait été privé de l'usage des plantes salutaires qui étoient réservées aux jours de son innocence ; avec la longue vie Dieu lui conserva la disposition de la nature qui en étoit la cause.

Il est croyable, par exemple, que la surface de la mer occupoit alors moins d'espace qu'aujourd'hui, & qu'il y en avoit une grande partie qui étoit enfoncée sous la terre, afin que les hommes ayant à se multiplier extrêmement dans la durée de neuf & dix siècles, leur séjour fût assez fertile pour les nourrir & assez spacieux pour les contenir. Il est croyable que la disposition du ciel sous lequel Dieu avoit d'abord placé l'homme sans habit comme sans désordre, consistoit à ne l'incommoder ni par les injures de l'air, ni par les météores terribles qui sont la suite nécessaire de l'inclinaison de l'axe de la terre sur le plan de son cercle annuel. Elle présentoit donc continuellement son équateur au soleil. Cet ordre qui est celui qu'on remarque dans la planète de Jupiter, convenoit au premier plan du Créateur, dont le péché de l'homme n'a point d'abord arrêté tous les effets. Le soleil toujours également distant des deux poles donnoit par

toute terre un jour de douze heures & une LES USA-
 nuit de douze heures. La dilatation d'air GES UNI-
 qui accompagneroit toutes nos aurores VERSELS,
 d'un agréable zéphyr, si elle n'étoit tra-
 versée par d'autres vents accidentels, de-
 vançoit infailliblement l'ancienne aurore.
 La chaleur comprimée & repoussée par
 l'air froid des poles en ramenoit en tout
 tems des vents alifés & uniformes. L'air
 étant sans secouffes étoit aussi sans nuées
 & sans orages. Une rosée infaillible four-
 nissoit dans les plaines le rafraichissement
 aux plantes; & plus abondamment épaisie
 dans les bassins des montagnes, elle rem-
 plissoit sans variation les réservoirs des
 fontaines & les lits des rivières, comme
 aujourd'hui les brouillards qui couron-
 nent le sommèt du Pic s'épaississent & se
 filtrent dans l'intérieur de la montagne de
 manière à fournir des fontaines & des cou-
 rants perpétuels à toute l'île de Ténériffe.
 sans le secours d'aucune * pluye. Dans des
 jours de sept & huit heures au plus, tels
 que nous les avons en hyver & lorsque le
 soleil est à 20 & 23 degrés par-delà l'équa-
 teur, nous ne laissons pas sous les 50 &
 55 degrés de latitude septentrionale de
 voir nos arbres couverts de fleurs dès le
 mois de Janvier quand les vents froids ne
 soufflent point. Lorsque le soleil rouloit

* Act. Lips.
 1691 : 98. &
 Boerhav. chera.
 de aëre.

LE CIEL perpétuellement sous l'équateur & dans POETIQUE. des jours de douze heures, il devoit régner un printems continuel. Ce printems devoit s'étendre jusqu'au-delà des cercles polaires, & le froid aigu être relegué vers les poles.

Cette disposition de la mer & du ciel n'est jusqu'à présent qu'une conjecture : mais cette conjecture si conforme aux premieres vûes du Créateur, prend l'apparence d'une vérité quand elle est aidée par le concours des témoignages que nous trouvons dans la nature & dans l'Écriture sainte. Que nous apprend la nature ? 1°. Que la mer a autrefois couvert la plûpart des terrains que nous habitons à présent ; 2°. Que le bassin de la mer a été déplacé tout d'un coup, & qu'il y a eû un bouleversement ou un changement universel dans notre globe. La premiere vérité est attestée par les grandes couches de coquillages qui se trouvent par tout, & qui ne pouvant nager n'ont pû être mises les unes sur les autres que successivement & par voie de génération, comme on les trouve à présent dans la mer ; d'où il suit que la mer étoit autrefois où nous sommes. La seconde vérité se démontre par l'immobilité de la mer d'aprèsent qui n'a en rien changé sa situation depuis quatre

mille ans, & par les restes de l'ancienne LES USA-
 mer qu'on trouve de toute part sur nos GES UNI-
 demeures, communément sans mélange VERSELS,
 d'aucunes matières qui aient servi de meu-
 bles ou de logement aux premiers hom-
 mes; d'où il suit que le bassin de la mer
 a été déplacé tout d'un coup, & qu'il y a
 eû dans notre globe une tourmente, ou
 une fracture universelle; qui a élevé di-
 vers terrains & qui en a enfoncé d'autres.

Là-dessus que nous apprend l'histoire?
 1^o. Que pour punir la malignité du genre
 humain par un déluge universel, les di-
 gues de l'abîme furent rompues; 2^o. Qu'a-
 près le déluge Dieu montra l'arc - en-
 ciel (a) comme une nouveauté capable de
 servir de signe & de garantie de la pro-
 messe qu'il fit alors de ne plus envoyer
 de déluge sur la terre; 3^o. Que la vie de
 ceux qui naquirent après le déluge fut de
 beaucoup abrégée.

Dieu qui a donné à chaque espèce son
 être, sa forme, & sa place, par autant de
 volontés spéciales, a cependant établi un
 ordre de mouvemens & de loix générales
 pour perpétuer les mêmes effets.

Si donc il a changé le tempérament & la
 vie de l'homme, on ne peut douter qu'il
 n'ait changé la disposition de son séjour &
 l'ordre de la nature dont ce tempérament

(a) Iris, de 777 Irab, enseigner.

LE CIEL est l'effet. Ce changement se trouve effecti-
 POETIQUE. vement attesté par les crévasses des dehors
 de la terre & par le déplacement subit de la
 mer qui a quitté son ancien lit pour cou-
 vrir d'autres terrains. La qualité de ce
 changement se trouve éclaircie par la nou-
 veauté de l'Iris. Ce bel arc ne peut être
 une nouveauté que les pluyes dont il est
 la suite ne soient nouvelles. Si les pluyes
 étoient inconnues avant le déluge, les
 vents orageux & accidentels qui les cau-
 sent étoient aussi inconnus. Il ne régnoit
 donc alors que des vents alifés & con-
 stans. Il n'y avoit donc point d'alternative
 de chaud & de froid. Le soleil ne quittoit
 donc point l'équateur, & notre conjecture
 devient une histoire.

Dans l'ancien monde, le soleil régloit
 l'année comme à présent, & en fixoit tant
 les progrès que les bornes, en passant d'u-
 ne constellation sous une autre. Mais ni le
 lieu de son lever & de son coucher, ni la
 durée des jours ne varioient en aucun
 tems. C'étoit la lune qui par la diversité
 de ses phases régloit les assemblées de re-
 ligion, & les affaires de la société. (Après
 le dernier croissant, & lorsque la lune en
 conjonction avoit cessé de paroître, les
 peuples montoient sur un lieu élevé pour
 en mieux appercevoir la nouvelle phase,
 après quoi l'on sacrifioit.)

La famille de Noé, qui a perpétué les sacrifices d'avant le déluge, communiqua aussi à ses descendans l'usage de braver régulièrement à la nouvelle lune. Cette coutume étoit par cette raison la même chez les Hébreux & chez tous les peuples de la terre. En seroit-il de même des noms que les peuples les plus célèbres donnent depuis un tems immémorial aux différentes parties du ciel? ou si l'institution de ces noms est évidemment postérieure au déluge, n'est-il pas fort croyable qu'étant commune à la plûpart des anciennes nations policées, elle provient de la famille de Noé, & que ce sont les premiers habitans de Chaldée qui avant leur dispersion ont donné aux maisons du soleil les noms qu'elles portent? Essayons d'en découvrir les raisons, l'origine, & la date même, s'il est possible.

III.

L'Invention du Zodiaque.

Un des plus savans hommes de l'antiquité* en nous faisant appercevoir les raisons naturelles qui ont fait donner aux constellations de l'écrevisse & du capricorne, les noms qu'elles portent, nous a dévoilé, sans y penser, les vraies raisons qui ont réglé le choix des noms qu'on a donnés aux autres.

* Macrobes
Saturnal. lib.
I. c. 17.

LE CIEL POETIQUE. » Voici, dit-il, les motifs qui ont fait
 » donner aux deux signes, que nous ap-
 » pellons les portes ou les barrières de la
 » course du soleil, les noms d'écreville
 » & de chevre sauvage. L'écreville est un
 » animal qui marche à reculons & obli-
 » quement : de même le soleil parvenu
 » dans ce signe commence à rétrograder,
 » & à descendre obliquement. Quant à la
 » chevre, sa méthode de paître est de
 » monter toujours, & de gagner les hau-
 » teurs tout en broutant. De même le
 » soleil arrivé au capricorne commence à
 » quitter le point le plus bas de sa course
 » pour revenir au plus élevé.

Si les deux constellations sous lesquel-
 les le soleil se trouve aux deux solstices
 n'ont reçu ces noms que pour désigner
 par un mot ou par un rapport de ressem-
 blance ce qui se passe alors dans la nature,
 on est raisonnablement porté à croire que
 les autres signes du Zodiaque ont reçu des
 noms également propres à caractériser de
 mois en mois ce qui arrive sur la terre
 dans les divers déplacemens du soleil le
 long de l'année. Commençons par ceux
 du printems.

Les Orientaux, suivant la remarque de
 M. Hyde dans son traité de la Religion
 des Perses, n'ont point connu les gemeaux

ou les deux freres Castor & Pollux, dont LES USA-
 les Grecs ont fait le troisieme des signes GES UNI-
 du Zodiaque. Ce qui est confirmé par le VERSELS.
 rapport d'Hérodote *, qui nous apprend * *In Euterpe,*
 que les Egyptiens ne connoissoient pas *num. 48.*
 les Dioscures ou les noms de ces deux fre-
 res. C'étoient deux chevreaux qui occu-
 poient cette place dans l'ancienne sphere
 ou dans le zodiaque des premiers tems.
 Pourquoi donc donna-t-on les noms du
 Bélier, du Taureau, & des deux Che-
 vreaux aux trois astérismes que le soleil
 parcourt au printems ?

C'est un trait de la profonde Sageſſe
 qui veille sur les besoins de l'homme, que
 pour faciliter la multiplication des trou-
 peaux dont il tire sa principale subsistance
 les meres se trouvent communément plei-
 nes sur la fin de l'automne. Par cette pré-
 caution le repos de l'hyver est utile à la
 mere & au petit. Si elle met bas durant la
 froide saison, le petit se tient chaudement
 sous sa mere. Il se dénoie ensuite à l'aide
 du printems, & ses membres délicats se
 fortifient comme les chaleurs. Les pre-
 miers venus sont les agneaux. Ensuite nais-
 sent les veaux. Les chevreaux viennent
 assez ordinairement les derniers. Par ce
 moyen les agneaux déjà forts peuvent
 suivre le bélier aux champs dès le com-

LE CIEL commencement des beaux jours. Les veaux & POÉTIQUE. les chevreaux prennent l'air à leur tour, & grossissent le troupeau. On s'apperçoit sans peine que l'antiquité a désigné le passage du soleil sous les trois constellations du printems, en leur donnant les noms des trois animaux, dont il paroît successivement de nouvelles troupes tout le long du printems; & qui pouvant se trafiquer, commencent à faire les richesses de la société. Si on a mis deux chevreaux, au lieu d'un, parmi les signes printaniers; c'est parce que la chèvre produit communément deux petits plutôt qu'un & a reçu pour suffire à leur nourriture une abondance de lait proportionnée à sa fécondité.

La furie du lion pouvoit assez bien marquer celle du soleil lorsqu'il abandonne le cancer. La fille qui paroît à la suite du lion portant une poignée d'épics exprime fort naturellement la coupe des moissons qu'on acheve alors de mettre bas (a).

(a) On n'a garde de fier le blé avant qu'il rougisse.

Rubicunda Ceres medio succinditur aestu.

Le nom d'Erigone que porte cette fille est très-bien d'accord avec l'épi qu'on lui mèt à la main. Ce nom signifioit en Orient la couleur rouge. *ERIGONÉ* Ergoné, Dan. 5:7. C'est donc le tems de la moisson que les anciens ont voulu marquer par la vierge, ou par un épi rougissant, qu'ils mettent dans la main d'une jeune moissonneuse.

Il n'étoit pas possible de mieux marquer LES USA-
 l'égalité des jours & des nuits, qu'amène GES UNI-
 le soleil parvenu à l'équinoxe, qu'en don- VERSELS.
 nant aux étoiles sous lesquelles il se trouve
 alors le nom de la balance. Dans la sphère
 des Grecs, c'étoient les pattes ou les pin-
 ces du Scorpion qui donnoient leur nom *
 à cette partie du ciel que nous appellons
 la Balance. Il est croyable que l'Occident
 sous les premiers Empereurs Romains
 prit la coûtume de donner le nom de Ba-
 lance à l'équinoxe d'automne pour se con-
 former à la pratique des Orientaux, dans
 les anciens monumens desquels la balance
 se trouve aussi fréquemment que les au-
 tres signes du zodiaque.

* *Chelæ*

Les maladies d'automne, lors de la re-
 traite du soleil, ont été caractérisées par le
 scorpion qui traîne après lui son dard &
 son venin. La chasse que les anciens don-
 noient aux bêtes féroces à la chute des
 feuilles, ne pouvoit être mieux marquée
 que par un homme armé d'une flèche ou
 d'une massue. Le verseau a un rapport sen-
 sible aux pluies d'hyver : & les poissons
 liés, ou pris au filet, marquoient la pê-
 che qui est excellente aux approches du
 printems.

Seroit-il possible après cette explication
 si simple de l'origine des douze signes

LE CIEL célestes, de conjecturer vers quel tems
 POETIQUE. l'usage de ces noms a commencé? L'or-
 dre que nous venons de voir dans ce qui
 se passe sur la terre durant le cours de
 l'année, se trouve assez le même dans
 tout le cœur de la Zone tempérée : mais
 il change totalement vers les tropiques,
 ou sur les bords de la Torride. En Égypte,
 par exemple, les semailles & la recolte se
 font tout autrement & dans d'autres tems
 qu'il n'est d'usage dans les climats tem-
 pérés. Au lieu d'y semer en Septembre ou
 en Octobre après avoir donné plusieurs
 labours pénibles aux terres qu'on doit en-
 semencer ; dans l'Égypte on se contente
 en Novembre de jeter le blé sur le limon
 que le Nil a laissé dans les plaines & de
 le couvrir, *en y traçant un sillon sans pro-
 fondeur avec une charue très-legère* *. Au
 lieu que le blé presque par-tout ailleurs
 est sur terre neuf & dix mois, quelque-
 fois onze, avant que d'être moissonné ;
 en Égypte il ne faut *que quatre ou cinq
 mois pour recueillir sans frais & sans tra-
 vail la moisson la plus parfaite & la plus
 abondante* *. Tout est engrangé dans la
 haute Égypte dès le mois de Mars ou au
 commencement d'Avril (a), & un peu

* Diod. l. 1.

* Ibid.

(a) Les auteurs du Dictionnaire de Trévoux, quoique
 savans & judicieux, ont avancé sur des mémoires peu

plus tard dans l'Egypte inférieure. Or le **LE Z O-**
 signe de la vierge, ou de l'épi rougissant, **DIAQUE,**
 qui caractérise la moisson, se rapporte au
 mois d'Août & de Septembre : l'ôût & la
 moisson, dans bien des provinces, signi-
 fient la même chose. Ce n'est donc pas

sûrs en parlant de l'Egypte, qu'après la retraite du Nil
 le froment en deux mois se sème, pousse, fleurit,
 mûrit, & se coupe. Si la chose étoit, comme ils le
 disent ; ce que j'ai à prouver ici n'en seroit que plus évi-
 dent. Mais il est difficile de comprendre que le blé puisse
 mûrir dans le tems qui est le seul hyver de l'Egypte, &
 au mois de Décembre où le froid à la vérité ne va pas
 jusqu'à y causer de fortes gelées, mais ne laisse pas de
 dépouiller quelquefois les arbres de leur verdure. J'ai rap-
 porté le fait suivant les relations modernes de Paul Lucas,
 de Drapper dans son Afrique, & de M. Maillët consul
 au Caire. Ils nous parlent tous d'un labour très-léger,
 & mettent la moisson d'Egypte en Mars & en Avril.
 Ils sont en tout conformes au récit de Pline, Hist. Nat.
 liv. 18. sect. 47. & de Diodore de Sicile, Biblioth. l. 1.
 J'ai presque rapporté ou traduit les paroles mêmes de
 Diodore. Voici le passage de Pline. *Vulgo credebatur ab
 amnis decessu serere solitos : mox sues impellere, vestigiis
 semina deprimentes in madido solo. Et credo antiquitus
 factitatum. Nunc quoque non multum graviora opera :
 sed tamen inarari certum est avjecta prius semina in
 limo digressi amnis : hoc est Novembri mense incipiente.
 Postea pauci runcant, quod botanismon vocant. Reliqua
 pars non nisi cum face arva visit paulo ante calendas
 Aprilis.*

On croyoit communément que les Egyptiens faisoient
 les semailles aussitôt après la rentrée du Nil dans ses
 bords, & qu'ensuite ils dispersoient des pourceaux sur les
 terres afin qu'ils enfonçassent sous leurs piés les semen-
 ces dans le limon encore humide. Je crois que cela se
 pratiquoit autrefois : (Herodote assure qu'on le faisoit
 de son tems environ six cens ans avant Pline. *in Euterp.
 num. 42.*) Encore aujourd'hui il n'en coûte pas plus de
 frais, ni de peine. Il est certain cependant qu'après avoir
 jeté le blé dans le limon du Nil, non aussitôt qu'il est

LE CIEL en Egypte que les noms du Zodiaque ont POETIQUE. été inventés, puisqu'ils expriment un ordre qui n'est pas celui de cette contrée. On en trouve une nouvelle preuve dans le verseau qui désigne les pluyes & la tristesse de l'hyver, au lieu que l'Egypte ne connoît presque point la pluye, & n'a pas de plus belle saison que l'hyver. Cependant les Egyptiens, même les plus anciens, ont connu les signes du Zodiaque. Leurs monumens qu'on fait être de la plus haute antiquité sont tout couverts de figures, parmi lesquelles on trouve fréquemment l'écrevisse & la chèvre sauvage; celles de la balance, & du scorpion; celles du bélier, du taureau, du chevreau, du lion, de la vierge, & les autres. Ils faisoient donc usage des noms qui avoient été inventés avant que leur colonie fût établie sur les bords du Nil: & cette réflexion nous conduit comme par la main jusques

retiré, mais au commencement de Novembre, on le couvre avec la charue. Quelques laboureurs en très-petit nombre, prennent soin d'en arracher les mauvaises herbes. Les autres après les semailles ne rendent aucune visite à leurs terres que quand ils reparoissent la faucille à la main vers la fin de Mars.

La recolte ne se faisoit qu'en Avril ou en Mai dans la basse Egypte, & toutes ces remarques se trouvent d'accord avec ce qui est rapporté au ch. 9. de l'Exode v. 32. que la grêle dont Moïse avoit frappé la basse Egypte vers la fin de Fevrier, & qui venoit de détruire l'orge & le lin déjà montés en graine, avoit épargné le froment & l'épeautre dont l'épi ne paroissoit pas encore.

dans

dans les plaines de Sennaar d'où sont sortis les Egyptiens & toutes les familles qui ont repeuplé la terre. C'est parmi les enfans de Noé réunis autour de Babel qu'il faut chercher le premier usage de la dénomination des signes célestes; & rien en effet n'étoit ni plus nécessaire, ni mieux imaginé.

Les travaux & la vie des hommes, lorsqu'ils se furent extrêmement multipliés, ne purent se régler que par l'exacte connoissance du cours du soleil, & par la facilité des annonces de ses divers déplacements. On partagea pour cet effet les étoiles, sous lesquelles on le voyoit passer & repasser, en douze portions égales*; parce qu'on avoit observé qu'il les parcouroit une fois pendant que la lune en faisoit environ douze fois le tour. Ainsi toute la suite des préparatifs & des opérations qui devoient occuper la société dans le cours d'une année entière, fut exprimée par douze mots. Et si l'usage de ces douze mots & des douze portions de l'année qui y répondent a passé à la plupart des peuples, c'est une nouvelle preuve qu'il provient comme eux tous de la source commune du genre humain.

* V. *Macrobius*
in somn. Scip.
l. 1. 21. sext.
Empiric. ad-
vers. mathem.
Speſt. de la
Nat. tom. 4.
part. 2. Ent. 1.

IV.

L'Invention de l'écriture Symbolique.

Les douze noms symboliques qui dé-

LE CIEL signoient les douze parties tant de l'année POËTIQUE. que du ciel, étoient d'un secours infini pour régler les commencemens des semailles, de la fénaison, de la moisson, des chasses générales, & des autres travaux de la société. Comme ils présentoient à l'esprit douze objets dont les figures sont fort sensibles; pour en rendre l'usage plus commode on les peignit grossièrement, en les traçant sur l'ardoise ou sur la pierre. Ce n'étoit à la vérité qu'une sculpture linéaire & informe. Mais comme le crayon d'un tableau en est le commencement; ces délinéamens grossiers des douze signes célestes ont apparemment donné naissance à la peinture. Mais le lecteur sent aisément que de pareilles images publiquement affichées pour annoncer une sorte de travail déterminé, ou deux & trois de ces images rapprochées pour désigner une certaine quantité de mois, exprimoient à l'esprit autre chose que ce qu'elles présentoient aux yeux. La vûe du lion céleste annonçoit la furie des chaleurs de l'été. Une fille tenant en main une balance (a), caractérisoit la moisson & l'équinoxe, la fin de l'été & le commencement de l'automne. La vûe d'une balance & d'un scorpion marquoit la du-

(a) Il n'est pas encore tems d'y chercher l'origine d'Altrée, ou de la justice.

rée des deux mois qui suivent l'équinoxe d'automne. Nous touchons donc sensiblement à la naissance de l'écriture, puisque ces figures, comme font encore nos caractères, occupoient l'esprit de choses différentes de ce que les yeux appercevoient.

V.

Symboles les plus usités. Goût des Allégories.

On se trouva bien d'exposer en public une légère figure, une simple lettre pour informer tout d'un coup une grande multitude, du tems précis où certains ouvrages se devoient commencer en commun, & de celui où certaines fêtes se devoient célébrer. L'usage en parut si commode qu'on l'étendit peu à-peu; même à d'autres choses qu'à l'ordre du calendrier. On imagina divers symboles propres à instruire le peuple de certaines verités, ou à les lui rappeler à l'esprit par un certain rapport de ressemblance entre la figure, & la chose qu'on vouloit faire entendre.

Par exemple, un symbole des plus anciens, puisqu'il est devenu universel, est le feu qu'on entretenoit perpétuellement dans le lieu de l'assemblée des peuples. Rien n'étoit plus propre à leur donner une idée sensible de la puissance, de la beauté, de la pureté, & de l'éternité de l'Etre qu'ils

Le feu, symbole de la divinité.

LE CIEL venoient adorer. Ce symbole magnifique POETIQUE. a été en usage dans tout l'Orient. Les

* V. Hyde de Perles * le regardoient comme la plus par-religion. Pers. faite image de la divinité. Zoroastre n'en

V. Les coïn-
tymes de Zo-
roastre, sous
Darius Hysta-
spès. Prideaux
hist. des Juifs.
introduisit point l'usage sous Darius Hysta-
spès : mais il enchérit par des vûes nou-
velles sur une pratique établie long-tems
avant lui. Les prytanées des Grecs étoient

un foyer perpétuel. La Vesta des Etrusques,
des Sabins, & des Romains n'étoit rien
de plus (a). On a retrouvé le même usage
au Pérou, & dans d'autres parties de l'A-

* V. Les mœurs
des Sauvages
du P. l'Affi-
teau.
† Levit. 6.
31.
mérique*. Moïse conserva la pratique du
feu perpétuel † dans le lieu Saint parmi les
cérémonies, dont il fixa le choix & pres-

crivit le détail aux Israélites. Le même sym-
bole si expressif, si noble, & si peu capable
de jeter le peuple dans l'illusion, subsiste
encore aujourd'hui dans tous nos temples.

Origine des
allégories.

Cette méthode de dire ou de montrer
une chose pour en faire entendre plu-
sieurs autres, est ce qui a introduit parmi
les Orientaux le goût des allégories. Ils
ont très-long-tems conservé la coûtume
d'enseigner tout sous des symboles qui
sont propres à piquer la curiosité par un
air mystérieux, & qui récompensent en-
suite ses efforts par la satisfaction de dé-
couvrir la vérité qu'ils lui cachent.

(a) *Nec tu aliud Vestam nisi vivam intellige flammam*
Ovid. Fast.

Pythagore qui avoit voyagé parmi les Orientaux en rapporta cette méthode en Italie. Le Sauveur même en a souvent fait usage pour tenir la vérité cachée aux indifférens, & pour inviter ceux qui aiment tendrement cette vérité à lui en demander l'éclaircissement.

VI.

Autres vestiges de l'antiquité des figures Symboliques.

L'universalité des symboles en prouve très-bien l'antiquité : & l'on peut même conclure qu'ils viennent des premiers tems, de ce qu'ils ont été & sont encore en usage par-tout. De tout tems & par-tout on a annoncé au peuple la vente de telle ou telle marchandise, par l'exposition d'une couronne ou d'un bouchon de telle ou telle verdure suspendue à une porte, à une voiture, ou à une pique. C'est de tout tems & par-tout qu'on est dans l'usage d'annoncer une fête, une marche, un combat, par la vûe d'une queue de cheval élevée sur la tente du général, ou par la vûe d'un drapeau, d'une aigle, d'une couronne de fleurs, d'une poignée de fils de laine de telle ou telle couleur, ou enfin de toute autre marque convenue & placée sur la principale tour d'une ville.

LE CIEL Dans l'usage où sont encore les Guébres ;
 POETIQUE. peuples d'Asie dispersés dans la Perse &
 dans le Mogol, de se prosterner devant
 * V. Hyde de un foyer perpétuellement * entretenu ;
 relig. Persar. nous retrouvons l'ancien avertissement
 qu'on donnoit au peuple de tourner leur
 confiance & leurs adorations vers cet
 Etre tout-puissant qui veille perpétuelle-
 ment à nos besoins.

L'attention qu'ont les Guébres de dé-
 clarer à ceux qui les accusent d'idolâtrie ,
 que c'est Dieu & non le feu qu'ils ado-
 rent , ne fait que mieux connoître la pre-
 mière intention du symbole. Les figures
 monstrueuses qu'on expose dans l'assem-
 blée des peuples au Japon , dans l'Isle
 Formose , à la Chine , & dans l'Inde , ne
 sont environnées d'une multitude de bras
 que pour soutenir autant d'attributs , ou
 de marques différentes. Un de ces bras
 soutient une clé ; un autre une telle fleur ;
 un autre tient une épée , une branche
 d'olivier ou quelque autre objet connu.
 On aperçoit aisément que les bras ont été
 multipliés pour ne pas trop multiplier
 les figures significatives séparées , & que
 tous ces attributs sont autant de signes.

Que pouvoit signifier une clé , sinon
 l'ouverture ou de l'année , ou des fêtes ,
 ou des séances de la justice , ou de quel-

que opération publique ? Le sens en étoit LES FIGU-
déterminé par le concours d'une épée, RES SYM-
d'une balance , d'un feuillage propre à BOLIQUES.
certaine faison. La première destination
de ces signes ne sauroit être obscurcie par
l'ignorance grossière qui dans l'habitude
de les voir toujours paroître au plus bel
endroit des assemblées de religion y a
peu-à-peu attaché des idées accessoires &
des vertus imaginaires.

Si cet abus des anciennes figures sym-
boliques étoit aussi bien prouvé qu'il est
croyable & conforme à la stupidité du
peuple, nous aurions trouvé la cause la
plus simple, & l'occasion la plus générale
de la folie qui a été commune à presque
toutes les nations d'honorer des figures
d'hommes, de femmes, d'animaux, d'as-
tres, & de plantes comme des objets res-
pectables. Mais nous n'avons encore au-
cun droit de rien assurer là-dessus. Il faut
avoir des monumens & des faits pour
ajouter la certitude historique à la simple
vraisemblance.

S'il est au monde un païs où les symbo-
les ayent été de grand usage, & dont les
pratiques ayent trouvé beaucoup d'imi-
tateurs, c'est l'Egypte. Nous ferons bien
d'y chercher les preuves de notre histoire
ou les progrès de l'écriture symbolique.

*Origine des Symboles Egyptiens.
Le Labyrinthe.*

En attendant que nous trouvions quelque lumière qui nous aide à démêler si Ménès & Thor, auxquels tous les auteurs profanes attribuent les commencemens de la police Egyptienne, sont des personnages historiques, ou fabuleux; contentons-nous d'assurer que l'Egypte chez les auteurs tant sacrés que profanes, est appelée la terre de Cham*, ou parce que Cham s'y est retiré, ou parce que celui de ses enfans, que l'Ecriture sainte appelle Mesraïm, voulut immortaliser le nom de son pere en le donnant à la Colonie qu'il vint établir sur les bords du Nil.

Avec le culte d'un seul Dieu, les sacrifices & d'autres usages communs, Mesraïm (a) conserva parmi son peuple la pratique déjà ancienne d'annoncer les assemblées & les réglemens nécessaires, par des signes ou des affiches publiques.

(a) Ce nom qui est un duel, & bien d'autres qui sont pluriels, comme Cethim, Dodanim, Ludim, sont proprement des noms de peuples. Pourquoi donc l'Ecriture les donne-t-elle aux Patriarches même? Je crois pouvoir dire avec fondement que la plupart des noms des Patriarches sont moins les noms propres qu'ils ont portés durant leur vie que des surnoms qu'on leur a donnés après

* *Chemia*
dans Plutar-
que, de Isid.
& Olsr. *Terra*
Cham. pl. 104.
Tabernacula
Cham. pl. 77.

Mais la singularité des besoins du pais LES USA-
 donna lieu à imaginer des marques nou- GES UNI-
 velles. VERSELS.

Transportons - nous en Egypte : pla-
 çons-nous dans les tems voisins de la con-
 fusion des langues : & si nous voulons
 entendre ce qu'on avoit à dire aux Egy-
 ptiens dans les figures qu'on mettoit pu-
 bliquement sous leurs yeux ; connoissons
 d'abord les principaux objets de leur

leur mort pour conserver le souvenir de leur histoire ,
 par un mot propre à caractériser ce qu'elle avoit de plus
 important. C'est ainsi que l'un d'eux est surnommé
Héber , d'homme de de-là , parce que de son tems tout
 le genre humain étoit encore au-delà de l'Euphrate.
 Au contraire son fils *Phaleg* a porté ce surnom , qui signi-
 fie *dispersion* , pour marquer la séparation de la famille
 de Noé , jusques-là contenue dans la Chaldée. Par une
 raison semblable on a donné le surnom de *Ludim* , qui
 signifie *sinuosités* , *détours* , à un des enfans de Sem , &
 à un des descendans de Cham ; au premier , parce qu'il
 établit une colonie sur les bords *tortueux* du Méandre ;
 & à l'autre , parce qu'il établit la sienne en Ethiopie
 vers les grandes *courbures* du Nil. Ainsi tous ces noms
 pluriels , & *Mesraïm* en particulier , caractérisent diffé-
 rens Patriarches par le souvenir des peuples dont ils sont
 les peres , & par la circonstance du pays où ils se sont
 établis. Cette remarque est importante , parce qu'elle
 nous fait voir quels soins on prenoit de conserver l'hi-
 stoire , & par quels moyens la tradition des grands évé-
 nemens s'est perpétuée. Cinquante mots étoient faciles
 à retenir , & cinquante mots de cette sorte étoient une
 histoire très-détaillée. De-là vient que le seul dixième
 chapitre de la Genèse , qui met simplement bout-à-bout
 les noms des descendans de Noé , contient une érudition
 plus étendue & mille fois plus satisfaisante sur l'origine
 des nations , que toute la littérature Grecque & Romaine
 où la vraie origine des choses est entièrement défigurée &
 méconnoissable.

LE CIEL créance, leurs principales coutumes, & POETIQUE. leurs besoins les plus pressans.

Ceux des descendans de Noé qui s'établirent en Egypte avoient alors les mêmes coutumes & la même religion que toutes les autres familles. Ils adoroient le Créateur. Ils s'assembloient à la nouvelle lune pour le glorifier publiquement de ses libéralités & de son admirable providence qui renouvelle tous les jours les provisions nécessaires à l'homme. Ils mangeoient ensemble après les prières & les offrandes. Ils faisoient profession d'attendre la résurrection des corps, & une meilleure vie où ils recevroient la récompense de la justice qu'ils auroient pratiquée en celle-ci. Par un effet de cette persuasion les Egyptiens traitoient honorablement les corps morts qu'ils savoient être destinés de Dieu à se relever un jour de la poussière, & à passer dans un tout autre état. C'est sur quoi est fondé ce respect pour les morts qui, avec le sacrifice & l'offrande du pain & du vin, a passé de la Chaldée, c'est-à-dire, du berceau des nations, généralement dans tous les païs du monde. Car quoique les raisons de cette pratique se soient fort obscurcies ou altérées par des idées étrangères, & par la diversité de l'éducation; les honneurs funébres sont

en eux-mêmes d'un usage universel, & ORIGINE
proviennent d'un principe commun. DE L'ÉCRI-

Mais la disposition particulière du païs TURE SYM-
des Egyptiens que le Nil inonde tous les BOLIQUE.

ans vers le milieu de l'été, obligea ce peu- Circonstan-
ple à prendre plus de précaution qu'on ne ces particuliè-
faisoit ailleurs, pour prévenir la prompte res à l'Égypte.

destruction des tombeaux de leurs peres.
Ils essayèrent d'en mettre les monumens
hors d'insulte, & même de préserver le
corps mort de la pourriture. C'est dans
cette vûe qu'ils les embaumoient, & qu'a-
près les avoir étroitement enveloppés de
bandelettes trempées dans des essences
aromatiques, ils les enterroient pour l'or-
dinaire dans des caveaux * adroitement
taillés au fond d'un roc, ou d'un tuf qui se * V. la Descr.
de l'Égypte par
M. de Maillet.
lettre 7.
trouve sous le sable de la plaine d'Égypte;
quelquefois dans des masses de pierres,
& de briques impénétrables à l'eau, ou
même plus élevées que l'eau. Les précau-
tions qu'ils prirent, sur-tout pour faire
durer les tombeaux de leurs rois, ont con-
servé plusieurs de ces monumens jusqu'à
nos jours. Ils en tenoient les faces incli-
nées les unes sur les autres en talut. Ce
qui formoit des pyramides également
propres à attirer les yeux par une structure
majestueuse, & à tenir bon contre les at-
taques du tems par une solidité inébran-

LE CIEL lable. Aussi sont-elles le seul ouvrage de POETIQUE. ces siècles si reculés qui ait duré jusqu'à notre. L'antiquité n'en est point contestée: & parmi les caractères qui sont tracés sur les faces de plusieurs de ces édifices, on trouve très-communément les figures du bélier, du taureau, des chevreaux, de l'écrevisse, du lion, de la vierge, de la balance, du scorpion, & des autres signes célestes. On en voit quelques-unes d'abregées & sous la même forme que les astronomes les tracent encore aujourd'hui. Nous avons d'ailleurs remarqué que le signe de la vierge, c'est-à-dire, de la moisson, ne s'accordoit point du tout avec le tems où les Egyptiens moissonnent. Ce qui fait voir que les premiers habitans de l'Egypte avoient reçu ou conservé, mais non inventé, les noms du zodiaque. On voit aussi par ce que nous venons de rapporter, que la même raison qui les obligeoit à tenir leurs bourgs & leurs villes fort élevées sur des terrasses, est celle qui les engageoit à embaumer les morts, & à élever leurs tombeaux ou à les tenir si parfaitement fermés dans la roche vive, qu'ils fussent inaccessibles à l'humidité. Leur premier but étoit de conserver le tout autant qu'il étoit possible. Mais ils ne sont les inventeurs ni des maisons, ni des tombeaux, ni des hon-

neurs rendus aux morts, ni des sacrifices. **ORIGINE**
 Ce n'est point d'eux que nous tenons le **DE L'ÉCRI-**
 culte public, le retour régulier des fêtes, **TURE SYM-**
 l'offrande du pain & du vin, & l'attente **BOLIQUE.**
 d'un meilleur avenir. Il est évident que la
 religion est plus ancienne que les Egy-
 ptiens. Les fondateurs de cette colonie
 n'ont inventé ni le zodiaque, ni les pre-
 miers symboles. Mais c'est au besoin par-
 ticulier que les Egyptiens ont eu de l'a-
 stronomie que nous sommes redevables
 des progrès & de la forme régulière que
 prirent la peinture & l'écriture.

Cham, ou ceux de ses enfans qui vin-
 rent habiter les bords du Nil & toute la
 basse Egypte, essayèrent d'abord d'y cul-
 tiver la terre suivant l'ordre de l'année, &
 selon la forme pratiquée ailleurs. La terre
 étant extrêmement sabloneuse & aride,
 ils la crurent peu propre à donner du fro-
 ment. Ils semoient au printems de l'orge
 & des légumes. Ils voyoient avec joie
 leurs campagnes se couvrir très-promte-
 ment d'une épaisse verdure. Les épis pa-
 roissant bientôt de toute part, leur an-
 nonçoient la récolte la plus abondante.
 Mais presque tous les ans dès le mois de
 Mars ou d'Avril, il venoit d'Ethiopie (a) un

Travail des
 Egyptiens tra-
 versé.

(a) Voyez Drapper & M. de Maillet. C'est sans sujet
 que Pline a dit de l'Egypte, qu'elle n'éprouvoit point le
 vent de Sud. *Non sentit austrum*, l. 2. c. 45.

LE CIEL vent furieux & pestilentiel, qui ravageoit
 POETIQUE. les jardins, couchoit l'orge, & quelque-
 fois l'arrachoit entièrement. Essayoient-
 ils de réparer le mal par un second labour,
 & en semant de nouveau ? leurs espérances
 se trouvoient ranimées par l'arrivée, pres-
 qu'infailible, d'un vent de Nord, qui
 adoucissoit les chaleurs. Tout sembloit
 alors prospérer. Ils comptoient sur une
 moisson plus riche que celle qu'ils avoient
 perdue. Mais lorsqu'ils s'appretoient à y
 mettre la faucille, dans le tems de l'année
 le plus sec, sans la moindre apparence de
 pluye, leur fleuve grossissoit à leur grand
 étonnement, sortoit tout à coup de ses
 bords, & leur enlevoit ces provisions
 qu'ils croyoient déjà posséder. Les eaux
 continuant à monter jusqu'à la hauteur de
 12, 14, & même 16 coudées couvroient
 toutes leurs plaines, emportoient le bé-
 tail, & quelquefois les habitans. L'inon-
 dation duroit dix ou onze semaines, &
 souvent davantage. Ceux qui s'étoient sau-
 vés à tems sur des terrains élevés, ou qui
 s'étoient pratiqué des retraites assez hau-
 tes pour n'être pas gagnés eux-mêmes par
 les eaux, échapoient avec peine à la faim,
 ou à l'humidité presque aussi meurtrière
 que la faim. Ce débordement, à la vérité,
 laissoit après lui sur les campagnes un

limon qui les engraissoit. Mais les Egyptiens ne savoient pas encore en faire usage, & ils ne comprenoient pas jamais il leur fût possible de faire la moisson ; puisque l'été, l'unique tems de la faire, leur ramenoit tous les ans l'orage, la sécheresse, & le déluge. Cham dégoûté par ces traverses, abandonna tant la basse que la moyenne Egypte, & se retira dans la haute où il crut qu'il lui seroit aisé de se garantir à l'aide des montagnes qui la bordent. Il y fonda la ville de Thebes, originairement appelée *Ammon-no*, la demeure de Ham. Mais plusieurs de ses enfans ne pouvant renoncer à l'Egypte inférieure, qui après l'écoulement des eaux étoit presque tout le reste de l'année comme un beau jardin & un séjour de délices, essayèrent de se précautionner contre le retour des eaux, dont ils reconnoissent bientôt les accroissemens & les diminutions régulières. L'expérience leur apprit à démêler les signes avant-coureurs de l'inondation, pour prendre de justes mesures lorsqu'il faudroit se sauver, & sur-tout pour semer ensuite si à propos, qu'ils eussent encore le tems de recueillir leur moisson avant l'arrivée des grandes eaux, & des grands-vents.

Ils remarquèrent d'année en année que

Signes & causes de l'inondation.

LE CIEL le débordement étoit touÿours précédé
 POETIQUE. par un vent Etéfien (a) qui soufflant du
 Nord au Sud vers le tems du passage du
 soleil sous les étoiles de l'écreviffe, pouf-
 foit les vapeurs vers le Midi & les amaf-
 foit au cœur du pays (b) d'où provenoit
 le Nil, ce qui y caufoit des pluies abon-
 dantes, groffiffoit l'eau du fleuve, & por-
 toit enfuite l'inondation dans toute l'E-
 gypte, fans qu'on y eût éprouvé la moin-
 dre pluie. Peut-être ne concevoient-ils
 pas cette fuite d'effets de la manière que
 nous venons de le représenter. Mais fans
 raifonner inutilement fur les caufes &
 fur la production de l'effèt; ils remar-
 quèrent que le fouffle du vent de Nord
 étoit touÿours fuivi de l'inondation, &
 que l'inondation étoit forte ou foible fe-
 lon la force & la durée du vent qui étoient
 inégales d'une année à l'autre. Ce vent
 qui étoit devenu le figne infailible de la
 cruë des eaux, fervit bientôt de règle aux
 habitans.

Mais il leur manquoit un moyen sûr
 pour connoître au juſte le moment où il
 falloit tenir leurs proviſions prêtes, &
 leurs terrafles bien relevées pour s'y fau-
 ver avec leurs troupeaux. La lune ne leur

(a) Annuel ou qui revient tous les ans.

(b) L'Ethiopie, aujourd'hui la Nubie & l'Abyſſinie.

donnoit aucun secours pour se régler à cet égard. Ils eurent donc recours aux étoiles dont le mouvement d'année en année est uniforme.

ORIGINE
DE L'ÉCRI-
TURE SYM-
BOLIQUE.

La sortie du fleuve hors de ses bords arrivoit quelques jours plutôt ou plutôt lorsque le soleil se trouvoit sous les étoiles du lion. Le matin les premières étoiles du cancer étant éloignées de trente degrés & plus du soleil placé sous le lion, commencent à se dégager de ses rayons. Mais comme elles sont fort petites, on ne les démêle qu'avec peine. Ainsi elles étoient peu propres pour servir de règle au peuple. A côté d'elles, quoiqu'assez loin de la bande du zodiaque vers le Sud, & quelques semaines après leur lever, on voit au matin monter sur l'horifon une des plus brillantes étoiles qu'il y ait dans le ciel, si même elle n'est la plus grande & la plus éclatante. Elle paroît un peu de tems avant le lever du soleil, qui depuis un mois ou deux l'avoit presque rendu invisible. Les Egyptiens choisirent donc le lever ou la vûe de cette magnifique étoile aux approches du jour, comme la marque certaine du passage du soleil sous les étoiles du lion, & des commencemens de l'inondation. Cette étoile devint la marque publique, sur laquelle chacun

LE CIEL devoit avoir les yeux pour préparer ses
 POETIQUE. provisions de vivres, & pour ne pas man-
 quer le moment de se retirer sur des ter-
 rains élevés. Comme elle n'étoit vûe que
 très peu de tems sur l'horison vers le lever
 de l'aurore qui en s'éclaircissant elle-mê-
 me de plus en plus, la faisoit bientôt dis-
 paroître, cette étoile sembloit ne se mon-
 trer aux Egyptiens que pour les avertir du
 débordement qui suivoit de près son lever.
 Elle faisoit pour chaque famille ce que
 fait le chien fidèle qui avertit toute la
 maison des approches du voleur. Ils don-
 nèrent donc à cette étoile deux noms qui
 avoient un rapport très-naturel aux secours
 qu'ils en tiroient. Elle les avertissoit du
 danger : de-là vient qu'ils la nommèrent
Thaant ou *Tayant*, le Chien. Ils la nom-
 moient aussi l'*Aboyeur*, le *Moniteur*, en
 Egyptien *anubis*, en Phénicien *hanno-
 beach*. Ce qui, pour le dire en passant,
 montre le rapport qu'il y avoit entre ces
 deux langues, malgré la diversité de bien
 des termes, & sur-tout de la prononcia-
 tion qui les faisoit paroître toutes diffé-
 rentes. Encore aujourd'hui nous nom-
 mons cette étoile *la canicule*, ce qui
 est toujours le même nom. Le danger
 dont elle avertissoit les Egyptiens étoit le
 subit débordement du Nil. De-là vient

que le peuple étoit toujours attentif sur le tems où cette étoile se dégageoit des rayons du soleil & montoit le matin sur l'horison. La liaison infailible qu'il y avoit entre l'aspect de l'étoile & la sortie du fleuve hors de son lit, déterminoit le peuple à l'appeller plus ordinairement l'étoile du Nil, ou simplement le Nil (a).

Les habitans retirés dans leurs bourgs, sur les avis du vent septentrional & de la canicule, demeuroient oisifs pendant deux mois & plus, jusqu'à l'entier écoulement des eaux. L'heureuse épreuve qu'ils avoient faite de semer en automne, ou à l'entrée de leur hyver, & de moissonner en Mars, les faisoit soupirer après l'abaissement du Nil. Le laboureur n'avoit presque rien à faire qu'après la retraite des eaux. Ainsi avant le débordement la prudence des Egyptiens consistoit principalement à observer la fin des vents printaniers, le retour des vents septentrionaux qui commençoient avec l'été, & enfin le lever de la canicule, dont la

(a) En Egyptien & en Hébreu *shor*, en Grec *σεπτιον*, en Latin *frigus*. Les Hébreux qui avoient appris en Egypte l'ancien nom de ce fleuve l'appellent ordinairement *Shor*. *Josue* 13 : 3. *Jerem.* 1 : 18. Et c'est aussi le nom populaire de la canicule. Celui de Sothis ou Thotes est le même que son autre nom *Thot le Chien* prononcé différemment,

LE CIEL circonstance étoit pour eux le point du POËTIQUE. ciel le plus remarquable. Durant leur inaction, après la sortie du fleuve hors de ses rives, leur prudence se réduisoit à observer le retour des vents de midi, plus modérés que les printaniers, & qui facilitoient l'écoulement du fleuve vers la méditerranée par la conformité de leur soufflé avec son cours qui est du Midi au Nord (a); en second lieu à mesurer, la perche en main, la profondeur de la rivière; à en conclure s'il falloit semer dru ou clair, selon la plus ou moins grande quantité de limon qui étoit toujours proportionnée à la force des crûës; à prendre le parti de ne point semer du tout si l'inondation étant trop petite devoit laisser le sable de l'Égypte entièrement aride & sans suc; ou si étant trop forte elle devoit séjourner jusqu'aux approches de Décembre & de Janvier; à varier à propos leur conduite en différens cantons sur l'inégalité des terrains; en un mot

(a) Ὅταν αὐται [πνοαῖνοί] τῶν ἐτησίων ἐπι-
 κρατίσωσι, τὰ νέφη πρὸς τὴν Αἰθιοπίαν ἐλαυνόν-
 των, καὶ κολύτῳσι τὰς τὸν Νεῖλον αὔξοντας ὄμβρες
 καταρραγήναι, &c. Si (status austrini) vincant Ete-
 sias à quibus versus Æthiopiam nubes pelluntur, probi-
 beantque imbres decidere quibus Nilus augetur, &c. Plu-
 tarch. de Isid. & Osir. Voyez aussi la description de l'É-
 gypte de M. de Maillët, leure neuvième.

à régler avec discernement sur l'élévation de l'eau les préparatifs du travail de l'année le plus important (a). L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

La même nécessité qui rendit les Egyptiens observateurs, & quelque peu astronomes, les rendit peintres & écrivains. L'inspection du ciel leur avoit appris à régler enfin leur labourage, si étrangement traversé par cette disposition qui étoit particulière au pays, & qu'ils n'avoient point vûe ailleurs. L'usage où ils étoient de donner le nom d'Aboyeur à l'étoile qui les venoit avertir à tems, & de donner d'autres noms pareillement symboliques aux objets qui leur servoient de règles, les conduisit tout naturellement à tracer tellement qu'ellement les figures de ces symboles pour instruire tout le peuple des ouvrages qu'il falloit faire en commun, & des événemens annuels auxquels il étoit dangereux de se méprendre.

(a) *Auctus mensura notis deprehenduntur. Justum incrementum est cubitorum XVI. Minores aquae non omnia rigant; ampliores detinent tardius recedendo. Haerendi tempora absument solo madente; illa non dant, sitiente. Virumque reputat provincia. In XII cubitis famem sentit. In XIII etiamnum esurit XIV cubita hilaritatem afferunt; XV securitatem; XVI delicias. Plin. l. 5. c. 9.* Il paroît par les remarques de M. de Maillet consul au Caire, dans sa description de l'Egypte, que l'ancienne coudée Egyptienne étoit plus grande que la nôtre: ce qu'il suffit d'observer pour concilier, sans de plus longues dissertations, l'ancien mesurage du Nil avec le moderne,

LE CIEL La commodité de ces marques les mul-
 POETIQUE. tiplia, & bientôt toutes les parties du
 ciel, de l'air, & du labourage qui les
 intéressoient le plus, ou dont il falloit
 fixer la connoissance, furent exprimées
 par des caractères qui eussent avec elles
 un rapport sensible, & principalement
 par des figures d'animaux; parce qu'elles
 étoient les plus connues & les plus faciles
 à tracer.

On s'appliqua d'abord à imaginer au-
 tant de symboles faciles à comprendre &
 à retenir, qu'il y avoit de règles à obser-
 ver pour ne manquer ni le moment de la
 retraite, ni la manière de régler les se-
 mailles selon la force du débordement:
 & comme l'estime, soit de la durée du
 vent Etésien, soit de la profondeur du
 Nil, ne pouvoit, étant livrée au jugement
 des particuliers, que devenir fort incer-
 taine, on forma une compagnie de per-
 sonnes uniquement occupées de ce soin.
 Cette compagnie fixa & traça sur la pierre
 des caractères propres à exprimer les di-
 verses circonstances qui pouvoient varier
 d'une année à l'autre, pour donner à tout
 le peuple une leçon courte & uniforme
 de ce qu'il y auroit à faire.

Telle est l'origine de l'ordre sacerdotal
 si ancien dans l'Égypte, & dont la princi-

ale fonction fut toujous l'étude du ciel & l'inspection des mouvemens de l'air. Telle est l'origine de la célèbre *tour* où cette compagnie étoit logée, & où l'on traçoit avec soin les caractères des différens travaux & les symboles des réglemens publics : symboles qui parurent par la suite des figures fort mystérieuses, quand le sens en fut oublié. Cette demeure, sur la structure de laquelle on raffina beaucoup avec le tems, se nommoit alors tout simplement, & sans aucun mystère, *le labyrinthe*, c'est-à-dire, *la tour* (a).

V I I I.

Détail des symboles Egyptiens.

Présentement si nous voulons deviner d'une façon raisonnable quelques-uns des symboles Egyptiens les plus usités; nous n'en devons, ce me semble, chercher l'interprétation ni dans les idées du divin Platon, ni dans la doctrine des génies de Porphyre ou de Jamblique, ni dans la métaphysique de quelques philosophes modernes. Consultons les besoins de la colonie Egyptienne. C'est là qu'il est naturel de chercher le sens des figures qu'on

(a) בִּירַנְתָּא Biranta, *tour*, avec l'article ou l'affixe, לְבִירַנְתָּא Labiranta, *la tour, le palais*. 2. Paral. 17 : 12.

LE CIEL expoſoit aux yeux de tout le peuple aſ-
POETIQUE. ſemblé.

Symboles des
vents.

Nous venons de voir que le labourage des Egyptiens, & leur vie qui en dépendoit, étoient étroitement liés à l'obſervation; 1°. du ſouffle des vents; 2°. du lever de la canicule; 3°. des cruës de l'inondation. C'eſt donc à ces trois circonſtances & non à une métaphyſique inintelligible que le collège des prêtres ou des aſtronomes rappellera toute l'attention des peuples, faute de quoi l'Egypte ſe trouvera ſans refuge & ſans pain. Mais comment peindre le vent? Comment diſtinguera-t-on celui du Nord d'avec celui du Midi? Comment montrera-t-on des choſes qui ne ſe peuvent voir?

Les oiſeaux par la légèreté avec laquelle ils traversent l'air ſont l'image la plus naturelle du vent. L'aîle des vents, dans l'Écriture *, ſignifie la promptitude de leur paſſage, & la diligence des ſervices qu'ils rendent au Créateur. Comme parmi les oiſeaux il y en a qui cherchent en certains tems des païs froids, d'autres qui ſe rendent dans des climats chauds ou tempérés, & que tous ont une méthode de vivre particulière à leur eſpèce; on ne ſe contenta pas de choiſir les oiſeaux pour être en général le ſymbole du vent; mais

* Pſ. 17 : 11.
É 103 : 3.

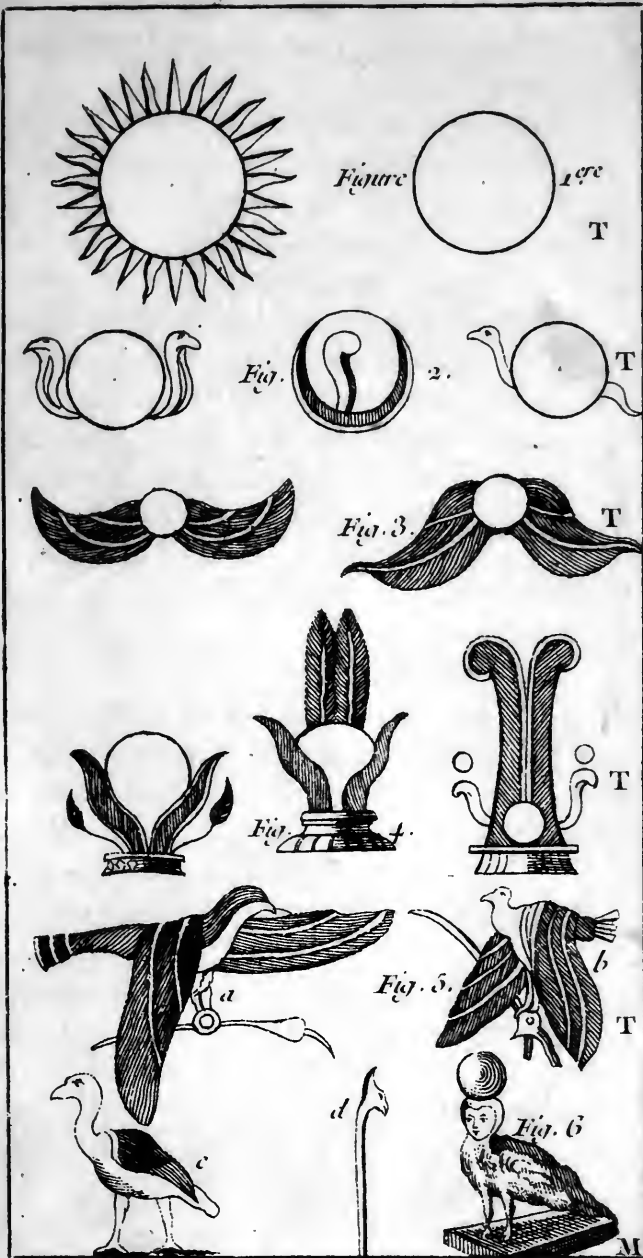
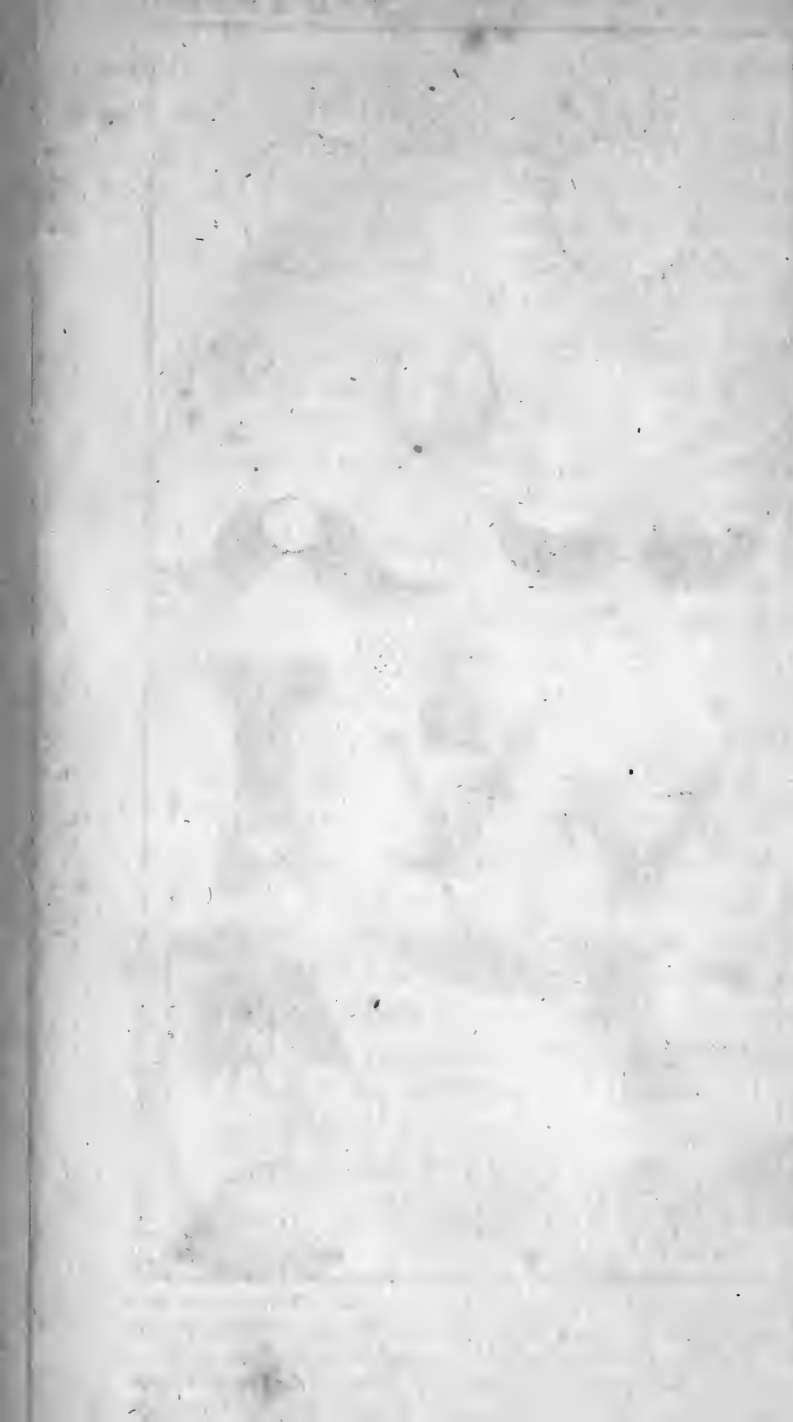


Fig. 1. Les Symboles de Dieu. Fig. 2. de Dieu auteur de la vie. Fig. 3. de Dieu Maître de l'air. Fig. 4. de Dieu dispensateur des Saisons. Fig. 5. Les Symboles des vents. a. Le-pervier. b. La poule de Numidie. c. Libie. d. La tête de Huppe. Fig. 6. L'annonce d'une fête pour obtenir tel ou tel cours d'air.



mais on caractérisa les différens vents qui ne se peuvent peindre, en les désignant chacun à part & d'une façon précise par la figure de ceux des oiseaux qui avoient avec ces vents un rapport particulier.

L'ÉCRITURE
RE SYMBO-
LIQUE.

Je ne vous dirai point quels vents étoient marqués par le corbeau, par l'ibis, qui étoit une espèce de cigogne, par la poule de Numidie, & par d'autres oiseaux qui se voyent si souvent dans les monumens Egyptiens. Nous ne savons pas assez l'histoire naturelle de l'Afrique, ni les circonstances où se trouvoient les anciens Egyptiens pour entreprendre d'éclaircir tous leurs symboles. Mais l'explication de quelques-uns suffira pour faire comprendre que les autres, qu'on n'entend pas, étoient dans le même goût.

L'épervier & la huppe étoient les noms & les figures symboliques qu'on donnoit aux deux vents dont les Egyptiens avoient le plus d'intérêt d'observer le retour. L'épervier marquoit le vent Etésien septentrional, qui à l'entrée de l'été chasse les vapeurs vers le midi, & qui couvrant l'Ethiopie d'épaisses nuées les y résout en pluye, & fait enfler le Nil dans tout son cours. La huppe au contraire signifioit le vent de Midi qui aide à l'écoulement des eaux, & dont le retour annonçoit l'arpen-

tage des terres & le tems des femailles. Mais on ne me croira pas sur ma parole. Il faut que je produise quelque rapport, quelque ressemblance particulière entre un épervier & un vent de Nord, entre une huppe & un vent de Midi.

L'épervier ou
le vent Été-
lien.

Les naturalistes remarquent que l'épervier se plaît dans le Nord ; mais qu'au retour du printems & lorsqu'il mûe, il s'avance vers le Midi en tenant ses aîles étendues & regardant le côté d'où il vient un air chaud, ce qui facilite la chute de ses vieilles plumes, & lui rend les graces de la jeunesse. Dans l'antiquité la plus reculée & dès avant Moïse, les Arabes voisins & alliés des Egyptiens avoient de l'épervier une idée toute semblable à celle que les naturalistes nous en donnent. Dans le discours que Dieu adresse à Job, & où il fait voir que ce n'est pas l'homme, mais le Créateur, qui par une providence spéciale a diversifié toutes les parties de la nature, & réglé pour un bien les inclinations des animaux ; *Est-ce par un effort de votre industrie, lui dit-il, que l'épervier secoue ses vieilles plumes pour s'en délivrer, & qu'il étend ses aîles en regardant le côté du Midi (a) ?* Cet oiseau par

(a) *Numquid per sapientiam tuam plumescit accipiter expandens alas suas ad austrum ? Job 39 : 29.*

la direction de son vol au retour des chateurs étoit donc la plus naturelle emblème du vent annuel qui souffle du Nord au Sud vers le solstice d'été, & qui par l'effet de cette direction intéressoit si fort les Egyptiens.

L'ÉCRITURE SYMBO-
LIQUE.

La huppe au contraire va du Midi au Nord. Elle vit des vermisseaux qui éclosent sans nombre* dans le limon du Nil. Une infinité d'espèces de mouchérons, de demoiselles, & d'autres insectes cherchent sur-tout les eaux dormantes, & par conséquent celles du Nil répandu, pour y déposer leurs œufs qui ne réussissent jamais mieux que dans le limon échauffé par le soleil après la rentrée du fleuve dans ses bords. La huppe accourt alors dans tous les lieux que l'eau a nouvellement abandonnés. Elle fait avec industrie les momens & les lieux où les insectes naissans lui offrent une pâture facile, avant que l'animal ailé, qui est caché sous la peau du ver, & ensuite sous l'enveloppe de la chrysalide, sorte de cet étui pour prendre son vol & pour porter son espèce en d'autres endroits. La huppe, attirée par cet appas, passe de l'Ethiopie dans la haute Egypte, & de la haute Egypte vers Memphis où le Nil se partage. Elle va toujours à la suite du Nil à mesure

La huppe,
vent du Sud.

* V. Diodor.
de Sic. b. 1. c. 1.
lib. 1.

LE CIEL qu'il rentre dans ses canaux jusqu'à la mer. Elle étoit propre par cette méthode à caractériser parfaitement la direction du vent méridional, qui aidoit & annonçoit le desséchement désiré.

Aussi-tôt donc que les Egyptiens voyoient revenir la huppe, c'est-à-dire, non la huppe naturelle, qui n'étoit que le signe d'une chose fort différente; mais l'oiseau figuré, le vent de Midi, qui imite le mouvement de la huppe; ils apprêtoient leur blé, reconnoissoient par l'arpentage des terres les bornes des héritages que le limon avoit confondues, & ne tarديوient pas à semer, de peur d'être prévenus par les vents d'Avril & de Mai qui pouvoient ruiner leur moisson trop tardive.

* Voyez Fig. 5 & 6, Plan-
sue I.

D'autres symboles subalternes*, placés comme autant d'attributs sur la tête ou dans les pattes de ces oiseaux, pouvoient exprimer les variétés des mêmes vents, & faire connoître au peuple ce qu'il falloit faire, ou ne pas faire, lorsque les vents seroient orageux, secs, froids, brûlants, ou pluvieux.

La canicule
ou le lever de
l'étoile Sirius

La seconde circonstance, & celle de toute l'année sur laquelle le peuple Egyptien devoit le plus ouvrir les yeux, étoit le lever de l'étoile du Nil. Dès qu'elle se débarrassoit des rayons du soleil, ou se

montrait avant l'aurore, on étoit sûr que le soleil s'avançoit sous le signe du lion, & que le débordement suivroit de près.

L'ÉCRITURE SYMBO- LIQUE.

L'avis de cette étoile étant leur affaire la plus importante ils comptoient anciennement de son lever avec le soleil au cancer le commencement de leur année (a), & toute la suite de leurs fêtes. Au lieu donc de la peindre sous la forme d'une étoile, ce qui ne la distinguoit point d'une autre, ils la peignirent sous une figure qui avoit rapport à sa fonction & à son nom. Ils la nommoient l'aboyeur, le moniteur, l'astre-chien, le portier, l'astre qui ouvre, ou qui fait la clôture d'une année & l'ouverture d'une autre. Quand ils vouloient faire entendre le renouvellement de l'année, à commencer du lever de la canicule, ils la peignoient sous la forme d'un portier reconnoissable à une clé: ou même ils lui donnoient deux têtes à bossées, l'une d'un vieillard qui marquoit l'année expirante, & l'autre d'un jeune homme qui marquoit le nouvel an*. Quand il falloit avertir le peuple du moment de la retraite aux approches de l'inondation, alors au lieu

Anubis;
𐩠𐩢𐩨𐩠, Han-
nobeah la-
trans, monitor
𐩠𐩣𐩠𐩢𐩠𐩠

* Voyez Fig. 3.
Planche XIX.

(a) *Aegyptiis principium anni, non aquarius ut apud Romanos, sed cancer. Nam pr̄pe cancrum est s̄ohis quare Greci canis sedus dicunt: neomenia autem est ipsius s̄ohidis ortus, qua generationis mundi ducit initium. Porphyri. de nymphar. antro.*

LE CIEL
POETIQUE.

des deux têtes de figure humaine on lui mettoit sur les épaules une tête de chien. Les attributs ou les symboles subordonnés qu'on y ajoutoit étoient l'explication des avertissemens qu'il donnoit à toute la famille. Pour faire entendre aux Egyptiens qu'il falloit prendre une provision de vivres, gagner promptement les terrasses élevées, & y demeurer tranquilles au bord de l'eau en observant le cours de l'air; Anubis avoit au bras une marmite; des ailes aux piés; dans sa main droite ou sous son bras une grande plume*; & derrière lui une tortuë ou un canard, animaux amphibies qui vivent sur la terre & au bord de l'eau*.

* Voyez Planche II.

* Voyez Fig. 3. Planc. XV III.

Tous ces avis fort simples & fort intelligibles étoient précédés d'un autre également nécessaire, qui étoit de marquer au peuple la juste hauteur qu'il falloit donner aux terrasses pour être à coup sûr au dessus de la plus forte inondation, sans faire des frais inutiles en les élevant trop. On construisoit pour cela dans chaque bourg une muraille ou un terme qui eût la hauteur requise: & afin que le peuple connût précisément la ligne qui lui devoit servir de règle, on la lui désignoit en couchant précisément sur cette ligne la figure de la sphinx qui a toujours paru si énigma-



ANUBIS.



tique & si mystérieuse aux Egyptiens mêmes, dans les tems postérieurs * ; mais dont le sens s'offre à présent de lui-même à la suite de ce que nous venons de dire. Cette figure étoit composée d'une tête de jeune fille, & du corps d'un lion couché * : ce qui signifioit qu'il falloit s'attendre à demeurer oisif sur les terrains relevés tant que l'inondation dureroit, & qu'elle continueroit au moins pendant deux mois dans sa force, savoir tout le tems que le soleil mettroit à parcourir les signes du lion & de la vierge. Cette vérité se trouve attestée par le rapport des voyageurs modernes, qui nous apprennent que le Nil rentre dans ses bords sur la fin de Septembre, ou un peu après, en quoi ils sont d'accord avec Pline, qui place cette rentrée sous le signe de la balance. *In totum autem revocatur intra ripas in libra* *. La figure de la sphinx marquoit de plus par la justesse de son élévation, le point d'excès ou de *surabondance* ; en sorte que si l'eau, passant ce point, venoit à couvrir la figure en tout, ou en sa meilleure partie, les Egyptiens ne devoient pas faire les frais du labour, parce qu'à coup sûr la retraite des eaux seroit trop lente pour pouvoir semer encore à tems & moissonner au mois d'Avril.

L'ÉCRITURE
RE SYMBO-
LIQUE.

* Plutarch. de
Isid. & Osir.

* Voyez Fig. 11
Planche 111.

* Plin. supr.

LE CIEL Ce qui achève de rendre cette explication certaine, c'est que le nom de la *sphinx* ne signifie autre chose que la *surabondance* (a).

Il n'y a personne qui ne sente que la *sphinx* étoit un caractère, un signe, & non un monstre, ou un être vivant. On ne s'avise pas de demander quelle est la naissance ou la mere de la *sphinx*. Ce seroit de même perdre ses peines que de chercher dans l'antiquité quels ont été les parens ou la patrie de Thotes ou d'Anubis. Ce seroit se charger d'un travail aussi inutile, que si on cherchoit avec soin quelle est la patrie & la généalogie de la lettre A, ou de la lettre B.

On peut remarquer en passant que c'est là l'origine de l'usage où sont encore nos architectes, admirateurs ou copistes de l'antiquité, de décorer les termes en y appuyant des *sphinx*.

La troisième circonstance, qui intéressoit extrêmement le peuple Egyptien, étoit la connoissance exacte de l'état de la rivière. On peut en juger par le soin qu'on prend encore aujourd'hui au grand Caire, de mesurer les degrés de l'éleva-

(a) *וַיְבֹרֵךְ* Sphang redundans, Job 22 : 11. & IV. Reg. 5 : 7. & Paraph. Chaldaic. in Proverb. 3 : 10. *Vino torcularia redundabunt.*



1. La Sphinx. 2. Autre Sphinx réunissant les Symboles du vent étésien, du Lion, et de la Vierge. 3. 4. 5. Les marques des crues du Nil. 6. Le Canope. La Figure 4 annonce la diminution de l'eau et le mesurage des terres par une Huppe, une Fiquerre. et un Clairon.



tion de l'eau sur une colonne élevée pour L'ÉCRITURE-
cet usage sur le fond d'un large puits, & RE SYMBO-
d'en publier chaque jour les nouveaux LIQUE.
progrès par des crieurs qui les annoncent
dans tous les quartiers de la ville. On y
conserve encore à cette colonne & au
puits l'ancien nom de *Mikias* (a), qui
dans la langue orientale, signifie *le sou-
tien de la vie*. Plîne nous apprend, par
ce que j'ai rapporté de lui, combien on
étoit attentif de son tems à connoître les
signes avant-coureurs, les progrès, & la
fin du débordement. Ce besoin ayant été
le même dans la plus haute antiquité, il
est fort naturel de penser, que les signes
qui pouvoient faire connoître aux Egyp-
tiens la juste profondeur de l'eau, n'ont
pas été négligés dans l'écriture symboli-
que. Nous en trouvons deux qui ont, ce-
me semble, un rapport sensible à la me-
sure du Nil : ce sont la croix & le canope.

D'abord ils exprimoient les diverses La croix ou
la mesure du
Nil.
crûes de leur fleuve sorti de ses bords, par une colonne traversée d'une, de
deux, ou de trois lignes, en forme de
croix, & surmontée d'un cercle, symbole
de la divinité, pour caractériser la pro-
vidence qui gouvernoit cette importante

(a) מִיכִיָּאֵל *Michiab*, le soutien de la vie, *Esdr.* 9 : 8.
Voyez les Relations de Paul Lucas, & de M. de Maillet.

LE CIEL opération. Plus ordinairement au lieu
 POËTIQUE. d'une colonne qui pouvoit être d'usage
 dans un puits de pierre où l'eau n'entroit
 que par le bas, ils employoient dans leur
 écriture une longue perche terminée
 comme un T, ou barrée, soit par une, soit
 par deux pièces de travers, & en manière
 de croix. Pour abrégé ces marques ils se
 contentoient souvent d'un T, ou d'une
 petite croix †. Cette figure placée sur un
 vase ou ailleurs pouvoit signifier la crûe
 ordinaire. Deux croix pouvoient marquer
 une plus forte inondation : & la croix
 enchaînée, ou arrêtée par un chaînon,
 signifioit apparemment l'inondation assu-
 jétie à des règles certaines, ou le salut de
 l'Egypte, causé par la régularité des obser-
 vations & des précautions (a). Peut-être cet
 anneau n'étoit-il que le cercle symbolique.

Le Canope.

Ce n'étoit pas assez que les Prêtres ou
 les Ministres publics prissent soin d'obser-
 ver la juste mesure des progrès de l'eau :
 il falloit que le peuple en fût instruit. Et

(a) Il est certain que le Mikias ou la colonne traver-
 sée, soit d'une seule, soit de plusieurs barres pour mar-
 quer les progrès de l'eau, est devenu en Egypte le signe
 ordinaire de la délivrance du mal. On le suspendoit au-
 cou des malades & à la main de toutes les Divinités
 bienfaisantes. M. Gordon nous a donné dans la VII. Plan-
 che de sa collection les Amulettes ou préservatifs qu'il a
 pu remarquer dans les monumens Egyptiens. Il y en a
 plusieurs qui ne diffèrent point de la mesure du Nil mar-
 quée ici Fig. 3. Planche III.

Il paroît que c'est à quoi l'on pourvoyoit, L'ÉCRITU-
 en exposant publiquement trois ou quatre RE SYMBO-
 sortes de vases, ou de mesures, qui étant LIQUE.
 des outres d'une capacité inégale, mais
 bien connue du peuple, servoient sans cris
 & sans messagers à lui indiquer les trois
 ou quatre espèces de hauteurs qui fai-
 soient la différence des crûes du Nil (a).
 Deux choses me persuadent que c'est là le
 sens de ces vases, ou mesures à large ven-
 tre, si ordinaires dans les monumens
 Egyptiens. L'une est le nom qu'on leur
 donne; l'autre sont les attributs dont on
 les accompagne.

Le nom de *canob* ou *canope* qu'on don-
 noit à ce vase, est fondé sur l'usage qu'on
 en faisoit. Ils peignoient le ravage de
 l'eau débordée, sous la figure d'un dra-
 gon, d'un crocodile, d'un hippopotame,
 ou d'un monstre aquatique qu'ils appel-
 loient *Ob*, c'est-à-dire, enflure ou débor-
 dement, & que depuis ils ont nommé
Pyton, l'ennemi. *Ob*, ou l'ennemi que les
 écrivains sacrés appellent *Ob*, quand ils
 veulent exprimer les superstitions & les
 folles idées des Payens (b); nous le

(a) Cet usage & l'intention sont attestés par un Gram-
 mairien d'Égypte, nommé Hore-Apollon, *lib. 1. cap. 21.*
Nilum exundantem Egyptii Designantes pingunt tres
hydrias.

(b) *IN Ob. Lévis. 20 : 27.* *Ob*, signifie propre-

LE CIEL voyons toujours rendu dans les anciennes
POETIQUE traductions par celui de Pyton *. Quand

* V. l'histoire de Sait & de la Pytonisse &c.
on avoit mesuré la juste hauteur de l'en-
nemi, le degré de la profondeur de l'eau,
on en informoit le peuple par l'exposi-
tion d'un vase qui contenoit apparemment
autant de pintes que la profondeur de
l'eau avoit de toises, ou de coudées : c'est
pourquoi ils donnoient à ce vase le nom
de Canob, qui signifie *la toise du dragon*
(a) la mesure du débordement.

Les divers attributs dont ils accompa-
gnoient ce vase ne sont pas moins signi-
ficatifs que son nom, & ont un rapport
évident avec l'état de la rivière. Ils termi-
nent souvent ce vase vers le haut par une
tête d'homme, que nous verrons par la
suite être le symbole de l'industrie, ou
du labourage. Quelquefois ils faisoient

ment enflure ou gonflement. Ils donnoient ce nom au
Nil débordé, parce qu'il ravageoit tout en s'enflant, &c.

(a) De קנה Cane, une perche, une toise, une
canne à mesurer, comme on le voit dans Ezechiel c. 4 : 5.
קנה המדה Kené hammiddah, une canne à mesurer ;
& de אוב Ob, le dragon, Pyton, l'ennemi. C'est à
Memphis qu'on prenoit autrefois ces mesures, comme
aujourd'hui au Caire, pour instruire le reste de l'Egy-
pte. Le bourg voisin des ruines de cette grande ville,
se nomme encore aujourd'hui Manoph, & la plaine voi-
sine Menophi, ce qui est visiblement le vrai nom de
Memphis, & ne signifie autre chose que *la mesure du dra-
gon*, ou *la mesure du débordement*. De מנה Mana, me-
surer, nombrer ; & de אוב Ob ou of, le dragon, ou le
fleuve enflé.

fortir les piés de la figure par le bas de ce L'ECRITURE
 vase. Les bras & tout le corps de l'homme, RE SYMBO-
 ou du symbole des travaux rustiques, LIQUE.
 étoient comme engagés & contraints,
 pour faire entendre que le laboureur n'a-
 voit rien à faire pendant le séjour des
 eaux sur la plaine. Quelquefois ils * fai- * Voyez Fig. 21.
 soient sortir du vase les mains de la figure, Planché III.
 dans l'une desquelles ils mettoient une
 plume d'épervier pour marquer l'étude
 & l'observation des vents, qui devoit être
 la principale affaire du laboureur; parce
 que selon la nature du vent il accéléroit
 ou différoit, ou omettoit totalement l'opé-
 ration des semailles. Assez ordinairement
 on trouve les canopes terminés par une
 ou deux croix, dont nous venons d'ex-
 pliquer le sens. Très-souvent encore le
 haut du vase est surmonté par différentes
 têtes d'oiseaux, pour signifier & caracté-
 riser les différens vents qui leur étoient
 connus, & qui aidoient ou traversoient,
 soit la crûe, soit l'abaissement des eaux.
 Quelquefois ils mettoient sur le canope
 la tête d'un chien, pour signifier l'état de
 la rivière au tems du lever de la canicule.
 Dans un autre tems ils y plaçoient une
 tête de fille pour marquer l'état du Nil
 sous le signe de la vierge, & aux appro- * Voyez Fig. 22.
 ches du desséchement *. Planché III.

LE CIEL POETIQUE. Toutes ces conjectures réunies semblent former une certitude. Elles sont d'autant plus recevables, qu'elles sont liées entr'elles, & ont rapport au grand intérêt de la colonie. Suivons donc cet essai d'explications, puisqu'il commence à répandre quelque lueur sur une matière jusqu'à présent fort obscure, & dont l'intelligence débrouilleroit bien des monumens de l'antiquité.

I X.

Suite des symboles Egyptiens.

La commodité de ce langage qui étoit entendu par les yeux, & qui faisoit en un sens parler les animaux & les pierres mêmes, en rendit peu-à-peu l'usage plus commun.

L'écriture symbolique servit bientôt à l'instruction des mœurs, aussi-bien qu'aux réglemens du labourage. On l'employa pour conserver parmi les peuples la connoissance des vérités les plus importantes & pour leur inculquer leurs principaux devoirs. Les lieux où les Egyptiens s'assembloient à la nouvelle lune, comme dans la Chaldée d'où ils étoient venus, furent bien-tôt remplis de figures significatives, propres à rappeler leur esprit à une intelligence souverainement puissante.

qui préside à tout, qui donne la vie à L'ÉCRITURE
l'homme & aux animaux, qui donne la RE SYMBO-
fécondité aux plantes, & qui couvre tous LIQUE,
les jours la terre de nouveaux présens; supé-
rieure au soleil, à la terre, & à l'industrie
de l'homme; donnant au soleil sa chaleur
& sa beauté, à la terre sa fécondité, à
l'industrie de l'homme le succès de son
travail, & la récompense de ses peines.

Le caractère de l'écriture Egyptienne
destiné à signifier Dieu, étoit non une
simple flamme, comme c'étoit l'usage en
Orient, mais un cercle*, ou plutôt un
soleil; symbole extrêmement simple, &
le plus capable de leur représenter la puis-
sance & l'action universelle de l'Être sou-
verain qui anime tout.

Le soleil,
symbole de
Dieu.

* Voyez Fig. 20.
Planche I.

Ils ajoutoient au cercle, ou au globe
solaire, différentes marques ou attributs
qui servoient à caractériser autant de per-
fections différentes*. Pour marquer, par
exemple, que l'Être suprême est l'auteur
& le conservateur de la vie, ils accompa-
gnoient le cercle quelquefois de deux
pointes de flamme, & plus souvent encore
d'un ou de deux serpents ou anguilles.
Cet animal, chez les Egyptiens & ailleurs,
a toujours marqué la vie ou la santé, non
pas parce que le serpent se rajeunit en se
défaisant tous les ans de sa vieille peau;

Le serpent,
symbole de la
vie.

* Voyez les
Fig. 2. Plan-
che I.

LE CIEL mais parce que chez la plûpart des Orientaux, comme Phéniciens, Hébreux, Arabes, & autres, avec la langue desquels celle de l'Egypte avoit affinité, le mot héve ou hava signifie également la vie, & un serpent. Le nom de *celui qui est* ; le grand nom de Dieu *Jov* ou *Jehova* en est tiré. *Hevé*, ou le nom de la mere commune des vivans, provient du même mot. On ne pouvoit peindre la vie : mais on pouvoit la marquer par la figure de l'animal qui en porte le nom (a).

Le Bananier,
symbole de la
fécondité.

Pour exprimer ou faire concevoir l'admirable fécondité de la providence qui fournit tous les ans une nourriture abondante aux hommes & aux animaux qui les servent, on accompagnoit le cercle symbolique, le caractère de Dieu, de la figure

(a) C'est de ce nom *hava*, qui signifie *vivre*, que les Latins ont fait leur *avum* la vie, & l'*avé* qui est un souhait de bonne santé. Saint Clément d'Alexandrie, *Cohortat. ad Gent.* p. 11. édit. Oxon. remarque, que le mot héva, qu'on sait signifier la vie, signifie aussi un serpent. Etc'est sur une pure équivoque du mot hévi ou heva, qu'est fondée la métamorphose de Cadmus & d'Hermione en serpens; *Ovid. métam.* Ils étoient du pays des Hévéens. L'auteur des Saturnales nous a appris que le serpent étoit le symbole de la santé, *salutis draco*, en parlant d'Esculape. *Saturnal. l. 1: c. 20.*

Lorsque Moïse éleva au désert un serpent d'airain, les Hébreux affligés comprirent que c'étoit un *signe de salut*, un avertissement de confiance en Dieu. A ce signe par lui-même impuissant a été substitué & élevé au milieu des peuples le signe efficace du salut, l'Auteur même de la vie. *Joann. 3: 14.*

des plantes les plus fécondes *, & le plus L'ÉCRITU-
 ordinairement de deux ou de trois gran- RE SYMBO-
 des feuilles de Bananier (a), n'y ayant rien LIQUE.
 d'égal à la fécondité de cette plante qui * Voyez les
 tient du prodige. Elle croît aisément dans Fig. 4. Plan-
 les campagnes. La tige sort d'un oignon che I. & les
 elle devient fort haute, & acquiert en un Figures de la
 an dans les païs chauds un demi pié & plus Planche VII.
 d'épaisseur. Du milieu de ses feuilles lon-
 gues de quatre à cinq piés, souvent plus,
 & larges de près de deux, s'élève un ra-
 meau divisé en plusieurs nœuds, de cha-
 cun desquels sortent dix ou douze fruits
 longs comme de médiocres concombres,
 & qui contiennent une chair moelleuse,
 beurrée, nourrissante, fraîche, & d'un
 goût agréable. De toutes ces grappes,
 réunies sur une seule branche, il se forme
 un régime ou une masse de 150 ou 200
 fruits *. Après la récolte on coupe le feuil- * Diction. des
 lage énorme (b) & les tiges qui se sèche- drogues, Lea-
 roient, & on en nourrit les éléphants, dans meri.
 l'Inde & en Afrique. Cette plante qui fait

(a) Cette plante se nommoit anciennement Musa, aujourd'hui *Moussé* ou *Mons*. Voyez Prosp. Alpin. *de plantis Agypt.* avec les notes de Vestlingius son Commentateur. Voyez aussi le figuier d'Adam, lett. 9. de M. Maillér. On peut voir cette plante au Jardin Royal, où il ne faut pas être surpris de la trouver moins grande, l'air du climat ne lui convenant point. Un bananier y a fleuri cette année 1741. Voyez le supplément de la Planche VII.

(b) La feuille est de deux aunes de long, sur deux piés de large. M. Maillér.

LE CIEL vivre, sans frais, des milliers d'habitans
 POETIQUE. pendant plusieurs mois, & qui a toujours
 été la ressource des peuples de l'Egypte,
 de l'Ethiopie, & des Indes, méritoit d'être
 choisie par préférence pour caractériser le
 symbole de celui, qui avec la vie donne
 les soutiens de la vie.

Mais cette vie & l'abondance des nou-
 ritures qui l'entretiennent, dépendent des
 dispositions de l'air. Il falloit faire enten-
 dre aux habitans que c'est Dieu seul qui
 gouverne l'air en maître souverain; que
 c'est de lui qu'il faut attendre les influen-
 ces salutaires, & qu'il dispose selon son
 bon plaisir de la nature, & des saisons.
 Pour peindre l'air, dont chacun éprouve
 les vicissitudes & l'agitation, quoi-qu'il
 soit invisible, on employa dans l'écrit-
 ture le scarabée ou les aîles d'un insecte
 volage, dont les mouvemens varient d'un
 instant à l'autre. Les aîles du scarabée ou
 du papillon dépliées autour du cercle sym-
 bolique * étoient un attribut propre à
 faire entendre que celui qui régle les
 mouvemens & les changemens de l'air,
 est aussi le distributeur des productions
 de la terre, & le maître des saisons. Cette
 vérité étoit sur-tout nécessaire à un peu-
 ple laboureur. Aussi le globe accompagné
 de grandes aîles de scarabée ou de pa-

Le Scarabée
 ou l'air.

* Voyez les
 Fig. 3. Plan-
 che I.

pillon, se trouve-t-il placé au haut de la L'ÉCRITURE
 plûpart des tableaux qui avoient rapport RE SYMBO-
 à la religion^a. Presque par-tout où l'on LIQUE.
 trouve ce globe avec ses aîles, on voit à
 côté une ou deux figures en posture d'ado-
 rateurs^b.

X.

*Les symboles de l'année. L'année solaire,
 Osiris.*

Toute la société ayant un besoin extrê-
 me de régler l'ordre de ses jours, & de
 convenir des tems où il faut s'assembler,
 se reposer, ou travailler en commun, l'é-
 criture symbolique fut tout particulière-
 ment utile à cet égard, par la commodité
 de quelques marques qui étant exposées
 en public, annonçoient les fêtes & les tra-
 vaux d'une façon simple & uniforme.

Le cours de l'année a rapport à trois
 objets principaux, 1^o. au cours du soleil;
 2^o. à l'ordre des fêtes de chaque saison;
 3^o. aux travaux qui se devoient faire en
 commun. Commençons par les symboles
 du soleil.

Cet astre qui étant le plus magnifique
 objet de la nature avoit été si justement
 choisi pour être le symbole de l'Être tout-
 puissant, eut aussi son caractère ou sa mar-
 que dans l'écriture symbolique, & cette

*a V. la table
 d'Isis, publiée
 par Fignorius,
 & la Fig. 1.
 Planche XII.*

*b Voyez l'essai
 sur les monu-
 mens Egyptiens
 qui sont en
 Angleterre*

*par M. Gordon
 secrétaire de la
 société de l'en-
 couragement
 des Sciences.*

LE CIEL figure étoit relative au nom qu'on lui donnoit. On le nommoit Osiris. Ce mot, POETIQUE Le gouverneur ou le soleil. selon les anciens les plus judicieux & les plus savans (a), signifioit l'inspecteur, le cocher ou le conducteur, le roi, le guide, le modérateur des astres, l'ame du monde, le gouverneur de la nature. Selon la force des termes dont il est composé, il signifioit, *le gouvernement de la terre.* (b); ce qui revient au même sens: & c'est parce qu'on donnoit ce nom & cette fonction au soleil, qu'on l'exprima dans l'écriture tantôt par la figure d'un homme portant un sceptre, tantôt par la figure d'un cocher portant un fouët, ou simplement par un œil.

Souvent on se contentoit des marques de sa dignité, telles qu'étoient un sceptre surmonté d'un œil*, ou un sceptre entortillé d'un serpent symbole de la vie que le soleil entretient; ou simplement le fouët & le sceptre réunis; quelquefois le bonêt

* Plutarch.

ibid.

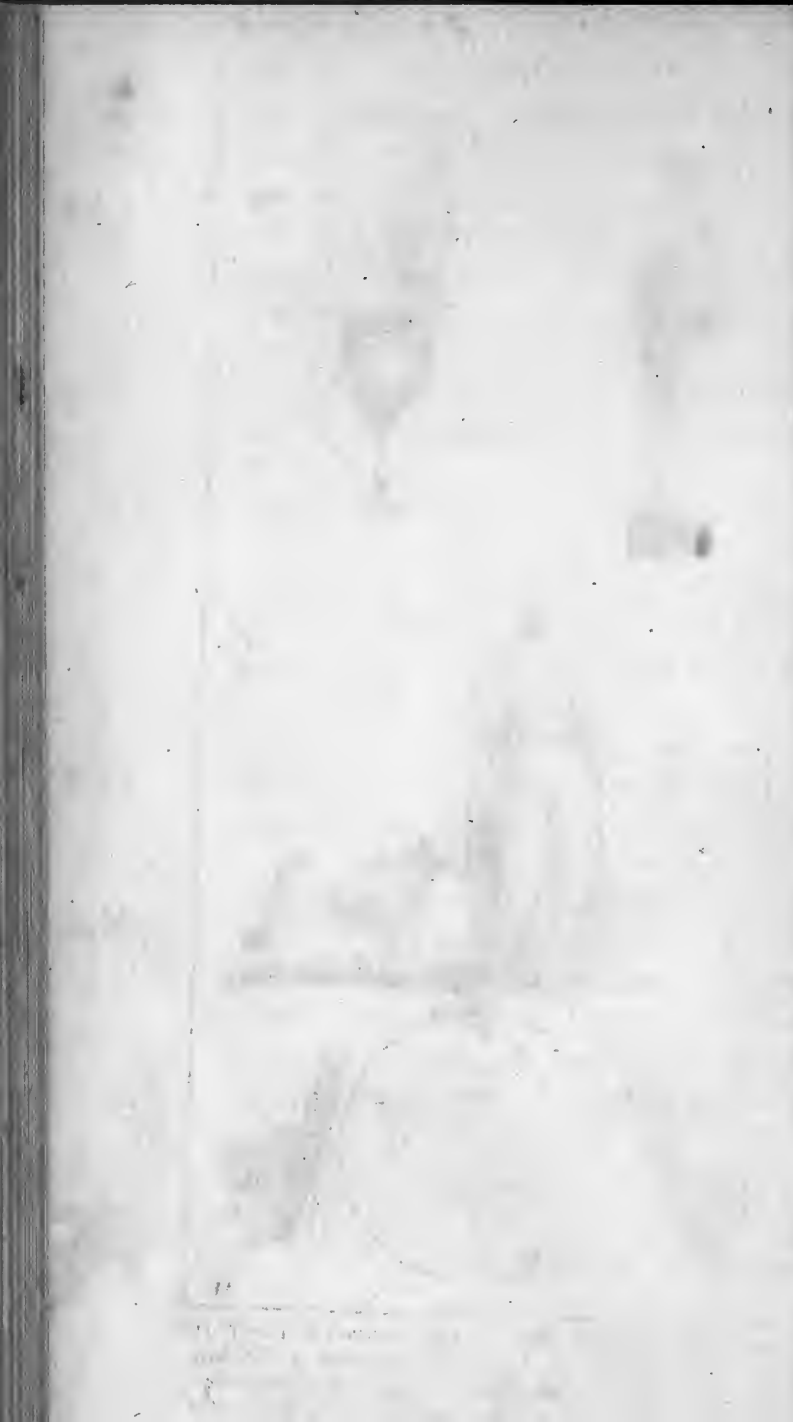
(a) Plutarch. de Isid. & Osirid. & Macrob. in somn. Scip. lib. I. c. 20. Dux & princeps, moderator luminum reliquorum, mens mundi & imperatio.

(b) Ce mot vient de *אֱוִרָא* *Q' host' erets*, ou *O'si' eres*, *dominium terra*. On le retrouve dans celui d'Axieres, qui est un des Cabires ou des grands dieux de Samothrace, originairement venus d'Egypte; dans l'Oxiars de l'histoire Grecque; & dans l'Asuerus des Perses. Ce nom est d'une structure semblable à celle du mot Ochosias, qui signifie le gouvernement de Dieu.



M

1. Osiris ou le Soleil sous le Capricorne. 2, Osiris ou Atyr, sous le Belier. 3, Le Soleil Couchant. 4, Neptune ou la Navigation. 5, et 6, Coësure faite comme un trône chargé du bonnet et du Sceptre du Soleil. La Figure 1. a pu donner Lieu à la fable d'Atlas.



royal d'Osiris posé sans sceptre ou avec L'ÉCRITURE un sceptre sur un trône. Allez ordinairement on trouve la figure d'un cocher, LIQUE. portant sur sa tête une fleur de lotus, ou même assis sur cette fleur qui est tantôt fermée, tantôt épanouie. Le lotus est une espèce de nymphaea qui vient abondamment au bord du Nil, & qui outre les secours que les Egyptiens tiroient de son fruit, dont ils faisoient du pain (a), donne aussi une belle fleur qui s'épanouit le matin, & se ferme le soir.

Ces variétés de symboles désignoient sans doute diverses circonstances du jour, ou de l'année; peut-être le soleil levant, le soleil couchant, l'aurore, le midi, le crépuscule, le tems nébuleux, les chaleurs fortes ou foibles. Il est sensible que rien n'étoit plus aisé que de varier le sens d'un même symbole par l'addition ou par la suppression d'une pièce. Mais comme on a par la suite grossièrement abusé de cette écriture, & qu'on en a tout-à-fait perverti le sens, (vérité dont les preuves ne tarderont pas à se développer) ce seroit peut-être un travail perdu, ou une entre-

(a) Hérodote dans son Euterpe, num. 54. outre cette première espèce de lotus, dont la fleur est blanche, en reconnoît une seconde dont la fleur est de couleur incarnate, & le fruit tout différent de l'autre,

LE CIEL prise téméraire que de vouloir expliquer
 POËTIQUE. le menu détail de ces symboles dans les
 monumens Egyptiens qui nous restent ;
 par exemple, dans la table d'Isis ; parce
 que les symboles y sont unis selon les sy-
 stêmes des tems postérieurs, & non selon
 leur sens primitif qui a été négligé, puis-
 que ce gouverneur purement figuratif a
 été regardé comme un homme qui avoit
 vécu sur la terre, & est pris pour un dieu
 dans l'écriture qui reste sur les monumens.
 Les lecteurs judicieux ne me reprocheront
 pas ici d'apporter pour preuve de mon
 sentiment ce qui est en question. Car dans
 les figures symboliques une écrevisse est
 la marque du retour oblique du soleil
 parvenu au plus haut point de sa course.
 La sphinx est la marque de son passage
 sous les signes du lion & de la vierge.
 Tout autre symbole dans son institution
 montrait ainsi une chose pour en faire
 concevoir une autre. Un cocher ou un
 roi n'est donc ici ni un homme ni un
 dieu. Les antiquaires qui prendront cette
 figure pour un dieu, peuvent entrer, je
 l'avoue, dans la pensée des Egyptiens
 devenu idolâtres. Mais sans contredire
 en rien leurs explications, je tâche de
 remonter au sens primitif de ce symbole,
 qui par son attribut & par son nom dé-





*1. et 2. Pluton, ou Serapis, Symbole de l'anniversaire.
La 2^e. fig. est tirée d'une médaille. voy. Lil. Gre. Gi-
rald. 3 Pluton et Cerbere.*

ignoit l'année solaire ou le gouverne- L'ÉCRITURE
ment de la terre. RE SYMBO-

Je suis fort tenté de croire que le gou- LIQUE.
verneur, ou l'Osiris avec son fouët, avoit
un rapport plus particulier avec la révo-
lution journalière dont le mouvement est
plus sensible ; & qu'avec son sceptre il
signifioit la durée d'une année solaire,
parce que c'est cette révolution annuelle
du soleil qui règle tout dans la nature.

On employoit la figure d'un Osiris, ou La naviga-
tion.
d'un soleil, car c'est toujours la même
chose, pour signifier certains retours qui
n'arrivoient que d'année en année. Mais
alors on changeoit l'attribut de la figure.
Tous les ans, par exemple, les Phéniciens,
& autres, venoient aborder dans l'île du
Phare pour y enlever du lin, des cuirs de
bœufs, les huiles de Saïs, des légumes, du
blé, & des provisions de toute espèce. Le
retour annuel de cette flotte étoit désigné
par un Osiris porté sur un coursier ailé,
symbole des vaisseaux, & de leurs voiles ;
ou par un Osiris dans la main duquel on
mettoit non un sceptre, mais un instru- Le Trident.
ment de marin, un harpon dont on se
sert en mer pour piquer les gros poissons
que l'on rencontre : & comme le blé étoit
la marchandise qui occasionnoit sur-tout
ces retours annuels, quand on annonçoit

LE CIEL aux marchands Egyptiens l'arrivée de
 POETIQUE. cette flotte, il est croyable qu'on le faisoit
 par une affiche, qui étoit un Osiris armé
 du harpon, & qu'on donnoit à cette figure
 le nom de Poseidon ou de Neptune; de
 Poseidon, qui signifie (a) *la provision*
des pàis maritimes; ou de Neptune, qui
 signifie *l'arrivée de la flotte* (b) A cette
 nouvelle tous ceux qui avoient des mar-
 chandises de débit descendoient en bat-
 teau le long des canaux du Nil, &
 gagnoient la côte maritime, le voisi-
 nage de l'île du Phare, où abordoit cette
 flotte; d'où vient que dans le langage
 commun *aller à la flotte*, ou *aller vers*
la côte, étoit la même chose: & Plu-
 tarque (c) nous apprend que les extré-
 mités de l'Egypte, les côtes maritimes se
 nommoient *Neptyn* en Egyptien.

(a) De פוש Posh copia, subsidium; & de ידן
 Jedaim, ora maritima, vient פושידן ou פושידן
 Poseidain. D'où les Grecs ont fait leur ποσειδάων Poseidon.
 Copia orarum, subsidia littorum. On peut remarquer
 que ces terminaisons en im & en in, qui sont familiè-
 res aux Orientaux, ne sont point du goût des peuples
 d'Occident.

(b) De נוף nouph, agitare, qui forme נפה nephah,
 ou נפת nepheth, agitatio, appulsio, & de אני oni navis,
 classis, vient נפתאני neptoni, classis appulsio, l'arrivée
 de la flotte.

(c) Νεφθαυ ἢ καλέσει τῆς γῆς τὰ ἕλαια. De
 Isid. & Osir.

Il y avoit un autre retour annuel qui n'étoit pas moins célèbre, & qui avoit besoin d'une marque ou d'un symbole articulier. C'étoit le retour des sacrifices anniverfaires. Nous voyons par les funérailles d'Archemore dans la Thébaïde de Stace, par l'anniverfaire d'Anchife dans le cinquième livre de l'Enéïde, & par les lamentations annuelles des vierges d'Israël sur le sort de la fille de Jephthé, que c'étoit un usage universel dans l'antiquité de pleurer & de prier sur les tombeaux des personnes chères à la patrie, & de renouveler ces assemblées & ces sacrifices après l'année révolue. L'Osiris, ou le symbole de la révolution annuelle, pouvoit donc annoncer un anniverfaire par le changement de son attribut. Alors au lieu du fouët, ou du harpon, on lui mettoit en main le cout ferré ou l'aviron (a) d'un battelier : ou bien on lui mettoit sur la tête un boisseau, une mesure de blé qui se distribuoit à chaque pauvre dans les fêtes funéraires, & peut-être donnoit-on à cette figure le nom de Pélouta (b), *la délivrance*.

L'ÉCRITURE
RE SYMBO-
LIQUE.
Les anniver-
saires.

L'aviron

(a) L'aviron à deux pointes se trouve trois fois dans une des faces de l'obélisque qui est à Rome à la porte *del popolo*. Voyez *l'Antiq. Expl. tom. 4. pag. 352*. Voyez le cout ferré d'un battelier dans la main de Pluton. *Lili Gregorij Giraldi, tom. 1. p. 75*.

(b) De פלט *palat, liberare, פלטה peloutah, & פלוטה pelouto, liberatio.*

LE CIEL On entrevoit assez pourquoi, & nous re
 POETIQUE. marquerons quand il s'agira des cérémonies mortuaires, que la barque de passage étoit le symbole de la mort; que le bois feau étoit l'annonce d'une distribution funébrique; & que *la délivrance* du mal étoit l'idée qu'on avoit anciennement de la mort des justes.

Mais quoiqu'on pût annoncer une fête anniversaire par la figure d'un Osiris présenté dans l'assemblée des peuples, il falloit nécessairement l'accompagner d'une autre marque qui annonçât précisément le tems de l'année où la fête se célébroit & si l'assemblée se tiendroit à la néoménie ou à la pleine lune, ou à tel autre jour du mois.

Venons donc au symbole qui régloit proprement l'année sacrée, l'ordre des fêtes.

XI.

L'année civile. Isis.

On pourroit assez raisonnablement nommer ici l'ordre des fêtes, l'année Ecclésiastique, puisque ces fêtes étoient des assemblées religieuses où l'on faisoit profession d'honorer Dieu, & de le glorifier de sa providence. La recherche que nous



Differentes Isis

Ou les annonces de la Néoménie, et des autres fêtes.



façons des usages primitifs, & de la L'ÉCRITURE-RE SYMBO-
signification de l'ancienne écriture, RE SYMBO-
garde évidemment les tems qui ont pré-LIQUE.
cédé l'introduction de l'idolâtrie. Mais
cet ordre des jours destinés au travail
ou aux assemblées de religion étant la
règle de la société, nous l'appellerons
l'année civile. Il n'étoit guères possible
de désigner plus simplement les diffé-
rentes fêtes de l'année qu'en employant
la marque ou le symbole de la terre &
de ses productions qui varient selon les
saisons. Encore aujourd'hui les gens de
campagne n'ont point de plus sûr alma-
nach pour partager l'année & les sai-
sons, qu'en distinguant les tems par la
venue des fraises ou des fèves, par la
moisson des foins ou des blés, & par
les différentes récoltes qui suivent. La
figure de l'homme qui commande aux
animaux, & qui gouverne tout sur la
terre, avoit paru la plus propre pour
exprimer le soleil qui anime tout dans
la nature. Quand on voulut signifier la
terre qui enfante & nourrit toute chose,
on choisit l'autre sexe. La femme qui est
mere & nourrice, étoit une image natu-
relle de la terre. Celle-ci fut donc peinte
avec ses productions sous la forme d'Isha
ou d'Isis, qui est l'ancien nom de la

LE CIEL femme & le premier qu'elle ait porté (a).
 POETIQUE. Ce symbole étoit commode, parce que les changemens de la nature, la succession des saisons, & les diverses productions de la terre, qui étoient sans doute le sujet des communes actions de grâces, pouvoient aisément être exprimées par les divers ornemens qu'on donnoit à cette femme. Ainsi l'intention particulière d'une fête étoit-elle de rappeler au peuple que la terre, dont Dieu avoit fait notre demeure, fournissoit aux hommes de quoi se loger, & se mettre à l'abri de l'hyver & des animaux malfaisans ? On couronnoit Isis de petites tours ou de crénaux de murailles. Vouloit-on annoncer les néoménies d'hyver, & avertir les peuples de louer celui qui leur donne des habits, des fourures, & des ornemens ? on couvroit la tête d'Isis de bandelettes, de peaux cousûes, quelquefois de plumes rangées les unes sur les extrémités des autres ; ou bien de petites écailles proprement rapprochées. Falloit-il dans d'autres fêtes louer Dieu de ce que la terre nourit pour le service du genre humain, toutes sortes d'animaux domestiques & sauvages ? on environnoit Isis

Voyez Fig. 1.
 Planche VIII.

Voyez Planche VI.

Voyez Fig. 1.
 Planche VIII.

(a) אִשָּׁה בִּי מֵיֵשׁ Isha Kî Meish, virago quia est viro. Génés. 2: 23.

de plusieurs rangées de têtes d'animaux ; L'ÉCRITURE par exemple, d'une file de têtes de taureau SYMBO-
reaux, d'une autre de têtes de lions, LIQUE.
d'une ligne de têtes de béliers, de cerfs,
ou de chiens. En Egypte où l'on peut
juger à coup sûr du produit de l'année
par l'état de la rivière, on annonçoit
au peuple une pleine année, en cou-
vrant Isis, ou le symbole de la terre,
d'un grand nombre de mamelles. Au con-
traire, si le pronostic de la fécondité
n'étoit point favorable, on exposoit une
Isis avec un seul sein ; pour avertir le
peuple de réparer la médiocrité de la
moisson, par la culture des légumes ou
par quelqu'autre industrie. Pour marquer
le jour, Isis prenoit des habits blancs.
On lui en donnoit de noirs, pour mar-
quer les ténébres. Portant sur sa tête le
thrône d'Osiris ou du soleil, tourné en
devant, mais vuide & sans bonèt ni
sceptre, elle signifioit apparemment l'au-
rore, ou un sacrifice qui se faisoit de
grand matin. Portant le même thrône
vuide & tourné en arrière, elle pou-
voit signifier le crépuscule du soir. On
lui mettoit une faucille à la main, pour
marquer la moisson. On paroît sa coëf-
fure avec les cornes du bélier, du tau-
reau, ou des chevreaux, pour marquer

Origine de
la fable des
Amazones.

LE CIEL
POETIQUE.

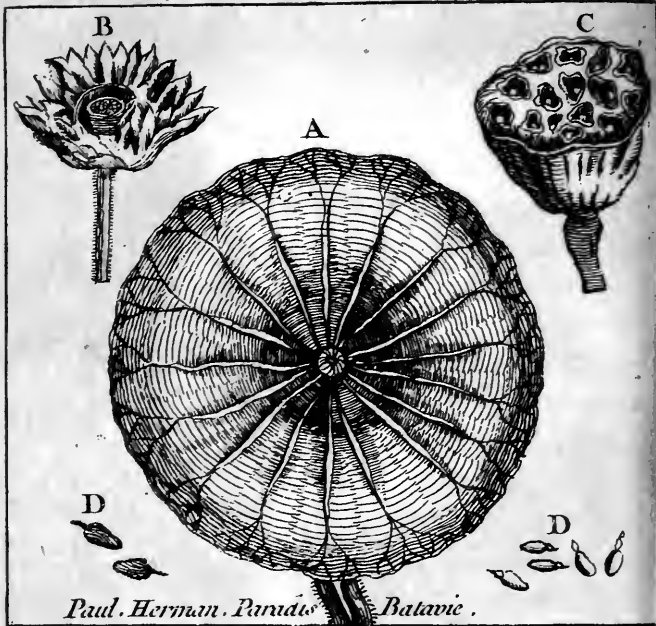
le printems & ses diverses parties. La moisson étant faite en Egypte, quand le soleil entre dans le taureau, les cornes de la génisse étoient la marque de la grande fête qui se célébroit après cette première recolte. Quelquefois on peignoit l'Isis, ou l'affiche de cette fête, avec une tête de génisse, & tenant sur ses genoux son fils bien-aimé, le petit Horus, symbole du travail annuel. La moisson qu'on venoit de faire rendit la fête & cette figure infiniment agréables à tous les peuples. Quelquefois on voyoit sur la tête d'Isis une écreviffe, ou le cancre marin; quelquefois les cornes de la chèvre sauvage, selon qu'on vouloit signifier ou l'entrée du soleil au cancer, ou les fêtes qui se célébroient lors de son entrée au capricorne. Au lieu d'une tête de femme on lui mettoit quelquefois sur les épaules la tête ou le bec d'un épervier, pour marquer la fête qui se célébroit au retour des vents Etéfiens. Quelquefois on couvroit la tête d'Isis des aîles d'une poule de Numidie * pour désigner quelque autre vent que je ne connois point. Souvent on lui voit une tête d'ibis, espèce de cigogne qui se nourrit de serpents *: & comme l'on disoit en Egypte que l'ibis délivroit le païs des dragons ailés qui

Voyez Fig. 2.
Planche VIII.

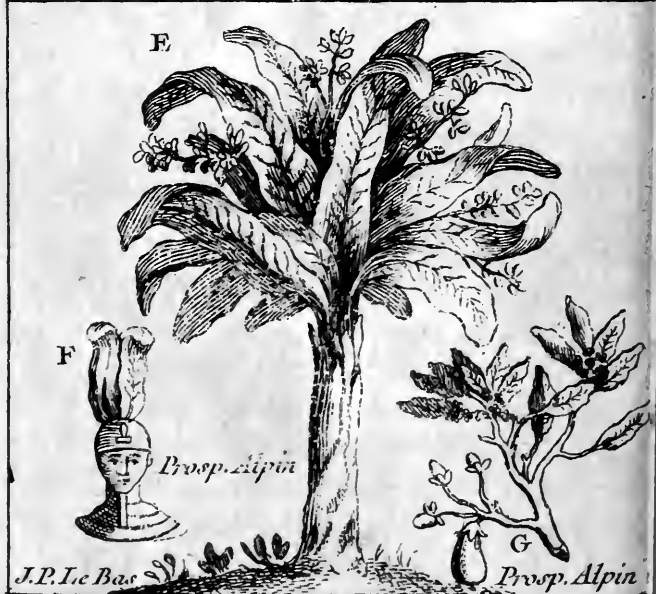
* V. Planche
XXIII. Fig 1.

* Ibid. Fig. 2.

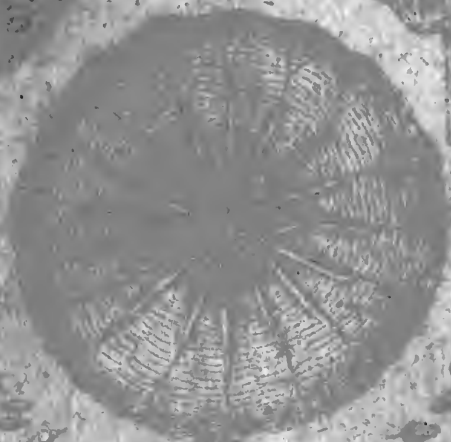




Paul. Herman. Pinxit Batavie.



A, La fleur de Lotus épanouie. B, La même resserrée le soir au tour de sa gousse. C, La gousse ou le Ciboire. D, La graine tirée de la gousse. F, Le Musa ou Bananier. F, Tête Egyptienne avec les feuilles symboliques du Bananier. G, Branche de Perséa avec son fruit.



Handwritten text, possibly a title or description, located below the basket.



Handwritten text at the bottom of the page, likely a caption or further description of the plant.



Supplement de la Planche VII.
 Pour la Figure E.

A La Fleur. B Le Fruit. C La Banane plus en grand.

venoient d'Arabie (a), on ne sauroit guères L'E'CRITUDouter que ces figures & ce langage ne RE SYMBO-fussent une énigme, fondée sur la de-LIQUE. mande qu'on faisoit des vents Occiden-taux pour repousser les vapeurs pestilen-tielles & les insectes que le vent d'Orient ou de Sud-est pouvoit apporter des bords marécageux * du golphe Arabique, qui s'étend à l'Est tout le long de l'Egypte.

* *Mare Suph.*
Mare Junei.

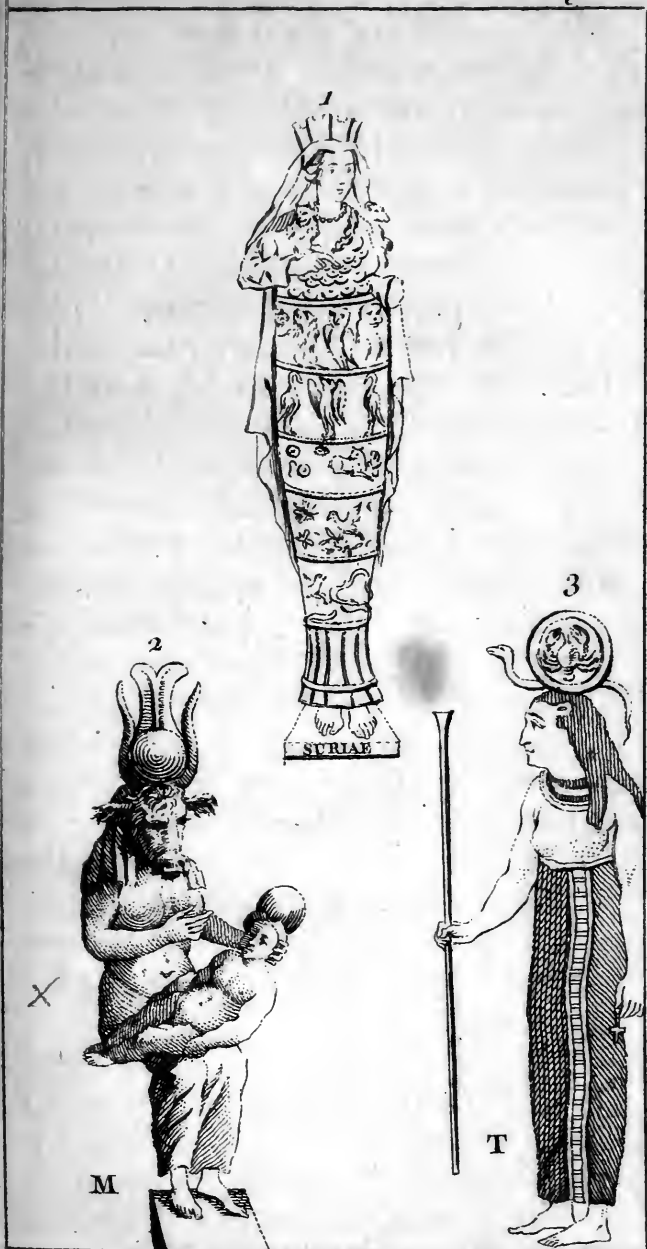
La fleur du lotus qui s'épanouit au bord du Nil après la retraite des grandes eaux, & dont le fruit sert à faire du pain; les cornets de colocasie (b), qui étoient de jolies fleurs, employées à se couronner à certaines fêtes; l'espèce de poire que produit l'arbre nommé Persea; les grands feuillages du bananier, & telles autres plantes qui fleurissent & fructifient en des saisons différentes, entroient dans les pa-rures d'Isis, & pouvoient très-bien faire entendre au peuple les diverses particula-rités de l'année, ou lui annoncer telle & telle fête.

(a) *Herodot. in Euterpe, num. 52.* Herodote dit bien qu'il avoit entendu parler des serpents ailés. Mais s'il en avoit vû, il n'auroit pas manqué de le rapporter. Quant aux prétendus os des serpents qu'on lui montra dans des lieux voisins de la Mer Rouge, ce sont des arrêtes de poissons de mer dont on trouve quelquefois de grands tas, même en des lieux fort distants de la mer.

(b) Voyez l'éclaircissement qui est à la fin du second tome sur la Colocasie, sur le Lotus, sur le Persea, & autres plantes d'Egypte.

LE CIEL POËTIQUE. J'ai cru autrefois que la lune ou le croissant, placé sur la tête d'Isis, pouvoit être le symbole de la nature qui reçoit tout de Dieu, comme la lune reçoit sa lumière du soleil. Mais on ne court pas de risque à penser que la physique Egyptienne étoit beaucoup plus simple : & il est bien plus naturel de croire que le croissant couché sur la tête d'Isis, marquoit la néoménie, ou l'assemblée de la nouvelle lune ; que le plein de la lune, posé sur la tête ou sur le sein d'Isis, marquoit la fête du milieu du mois ; que le croissant ou le plein accompagné de tel ou tel feuillage, annonçoit l'assemblée qui se devoit tenir au plein ou à la néoménie la plus voisine de telle ou telle recolte ; qu'une étoile rayonnante placée dans les parures de sa tête annonçoit un sacrifice qui se devoit faire le matin au lever de la canicule, ou de quelque planète & dans telle autre circonstance, servant à distinguer les fêtes ou les saisons. Tous ces changemens avoient un sens particulier, & Isis changeoit d'habits comme la terre.

Si à côté d'une Isis, portant un croissant sur la tête & une faucille à la main, les prêtres exposent dans l'assemblée des peuples un Osiris avec son boisseau, les pauvres pourront comprendre qu'il y a un



1. La grande Déesse de Syrie et d'Ephèse.
2. L'Isis à tête de Vache avec le petit Horus.
3. L'Isis à tête de Lion.



sacrifice funébre & une distribution annuelle à la nouvelle lune qui doit précéder la moisson. Un seul exemple de ce langage symbolique suffit, pour faire comprendre la facilité d'en varier le sens, comme les situations & les attributs des figures. Nous n'avons garde d'assurer que ce soient là les significations précises de toutes ces femmes symboliques. Mais la vraisemblance nous suffit ici dans les détails, après avoir justifié par les signes du Zodiaque & par la sphinx que l'intention générale de ces figures étoit de caractériser les diverses parties de l'année.

XII.

Les travaux, ou l'Année Rustique. Horus.

Les premiers docteurs Egyptiens paroissent dans leurs instructions s'être assez peu occupés de recherches curieuses & spéculatives. Leur grand objet étoit d'inspirer au peuple des sentimens de reconnaissance envers Dieu, & de régler leur travail aux succès duquel leur vie étoit attachée. Un philosophe plein de quelque système de physique ou de sublimes pensées sur la nature des esprits, ne manquera pas d'abord en voyant les hiéroglyphes des Egyptiens d'y chercher son

LE CIEL dogme favori, & croira l'y bien apper-
 POETIQUE. cevoir. Mais n'ayons ni préventions, ni
 systême : c'est presque la même chose.
 Quand on connoît le cœur de l'homme
 on devine aisément le sens de ses démar-
 ches par ses besoins, & c'est en étudiant
 les besoins de la colonie Egyptienne qu'on
 peut raisonnablement deviner le premier
 sens des caractères usités à Tanis & à
 Memphis.

Avec des marques publiques, propres
 à faire entendre la révolution annuelle
 & toute la suite des fêtes, le peuple avoit
 encore besoin qu'on lui en montrât d'au-
 tres qui pussent fixer l'ordre & le tems de
 ses différens travaux. C'est ce que nous
 nommerons l'Année Rustique.

Comme l'industrie ou le travail de
 l'homme, & sur-tout le labourage, ne
 peut rien opérer de bon que dépendam-
 ment du concours d'Osiris & d'Isis,
 (le lecteur entend à présent ce langage ;)
 après avoir marqué le soleil par la figure
 d'un homme ou d'un gouverneur, & la
 terre sous la forme d'une femme ou d'une
 mere féconde, les Egyptiens désignèrent
 le travail par la figure d'un enfant qu'Osiris
 & Isis affectionnent, d'un fils bien-
 aimé qu'ils se plaisent à combler de biens.
 Ensuite par les différentes formes qu'ils



1. Osiris, Isis, et Horus, ou le Soleil concourant avec la terre
revêtue de l'air à aider le travail de l'homme. 2. Herion
3. Horus portant l'annonce de la diminution de l'eau. 4. le
Cofrèt mystérieux. 5. la tête d'un enfant dans un Van.



faisoient prendre à cet enfant, tantôt en L'ÉCRITURE le peignant comme un homme fait, ou RE SYMBOLIQUE bien en lui donnant les aîles de certains LIQUEVENTS, les cornes des animaux célestes, une massue, ou une flèche, & telles autres parures ou instrumens significatifs; ils exprimoient ingénieusement la conduite, les opérations successives, les traverses, & les succès du labourage.

Ils donnoient à cet enfant le nom d'Horès ou d'Horos (a), qui aparamment en Egyptien comme en Hébreu, en Phénicien & en Arabe, signifioit également le laboureur & l'artisan, le labourage & l'industrie, en un mot le travail. Ils en abrégèrent souvent le symbole par la simple peinture d'une tête humaine, signe naturel de l'intelligence: & pour montrer l'importance du travail qui nous procure les secours de la vie, ils unissoient cette tête à la figure d'un serpent qui est le caractère de la vie: ou bien ils mettoient ensemble les deux figures entières, le serpent symbolique & l'enfant cheri du soleil & de la terre*. Souvent pour montrer le rapport de ces choses à l'agriculture, ils

*Voyez Fig. 2
Planche IX.

(a) *חורוס* *hōros* ἕρος *horos*, le labourage & le laboureur. Plutarque dans son traité d'Isis & d'Osiris le nomme *Aroueris*, qui signifie l'agriculture. Du mot Oriental *harash*, ou sans aspiration *aras* & *arat* vient l'*aro*, ἄρον des Grecs, l'*aratio*, & l'*ars* des Latins.

LE CIEL plaçoient les deux figures dont je parle ;
 POETIQUE. sur l'instrument qui sert à nettoyer le blé.

Cet enfant cheri d'Osiris & d'Isis, & le serpent qui y étoit joint, passèrent d'Égypte à Athènes qui étoit une colonie venue de Saïs, & de-là furent portés bien ailleurs. Telle est visiblement l'origine de l'usage, si peu sensé, qu'avoient les Athéniens faite d'entendre ces choses, de placer leurs enfans dans un van aussitôt après leur naissance, & de les y coucher sur des serpents d'or : en quoi ils croyoient procurer un grand bien à ces enfans, & faire pour eux, disoient-ils, ce que la nourrice de Jupiter avoit fait pour lui ; & ce que Minerve avoit fait pour Eriçthonius (a).

(a) Nothing was more common that to' put them (new-born infants) in vans thus Callimachus tel's us Nemesis placed young Jupiter in a golden-van.

..... σὲ ἴ κοίμισεν Ἀθηναία
 λίκνω ἐνὶ χρυσέῳ.

It was common practice among them (Athenians) especially in families of quality to place their infants on dragons of gold : wich was instituted by Minerva in memori of Eriçthonius.

Rien n'étoit plus commun parmi les Grecs que de mettre sur un van leurs enfans nouvellement nés. C'est pourquoi Callimaque nous dit que Nemesis (attentive à toutes les bonnes pratiques) posa le petit Jupiter sur un van d'or. C'étoit une cérémonie ordinaire chez les Athéniens, surtout dans les familles distinguées, d'étendre les petits enfans sur des serpents d'or. Cette coûtume avoit été établie par Minerve en mémoire d'Eriçthonius. *Potter's antiquity of Greece, tom. 2. c. 14.*

XIII.

*Suite des symboles des différens travaux
de l'année.*

L'ÉCRITURE
RE SYMBO-
LIQUE.

Ces figures d'Horus en passant des mains d'un peuple dans celles d'un autre, furent sans doute diversifiées selon les caprices de ceux qui adoptoient ces cérémonies, & donnèrent lieu à bien des fables. Mais le sens en étoit simple dans la première origine, & c'est ici ce que nous recherchons. La vérité de l'interprétation que nous venons de donner à la figure d'Horus, se peut justifier par le détail des diverses formes qu'on lui faisoit prendre, puisqu'elles tendent toutes à exprimer quelques-unes des opérations annuelles du labourage, ou les obstacles qu'il a à surmonter, ou les faveurs qu'il éprouve.

Tantôt nous le voyons enfant sur les genoux de sa mere *; parce que l'homme n'est que foiblesse, & doit tout à la fécondité que la Providence accorde pour lui à la terre, ce qui est spécialement caractérisé par le cercle qu'on voit sur la tête de la mere & de l'enfant. Tantôt nous le voyons devenu fort, & armé d'une massue qu'Osiris & Isis lui mettent en main *. C'est le travail, encouragé par le concours du soleil & de la terre à se

* Voyez Fig. 2.
Planche VIII.

* Voyez Fig. 1.
Planche IX.

LE CIEL délivrer des ennemis qui traversent ses efforts. Peut-être étoit-ce l'ouverture d'une chasse dans un tems convenable & désigné par les attributs des deux autres symboles. Cet enfant paroît ailleurs avec les aîles des différents vents qui le favorisent. Quelquefois ses aîles, c'est-à-dire, les vents Etésiens lui manquent, & alors on lui voit faire une triste chute. Quoique déjà grand on le voit ailleurs les piés & les mains engagés, & comme emmaillottés sans pouvoir faire aucun mouvement*.

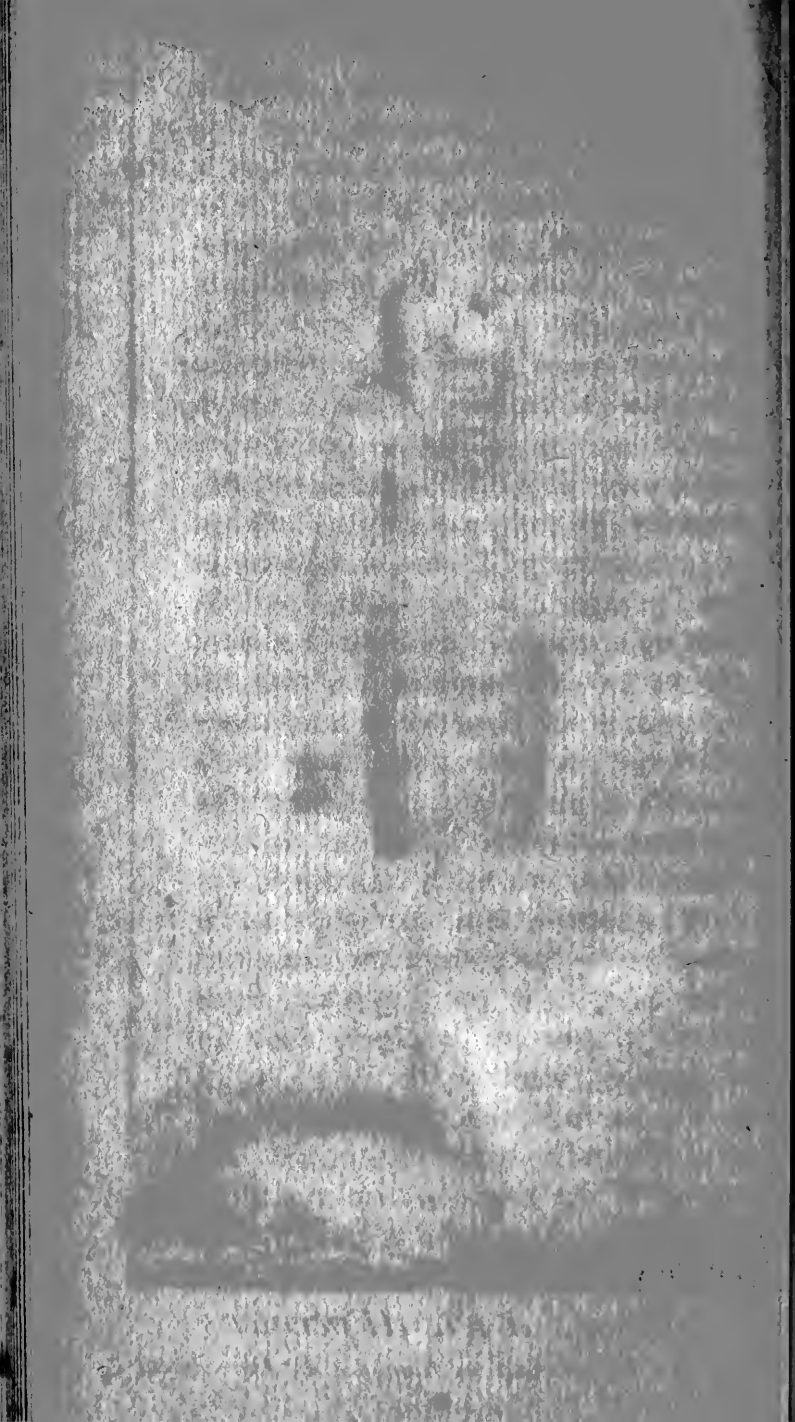
* Voyez Fig. 3.
Planche LX.

* Ibid.

Tout ce qu'il peut faire alors se réduit à tenir une perche, une équerre ou un compas, & quelquefois une girouette, ou un bâton terminé par une huppe* ou par quelque autre avance propre à recevoir l'impression du vent, pour en désigner le cours. Le laboureur, en effet, après avoir été fort occupé en Egypte avant le débordement, soit à moissonner, soit à battre le blé, est presque oisif pendant le séjour des eaux sur la plaine. Il est alors borné à mesurer la profondeur des crûes; à observer le retour du vent méridional, j'ai presque dit le vol de la huppe; & à préparer les instrumens nécessaires pour mesurer & arpenter promptement les héritages que les dépôts de limon auront rendu méconnoissables; en sorte qu'aussi-



Horus à tête d'Épervier
Avec la Croix en main : ou l'annonce du débordement
régulier.



tôt ce partage fait en diligence, on puisse semer & herfer avec la charue, ou n'employer même pour toute culture que le grouin des pourceaux, lâchés sur ce limon & ardents à le fouiller, pour trouver quelques racines dans le sol sablonneux qui est dessous.

L'ÉCRITURE
RE SYMBO-
LIQUE.

*Herodot. in
Interp. num.
42.*

Souvent la tête d'Horus se trouve posée sur le vase qui représente l'état du fleuve & qu'on nommoit Canope. On voit ses mains sortant du vaisseau, mais croisées, immobiles, & embarrassées par l'obstacle que l'eau lui cause. L'unique affaire qui doit l'occuper dans son loisir forcé est l'étude du cours de l'air, dont la qualité prolongera ou finira plutôt son inaction. S'il convenoit de lui mettre en main quelque attribut, ce seroit celui du vent. Aussi une de ses mains tient-elle ordinairement une plume d'épervier*.

** Voyez Fig. 6.
Planche III.*

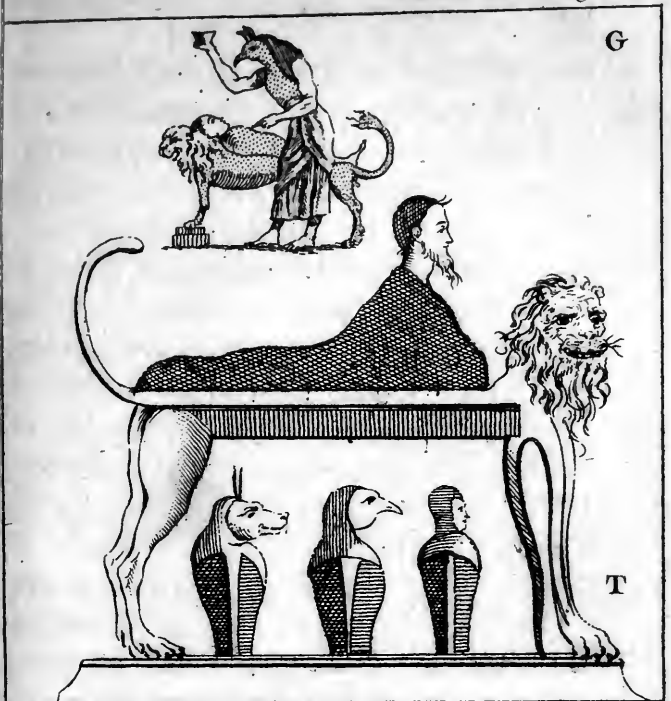
Mais si nous avons les élémens de l'écriture Egyptienne qui ont rapport au labourage, écrivons nous-mêmes. Essayons de peindre dans le goût Egyptien. Pour renfermer beaucoup de choses dans un petit espace, jouissons du privilège de réunir en un seul corps quelques-unes des parties détachées de plusieurs figures. Le concours de ces pièces pourra être aussi significatif que si nous les voyions toutes

LE CIEL en entier. L'abréviation en sera commo-
 POETIQUE. de ; & quoique ces pièces naturellement
 n'aillent jamais de compagnie, cette nou-
 veauté ne sera que plus propre à rendre le
 peuple attentif sur le sens qu'elle cache.

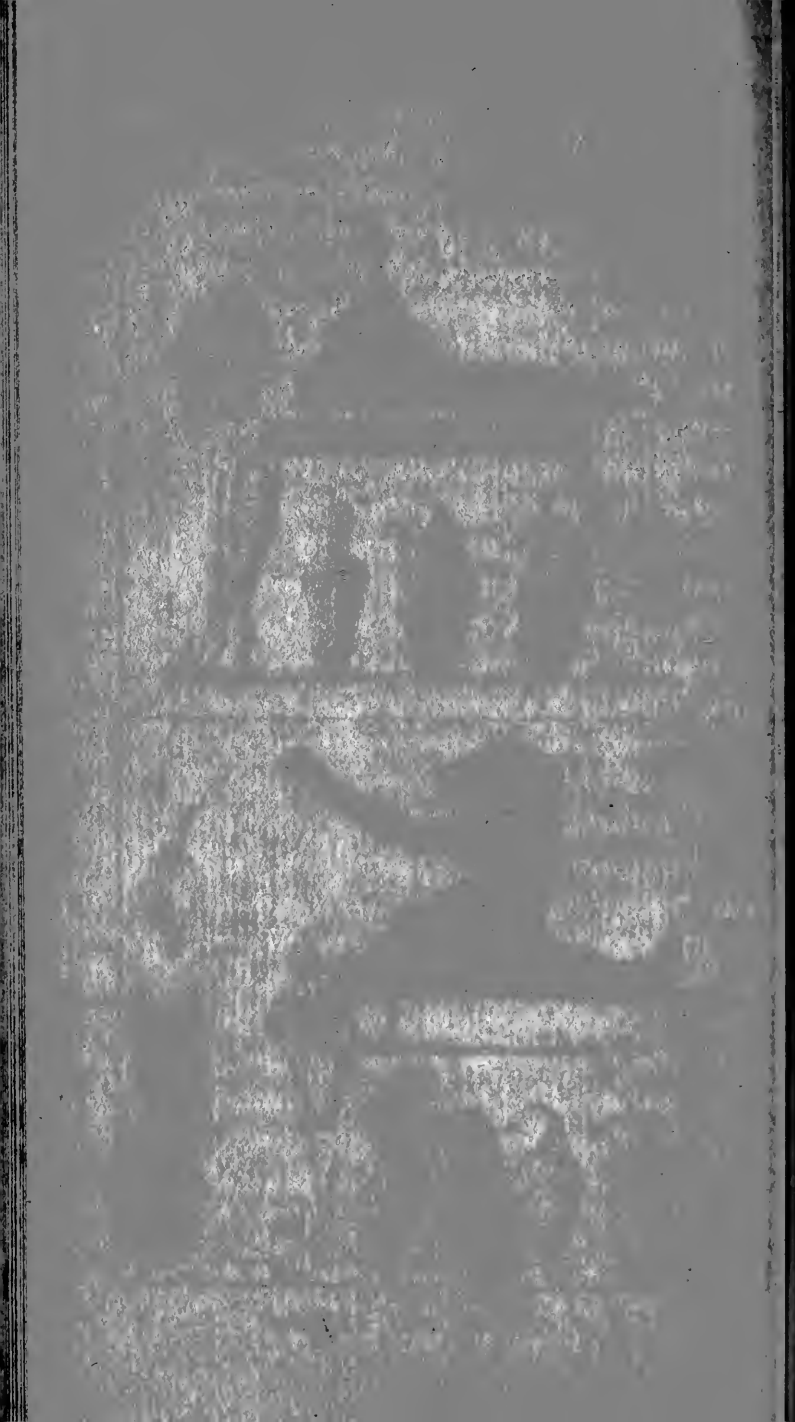
Quelle instruction, quelle affiche veut-
 on montrer à toute la colonie pour la
 mettre en état de se sauver aux approches
 de l'inondation, & de semer ensuite à
 tems, pour moissonner au mois de Mars?
 Tout le nécessaire se réduit à savoir se pré-
 cautionner pour la retraite au retour du
 vent septentrional qui grossira bientôt la
 rivière, & à mesurer la profondeur des
 crûes pour régler le tems & la qualité du
 labour qui doit suivre l'écoulement. Met-
 tons sur les épaules d'Horus une tête d'é-
 pervier, & dans sa main une croix. Dès-
 lors tout est dit : & cette écriture si courte
 n'est pas de mon invention ; mais de la plus
 haute antiquité, dans les monumens de
 laquelle on la trouve fréquemment*.

* Voyez la
 Planche X.

Veut-on faire entendre au peuple Egy-
 ptien que le signe du lion, sous lequel la
 moisson commence ailleurs, est le tems
 du plus parfait repos pour le laboureur
 Egyptien ? Veut-on lui faire entendre que
 la durée de son inaction est depuis le sou-
 fle des vents Etéfiens, & le lever de la
 canicule, jusqu'à ce que le soleil quitte le



*La durée du repos
d'Horus:*



igne de la vierge ? Convertissons le signe L'ÉCRITURE
 du lion en un lit de repos. Les piés du lit RE SYMBO-
 liseront des piés de lion : le chevè du lit sera LIQUE.
 une tête de lion. Sur ce lit étendons Horus
 emmaillotté , engourdi , ou tout au plus
 devant la tête pour observer le moment
 où il faudra se lever. Plaçons sous ce lit
 trois canopes , l'un terminé par la tête de
 la canicule , le second par la tête de l'éper-
 vier , le troisième par la tête de la vierge.
 Or cette peinture qui répond très-bien à
 la règle que les Egyptiens avoient grand
 soin d'observer , est précisément celle qui
 se trouve dans les monumens *.

* V. Mensa

La même peinture se trouve ailleurs (a) aug-
 mentée d'un premier canope , mar-
 quant le vent de Sud printanier , qui de-
 vance le vent Etésien ; & d'une grande
 figure d'Anubis qui donne à Horus avec
 un geste emphatique l'important avis de
 la retraite , en se tournant vers Isis qui
 porte sur sa tête un thrône vuide , c'est-
 à-dire , en se montrant devant l'aurore à
 l'Orient*. On pourroit abréger cette écri-
 ture & se contenter de peindre une Isis à
 tête d'épervier , ou la lune de Juillet
 ramenant le vent Etésien & annonçant à

Isiaca , dans
 la bordure , &
 la Planc. XI.

* Ibid. dern.
 Figure.

(a) Figure peinte sur une momie chez les PP. Augustins
 de la Place des Victoires. On expliquera ailleurs pourquoi
 cette figure est employée sur un mort , quand on fera voir
 comment le sens de ces symboles a été perverti.

LE CIEL Horus couché sur un lion, la durée de son
POETIQUE. entière inaction (a).

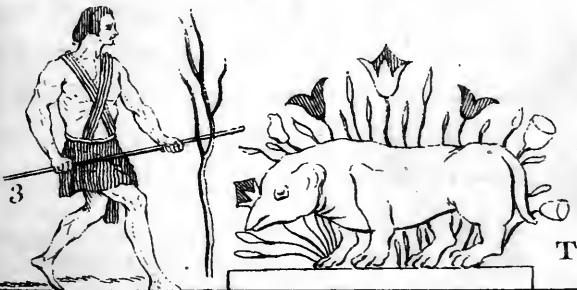
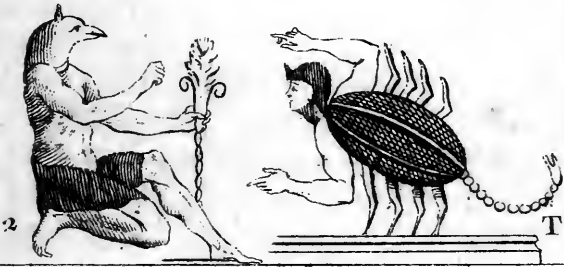
Mais c'est être trop hardi que d'oser davantage écrire en Egyptien, lorsque je ne suis pas sûr à beaucoup près d'y favo-
lire. Affermissons-nous seulement dans cette lecture, & essayons encore l'appli-
cation de nos principes sur d'autres mo-
numens.

En parcourant quelques-unes des faces des grandes pyramides, & des divers monumens de l'ancienne Egypte, je trouve fort fréquemment une pièce d'écriture symbolique*, dont le sens se présente assez naturellement. Vers le haut se voit le cercle solaire élevé sur de grandes ailes de papillon : au bas est Osiris sur son trône. A côté de lui est Isis avec la mesure du Nil, & devant eux est Horus les habits relevés avec une ceinture pour se mettre à l'ouvrage. Il a devant lui un bananier. Il lève ses mains vers le cercle qui domine sur le tout.

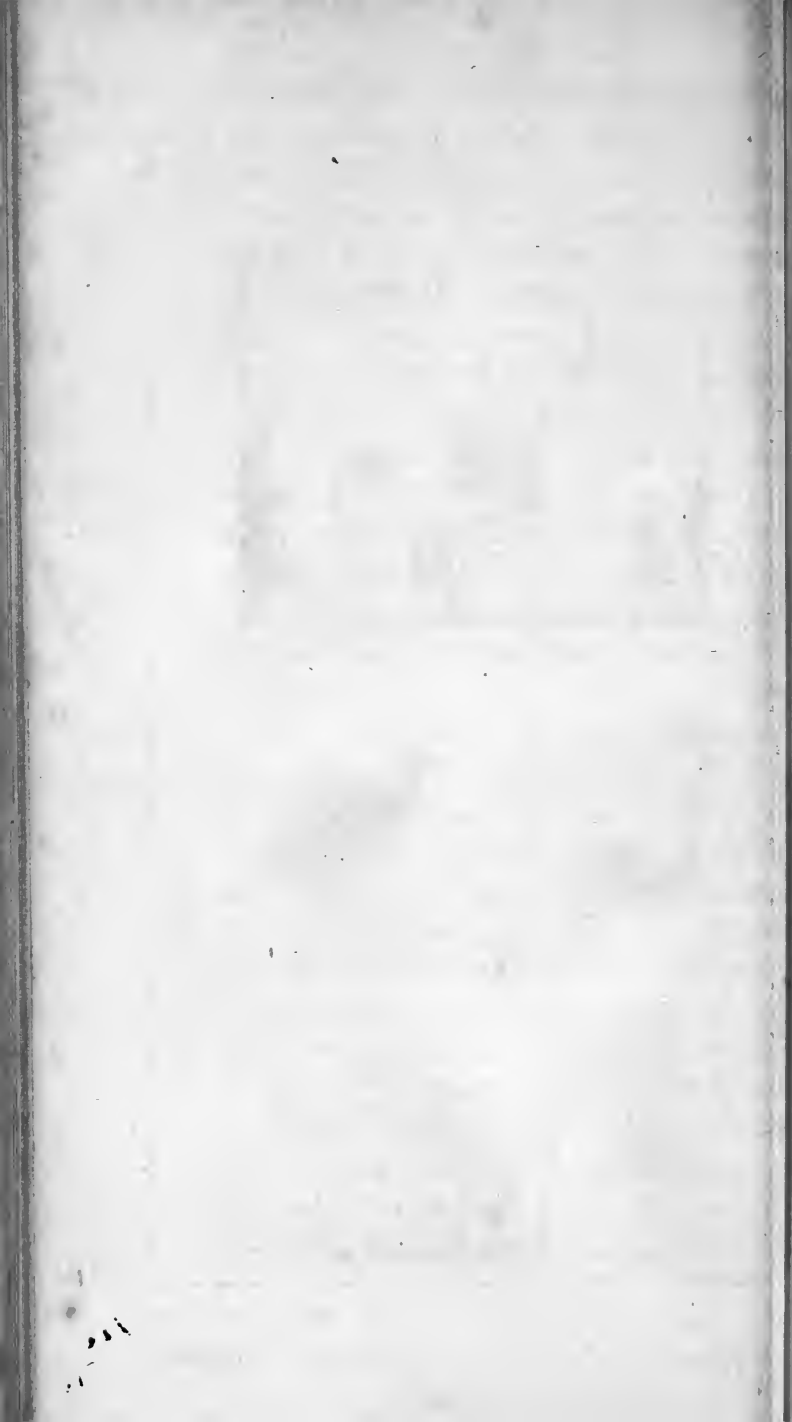
Cette peinture est parlante, & il n'est pas obscur que le labourage doit toujours attendre de l'Être supérieur qui seul peut rendre l'air, le soleil, la terre, & la mesure de l'inondation, favorables aux

(a) Voyez la Fig. G Planch. XI. elle est marquée parce qu'elle est tirée du recueil de M. Gordon tab. XII.

* V. Planche XII. Fig. 1.
V. les Voyages de Paul Lucas, tome 2. & l'Antiq. Expl. tom. 2.



1. Les secours du Labourage. 2. Naissance du blé sous le Scorpion. 3. Le Labourage victorieux sous le Sagitaire.



lantes qu'il cultive. Mais que veulent L'ÉCRITURE ici deux petites croix suspendues aux RE SYMBOLES du papillon? C'est le grand objet des LIQUE. désirs de l'Égypte. La croix, comme nous vous vû, soit longue, soit courte & abrégée, marque la mesure de l'inondation. tant répétée & suspendue aux aîles de papillon, elle marque une disposition d'air propre à donner une forte inondation, sans quoi l'Égypte n'est point fertile, parce qu'il n'y pleut pas; & que le sol qui en est sablonneux ne pourroit rien produire sans une certaine quantité de limon, qui ne devient suffisante qu'à proportion de la profondeur du débordement.

Passons à un autre tableau. En voici un où la tête d'Horus est jointe au corps du scorpion. Horus considère les épis ou la paille des blés qu'Anubis lui montre. C'est le labourage qui sous le signe du scorpion, c'est-à-dire, dans le mois de Novembre, voit monter les germes du froment, & des différens légumes qu'il a semés. Il considère avec complaisance le succès de ses soins, dont il est redevable à la canicule qui l'a averti de fuir à temps, & de demeurer oisif jusqu'à l'écoulement des eaux, sans prendre d'autre soin que celui d'observer le cours de l'air,

v. la bordure de la table d'Isis, & Pl. XII. Fig. 2.

LE CIEL & de mesurer la profondeur de l'eau
POETIQUE. pour décider de ce qu'il faudroit faire ou
ne pas faire.

Dans une autre sculpture je trouve
ibid. Fig. 3. Horus armé d'une flèche, & perçant un
hippopotame tout environné de feuilla-
ges & de fruits de lotus. Par ce monstre
qui fait sa résidence dans le Nil, & qui est
fort pour ravager & dévorer ce qu'il ren-
contre, on ne peut qu'entendre le débordement.
Le lotus qui fructifie au bord de
cette rivière facilite encore cette intelli-
gence. Horus armé d'une flèche, & vain-
queur de ce monstre, ne peut être que le
laboureur à qui l'expérience a appris peu-
à-peu à régler ses opérations, si à propos,
qu'il puisse désormais, même après l'abaiss-
ement du Nil, trouver encore le temps
d'arpenter & d'ensemencer ses terres; en
forte qu'il ne lui reste plus rien, ni à faire
ni à craindre, quand son hyver est venu,
c'est-à-dire, lorsque le soleil entre dans
le signe du sagittaire. C'étoit remporter
une victoire complete sur ce fleuve, au-
paravant si redoutable. Une petite pièce
de plus, qui accompagne la figure du
monstre vaincu, acheve de fixer le sens
de l'énigme: c'est un arbre dépouillé de
sa verdure, qu'on aperçoit à côté d'Horus
victorieux. Cette circonstance de la chute





M

J.P. Le Bas F.

1. 2. Harpocrate, ou l'avis de la moderation dans l'abondance, 3, Angerone, le fruit qu'elle porte sur sa tête paroît être celui du Persée, dont les Egyptiens faisoient grand usage.

es feuilles (a) marque au juste le tems L'E'CRITURE
 et les Egyptiens ont fini leurs travaux, RE SYMBO-
 lise leur sûreté de leur recolte, & triomphent LIQUE.
 de la fin des insultes du Nil.

X I V.

Harpocrate, ou la Police.

Cet Horus qui varie ses attributs, varie
 aussi ses noms selon les signes célestes, &
 selon les particularités des saisons. Mais
 dans toutes ses variétés il a toujours un
 rapport sensible aux travaux de la société.
 Le chapitre qui suivra celui des symboles
 contient le détail des différens noms &
 des différentes opérations d'Horus. Mais
 nous ne pouvons nous dispenser d'expli-
 quer ici ce qu'il signifie quand il prend la
 forme & le nom d'Harpocrate; parce que
 le concours de cette figure & de ce nom
 suffit pour répandre un grand jour sur
 tout ce qui vient d'être dit, & prouve
 non-seulement que ces figures sont sym-
 boliques, mais que ce sont des instru-
 ctions conformes aux besoins du peuple.

Les succès inespérés d'une culture si sin-

(a) Le climat d'Egypte est très chaud, & les arbres
 conservent souvent leur verdure plusieurs années de
 suite. Mais quelquefois cependant l'hyver les dépouille de
 leurs feuilles pendant quelques jours. Voyez la description
 de l'Egypte par M. de Mailles consul au Caire, lett. 9.

LÉ CIEL gulière (a), qui sans frais & sans sueur
 POETIQUE. ne mettoit que quatre mois d'intervalle
 entre le labour le plus aisé & la récolte
 plus abondante, remplirent les premiers
 Egyptiens d'admiration & de reconnoi-
 sance. Ils ne manquèrent pas de place
 dans les lieux consacrés aux exercices pu-
 blics de la religion, le symbole des pro-
 spérités de leur labourage. Ils y joignirent
 les traits ou les caractères les plus propre
 à étaler aux yeux des peuples les bienfaits
 d'une Providence singulière qui les ché-
 rissoit comme une mere aime son fils
 & à leur recommander sur-tout d'en faire
 usage en paix, en silence, & selon les
 loix; parce que le bon ordre, la douceur
 & la concordé étoient l'unique moyen de
 s'assurer la jouissance & la propriété de
 biens de la terre. C'est pour inculquer au
 peuple cette utile leçon que dans les fêtes
 qu'on célébroit après toutes les récoltes
 du blé, du vin, des fruits, & des légumes
 lors de l'entrée du soleil au capricorne
 on plaçoit dans l'assemblée la figure d'Ho-
 rus, courbée sous le poids des biens qu'il
 avoit recueillis. Il portoit sur sa tête les
 V. Pl. XVII. marques naturelles d'une heureuse récolte

(a) Selon Diodore de Sicile, lib. 1. c'est le privilège
 de l'Egypte de recueillir de grands monceaux de blé sans
 dépense & sans peine, σῶμα ἀναρπείας ἢ καρπῶν
 ἡὐρῆς δεσπείνης ἔκακον παρ' αὐτοῦ.

voir trois cruches (a) de vin ou de bier- L'ÉCRITU-
 r, surmontées de trois pains, & accom- RE SYMBO-
 pgnées de feuillages, de légumes, & de LIQUE.
 plusieurs fruits. Quelquefois ses genoux
 proissoient plier sous le fardeau. Souvent
 on le peignoit assis pour marquer le repos,
 dont il assuroit aux hommes la jouissance.
 Il portoit le doigt sur la bouche (b) & re-
 commandoit aux assistans, non le secrèt
 des mystères, ce qui est une idée des tems
 postérieurs où la signification des figures
 est oubliée & changée; mais la modé-
 ration, la soumission aux loix, la discrétion,
 en un mot la paix, sans laquelle les
 hommes perdent la possession des biens
 qui ont été accordés à leur travail.

Je sai que le savant M. Cupper a fait
 un gros livre intitulé *Harpocrate*, dans
 lequel il a dépouillé toute l'antiquité Gré-
 que & Romaine, pour prouver que cette
 figure qui a le doigt sur la bouche signi-
 fioit le soleil. Mais il ne m'a convaincu

(a) Ἡτὲ ἀμπελόφυτος ὁμοίως ἀρδουμένη θαψί-
 εἶαν οἶνος τοῖς ἐν χωρίοις παρασκευαζομένοις. Les cantons
 plantés de vignes donnent aussi aux habitans, après l'inon-
 dation, une grande abondance de vin. *Diod. ibid.* Le vin
 de la Maréote, dans le voisinage d'Alexandrie, est célé-
 bre dans l'antiquité. *Horat. Carm. l. 1. od. 37.* La boisson
 commune des Egyptiens étoit la bière. *Diod. ibid. &*
Herodot. in Enterp. num. 52.

(b) Voyez *Grav. Antiquit. l'Harpocrate de Cupper,*
Antiq. Expl. tom. 2. pag. 300. & la table d'Isis.

LE CIEL que de son érudition. *La paix & la police*
 POËTIQUE, *parmi les citoiens après les récoltes &*
dans la joie qu'inspire le repos de l'hiver
 voilà le vrai sens de notre symbole, &
 l'instruction que cette écriture donnoit
 au peuple. Nous en avons la preuve dans
 la réunion de trois circonstances, qui
 éloignent la-dessus tout doute & tout
 équivoque. L'une est le support des fruits
 dont Horus est chargé : l'autre est le non
 qu'on lui donne quand il est dans cette
 attitude : la troisième est le geste de cette
 figure.

Le pain, le vin, les fruits, les légumes, le foin, ou les grandes herbes séchées dont on orne sa tête, sont immédiatement appuyés sur les deux grandes cornes d'une chèvre sauvage. Il n'étoit pas possible de désigner plus simplement, & sans moins de mystères, l'abondance parfaite dont le laboureur jouit à l'entrée de l'hiver, & lorsque le soleil passe sous le signe du capricorne (a).

L'hiver au laboureur procure un doux repos.
 Il y jouit en paix du fruit de ses travaux.

Mais cette abondance & ces douceurs de l'hiver ne sont nulle-part comparables

(a) *Hyems ignava colono.*

Frigoribus parte agricola plerumque fruuntur.
 Georg. I.

à celles que l'hyver assure aux Egyptiens. L'ÉCRITURE
 Leur hyver est un printems, & le plus RE SYMBO-
 beau printems de l'univers. LIQUE.

L'autre circonstance, qui se joint à la
 marque de l'hyver, est le nom qu'on
 donne à Horus comblé de biens. On le
 nomme alors Harpocrate, nom qui en
 Phénicien signifie l'ordre de la société, la
 police (a).

La troisième circonstance qui achève
 de tout éclaircir, est le doigt appliqué sur
 la bouche, geste qui à la suite des deux
 circonstances précédentes, ne peut être
 qu'une exhortation à la paix.

Cette figure par ses attributs, par son
 geste, & par son nom, ne tourne l'esprit
 des assistans ni à la pensée du soleil, ni
 au respect que demande le sacrifice, ni
 au prétendu secret des anciens mystères ;
 mais à la considération de l'abondance
 dont ils jouissent durant l'hyver, & à l'u-
 sage paisible & modéré de cette abondan-
 ce, lequel seul fait le bonheur de la société.

Si ce geste du doigt appliqué sur la
 bouche d'Harpocrate a trompé les an-
 ciens & les modernes, c'est parce qu'ils
 ont jugé de l'intention de cette figure par

(a) De קרת *cret*, ou קרתא *carta*, *civitas*; & de
 רפואה *repa*, *curatio*, vient הרפאקרתא *harpocrata*,
 ou *harpocrates*, *civitatis curatio*, *constitutio civilitatis*.

LE CIEL son geste ; au lieu qu'il falloit juger de la POETIQUE, signification du geste par les attributs qui l'accompagnent , & par les fonctions que son nom exprime. L'abondance de tout bien en hyver : voilà l'attribut. Régler la société : voilà la fonction exprimée par le nom. Comment rapprocher ces deux choses ? Le silence recommandé dans un sacrifice n'a rapport ni à l'hyver ni à la société. Mais lorsque l'hyver réunit les laboureurs , & que l'abondance les invite à la joie (a), il est aisé & très-utile de leur présenter une figure qui par ses ornemens les avertisse de biens dont la Providence les comble , qui par un geste significatif leur recommande de *modérer leur langue* , & de vivre entr'eux avec douceur en supprimant les querelles , les railleries , les murmures , & les rapports. L'ordre & la police régneront toujours où cet avis se écoute.

Les Pamy-
lics.

Cette explication de la figure symbolique nommée Harpocrate se trouve confirmée par d'autres usages de l'antiquité qui ont un rapport évident à celui-ci. La fête où paroissoit Harpocrate, c'est-à-dire

(a) *Inter se lati convivâ curant.*

Invitat genialis hyems , curasque resolvit.

Georgic. ibid.

la fête qui suivoit les récoltes se nommoit **L'ÉCRITURE**
 en Egypte & en Orient *les pamyliés* (a). **RE SYMBO-**
 Le nom de cette fête qui signifie l'*usage* **LIQUE.**
modéré de la langue (b), ne laisse au-
 cun doute sur le sens du symbole que
 nous expliquons. De-là est venue la cou-
 tume qu'avoient les Grecs de faire crier
 & adresser au peuple ces paroles : *Con-*
pez vos langues. Abstenez-vous de parler.
Réglez votre langue (c) : ce qui est la vraie
 traduction du mot *pamyliés*. Mais par la
 suite on prit pour une cérémonie rela-
 tive au sacrifice ce qui étoit originaire-
 ment une excellente leçon de discrétion
 & de conduite, adressée à tous les affis-
 tans : & c'est parce que les *pamyliés* ou
phamyliés étoient une leçon propre à ren-
 dre les hommes sociables & heureux,
 que toutes les petites troupes de parens,
 ou autres personnes qui vivent en société,
 en ont pris en Occident le nom de *fa-*
milles.

L'Angérone, que les Romains prirent **Angérone**

(a) *Plutarch. de Isid. & Osir.* Voyez le même fait
 rapporté dans la compilation des coutumes Grèques, par
 M. Potter, edit. Anglic. tom. 1. pag. 382. *The Græcian*
Dionysia were the same with the Egyptian Pamyliæ.

(b) De פא os ; & de מל mul, circumcidere ;
 vient פמלה pamyrah & phamyrah, oris circumcisio.
 Le retranchement des paroles nuisibles.

(c) τὰ μνετε γλώσσας. Favete linguis, parcite
 verbis.

LE CIEL pour la déesse du silence parce qu'elle
 POETIQUE. avoit le doigt sur la bouche, n'étoit ori-
 ginairement autre chose qu'une imitation
 de l'Harpocrate Egyptien, & une invi-
 tation à la paix dans l'oïfiveté de l'hyver.
 On peut juger de l'intention du symbole
 par le tems de la fête où on l'employoit
 qui étoit vers la fin de Décembre (a), &
 encore mieux par le nom que les Phéni-
 ciens lui avoient donné, & qui signifie
la moisson dans la grange, la jouissance des
 fruits de la terre (b).

La figure du travail qui jouit en silence
 des fruits qu'il a recueillis, étant placé
 dans l'assemblée des peuples, étoit avec
 grande raison nommée Harpocrate, c'est
 à-dire, le salut du peuple, la règle de la
 société; puisqu'elle enseignoit les deux
 maximes qui en font le soutien, & qui
 sont tout le but de la politique; l'une
 que *par le travail on obtient tout*; l'autre
 que *sans la paix on perd tout*. Aussi le peu-
 ple Egyptien avoit-il coûtume de dire en
 voyant cette figure: *la langue règle le*
sort. Le bien & le mal dépendent de l'

(a) Le 19. Décembre, *Macrob. saturnal. l. 1.* Il accu-
 juste pour le tems de la fête. Mais il en cherche à l'ord-
 naire l'étymologie dans les langues Latine & Gréque, où
 il ne faut pas compter de la pouvoir trouver.

(b) De *חַגְגֵּרֶת* *hangoren*, l'aire, la grange, vient *hang-*
gerona, le blé renfermé.

Langue (a) : & c'est parce que le peuple L'ÉCRITURE SYMBO-
 avoit principalement besoin de cette le-
 çon, que la figure d'Harpocrate fut extrê-
 mement multipliée & souvent abrégée.

On la voit communément avec une cruche au lieu de trois, & avec une corne de chèvre au lieu de deux, ou avec le cercle accompagné de grandes feuilles de bananier, ou avec quelque autre symbole propre à inspirer aux peuples la reconnaissance envers l'Auteur de tous les biens, & à les civiliser par des leçons de douceur.

Les sculpteurs Grecs qui goûtoient peu ces énormes coëffures, rangèrent le tout avec plus de bienfiance. Ils plaçoient la corne de la chèvre dans l'une des mains de la figure. Ils en faisoient sortir quelques fruits, & n'oublioient pas le geste de l'autre main qui apprend au peuple à être heureux en modérant sa colère & sa langue.

Mon lecteur qui trouve ici l'origine de la corne d'abondance, si usitée dans les ornemens des sculpteurs & des peintres, peut désirer de savoir pourquoi on donne à cet instrument le nom de corne hamalée, & pourquoi l'on a dit que c'étoit la

(a) γλώσσα τύχη, γλώσσα δαίμων. Plutarcb.
 de Isid. & Osir,

LE CIEL corne de la chèvre qui avoit nourri Jupiter. Mais nous sommes encore bien loin de la naissance de l'idolâtrie & des fables. Nous viendrons par la suite à l'origine du nom de *corne hamalée*, quand nous en ferons aux évènements qui y ont donné lieu.

Je me bornerai à ces échantillons de l'ancienne écriture. J'en ai pris les symboles les plus connus, ceux qui contenant les instructions les plus nécessaires aux peuples, reparoissent le plus fréquemment par cette raison dans les monumens anciens. On voit aisément que la singularité de ces figures étoit fondée sur le besoin de varier les signes, & d'en abrégier le nombre. Toutes ces figures étoient donc significatives, & le lecteur n'est plus tenté de croire qu'Osiris, Isis, Anubis, & Horus ayent été d'abord ni des hommes réels, ni des dieux imaginaires. Il sent bien à présent que c'étoient les lettres d'un ancien alphabèt, ou les affiches publiques par lesquelles on étoit convenu d'avertir le peuple de l'état du ciel, de l'ordre des fêtes selon les saisons, & de la suite des travaux de l'année.)

XV.

LES CÉ-
RÉMONIES
SYMBOLI-
QUES.

Cérémonies symboliques. Mémoires des évènements passés.

L'écriture symbolique, si ordinairement & si utilement employée à enseigner d'une façon courte & populaire les vérités qui intéressoient le plus les bonnes mœurs & le bien de la société, servit aussi dès le commencement à conserver le souvenir de l'histoire, & à exposer publiquement l'objet ou les raisons des fêtes établies à l'occasion des grands évènements. Nous ne savons pas assez l'histoire civile, ni l'histoire naturelle d'Égypte pour pouvoir dire, en voyant leurs monumens; telle figure a rapport à telle particularité du climat Égyptien, & tel symbole tiré de l'histoire naturelle du pays a rapport à tel évènement arrivé dans le monde. Ainsi il restera toujours bien des énigmes inexplicables dans cette écriture; sur-tout si les prêtres Égyptiens, comme j'aurai lieu de le prouver, l'ont employée selon les fausses idées des systèmes formés dans des tems postérieurs, & depuis que le vrai sens en eût été perdu ou obscurci par l'introduction d'une écriture plus commode.

Mais il y a un évènement qui a été

LE CIEL connu de toutes les anciennes colonies ;
 L'ÉTIQUE. & qui a été suivi d'une nouveauté dont
 le souvenir n'a pas dû d'abord s'effacer,
 sur-tout chez les nations policées & sé-
 dentaires. Cet évènement, c'est le déluge.
 La nouveauté dont il fut suivi, c'est l'en-
 tier changement du labourage. Nous
 avons rassemblé dans la lettre qui termi-
 ne le troisième tome du Spectacle de la
 Nature, & ci-dessus page 10, un bon
 nombre de preuves, tirées tant des té-
 moignages de l'Écriture & des profanes,
 que des vestiges encore subsistans & dis-
 persés d'un bout de la terre à l'autre ;
 par où il paroît qu'il n'y avoit avant le
 déluge ni arc-en-ciel, ni vents, ni grandes
 pluies, ni météores ; mais qu'il régnoit
 un printems perpétuel, une rosée unifor-
 me, & une sérénité universelle, à l'ex-
 ception de l'équateur, où le cours de l'air
 dilaté & resserré par l'alternative du jour
 & de la nuit, devoit ramener des deux
 poles un amas continuel de vapeurs, com-
 me il arrive encore sous les tropiques où
 le soleil darde à plomb ses rayons pendant
 plusieurs semaines de suite. Après le dé-
 luge, autre ciel, terre toute changée :
 c'est l'Écriture même qui le dit (a) : nou-

(a) ὁ τότε κόσμος ὑδάτι καὶ κλυθεὶς ἀπώλε-
 θεῖ οἰδοὶ μὲν ἔργονοὶ κ' ἡ γῆ, &c. Le monde d'alors pé-

velle disposition des étoiles à notre égard LES CE-
 par l'inclinaison de l'axe de la terre, VI-REMONTES
 ciffitude des saisons, pluies aussi nou-SYMBOLI-
 velles que l'arc-en-ciel qui en est la suite QUES.

& l'effet nécessaire, météores incommo-
 des, vents inconstans, tremblemens de
 terre, orages, inondations, traverses per-
 pétuelles dans toutes les opérations de
 l'agriculture, maladies fréquentes, fé-
 condité diminuée, vie des hommes plus
 courte qu'auparavant.

La comparaison de ces deux états si
 différens ne pouvoit manquer d'occuper
 souvent les enfans de Noé. Ils en conser-
 vèrent le souvenir parmi leurs descen-
 dans, qui, à l'exemple de leurs peres, fai-
 soient toujourns l'ouverture de leurs fêtes,
 ou de leurs prières publiques, par des re-
 grêts & par des lamentations sur ce qu'ils
 avoient perdu, quoiqu'ils fussent dans
 l'usage de finir les mêmes fêtes par un
 repas commun, où le chant, le son des
 instrumens, & la joie succédoient aux
 pleurs. De-là vient que les cris usités
 dans les plus anciennes fêtes, ceux-mê-
 mes qui avec le tems sont devenus des
 cris de joie, & des formules d'acclama-
 tions, étant rappelés à leur origine, ne

rit, étant submergé par le déluge des eaux : mais les cieux
 & la terre d'aprèsent, &c. 2, *Petr.* 3 : 6.

LE CIEL signifient que des pleurs & des expressions
POETIQUE. de douleur adreſſées à Dieu (a).

L'objèt & les motifs de cette pratique lugubre ſont plus faciles à démêler chez les Egyptiens que parmi les autres peuples, non-ſeulement parce que les Egyptiens ayant été moins mélangés avec d'autres nations altérèrent moins leurs anciennes formules ; mais parce que leurs pratiques étant étroitement liées à des ſymboles publics, conſtans, & gravés ſur la pierre, ou portés en cérémonie dans les fêtes, ſe fixèrent mieux, ou ſe défigurèrent moins que dans les autres parties du monde. Il eſt aiſé de voir que leurs principales fêtes avoient rapport au triſte changement introduit par le déluge dans

(a) Tels étoient les cris, io Bacché, hevoé Bacché, io triomphé. Ce mot io, jeov, jevoe, hevoé eſt le nom de Dieu, & veut dire l'auteur de la vie, celui qui eſt. Bacché vient de בכה *beché*. בכת *bacchoth*, ſignifie des lamentations. Les femmes qui pleurent la mort d'Adonis dans Ezechiel, ſont appellées Bacchantes *mebaccorh*, des pleureuſes. Triomphé vient de תרועה *teroueh*, que les Occidentaux prononçoient par triomphé, n'y ayant point de lecture dont la prononciation fût plus difficile & plus variée que le *y*. Ce mot de triomphé ſignifioit ſanglots, cris entrecoupés. Par la ſuite il a ſignifié la prière publique, enfin le chant des aſſemblées, comme on le peut voir *Pſalm. 88 : 16*. Tous ces mots joints au nom de Dieu étoient des expreſſions courtes par leſquelles les peuples s'entr'exhortoient à recourir à Dieu dans leurs peines, & à lui adreſſer leurs prières & leurs cris. Le tour en étoit ſemblable à ces façons de parler des Latins & des François, *Deo gratias*, Dieu merci, adieu,

la nature. On y pleuroit avec Isis la mort du gouverneur qui leur avoit été enlevé & tué par un dragon sorti de dessous terre, ou par un monstre aquatique. Ensuite on se réjouissoit de la résurrection d'Osiris. Mais il n'étoit plus le même, & avoit perdu sa force. Ceci n'est plus une énigme qui ait besoin d'être expliquée. Ce qui précède dévoile tous ces personnages, ou plutôt fait entendre le sens de ces caractères.

LES CÉ-
REMONIES
SYMBOLI-
QUES.

Tâchons de déchiffrer une autre peinture qui me paroît avoir rapport au même évènement, & dont l'interprétation peut devenir la preuve de ce que je viens d'avancer.

Les Egyptiens & la plûpart des Orientaux, quels que soient des uns ou des autres ceux à qui l'on doit attribuer cette invention, avoient une allégorie ou une peinture des suites du déluge qui devint célèbre, & qu'on trouve par-tout. Elle représentoit le monstre aquatique tué, & Osiris ressuscité. Mais il sortoit de la terre des figures hideuses qui entreprenoient de le détrôner. C'étoient des géants monstrueux dont l'un avoit plusieurs bras; l'autre arrachoit les plus grands chênes; un autre tenoit dans ses mains un quartier de montagne, & le

L'Allégorie
des géants.

LE CIEL lançoit contre le ciel. On les distinguoit POETIQUE. tous par des entreprises singulières, & par des noms effrayans. Les plus connus de tous étoient Briaréus, Othus, Ephialtès, Encelade, Mimas, Porphyriion, & Rouach ou Rœchus. Osiris reprenoit le dessus, & Horus son fils bien-aimé, après avoir été rudement maltraité par Rœchus, se délivroit heureusement de ses poursuites, en se présentant à sa rencontre avec la gueule & les griffes d'un lion.

On pourroit croire que je conte une fable : mais pour montrer que ce tableau est historique, & que tous les personnages qui le composent sont autant de symboles ou de caractères significatifs qui expriment les désordres qui ont suivi le déluge, les peines des premiers hommes, & en particulier l'état malheureux du labourage en Egypte ; il suffira de traduire ici les noms particuliers qu'on donne à chacun de ces géants. Briaréus (a) signifie *la perte de la sérénité* : Othus (b), *la diversité des saisons* : Ephialtès (c), *les grands*

(a) בְּרִי בְּרִי *beri*, *serenitas*. הָרוּס *harous*, *subversa*, la perte de la sérénité.

(b) עֲתֹת *ouitotth* ou *othus*, *tempora*, *tempestatum vices*, la succession des saisons.

(c) עֲבִי *èvi* ou *ephi*, *nubes*. עֲלֵתָהּ *althah*, Genes. 17: 17. *caligo*, *Ephialthes*, *nubes caliginis*, *nubes horrida*.

mas de nuées, auparavant inconnues : LES CÉ-
 Encelade (a), les ravages des grandes eaux REMONIES
 débordées : Porphyriou (b), les tremble-SYMBOLI-
 mens de terre, ou la fracture des terres QUES.
 qui crévasse les plaines, & renverse les
 montagnes : Mimas (c), les grandes
 pluies : & Rœchus (d), le vent. Com-
 ment se pourroit-il faire que tous ces
 noms conspirassent par hasard à exprimer
 les météores qui ont suivi le déluge, si
 ce n'avoit été là l'intention & le premier
 sens de cette allégorie ? Par-là les fables
 disparoissent, & on trouve dans ce récit
 une peinture vive des phénomènes qui
 ont dû paroître autant de nouveautés fâ-
 cheuses aux enfans de Noé.

Quant à la figure d'Horus, qui prend
 une tête & des griffes de lion pour se dé-
 livrer du vent qui ruinoit ses espérances,
 c'est un symbole propre au labourage des
 Egyptiens qui ne parvinrent à se garantir

(a) עין-ה-לד en-celed, fons temperis, fons tempo-
 raneus, torrens.

(b) פור phour, frangere, & en doublant, פפר
 pharphar, frustratim diffringere, Job. 16 : 12. de là
 פפרין porphyriou, confractio. C'est le même mot qui
 a donné naissance aux mots latins, purpura, far, & fur-
 fur ; au mot purpura, parce qu'il falloit mettre en pièces
 les coquillages d'où l'on tiroit cette riche couleur ; aux
 mots far & fursur, parce qu'il faut briser le blé pour avoir
 la farine & le son.

(c) מים maïm, les grandes pluies.

(d) רוח Rouach ou Rœchus, le vent.

LE CIEL des ravages du vent printanier & des POËTIQUE. suites du vent Boréal, qu'en observant exactement l'entrée du soleil au signe du lion pour se sauver, & en se gardant avant ce tems-là de risquer des moissons qui auroient été emportées.

Le besoin de personifier les objets qu'on vouloit peindre, introduisit ainsi de très-bonne heure l'usage des tableaux allégoriques & des récits fabuleux. On ne pouvoit écrire alors qu'en traçant les figures des objets dont on parloit. Mais on se croyoit maître d'arranger le tout de la façon qu'on jugeoit la plus propre pour faire une agréable impression, ou pour être bien entendue. La difficulté de faire entendre par les yeux des choses intellectuelles fit recourir d'abord aux figures symboliques. L'usage de ces figures autorisa ensuite le goût des fictions. Mais ce qu'elles avoient d'obscur étoit éclairci par la simplicité & la propriété des noms qu'on donnoit à chaque pièce. J'en pourrois produire de nouveaux exemples dans les fables d'Andromède & de Bellérophon, qui ne sont que de pures allégories, dont il faut chercher l'explication dans la signification propre des noms de tous les personnages. Mais ceci nous détourneroit trop de cette partie de l'ancienne écri-

ture, & des cérémonies publiques qui LES CÉ-
 avoient rapport à la représentation des REMONIES
 maux passés, & aux réglemens de la so- SYMBOLI-
 ciété. QUES.

XVI.

Suite des mémoriaux du passé.

Les Anciens ne se contentoient pas d'ex-
 primer certaines vérités par des figures
 tracées sur la pierre : ils y joignirent des
 cérémonies dramatiques, où les objets
 & les noms des acteurs étoient significa-
 tifs, & servoient à retracer le souvenir
 des choses passées.

La fête de l'ancien état du genre hu-
 main après le déluge, paroît avoir com-
 mencé dès avant la dispersion. Mais elle
 prit en Egypte & en Syrie une forme plus
 brillante à l'aide des figures symboliques
 qui s'y étoient beaucoup plus multipliées
 qu'ailleurs. Cette fête étant devenu com-
 mune à toutes les nations, mérite un
 éclaircissement plus ample que ce qui en a
 déjà été dit. Nous ne pouvons en expli-
 quer les symboles, sans jeter une lumière
 utile sur une infinité de monumens qui
 nous en restent, & qu'on a regardés jus-
 qu'à présent comme inintelligibles.

On portoit dans cette fête un panier Les Orgies.

LE CIEL ou un coffret qui contenoit les monumens du progrès du labourage. Ce coffret n'étoit ni mystérieux, ni significatif par lui-même. Il servoit seulement à recevoir les signes mémoratifs du passé.

Voyez Fig. 4. Planche IX. & Fig. 5. Planche XVII.

On y trouvoit d'abord la marque de l'affoiblissement d'Osiris, & de la perte de sa fécondité (a). Ensuite c'étoit des graines de sésame, des têtes de pavots, des pommes de grenade, des bayes de laurier, des rameaux de figuier, des tiges séchées, des gâteaux de différens blés, du sel, de la laine cardée, des tourtes de miel & de fromage; enfin un enfant, un serpent, & un van (b). Le tout étoit accompagné d'une flûte ou de quelque autre instrument de musique.

Voyez les Fig. 2. 4. & 5. Planche IX. & la Planche XVII.

Cet assemblage paroît d'abord étrange: mais dès qu'on connoît l'enfant, tout le reste est fort simple. L'Horus ou l'enfant emmailloté & accompagné d'un serpent

(a) ἐν κίστῃ τὸ Ἐ Διονύσου αἰδολοῦ ἀπεκείτο
In Cista (ou capsula) repositum erat Dionysi (Osiridis) pudendum. S. Clem. Alex. Cohortat. ad Gentes. pag. 6. edit. Oxon. Du mot Phénicien *ouervah* ou *orvia*, pudendum, on a fait Orgia, les Orgies, nom qu'on donnoit aux anciennes fêtes champêtres. On les nommoit en Grèce Phalliques, & c'est le même sens. L'indiscrétion de ce symbole a donné lieu à toutes sortes d'extravagances & de dissolutions.

(b) Voyez ce détail dans S. Clément d'Alexandrie, *ibid.* & dans Potter's (*Antiquity of Greece, tom. 1. Grecian Festivals.*)

or ou d'autre matière, est le bien-aimé LES CE-
 Osiris & d'Isis : c'est le labourage ou REMONIES
 industrie encore foible & qui fit *subsister* SYMBOLI-
 es hommes avec des bayes sauvages & QUES.
 es graines recueillies sans culture où l'on
 n pouvoit trouver ; mais qui apprit peu-
 peu à semer à propos des graines d'un
 meilleur suc ; à nettoyer le blé à l'aide du
 an ; à faire du pain ; à joindre même
 quelque délicatesse au simple nécessaire ;
 s'assurer toutes sortes de nouritures fai-
 es ; à mettre à profit le travail des abeil-
 es ; à mettre en œuvre la laine des brebis ;
 & à faire valoir toutes les productions de
 a nature. Le tambour ou la flûte qui étoit
 nséparable de la célébration des fêtes
 st le symbole de la reconnoissance qui
 réunissoit les hommes à certains jours
 pour louer Dieu en commun de leur avoir
 donné de quoi se nourrir, se chauffer, &
 e couvrir. Ce coffrèt, ce van, où l'on a
 rouvé par la suite tant de mystères * &
 oute la représentation que je viens de
 détailler, passa des Egyptiens aux Phéni-
 ciens, & par eux se répandit fort loin.
 Rien n'est si ordinaire dans les monu-
 mens des fêtes Payennes que d'y trouver
 un coffrèt, un van, un serpent, une tête
 humaine, & une flûte ou un tambour.

* *Mystica*
vannus. Virg.
Georg.
V. l'Antiq.
expliq. & l'a-
gate du trésor
de S. Denys.

Quand on célébroit la fête représenta

LE CIEL tive de l'ancien état du genre humain
 POETIQUE. & des progrès de l'industrie, on donnoit
 alors différens noms en différens païs tant
 à la figure de la terre, qu'à la figure du
 travail. Mais on retrouve dans tous ces
 noms la même intention, & les mêmes
 rapports. L'Isis, figure de la terre changée
 par le déluge, se nommoit Cérès, Thé-
 mis, Néméfis, Sémélé, Mnémofyne, &
 Adraftée. L'enfant porté sur les genoux
 de cette mere, ou placé auprès d'elle avec
 un serpent pour représenter la subsistance
 que le travail avoit peu-à-peu procurée
 aux hommes, se nommoit Horus, Héri-
 cton, Harpocrate, le fils de Sémélé, &
 de plusieurs autres manières.

Nous donnerons un article entier à
 l'éclaircissement du symbole de Cérès.
 L'Isis, surnommée Néméfis, signifioit fort
 simplement la terre *sauvée des eaux* (a);
 Sémélé vouloit dire, *la représentation* (b)
 de l'ancien état; & Mnémofyne (c) n'est
 que la traduction du même mot en lan-
 gue Gréque. Les torches qu'on portoit
 toujours à côté de Cérès, symbole de

(a) De משה *masha*, tirer, sauver de l'eau, vient
 משהב *nimesbeh*, sauvé, tiré du fond de l'eau. Le nom
 de Moïse ou Moséh, justifie suffisamment cette origine.

(b) De סמל *samal*, & סמלה *simelch*. Ezéch. 8 : 6.
Simulachrum, idolum. De ce mot vient le *similis* des Latins.

(c) Μνημόσυνη *memoria*.

La terre affligée, ou à côté du * coffre de LE CÉ-
 la représentation, avoient rapport au feu REMONIES
 qui après le déluge étoit devenu néces- SYMBOLI-
 saire dans la maison de chaque particu- QUES.
 er : & c'est ce qui faisoit donner à la * Voyez Fig. 5.
 figure d'Isis ainsi accompagnée, les noms Planc. XV. 1.
 de Thémis, de Thémisto, & d'Adra-
 tée, qui signifient tous trois l'excellence
 du feu (a).

Après la figure de la terre la princi-
 pale pièce de la représentation étoit le
 petit Horus. Il étoit d'or, ce qui fait qu'on
 le nommoit Hérichton ou Héréficihon,
 c'est-à-dire, l'Horus d'or (b). On le cou-
 choit sur un van, ce qui fixe l'idée du
 labourage ; ou dans un coffret porta-
 tif, avec un serpent de même métal. Le
 symbole du travail, & l'héva ou la figure
 de la vie & des secours que le travail assu-
 re aux hommes, étoient du métal le plus
 précieux, pour donner aux assistans une

(a) De **תם** *tham*, la perfection, l'excellence ; &
 de **שן** *ish*, ou **שנת** *ishto*, le feu, vient **שנתם**
themis ; & **שנתם** *themisto*, l'excellence du feu.
 Tout de même de **עדן** *adar*, ou *eder*, l'excellence, &
 de **שנת** *eshta* ou *vesta*, le feu, **שנתעדן** *adrafta*,
 l'excellence du feu. C'est de ce mot *esta* le feu, le foyer,
 que les Grecs ont fait celui d'*asta*, qui signifioit le logis,
 la demeure commune, la ville. Et de-là vient l'ancien
 usage qui subsiste encore de confondre l'idée de maison
 avec celle de feu, & de dire deux cens feux, pour signifier
 deux cens maisons.

(b) De **חיתם** *chetem*, de l'or pur.

LE CIEL haute idée du labourage , & du prix inestimable des secours qu'ils en avoient tirés. POETIQUE. C'étoit en effet la plus excellente leçon qu'il fût possible de leur faire , & ils n pouvoient qu'être utilement frappés de la comparaison du triste état de leurs peres avec les secours que l'expérience & l'application leur apprenoient à se procurer. Une infinité de monumens de l'antiquité nous attestent par l'universalité de ce usage , l'estime que l'on en faisoit (a). Pour mieux faire entendre comment l'industrie avoit peu-à-peu réparé ou adouci le désordre causé par le déluge ; on joignoit à ces figures les tristes graines dont on avoit été contraint de se nourrir dans les commencemens , & les marques des traverses qu'il avoit fallu surmonter. Les personnes qui portoient dans la cérémonie publique le coffre où tous ces mémoires étoient contenus , prenoient aussi des noms significatifs , & faisoient partie de la représentation. Elles devenoient actrices , & tout concouroit avec les pièces symboliques à faire entendre certaines vérités aux spectateurs.

L'enfant représentatif se nommoit tout

(a) Voyez les Antiquités de la Grèce recueillies par Mylord Potter Evêque d'Oxford , aujourd'hui Archevêque de Cantorbery , tom. 1. Et S. Clément d'Alexandrie , *Lehert. ad Gebr.*

plement l'Enfant, *liber*, le Fils bien- LES CÉ-
 mé; quelquefois l'Enfant auteur de la REMONIES
 e ou de la subsistance, *liber Pater*; quel- SYMBOLI-
 quefois l'Enfant de la représentation, *ben* QUES.
mélech, quelquefois Harpocrate, Bac-
 nus, Apollon, Icare. Il portoit encore
 autres noms dont nous donnerons l'é-
 aircisement dans le détail des fêtes des
 fférens peuples. Quant aux noms des
 trices, ou de celles qui portoient en
 érémonie les signes mémoratifs du passé,
 me contenterai d'en rapporter ici un
 emple qui sert tout d'un coup de preuve
 tout ce que nous venons de dire, &
 ui est connu des enfans mêmes; mais
 à les interprètes les plus savans ont vû
 oute autre chose que la vérité. C'est la
 ble d'Ericton.

On fait par le témoignage de Diodore
 e Sicile, & par la conformité des loix
 'Egypte & d'Athènes, que les premiers
 abitans de l'Attique étoient une colonie
 gyptienne: on a même diverses preuves
 u'elle étoit originaire de la ville de Saïs,
 connue par ses oliviers. Parmi les céré-
 monies que ces étrangers apportèrent
 'Egypte en Grèce, on remarque le coffret
 ui contenoit, suivant l'usage de leur pa-
 rie primitive, les figures symboliques du
 abourage. Trois jeunes Athéniennes por-

LE CIEL toient dans les fêtes un panier où étoient
POÉTIQUE. couchés un enfant & un serpent.

* *Métamorph. Infantemque vident exporrectumque draconem*
d'Eriethon.

Ovid.

Les trois filles qui portoient cet enfant avoient des noms relatifs au labourage dont elles avoient en mains les symboles. Elles se nommoient *Herfè*, *Pandrosos*, & *Aglaure*. La signification de ces noms dévoile toute l'obscurité de l'énigme. nous suffit d'entendre que c'est à l'alternance de la *pluie*, de la *rosée*, & du *beau temps* que le *labourage* doit la *vie* qu'il nous procure. Laissons l'imagination des poètes s'égarer sur le reste, & chercher selon leur coûtume, dans un symbole qu'ils n'entendoient plus, la matière d'une froide métamorphose.

Les Courfes
des Bacchana-
les.

Pour rendre ces représentations plus complètes, ils n'oublièrent pas en Egypte non plus qu'ailleurs, la triste nécessité où les premiers hommes s'étoient trouvés de se défendre leurs maisons & les fruits de la terre contre les insultes des animaux féroces, multipliés par-tout pendant le séjour commun du genre humain dans la Babylonie. C'est la circonstance particulière dont ils conservèrent le souvenir par une espèce de chasse qu'ils renouvelloient dans tout l'Orient de trois ans en trois

ns*. La même fête ne revenoit pas tous LES CÉ-
 ans, parce que les bêtes ne se multi- REMONIES
 plioient pas d'une année à l'autre de ma- SYMBOLI-
 tière à allarmer le voisinage. Cette chasse QUES.
 étant que représentative & peu sérieuse, *Trieteriea.
 et dégénérer la sainteté des fêtes en des
 courses tumultueuses qui furent suivies
 des plus grands désordres, même avant
 l'introduction de l'idolâtrie.

Il est vrai qu'elles commençoient par le
 sacrifice, & par l'invocation du vrai Dieu,
 comme il est aisé de le prouver par leurs
 cris de guerre qui signifioient, *le Seigneur*
est le fort (a); *le Seigneur est ma force (b)*;
le Seigneur me vaut une armée (b); que
le Seigneur soit mon guide (c); toutes pa-
 roles que nous retrouvons dans la bouche
 des Hébreux, parce qu'originellement
 leur religion étoit la même que celle des
 autres peuples. Ceux-ci ont changé d'i-
 dées, & les formules de prières sont de-
 meurées les mêmes. Mais on peut con-
 cevoir qu'elles dûrent être les suites de la

(a) *יהוה אלהים* *el eloah*, *ἐλέλσ*, d'où vient *ἀλάλη*,
 cri militaire.

(b) *Io saboi* de *יבוי* *saboi*, *Deus mihi exerci-*
tus.

(c) *Jehou nissi*, *Io nissi*, *Dio nissi*; *Deus vexillum*
mihî, *Deus mihi dux esto*, *Exod. 17 : 15*. Il n'est pas
 encore tems de convertir ce *Dionissi*, qui n'étoit qu'une
 prière, en un nom d'homme, & d'en faire le *Dionysus*
 des Grecs.

LE CIEL liberté avec laquelle les assistans de tout
 POETIQUE. âge & de tout sexe se dispersoient sur les
 montagnes & dans les bois, après un
 grand repas pris en commun; ayant en
 main une massue, ou une torche, ou un
 pique; s'entr'excitant à la fureur avec des
 hurlemens pleins d'extravagance; me-
 tant en pièces les bêtes qu'ils pouvoient
 rencontrer; & se barbouillant les habits
 & le visage du sang des victimes pour
 porter les marques d'une chasse dangé-
 reuse. Nous verrons ailleurs les autres
 extravagances des Bacchanales. Elles sur-
 pōsent les peuples prévenus de la ridicule
 pensée que l'enfant portatif étoit fils d'une
 princesse nommée Sémélé, & qu'il avoit
 été envoyé du ciel à toutes les Nations
 pour les rendre heureuses. Mais jusqu'à
 cette petite figure d'or n'est qu'un enfant
 symbolique, un mémorial du passé, &
 une instruction populaire sur les avanta-
 ges inestimables du travail.)

XVII.

Les animaux vivans, devenu symbolique.

Présentement que nous connoissons le
 goût des Orientaux, & sur-tout des
 Egyptiens, pour les figures & pour les
 cérémonies significatives, nous sommes
 autorisés

autorisés à croire que les pratiques sin- LES CE-
 culières qui s'observoient parmi eux REMONIES
 oient autant de signes de certaines véri SYMBOLI-
 es, soit astronomiques, soit morales ou QUES.
 utres. Nous ne risquons plus à dire que
 le bélier qu'on honoroit dans la Thé-
 baïde & dans la Lybie, les taureaux
 qu'on honoroit à Memphis & à Hélio-
 polis, les chevreaux qu'on honoroit à
 Mendès, le lion, les poissons, & d'autres
 animaux qu'on honoroit en différens can-
 tons, étoient dans leur origine des sym-
 boles fort simples. Ce n'étoit que les an-
 ciens signes du zodiaque, & les diffé-
 rentes marques des situations du soleil.
 On caractérisoit la néoménie d'un certain
 mois ou d'un autre, en accompagnant
 le sacrifice qui annonçoit cette fête, de la vûe
 de l'animal céleste où le soleil entroit : &
 au lieu d'une simple peinture, on faisoit
 paroître dans la fête l'animal même, l'a-
 nimal vivant qui y avoit rapport. Le
 chien étant le symbole de la canicule qui
 survroit autrefois l'année, on faisoit pa-
 roître un chien vivant à la tête de tout le
 cérémonial de la première néoménie.
 C'est Diodore * qui nous le rapporte * *Biblioth. l. i.*
 comme témoin oculaire. On s'accoutuma
 donc à appeller ces néoménies, la fête du
 bélier, la fête du taureau, du chien, du lion.

LE CIEL Après l'introduction de l'idolâtrie, quel-
 POETIQUE. ques peuples s'abstinrent de faire mourir
 & de manger l'animal qu'ils avoient vû
 paroître si honorablement dans leurs cé-
 rémonies. Mais ils continuèrent toujous
 à en faire trafic, & ils convinrent tacite-
 ment entr'eux de ne se pas priver en entier
 de l'usage des animaux les plus utiles aux
 besoins de la vie. Ceux de Mendès hono-
 roient les chèvres, & mangeoient des bré-
 bis. Ceux de Thèbes honoroient la brébis,
 & mangeoient des chèvres. Le beuf quoi-
 qu'honoré à Memphis & à Héliopolis
 n'étoit épargné nulle-part, à cause de l'ex-
 cellence de sa chair. Mais quel motif a pu
 dans les commencemens inspirer à l'Egy-
 pte entière un goût & une prédilection
 marquée pour le taureau, & pour le bouc
 plutôt que pour l'écrevissè, pour la co-
 lombe, ou pour d'autres animaux égale-
 ment usités parmi leurs symboles? M. de
 Maillèt dans sa Description de l'Egypte
 qu'il connoissoit très-bien après un séjour
 de plus de seize ans, nous apprend que
 la moisson se fait en Mai dans la basse
 Egypte; en Avril au-dessus du Caire; &
 en Mars, ou même plutôt, dans la hau-
 te Egypte. La moisson étant l'objèt qui
 remue le plus puissamment l'esprit de
 peuples, la néoménie qui terminoit la

recolte du blé ne pouvoit manquer d'être LES CÉ-
 me des plus agréables de toutes leurs REMONIES
 fêtes. De-là vient la grande solemnité de SYMBOLI-
 l'entrée du soleil au bélier dans les envi-QUES.
 rons de Thèbes. La grange étoit pleine :
 c'est tout dire. La même raison fit solem-
 niser avec pompe à Memphis le passage
 du soleil sous le taureau, & à Mendès le
 passage du soleil sous les chevreaux. Hors
 de l'Egypte la moisson se faisant, ou étant
 achevée vers le passage du soleil sous le
 lion, la figure de ce signe fut plus ordi-
 nairement unie avec l'Isis qui annonçoit
 la grande fête où l'on remercioit Dieu de
 la recolte du blé*. Il n'y avoit rien de cri-
 minel à caractériser une fête plutôt qu'une
 autre par la vûe & par le transport pu-
 blic de l'animal dont le signe céleste cor-
 respondant à la fête portoit le nom. Le
 cérémonial étoit encore innocent : mais
 il devenoit grossier. Il se chargeoit de trop
 de figures sensibles, & nous touchons de
 bien près à l'abus qu'on en fit.

* Voyez Plas-
 che XV.

XVIII.

Les symboles & cérémonies mortuaires.

Je finirai l'histoire de l'écriture Egy-
 ptienne, & les exemples des pratiques
 significatives ou instructives, par un court

LE CIEL détail des cérémonies mortuaires, & de
POETIQUE. ce qu'elles signifioient.

Biblioth. l. 1. Auprès des villes d'Egypte étoit un lieu consacré pour en être la sépulture commune. Diodore de Sicile nous apprend comment ces cimetières étoient ordonnés, & ce qu'on y pratiquoit, en nous donnant une description exacte du cimetière de Memphis le plus ample & le plus fréquenté de tous. La sépulture commune étoit, suivant son récit, au de-là d'un lac nommé Achérusie (a). Le mort étoit apporté sur le bord de ce lac au pié d'un tribunal composé de plusieurs juges qui informoient de ses vie & mœurs. S'il n'avoit pas payé ses dettes, on livroit son corps à ses créanciers pour obliger ceux de sa famille à le retirer de leurs mains, en se cottisant pour faire la somme dûe. S'il n'avoit pas été fidèle aux loix, le corps demeurait privé de sépulture, & apparemment étoit jetté dans une espèce de voyerie ou de fosse qu'on nommoit le Tartare (b). Diodore nous apprend qu'auprès d'une Ville * peu distante de

* Achante.

(a) De אַחַרֵי acharei, après; & de אִישׁ ish, l'homme, vient אַחֲרֵי־אִישׁ acharejish, ultima hominis, le dernier état de l'homme, ou plutôt ce qui suit la mort de l'homme. On dit aussi אַחֲרֵי־אִישׁ acheron, postremum, conditio ultima.

(b) Ce mot peut venir du Chald. תַּרְחַן tarah, promotio, en doublant.

Memphis il y avoit un tonneau percé LES CÉ-
 dans lequel on verfoit perpétuellement REMONIES
 de l'eau du Nil, ce qui ne pouvoit signi- INSIRUC-
 fier qu'un tourment ou des remords qui TIVES.
 ne finissent point. Et ce seul trait nous
 donne lieu de penser que le lieu où l'on
 jettoit les corps sans sépulture étoit ac-
 compagné de représentations effrayantes,
 comme d'un homme attaché à une roue
 qui tourne sans cesse ; d'un autre dont
 le cœur est perpétuellement déchiré par
 un vautour ; d'un autre qui pousse au
 haut d'une montagne une lourde pierre
 qui retombe aussitôt, & qu'il est con-
 traint de reporter sans interruption vers
 le sommèt.

S'il ne se présentoit point d'accusateur,
 ou que l'accusateur qui dépofoit contre
 le défunt fût convaincu de faux, alors on
 cessoit de pleurer le mort : on faisoit son
 éloge. Par exemple, on vantoit son excel-
 lente éducation, son respect pour la reli-
 gion, son équité, sa modération, sa cha-
 steté, & ses autres vertus. Jamais on ne
 lui faisoit un mérite de sa naissance qu'on
 supposoit être la même pour tous les
 hommes. Toute la multitude des assistans
 applaudissoit à ces éloges, & félicitoit le
 mort sur ce qu'il alloit jouir d'un repos
 éternel avec les gens de bien.

Diod. ibid.

LE CIEL Sur le bord du lac étoit un batelier sé-
 POETIQUE. vère & incorruptible qui recevoit le corps
 mort dans sa barque par l'ordre exprès
 des juges, & jamais autrement. Les rois
 d'Egypte eux-mêmes étoient traités avec
 une égale rigueur, & n'étoient pas ad-
 mis dans la barque sans la permission
 des juges, qui les privoient quelquefois
 de la sépulture. Le batelier conduisoit le
 corps au de-là du lac dans une plaine em-
 bellie de prairies, de ruisseaux, de bos-
 quets, & de tous les agrémens champè-
 * *misly* tres. Ce lieu se nommoit Elifout*, ou les
 champs élisées, c'est-à-dire, *pleine satis-
 faction, séjour de repos ou de joie*. A l'en-
 trée de ce séjour étoit une figure de chien
 à trois gueules, que l'on nommoit Cer-
 bère. Toute la cérémonie finissoit par jet-
 ter trois fois du sable sur l'ouverture du
 caveau où l'on avoit enfermé (a) le ca-
 davre, & à lui dire autant de fois (b)
 adieu.

Tous ces termes & ces pratiques qui

(a) M. Maillèt nous a très-bien expliqué comment on enterroit les Momies Egyptiennes. On les descendoit dans des caveaux profonds qui étoient pratiqués dans le roc ou dans le tuf, sous les sables de la plaine de Memphis : on bouchoit le caveau avec une pierre, & on laissoit ensuite retomber le sable des environs. La coutume de jeter trois fois du sable sur le corps mort est devenu universelle. *Interjecto ter pulvere*. Horat. Carm. l. 1. od. 28.

(b) *Magnâ manes ter voce vocavi*. *Æneid.* 6.

ont été copiées presque par-tout, étoient LES CÉ-
 autant d'instructions adressées au peuple. REMONIES
 On lui faisoit entendre par toutes ces INSTRUC-
 cérémonies, comme par autant de dis-TIVES.
 cours ou de symboles très-significatifs,
 que la mort étoit suivie du compte qu'il
 falloit rendre de notre vie à un tribunal
 inexorable; mais que ce qui étoit à re-
 douter pour les méchans n'étoit pour
 l'homme juste qu'un passage à un état
 plus doux. C'est pourquoi la mort étoit
 appelée *la délivrance* (a). Nous l'appel-
 lons de même *le trépas*, c'est-à-dire, le
 passage à une autre vie. La barque de
 transport se nommoit *la tranquillité* (b),
 parce qu'elle ne transportoit que les ju-
 stes; & au contraire le batelier qui refu-
 soit sans quartier ceux que les juges n'a-
 voient pas absous, se nommoit *la co-
 lere* (c), ou la vengeance.

Quant à la terre jettée sur le corps &
 aux tendres adieux des parens, c'étoit le
 devoir naturel & l'expression simple de
 leurs regrets. Mais ils ne se contentoient

(a) De פליטה *pelitah*, ou plû de פלוטה *pelouta*,
 adoucissement, délivrance. D'où vient qu'Horace regarde
 ce passage comme la fin des maux. *Levare functum pau-
 perem laboribus*, Carm. l. 2. od. 18.

(b) ברי *bers*, tranquillitas, serenitas, d'où vient
 βάρης *baris*, la barque de Charon, *Diod. Sic. ibid.*

(c) חרון *charon*. Exod. 15 : 7.

LE CIEL pas de rendre en passant cet honneur sur
 POËTIQUE. la fosse : ils plaçoient à l'entrée du cime-
 tière & au-dessus de la porte du mort le
 symbole de l'estime & de la tendre affe-
 ction qu'ils portoient à leur parent mort.
 Le chien étant l'animal le plus attaché à
 l'homme est le symbole naturel de l'amitié
 & de l'attachement. Pour exprimer les
 trois cris qu'ils avoient poussés sur la fosse
 de leur ami, suivant l'usage qui n'accor-
 doit cet honneur qu'aux gens de bien, ils
 donnoient trois têtes ou trois gosiers à la
 figure du chien. Ainsi, cette figure placée
 auprès du tombeau, & sur la porte du
 mort nouvellement enterré, signifioit
 qu'il avoit été honoré des regrets de la
 famille, & *des cris* que les amis ne man-
 quoient pas de venir pousser *sur la fosse* de
 celui qu'ils avoient estimé & chéri pour
 ses bonnes qualités. Le sens de ce symbole
 n'est plus équivoque dès qu'on en traduit
 le nom : ils l'appelloient *Cerbère*, c'est-à-
 dire, très-simplement, *les cris de la fosse* (a).

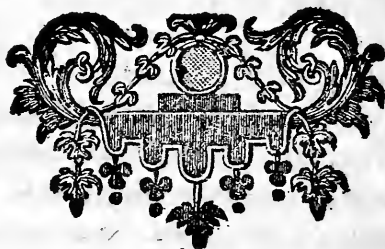
Il n'est ni facile, ni raisonnable de vou-
 loir éclaircir tous les symboles, & toutes
 les cérémonies de l'antiquité, pour se
 convaincre que la plûpart des figures sin-
 gulières & usitées dans les occasions les

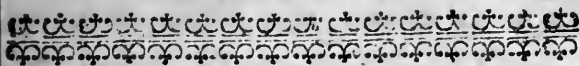
(a) קרי *ceri* ou *cri*, qui a le même sens dans notre
 langue, & de בור *ber*, le caveau, la fosse, קרבר *cerber*.

plus solennelles n'étoient dans leur origine que des symboles significatifs ou des cérémonies instructives. Il suffit que cela soit vrai de plusieurs : or je crois l'avoir montré par ce premier essai d'éclaircissement sur l'écriture ancienne, puisque l'explication que j'en donne est simple & étroitement liée avec les idées communes comme avec les besoins des premiers hommes.

Mais après avoir apperçû dans les symboles & dans les cérémonies Orientales les plus distinguées, autant de vérités & de leçons utiles, publiquement adressées au peuple, mon lecteur qui en même tems y apperçoit, sans que je l'en avertisse, les noms les plus ordinaires du Ciel poétique, & les objets de tout le culte des Payens, a droit de me demander comment ce changement a pu s'introduire. Comment l'or s'est-il changé en colomb, & par quel passage étrange, ces cérémonies, ces figures, & ces lettres où l'on lisoit autrefois tant de vérités utiles, sont-elles devenues des puissances redoutées, & des divinités dispersées dans tout le ciel ? Cette question nous conduit à la théogonie ou à la naissance des dieux du Paganisme. Si mon lecteur n'étoit pas encore pleinement convaincu

LE CIEL que ces dieux n'étoient d'abord que des
POETIQUE. lettres symboliques ou des affiches popula-
lares, la multitude des nouveaux exem-
ples que je vais lui présenter en ce genre,
achevera, je l'espère, de le persuader de la
vérité de cette origine.





LE CIEL

POËTIQUE.

CHAPITRE SECOND.

LA THÉOGONIE

o v

LES SYMBOLES PERSONIFIÉS.

NAISSANCE DE L'IDOLATRIE.

C E n'est point l'admiration du soleil qui a fait, comme on le dit, adorer le soleil à la place de son Auteur. Jamais le spectacle de l'univers n'a corrompu les hommes. Jamais il ne les a détournés de la pensée d'un Etre moteur de tout, & de la reconnoissance qu'ils doivent à une Providence toujous féconde en nouvelles libéralités. Il les y rappelle loin de les en détourner. Jamais l'astronomie, ni l'étude de la terre ou du ciel n'a fait naître à personne l'étrange pensée de loger dans les astres des héros morts, & de leur en confier le gouvernement. (L'écriture symbolique par l'abus que la cupidité en a fait, est la source du mal.) Toutes les

LE CIEL nations s'y sont empoisonnées en recevant les caractères de cette écriture sans en recevoir le sens.

Cette histoire des égaremens de nos peres offre au lecteur un objet déplorable. Mais elle peut, ce me semble, intéresser sa curiosité, non-seulement par la nouveauté des ouvertures qu'elle lui présente pour parvenir à l'origine de ce culte insensé ; mais encore plus par le concours des preuves de-fait qui peuvent l'aider à concilier raisonnablement la fable avec la plus sûre tradition du genre humain. D'ailleurs elle intéresse encore plus la piété en mettant dans un grand jour la supériorité infinie des lumières du Christianisme sur celles de la Philosophie humaine. Nous allons voir celle-ci s'égarer d'âge en âge ; accumuler de nouvelles erreurs sur les premières ; perdre de vûe la vérité, ou la retenir dans une captivité criminelle ; autoriser ensuite les hommes à adorer toutes les parties de l'univers ; & enfin les porter à n'adorer plus rien. Cette histoire au contraire est la gloire du Christianisme, & elle nous donne par avance une haute idée de la puissance de l'Evangile, l'unique doctrine qui ait efficacement attaqué l'idolâtrie, avili les augures, décrédité l'astro-

ogie, fait tomber les superstitions inquié- LA NAIS-
 es qui tyranisoient l'univers, & rectifié SANCE DES
 parmi nous la raison de ceux mêmes qui DIEUX.
 ne croient pas à l'Évangile.

L'avantage qu'on tiroit de l'écriture & des cérémonies symboliques en rendit de jour en jour l'usage plus fréquent & plus étendu : mais on se trouva bien-tôt arrêté par un inconvénient qui en étoit inséparable. Quelque soin qu'on prît de borner le nombre des symboles, & de faire adroitement servir le même caractère ou la même clé à une multitude de choses qui avoient entr'elles quelque rapport ; en ajoutant, ôtant, ou variant seulement un attribut ou une pièce de la figure symbolique (comme la chose se pratique encore dans les caractères des Chinois) ; on s'aperçut que cette écriture deviendroit à la fin presque impraticable par la quantité des figures qu'il falloit multiplier ou varier comme les objets, & même comme les jugemens que l'esprit porte de ces objets. C'est encore aujourd'hui le grand inconvénient de l'écriture Chinoise qui peint, non les sons de la voix, mais les objets de la pensée, par une multitude de lettres ou de clés différentes, & par des variétés innombrables dont on charge chaque clé.

LE CIEL Il se trouva donc en Egypte ou ailleurs
 POETIQUE. & cela dès avant Cadmus (a), puisque ce
 fut avant le siècle de Job & de Moïse.
 L'écriture courante. un esprit attentif, un génie heureux &
 divinement inspiré, dont l'histoire ne
 nous a pas conservé le nom, qui ayant
 remarqué que les sons de la voix avec
 lesquels nous pouvons signifier tout ce
 qu'il nous plaît, sont en assez petit nom-
 bre; s'avisa de représenter ce petit nombre
 de sons par un égal nombre de caractères.
 D'où il arriva qu'en représentant avec
 vingt ou vingt-quatre lettres, les vingt ou
 vingt-quatre principaux sons & articula-
 tions qui suffisent par leur mélange pour
 former les mots, ou les signes des objets,
 on pouvoit avec très-peu de caractères
 faire naître la pensée de toutes les choses
 que nous distinguons par la diversité de
 ces sons.

Cette invention si simple & si féconde,
 fit une fortune rapide. Elle passa chez les
 Arabes, fut communiquée aux Hébreux,

(a) Il fut regardé chez les Grecs comme l'inven-
 teur de l'écriture, parce qu'il leur en communiqua
 l'usage. Ce qui a fait dire de lui avec plus d'agrément
 que de vérité:

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux,
 De peindre la parole, ou de parler aux yeux,
 Et par les traits divers de figures tracées
 Donner de la couleur & du corps aux pensées.

Brebenf. Pharsal.

puis aux Phéniciens, & par ceux-ci aux Grecs, de-là aux habitans des îles : elle pénétra jusques chez les peuples du Nord. Les Chinois dont l'établissement est antérieure à cette invention, & qui par une foiblesse commune à tous les peuples spirituels, croient valoir mieux que le reste des hommes, n'ont pas daigné admettre cette écriture si commode qu'il auroit fallu recevoir d'autrui. Ils conservent encore l'ancienne écriture représentative des objets mêmes, & qui ne diffère de l'écriture symbolique des Egyptiens qu'en ce que les caractères Chinois sont d'une institution plus arbitraire : au lieu que les symboles Egyptiens tenoient aux objets représentés, par quelque rapport, soit de nom, soit de ressemblance. Le serpent, par exemple, ou l'anguille signifioit *la vie* par un rapport de nom, le mot héva étant le même pour signifier une *anguille*, & pour exprimer *la vie*. La femme signifioit la terre par une ressemblance de fécondité ; & une barque signifioit la mort, par une ressemblance de service, puisque la mort & la barque nous passent où nous devons arriver. On se trouva tout d'un coup délivré des efforts d'attention & de mémoire qu'il falloit faire pour retenir

LE CIEL tant de caractères, & cette multitude de POETIQUE. rapports. La nouvelle écriture formée d'un fort petit nombre de traits représentatifs des sons, réveilloit tout d'un coup avec l'idée du son la pensée de l'objet, ou du jugement qu'on attachoit à ce son. Elle devint en Egypte, & par-tout, l'écriture courante & populaire. On n'en employa plus d'autre dans les affaires de la société, parce qu'elle étoit facile à apprendre, & avec cela d'un service très expéditif.

L'écriture symbolique, qui dès son commencement tenoit à la religion, à l'astronomie, & aux ordonnances qui régloient la société, se trouvant comme consacré par l'usage honorable qu'on en avoit fait d'abord, tant dans les lieux & dans les instrumens destinés au culte religieux que dans les leçons des maîtres à leurs disciples, continua à être mise en œuvre dans les fêtes, sur les tombeaux, & sur les monumens publics. Elle devint l'écriture des savans & des prêtres. Elle se conserva dans quelques écoles, & encore plus dans le culte extérieur de la religion, dont le cérémonial une fois réglé se perpétua sans qu'il soit facile d'y toucher. Pour faire valoir l'écriture nouvelle, on ne cru

L'écriture
Hiéroglyphique.

as devoir effacer les figures de l'ancien- LA NAIS-
 e qu'on trouvoit sur les tables sacrées, SANCE DES
 ur les grands vases employés à faire les DIEUX.
 s grandes, sur les obélisques, sur les
 ombreaux, & généralement sur tout ce
 ui avoit rapport à la piété, à l'instru-
 ion des peuples, & aux bienféances du
 rvice religieux. Les caractères de cette
 riture se nommèrent en Egypte *lettres*
sacrées *, ou *sculptures sacrées*, pour les * ιερογλυφ
 istinguer des caractères de l'écriture Φικα.
 omme.

Celle-ci par son extrême commodité
 rit tellement le dessus que la première
 it négligée dans l'usage. La difficulté de
 entendre, qui étoit très-grande quand
 n n'en avoit point d'autre, devint encore
 lus grande quand on ne prit plus de
 oin de l'étudier, & cette difficulté même
 cheva d'en rendre l'étude tout-à-fait
 are. Quelle impression dût faire alors
 ur l'esprit des peuples la vûe de Mithras
 u du Gouverneur de la nature parmi les
 iatiques; la vûe d'une statue environ-
 ée d'une trentaine de bras dans les as-
 emblées des peuples du bord de l'Inde;
 a vûe d'Osiris, d'Isis, & de toutes ces
 gures d'hommes & d'animaux, dont
 e culte public & les monumens se trou-
 oient pleins en Egypte? Nous arrivons:

LE CIEL à la naissance de l'idolâtrie. Mais est-ce
 POETIQUE. donc l'effet de l'écriture symbolique ?
 une invention innocente a-t-elle perverti
 le genre humain ? Non assurément.
 cupidité seule a fait tout le mal.

Un adorateur froid, indifférent pour
 la justice, & qui a le cœur plein de pas-
 sions n'est pas un idolâtre : je l'avoue
 mais il est déjà bien loin de Dieu, & ces
 nouveaux égaremens peuvent succéder
 au premier, Dieu permettant que les
 ténèbres deviennent la punition des cupi-
 dités criminelles (a). Le même attachement
 aux biens terrestres, la même injustice
 envers le prochain, en un mot la même
 cupidité qui fait le Juif & le mauvais
 Chrétien, corrompoit le culte que
 les premiers hommes rendoient publiquement
 à Dieu. Ils venoient régulièrement faire leur
 offrande & prier les genoux devant les figures
 instructives, & les entrenoient de Dieu & de leurs
 devoirs. Leur action étoit bonne, & ils
 trouvoient dans l'appareil de leur religion
 une multitude de leçons utiles. Mais leur
 cœur ne tenoit qu'à la terre, & étoit
 tout livré aux objets de leurs passions.
 L'abondance qu'ils venoient demander

(a) *Spargens pœnales casitates super illicitas cupiditates.* Augustin. Conf.

plûtôt que la justice ; la longue vie qu'ils regardoient avec complaisance comme l'effet & le prix de leur piété, en étoient aussi tout le motif. S'ils célébroient certaines fêtes avec plus de pompe & de vivacité que d'autres, l'esprit de religion y avoit peu de part : c'est parce qu'elles les intéressoient par quelque symbole particulier à leur país, & sur-tout par la figure de l'animal qui faisoit leur richesse, ou qui caractérisoit le tems présent de leur moisson. Au lieu de mesurer l'étendue de leur piété par l'étendue de leur amour pour leurs freres, ils croyoient avoir tout acquité, quand ils avoient été fidèles aux rubriques d'une dévotion machinale & toute extérieure, dont l'observation coûte peu en comparaison de la forme du cœur. Ils s'attachoient méthodiquement à un cercle de menues pratiques, dans la pensée que le mérite étoit sûr & les succès bien éprouvés. Ils se persuadoient en conséquence que leur prospérité ou leurs petits avantages personnels étoient une justice que Dieu leur rendoit, & un paiement dont il devoit être occupé par préférence. Avec ces dispositions si grossières il est peu étonnant que les premiers hommes ayent si facilement perdu de vûe leur Créateur, &

LE CIEL la véritable piété. Ce que les symboles
 POÉTIQUE. publics leur enseignoit, les avoit
 touchés, lorsqu'é le sens en étoit encor
 entendu. Une telle indifférence ne
 conduisoit pas à en chercher le sens
 qu'il commença à s'oublier.

Nous pouvons à présent juger des
 pressions que doivent faire les figures
 symboliques sur l'esprit de nos ad-
 teurs ignorans ou passionnés. Ceux
 leur cupidité a corrompus abusent
 tout : & l'écriture destinée à les instruire
 va, par l'effet de leur indifférence,
 en punition de leur malignité, les mène
 de méprise en méprise, & devenir pour
 eux l'occasion des chûtes les plus
 nestes.

Parmi ce peuple qui se présente dans
 lieu de l'assemblée, presque personne
 fait lire l'écriture vulgaire : on peut bien
 assurer qu'aucun d'eux ne s'est mis
 peine d'entendre ce que signifie l'ancien-
 ne. Les assistans se trouvent environnés
 de symboles tracés avec appareil. Ce sont
 toutes figures d'hommes, de femmes
 & d'animaux parfaitement connus. Il est
 vrai qu'il y en a de bizarres, & qui
 peuvent réveiller en eux aucune idée bien
 distincte. Mais la vûe du soleil qui paroît
 soit souvent au haut de leurs tableaux

Sur la tête des figures, réveilloit en eux LA NAISSANCE DES DIEUX. Un homme ou un oiseau dans ces peintures les faisoit songer à un homme ou à un oiseau. Ils se bernoient stupidement à la figure qui étoit devant eux, ou au nom du gouverneur, de l'épouvier, de la huppe ou à tel autre son, dont leur oreille étoit frappée : & n'alloit pas plus loin, ils manquoient le sens qui étoit l'objet de ce langage, & l'ame de cette écriture. Il n'est personne qui ne présente aisément les étranges suites de cette méprise. On apperçoit sans nouvelles preuves que c'est-là la première source des figures bizarres & des idées absurdes de l'idolâtrie universelle. Mais les monumens des anciens peuples du Nord & de ceux du fond de l'Orient n'étant guères parvenus jusqu'à nous, ou ayant été la plupart dans une variation continuelle, nous ferons bien de borner nos recherches de détail aux Divinités des Egyptiens, des Syriens, & des Grecs, parce que les figures de leurs Dieux sont connues ; que nous en sommes environnés ; que leur idolâtrie est devenue celle de nos peres ; & qu'elle est encore un peu nôtre par la place honorable que nous lui laissons dans nos peintures & dans notre langage.

LE CIEL
POÉTIQUE.

I.

Dieu, le soleil, & Osiris confondus.

Comment les
idées de Dieu
& du soleil se
sont confon-
dus.

Les Egyptiens voyoient par-tout, principalement dans le lieu des assemblées religieuses, un cercle ou la figure du soleil. Cette figure étoit souvent au haut de chaque tableau destiné à les instruire, souvent sur la tête des oiseaux, des serpens & des personnages symboliques les plus distingués. Comme le soleil étoit le corps de ce symbole, ils le nommoient souvent le soleil : & l'Être tout-puissant étant l'ame ou le sens de la lettre, au lieu de nommer cette figure le soleil, ils l'appelloient également *l'être, l'éternel, le pere de la vie, le fort, le très-haut* (1). C'étoit sur-tout devant cette figure que se prosternoient dans leurs sacrifices. Ils adressoient leurs remercimens & leurs prières au Très-haut dont cette écriture devoit les entretenir. Mais l'œil, l'oreille, & l'esprit étant toujours occupés du soleil dans les actions publiques de religion, le peuple rapporta tous ces grands titres, ses remercimens, & son adoration au soleil même. Dès que Dieu fut confondu avec son ouvrage, une première illustration

(1) *Jehova, hévoe, el, eloah, bélion.*

ouvrit la porte à mille autres extravagances.

A côté du soleil qu'on présentoit au peuple sur la tête des figures symboliques, & au haut des peintures sacrées, se voyoit tantôt une ou deux anguilles, caractère de la vie dont Dieu est l'auteur ; tantôt certains feuillages, symboles des libéralités dont il est le distributeur ; tantôt des aîles de scarabée, symbole des changemens de l'air dont Dieu est le distributeur. Toutes ces choses tenant à l'objet de ses adorations, il conçut une forte vénération pour l'anguille ou le serpent, qu'il voyoit d'ailleurs placé honorablement dans le coffret mémoratif de l'état des premiers hommes, & dans d'autres cérémonies dont le sens se perdoit de vûe. Il prit de même une idée avantageuse du scarabée, du lotus, & de certaines plantes. Il les honora sans y rien comprendre. On chercha ensuite des raisons pour autoriser le rang & l'estime qu'on leur accordoit. Les explications allèrent toujours en se multipliant ; & rien entendu en empirant.

Le peuple Egyptien après avoir déjà pris l'habitude de confondre le Très-haut avec le soleil, qui en étoit le signe, prit peu à peu le symbole du soleil même, l'Osi-

LANAÏSSANCE DES DIEUX.

Comment les animaux & les plantes participèrent au culte religieux.

Comment le soleil fut confondu avec un homme.

LE CIEL ris, le modérateur de l'année, ou
 POETIQUE. *gouverneur de la terre*, pour ce qu'il pr
 sentoit à l'œil, c'est-à-dire, pour u
 homme. Ils prirent de même Isis pou
 une femme ; & l'enfant qu'elle nour
 avec une tendre affection, ils le prirent
 pour un enfant, pour le fils d'Osiris &
 d'Isis. C'étoit entièrement pervertir l'usa
 ge de ces figures. Car un homme symbo
 lique n'est point destiné à signifier u
 homme. Isis n'étoit pas une femme ;
 Horus soit enfant, soit homme fait, so
 qu'il fût armé d'une flèche, ou qu'il po
 tât une cruche de vin, étoit toute aut
 chose qu'un enfant, ou un homme fai
 ou un chasseur, ou un bûveur. Prenan
 donc ces figures au pié de la lettre, ils le
 regardèrent comme des monumens c
 leur histoire nationale. Ils ne délibérèren
 pas long tems sur l'application qu'il e
 falloit faire. Ils prirent la figure la plu
 distinguée, l'Osiris, le roi, ou le mod
 rateur des saisons, pour le conducteu
 & le pere de toutes leurs colonies qu
 étoit Cham, & qu'ils appelloient Ham
 Amoun, Hammon, & Thammus, s
 lon les diverses prononciations des pro
 vinces.

Les persona-
 ges symboli-
 ques pris pour
 des monu-
 mens histori-
 ques.

Osiris, de lettre ou de personnage sym
 bolique qu'il étoit auparavant, étant de
 ven

ven

venu dans l'esprit des peuples une per- LA NAIS-
 sonne réelle, un homme qui avoit autre- SANCE DES
 fois vécu parmi eux, on fit son histoire DIEUX.
 relativement aux attributs que portoit la
 figure. On la mélangea de quelques traits
 de la vie de Cham : on devina le reste, &
 on imagina autant de faits qu'il y avoit de
 pièces à expliquer dans le symbole, ou
 de cérémonies dans les fêtes où l'on por-
 toit le caractère du bel astre par lequel
 Dieu nous distribue les secours de la vie.
 Diodore de Sicile ^a & Plutarque ^b, tout
 judicieux qu'ils sont, nous ont conservé
 ces ennuyeuses légendes. Etant, comme
 nous voyez, venues après coup, & lors-
 qu'on avoit négligé la signification du sym-
 bole, elles ne sont guères que des contes
 populaires & des puérités dont il n'y a
 aucun profit à tirer. Souvent ce sont des
 infamies scandaleuses, & conformes aux
 inclinations détestables de ceux qui les ont
 imaginées.

^a *Bibliot. l. v.*
^b *De Isid. c.*
Osir.

Les Egyptiens qui avoient pris l'habi-
 tude d'adorer le soleil comme Dieu,
 comme l'auteur de tout bien, & de re-
 garder Osiris comme leur fondateur, don-
 nèrent dans un troisième précipice. Ils
 avoient par un souvenir confus & par un
 usage universel que cette figure d'Osiris
 avoit rapport au soleil, & ce n'étoit en

LE CIEL effet rien autre chose dans sa première
 POETIQUE. institution. Ils voyoient de plus le cercle
 la marque de Dieu assez souvent placé
 sur le front d'Osiris. Ils unissoient don
 perpétuellement l'idée d'Ammon ave
 celle du soleil, & toutes les deux ave
 celle de Dieu, de l'Etre tout-puissant &
 bien-faisant. Ils n'honorèrent plus
 Dieu, ni le soleil sans chanter en mêm
 tems les bienfaits d'Osiris ou d'Ammon.
 L'un tenoit toujourns inséparablement
 l'autre : ce qui leur fit publier qu'Ammon
 ou Osiris avoit été transporté dans le so
 leil pour y faire sa résidence, & que de
 il ne cessoit de protéger l'Egypte, se pla
 sant à répandre une plus riche abondance
 sur le païs qu'habitoient ses descendans
 que sur aucune autre contrée de l'un
 vers. Ainsi après avoir peu-à-peu attribué
 la divinité & offert leurs adorations à
 un roi représentatif des fonctions du soleil
 par un nouveau surcroît d'absurdité, ils
 le prirent pour leur premier roi. De-là ce
 assemblage étrange de trois idées incom
 patibles, je veux dire, de Dieu, du soleil
 & d'un homme mort, qu'il est cependant
 certain que les Egyptiens confondoient
 perpétuellement.

II.

LA NAIS-
SANCE DES
DIEUX.*Jehou, Ammon, Neptune, Pluton.*

Cette religion qui flattoit grossièrement l'amour propre & la vanité des Egyptiens, prit aisément faveur, & s'enracina dans l'esprit des peuples. Tout le reste des symboles prit le même tour. On chercha qui étoit le Poséïdon ou le Neptune, c'est-à-dire, l'Osiris marin, symbole du retour annuel des flottes, & l'on en fit un Dieu qui se plaisoit dans la mer comme Osiris au ciel. L'Osiris funebre qui annonçoit l'anniversaire des funérailles, eut aussi son histoire : & comme toutes les cérémonies mortuaires au lieu d'être prises dans leur vrai sens pour des instructions publiques sur le repos des justes après la mort, avoient été peu-à-peu regardées comme la peinture des traitemens réels que les morts éprouvoient sous terre, dans des jardins délicieux ; on fit du Pluton ou du symbole de la délivrance des justes, un dieu qui présidoit au séjour des morts.

Le prétendu dieu Neptune qui devint le Dieu favori des peuples maritimes, ne fut presque point connu ou honoré des Egyptiens qui haïssoient la mer, & qui étant dans l'abondance de tout, ne sor-

Neptune :

Pluton :

*Herodot. in
Enterp.*

LE CIEL étoient guères de leur país. Comme ils POETIQUE. étoient au contraire fort réguliers dans la pratique extérieure de leurs cérémonies religieuses, les anniversaires qui revenoient fréquemment, rendirent Pluton beaucoup plus célèbre parmi eux.

* Voyez Fig. 1. Pluton Egyptien * une couronne rayonnante, & autour de son corps un serpent qui est quelquefois accompagné des signes du zodiaque; ce qui signifie sensiblement la durée d'un soleil, c'est-à-dire d'une année. Et si l'auteur des Saturnales a prétendu que Pluton, & bien d'autres dieux, n'étoient originairement autre chose que le soleil, on voit ici combien il avoit raison de le penser, puisque Jupiter Ammon, Neptune, & Pluton ne sont dans la vérité que le symbole d'une année solaire, diversifié selon les circonstances. On ne perdit pas tout-à-fait de vûe l'unité de leur origine en les personifiant: car on en fit trois freres qui avoient, disoit-on, partagé entre-eux l'empire du monde. Le souvenir du partage de là terre entre Cham & ses deux freres a pu aider cette attribution, ou faciliter du moins parmi les peuples la réception de cette fable.

Cham ou Hammon étant communément appellé *dieu Jehov*, Jehov - Am-

son, la ville de Thèbes où il avoit fait LA NAIS-
 son plus long séjour, & qu'on nommoit SANCE DES
 anciennement le *séjour d'Ammon*^a, fut DIEUX.
 ar la suite appelée la *ville de Dieu*^b.

^a *Ammon-no.*
^b *Diospolis.*

Ce mot Jehov, dans l'usage primitif, signifioit le *pere de la vie*, l'*Etre suprême*. Les Grecs le rendirent par celui de *Zeus* ou de *Dios* (a); & les Romains par celui de *Deus*: tous noms dont le sens est le même, si ce n'est aussi le même son, varié selon la prononciation des peuples. Ils y joignoient quelquefois le nom de *Pere*, qui n'en étoit que l'interprétation, & appelloient *Diospiter* ou *Jov-piter*. Les respects & les adorations qu'on adreffoit au pere de la vie ne devinrent criminels que quand ce titre incommunicable eût été appliqué au soleil, & à un homme qu'on se figura y avoir été transporté pour gouverner le genre humain. L'Ammon confondu par un amour plein de stupidité avec Dieu & avec Osiris ou l'astre modérateur des saisons, devint le célèbre *Jov-Ammon*, ou le *Jupiter-Ammon*, & fut toujours en possession des premiers honneurs, après que les autres symboles eurent été convertis de même en autant de

(a) Ils changèrent quelquefois ce mot en celui de *Ζῆν*, qui vient de *Ζῆν* & *Ζῆν* « vivre ». C'est toujours le même sens.

LE CIEL personnages célestes & de divinités puil-
 POETIQUE. fantes. La raison de cette prééminence est
 fondée sur ce qu'ils attachèrent l'idée de
 ce fondateur de leur colonie au plus brillant
 de tous leurs symboles, je veux dire, à leur
 Osiris.

I I I.

Isis, la Reine du ciel.

Après le roi symbolique, ou le caractè-
 re du soleil, les Egyptiens n'avoient
 point de marque qui parût plus fréquem-
 ment dans leurs assemblées que l'Isis, sym-
 bole de la terre, ou plutôt l'affiche des fê-
 tes successivement désignées par les pro-
 ductions de la terre dans chaque saison.
 Un croissant de lune ou une face pleine,
 posée sur la tête d'Isis, ou autrement, pou-
 voit, comme nous l'avons vû, annoncer
 une néoménie, ou la fête du milieu du
 mois de la saison, des semailles, de la
 moisson ou de telle autre partie de l'an-
 née, selon qu'on y joignoit le symbole
 d'une saison ou d'une production parti-
 culière, & propre à un certain tems de
 l'année. Cette écriture n'étoit pas unifor-
 me. Les ministres de quelques cantons
 affectoient d'écrire différemment des au-
 tres; & au lieu d'exprimer la néoménie,

u les autres parties du mois par la figure LA THÉO-
 e la lune dans telle ou telle phase, ils GONIE.
 choisirent, pour symbole de cet astre, l'a-
 nimal qui voit dans les ténébres, & qui fait
 ses courses durant la nuit: c'est le chat. *Vû
 le profil, il marquoit peut-être le croif-
 sant: vû de face, il signifioit la pleine lune.
 Cette figure se mettoit quelquefois sur la
 tête d'Isis plus communément au haut du
 sistre, qui étoit un petit cerceau de métal
 traversé par des verges de fer, & servant
 dans les fêtes à marquer par une certaine
 cadence la justesse de la danse & du
 chant*. Cet instrument de joie étoit donc
 le symbole des fêtes: & placé dans la
 main d'une Isis qui portoit les marques
 de telle ou telle saison, il annonçoit la
 solemnité particulière à cette saison.

* Plutarch.
 de Isid. &
 Osir.

Le chat,
 Le sistre.

* Voyez Fig. 1.
 Planc. XVI.

Les Egyptiens accoûtumés à voir dans
 leurs assemblées ces figures d'Isis qu'on
 continuoit à montrer cérémonieusement &
 pour la forme, sans se mettre en peine du
 sens; donnèrent, en cherchant l'origine de
 cette femme, dans le même égarement qui
 leur avoit fait prendre le gouverneur de la
 terre le symbole du soleil pour Ammon
 leur pere commun. Isis fut regardée com-
 me sa femme: elle participa aux titres du
 mari, & étant devenue dans leur esprit
 une personne réelle, & une puissance

LÈ CIEL importante, ils l'invoquèrent avec confiance : ils la nommèrent honorablement la Dame, la Reine, la Gouvernante, la Meré commune, la Reine du ciel & de la terre.

Les instrumens & les parures d'Isis n'étant plus que des décorations d'un ancien usage dont on avoit négligé le sens & le juste arrangement depuis l'invention de l'écriture courante : on les prit pour des monumens historiques des secours qu'Isis avoit procurés au genre humain. Chaque signe, chaque attribut, & le nombre n'en étoit pas petit, donna lieu à autant d'histoires, ou plutôt de contes frivoles. Plutarque ne peut rapporter ces historiettes sans perdre patience, ou sans en rougir. Il ne s'en tire, pour l'ordinaire, qu'en y cherchant quelque moralité ennuyeuse, ou une physique fort inutile, & plus communément encore quelque allégorie forcée.

Ce qui séduisit le plus les Egyptiens, frappés des atours singuliers de cette femme toujours présente dans leurs assemblées, ce fut l'union fréquente d'un croissant ou d'un plein de lune, avec les parures de sa tête. Ils en prirent occasion de publier que la femme d'Osiris, la mere commune des Egyptiens, avoit la lune

pour demeure. Les fêtes du Très-haut LATITO-
n'avoient été fixées à la néoménie ou au GONIE.
plein, ou à telle autre partie du décours,
que parce que ces phases étoient une in-
diction naturelle, & un moyen aisé de
rassembler les peuples en un jour convenu
& très-publiquement affiché. Ils perdi-
rent de vûe l'Être adorable, unique objet
de ces fêtes : ils les crurent consacrées à
la lune elle-même, & à cette femme ima-
ginaire qu'ils y croyoient résidente, &
fort attentive à leurs besoins. Il n'y avoit
pas jusqu'aux taches de la lune, qui par
une fausse apparence de visage humain ne
servît à fortifier leur illusion.

On voit aisément que comme l'Osiris ;
diversifié selon le besoin des significations
a donné lieu d'imaginer un homme de-
venu gouverneur du soleil, un autre de
la mer, & un troisième des enfers ; de
même Isis diversément parée, & ayant
des attributs dont les uns avoient rapport
au cours de la lune, les autres aux pro-
ductions des saisons, pour diversifier les
annonces des fêtes, donna occasion d'i-
maginer autant de déesses, soit célestes,
soit terrestres, ou même infernales, qu'Isis
changeoit de figure & de nom. Quand
Isis portoit sur sa tête, ou autrement, les
marques ordinaires de l'astre qui éclaire

LE CIEL la nuit, on la regardoit comme la femme POETIQUE. d'Osiris, & on l'appelloit la Reine du ciel. On en fit ainsi une divinité du premier ordre. Ensuite autant il y avoit d'Isis, ou d'indictions particulières à chaque mois, & peut-être spécialement chéries dans certains cantons, parce que les fêtes qu'elles annonçoient y étoient plus célèbres qu'ailleurs, on en fit autant de déesses subalternes. Un ou deux exemples suffiront d'abord pour rendre le principe intelligible, en attendant les détails qui acheveront de le prouver.

L'Isis ou la lune de Juin, qui en tenant un vase suspendu à son bras * avertissoit de faire bonne provision de grain roti, suivant l'usage de ces tems-là, & de tous les vivres nécessaires pour la longue durée du débordement, passa pour une nouvelle divinité, parce qu'elle portoit alors un nouveau nom. On la nommoit Calliope, qui signifie *provision de vivres* (a), ou *le grain préparé*. De même la lune ou l'indiction de la néoménie d'Octobre, qui annonçoit le dessèchement

(a) De קָלִי קָלִי *cali, tostum, grain roti*; & de קָלִי קָלִי *caliopéh, tostum pistoris, celui qui prépare la bouillie, le pain, ou d'autres viandes*; vient קָלִי קָלִי *caliopéh, tostum pistoris, la provision pour faire le pain, ou le gruau*. Quand David va trouver ses freres au camp, il leur porte une provision de grain roti, *cali*. 1. Reg. 17 : 27.

& qui avertissoit de remercier Dieu de LA THÉOLOGIE.
la délivrance des eaux, portoit par cette raison le nom de Némésis. On oublia la fonction de ce signe, & l'on en fit une troisième déesse. Le rapport qu'avoit son nom avec celui de la langue Gréque qui signifie *l'emportement & la vengeance*, fit imaginer aux Grecs que Némésis présidoit dans les enfers à la punition des coupables.

Avant que d'éclaircir plus au long les abus qu'on fit des affiches de chaque fête, continuons à indiquer les sources générales d'où sont sorties les divinités les plus bizarres & les opinions les plus monstrueuses.

I V.

Horus, l'établissement des loix. Mènes; fausseté de la chronologie Egyptienne.

La troisième clé usitée dans les annonces publiques étoit Horus, le fils bien-aimé d'Osiris & d'Isis *. Ce symbole des différens travaux de l'année en changeant de figure ou d'attributs & de noms, produisit à son tour un grand nombre d'autres dieux & de demi-dieux. Commençons par quelques-uns de ceux-ci. Les autres qui tiennent un rang plus dis-

* Voyez Fig. 2.
 Planche XIV.

LE CIEL tingué auront leur article à part. L'Horus POETIQUE, qui paroissoit à l'ouverture de l'année & au retour des vents de Nord, après l'entrée du soleil au cancer, étoit assis sur une aigle ou sur un épervier. Pour abrégier la peinture, on unissoit la tête de * *Planche X.* l'oiseau au corps d'Horus *. Comme cette figure avertissoit les habitans de l'arrivée des vents caniculaires qui faisoient croître les eaux, & du besoin de tenir leurs terrasses d'une hauteur convenable, on donnoit à Horus différents noms qui exprimoient cet avis. On l'appelloit Picus Ganiméde. & Ganiméde, dont le premier signifie la crête des eaux (a); le second signifie les terrasses d'une juste mesure (b). Cet Horus surnommé Ganiméde, & placé à côté du gouverneur Osiris, a donné lieu aux Grecs d'imaginer l'enlèvement d'un jeune chasseur par l'aigle de Jupiter.

En Juillèt, quand les plaines d'Egypte étoient inondées sous le signe du lion, & que les laboureurs étoient désœuvrés, ou tout au plus occupés à chanter & à se

(a) De פיקה *pikah*, affluere. Ezech. 47 : 2.

(b) De גנין *ganim*, septa, les clos, les jardins, les terrasses; & de מד *mad*, mensura, vient גנין מד *ganimad*, les terrasses de mesure, les terrasses suffisamment hautes. La plaine d'Egypte est naturellement unie. Les retrantes des habitans sont des levées faites de main d'hommes.

éjour de voir l'eau à sa hauteur, alors on LA THÉO-
 aignoit Horus jouant de la lire ou du GONIE.
 stre, à côté d'un lion apprivoisé. Ou bien
 paroïssoit comme nous l'avons vû Plan-
 che XI. couché & renversé sur un lion.
 Le travail durant le passage du soleil sous
 le signe du lion étoit comme mort & ren-
 versé, & on lui donnoit relativement à la
 figure le nom d'Orphée (a), qui signifie Orphées
 né ou mis à la renverse.

L'usage où l'on étoit de chanter alors,
 aute de pouvoir sortir & s'exercer, don-
 na lieu de faire pour ce tems de l'année
 les collections de chants qui en ont pris
 le nom d'hymnes d'Orphée. Le travail se
 animoit ensuite, ce qui donna lieu à la
 fable d'Orphée revenu des enfers.

L'Isis qui se voit à côté du lion devenu
 doux & traitable se nommoit Euridice (b)

(a) *אָרֶפֶּה* oreph, le dos, le derriere de la tête. Le même
 mot signifie à la renverse. Notre Vulgate a conservé dans
 le Pseaume 17 : 41, toute la simplicité de cette expres-
 sion : *inimicos meos dedisti mihi (oreph) dorsum*. Vous
 avez mis mes ennemis à la renverse.

(b) De *אֵרִי* eri lion, & de *דָּכָא* daca domté, vient
אֵרִידָכָא eridaca, le lion vaincu, le lion adouci. Com-
 ment se pourroit-il faire que le concours des noms de
 Calliope, d'Orphée, & d'Euridice, avec la figure du lion
 paisible dont nous rapportons trois monumens, Plan-
 che XI. n'eût point donné lieu à la fable d'Orphée, fils
 de Calliope, qui adouciroit les lions, & qui épousa
 Euridice? Il suit de-là que les histoires qu'on a voulu tirer
 des fables deviennent extrêmement suspectes. Si Janus
 avec ses deux têtes, & Picus avec sa tête d'épervier, ont

LE CIEL qui veut dire *le lion adouci*, les traverses
 POETIQUE. du signe du lion surmontées. La fable en a
 fait l'épouse d'Orphée.

Après cette longue inaction, le travail
 enfin *délivré des eaux*, sembloit renaître
 & commençoit l'arpentage des terres des-
 séchées : l'affiche en prit le nom de Moïse
 [Musée. ou de Musée, dont chacun connoît le
 sens.

Sur la fin de l'Automne les habitans
 débarrassés des travaux de la campagne
 fabriquoient à *la veillée* le fil & la toile de
lin, qui faisoient une de leurs principales
 richesses. L'Horus qui en faisoit l'annonce
 [Linus. prit de-là le nom de Linus (a), qui signifie
la veillée. Le nom en est demeuré à l'astre
 de la nuit, & à la matière même qu'on
 façonnoit à *la veillée*.

Horus changeant ainsi de nom & d'at-
 tribut, selon les opérations particulières à
 certaines saisons & à certains païs, a

passé pour deux princes qui avoient régné de compagnie
 & en bonne intelligence au Latium ; c'est parce que des
 Orientaux y ont porté les symboles de l'ouverture de
 l'année & des vents caniculaires qui l'accompagnoient.
 De même si Orphée a passé pour avoir chanté dans les
 montagnes de Thrace, adouci les lions de ce païs sauvage,
 & épousé une princesse de Thrace nommée Euridice, c'est
 parce que les symboles apportés en Thrace par des Voya-
 geurs qui étoient fidèles aux coutumes de leur païs, furent
 peu-à-peu personnifiés & convertis en autant d'histoires
 merveilleuses.

(a) *lyn*, veiller.

visiblement fait naître les contes de Li- LA THÉO-
 nus, de Musée, d'Orphée, de Picus, de GONIE.
 Ganiméde, & de bien d'autres prétendus
 héros ou législateurs, dont il est inutile
 après cela de vouloir fixer la chronologie
 & la demeure.

C'est déjà un profit de s'épargner des
 recherches inutiles. Mais nous trouvons
 ici un avantage beaucoup plus grand, qui
 est de découvrir la fausseté & le ridicule
 des commencemens de l'histoire Egy-
 ptienne, dont les Déistes se plaisent à
 opposer la longue durée à la nouveauté
 du monde, & au petit nombre des généra-
 tions que nous trouvons dans l'écriture.
 Non seulement tous ces dieux & demi-
 dieux que les Egyptiens font régner dans
 une antiquité fort reculée sont des idées
 absurdes & provenues de l'abus de leurs
 hiéroglyphes; mais même leurs premiers
 rois, ceux qu'on trouve uniformément
 à la tête des catalogues de toutes leurs
 dynasties, sont visiblement les principales
 clés de leur ancienne écriture, prises pour
 des monumens historiques. En voici une
 première preuve.

Le travail des champs ne recommen-
 çant en Egypte que quand le Nil avoit
 quitté la plaine, on donnoit par cette
 raison à l'affiche du labourage le nom

LE CIEL de Musée, (délivré des eaux) & nous POETIQUE. verrons, quand il en fera tems, qu'on donnoit pour le même sujet le nom de Muses aux neuf lunes durant lesquelles Horus-Apollon, ou le labourage, continuoit ses exercices.

La coûtume où l'on étoit d'annoncer les divers réglemens de police, & les opérations de chaque saison par les diverses attitudes du fils d'Osiris, le faisoit communément nommer *Ménès* (a), c'est-à-dire, *la règle du peuple*, ou *le législateur*. Les Egyptiens réalisant encore ce nouveau titre, se mirent dans l'esprit que Ménès avoit été leur législateur, l'auteur de leur police, l'instituteur de leur année & de leurs loix. En conséquence ils mirent ce fondateur imaginaire à la tête de toutes les listes des rois de leurs différens cantons. Comme ils le croyoient très-légitimement provenu du mariage d'Osiris ou Ammon & d'Isis, ils le nommoient tantôt Chemmis*, ou le fils de Cham; tantôt Osiris le jeune †, ou simplement Osiris. Souvent ils réunissoient les noms du pere & du fils en un seul, & le nommoient* Ménosiris. Plus communément on l'appelloit Menon, ou Memnon, Menophis, ou Mnevis,

* Plutarch.
de Isis.

† Ibid.

* Ibid.

(a) De מנח *manah*, nombrer, régler, ordonner.

lon les divers accens des Provinces. Ce LA THÉO-
 nom, qui signifioit proprement *le calen-* GONIE.
rier ou la *régle du peuple*, s'est conservé
 chez les Arabes, chez les Phéniciens, chez
 les Grecs, & chez les Romains, dans la
 plupart des noms (a) qui ont rapport à la
 suite des mois, aux images & représen-
 tations qu'on y exposoit de mois en mois
 dans l'assemblée des peuples, & aux prê-
 tres qui portoient ces symboles en cé-
 rémonie.

Le fils d'Osiris, ou l'enfant symboli-
 que, ainsi changé par l'opinion des Egy-
 tiens en un prince qui avoit le premier
 ordonné leurs colonies, ne fut plus un
 dieu employé dans leurs fêtes à leur
 marquer la suite des opérations de la
 société, dont ils étoient suffisamment in-
 struits par la coutume & par le secours de
 l'écriture courante. Il devint lui-même
 objet des fêtes : on crut qu'il n'y paroif-
 oit que pour recevoir des respects &

(a) μὲνη *Méné Luna. μῆνες Ménès, Menses. Men-
 ura. νεομηνία, Neomenia, nova luna.* Manah & Ma-
 nach en Hébreu & en Arabe signifient compter, ordon-
 ner, sacrifier, & célébrer. *Almanach* calendrier. *Ménades*
 celles qui porroient dans les fêtes les figures des dieux.
 Le mot *Mante* signifioit d'abord les fêtes & les images,
 c'est-à-dire les annonces, ou les marques des fêtes : ensuite
 il a signifié les convulsions & les extravagances que ces
 fêtes introduisirent ; parce qu'on en avoit conservé &
 écrit les formules, les gestes, & tout le cérémonial sans
 en comprendre le sens.

LE CIEL des témoignages de reconnoissance. C
 POETIQUE. qu'on disoit de lui comme signe, devin
 la matière d'autant d'éloges & de ré
 cits. On y chantoit le fils de Jehov, *le fil*
par excellence, l'enfant auteur de tout
bien, liber pater, l'inventeur des loix
 l'instituteur des sacrifices & des fêtes. E
 c'est parce qu'on n'avoit pû oublier l
 rapport étroit qu'avoient les figures d'Isis
 & d'Horus avec les réglemens des sacri
 fices, des réjouissances publiques, & de
 opérations du labourage, que ces pré
 tendus dieux furent honorés dans des so
 lemmités qu'on appelloit par-tout l
législation, la promulgation des loix, le
réglemens de la société (a).

Il n'y a personne qui ne sente la justesse
 du motif qui fit donner le nom de Moïse
 ou de Musée, à l'annonce du renouvelle
 ment du labourage. Ce mot qui signi
 fioit *le dessèchement*, faisoit partie du ca
 lendrier : c'étoit le précis d'une ordon
 nance de police. Il revenoit tous les ans
 dans la bouche du peuple après la ren
 trée du fleuve dans ses bords. Ce n'étoit
 donc pas le nom d'un homme. Mais si
 Ménès & Musée ne sont qu'une même
 chose, s'ils ne sont que les noms de la
 même enseigne, que devient alors le

(a) θερμοι, θερμοφορια,

remier roi d'Egypte, le fondement de LA THÉO-
 ur histoire ? Il perd en ce moment toute GONIE.
 réalité. Deux des plus savans hommes
 e l'antiquité, Eusebe dans sa Prépara-
 on * Evangelique, & Saint Clément * L. 13. c. 12.
 ans son Exhortation aux Gentils, nous
 nt aidé à démêler au juste ce que c'est
 ue le célèbre Ménès, en nous conservant
 ancienne formule par laquelle on excitoit
 es initiés dans les mystères à prendre des
 entimens de religion, & à aimer le travail.
 Les leçons de conduite qu'on y donne sont
 adressées à l'entendement humain, au tra-
 ail même. Il y est appellé *fils de l'astre du*
jour, parce que le labourage ne peut rien
 ans le soleil. Il y est appellé Musée, parce
 qu'en Egypte, d'où venoit cette formule,
 le labourage ne recommençoit ses opéra-
 tions qu'après la retraite des eaux. Enfin
 il y est surnommé Ménès (a), c'est-à-dire,
 la règle du peuple. Ainsi ce prétendu
 fondateur de la monarchie Egyptienne
 n'a pas plus de réalité qu'Osiris son pere,
 ancien caractère du soleil, & que Musée
 autre caractère du retour de la culture des
 terres & du travail des semailles.

(a) σὺ δ' ἄκχε φαεσφόρου ἔγχε Μηνίς

Μισαῖε, écoute ô Ménès Musée, fils de l'astre du jour:

Il seroit plus littéral de traduire : ô Musée, enfant de la
 lune, &c. Il en résulte toujours que le fils d'Isis, qui est
 Ménès, est le même que Musée, Or Musée est un symbole,

Anubis, Thot, Esculape.

La fausseté de l'ancienne histoire d'egypte achève de se démontrer par l'abus qu'ils firent encore de la quatrième & de leur écriture symbolique. C'étoit une figure d'homme portant une tête de chien assez souvent avec une perche entortillée d'un ou de deux serpens. L'avis de sauver, & d'être attentif à la profondeur du débordement, pour régler le labour & pour s'assurer la vie & la subsistance, voit le sens de l'affiche qu'on mettoit dans l'assemblée au lever de la canicule. Les noms qu'on donnoit à cette affiche étoient *Anubis l'aboyeur, le donneur d'avis, Tahaut le chien, ou Esculape, l'homme chien (a)*. C'étoit toujours le même sens ou la même annonce : mais c'étoient trois noms pour un. C'en fut assez pour en tirer trois personnages de leur histoire, dont la chronologie va encore s'allonger & fournir des armes puissantes contre la Religion Chrétienne. Ils font régner le demi-dieu Anubis avant Ménès, sans

(a) D = אִישׁ אִישׁ aish homme, & de כָּלֵב caleph chien est venu אִישׁ כָּלֵב escaleph, l'homme chien. Les Grecs l'appelloient ἄστρος κύνων, l'astre chien.

vous dire où. Ils font de Thot ou Thaa-
t; fils de Ménès, leur second roi d'E-
gpte. Ils en font le conseiller de Ménès.
I lui attribuent l'introduction des let-
tes, l'invention de la musique & de la
ense, avec quantité d'autres belles dé-
ouvertes : ce qui est fondé sur ce que la
cnicule ouvroit l'année, ramenoit une
ouvelle suite de fêtes, & paroïssoit à
tête de toutes les lettres ou figures
mboliques qui exprimoient l'ordre an-
uel. Quoiqu'Esculape ne fût encore que
signe de l'étoile caniculaire, les Egy-
iens en firent un troisième roi qui
étoit appliqué à procurer le salut de ses
jets en étudiant la médecine : idée pro-
venue du salut ou de la conservation de
vie qu'exprimoit le serpent entortillé
tour de la mesure du Nil. Telle est
origine du serpent d'Epidaure, & la
aison fort simple qui a toujours retenu
serpent auprès du dieu de la Médecine
e, à laquelle ni l'homme ni l'animal
avoient originairement aucun rapport.
lusieurs historiens cités par le Cheva-
er Marsham dans sa règle des tems*,
tribuoient l'invention des lettres à Es-
ulape, aussi-bien qu'à Tahaut. C'étoit
endre justice, puisque l'un n'est point
ifférent de l'autre. Marsham qui a pour

* *Chronicles*
canon.

LE CIEL ces contes Egyptiens plus d'estime &
POETIQUE. prédilection que pour la Sainte Ecriture
 se fâche tout de bon contre ceux qui c
 ainsi confondu les choses & altéré l'
 stoire, en attribuant à Esculape l'inve
 tion qui fait la gloire de Thot. Il r
 commode cela le mieux qu'il peut. M
 les moyens de conciliation étoient ici fo
 superflus, puisque l'Esculape ou *l'homm*
chien, & le Tahaut, ou la canicul
 n'étoient, comme Anubis, que les no
 d'une figure qu'on mettoit dans l'asse
 blée du peuple pour l'avertir qu'on voy
 paroître l'étoile dont le lever seroit bie
 tôt suivi du débordement.

La quatrième clé de l'écriture symb
 lique a produit encore d'autres perso
 nages qui viendront à leur tour : & to
 tes les quatre conjointement, ont don
 naissance à des essains de dieux, par
 lesquels nous ferons choix des plus cé
 bres, de ceux que nos peres ont adoré
 non seulement parce que nous avons to
 jours entendu parler de ces dieux s
 pouvoir en démêler l'origine ; mais s
 tout, parce que les mêmes faits qui ne
 aident à les démasquer, rendent un
 moignage perpétuel à la vérité de la rév
 lation.

VI.

*La propagation des dieux Egyptiens.
Progrès de l'idolâtrie.*

(Après avoir trouvé dans l'abus des figures symboliques prises pour des objets réels, l'origine des habitans que l'Egypte a imaginés & placés dans le ciel, il se trouve encore que les dieux des autres nations les plus célèbres, & les autres superstitions dont nous n'avons point parlé, soient une propagation sensible des idées & des pratiques Egyptiennes; la facilité de rappeler tant d'égaremens à un principe fort simple, fera voir de nouveau la justesse du principe, quoique dès-à-présent il paroisse suffisamment démontré.

Mais est-il si aisé de prouver que les Phéniciens, les Syriens, les Grecs, & tous les Occidentaux dont nous connoissons les dieux, ayent été les copistes des Egyptiens? Ceux-ci voyageoient peu. Contens pour l'ordinaire de l'abondance dont ils jouissoient chez eux, ils se pouvoient passer des étrangers (a), & n'alloient pas chercher ailleurs ce qu'ils re-

(a) *Terra suis contenta bonis, non indigna mercis.*
Pharfal, l. 8.

LE CIEL cueilloient sans peine dans leur propre
 POETIQUE. païs. Par cette raison ils paroîtront propres
 propres à servir de modèles aux autres
 peuples, ou à leur communiquer leurs
 opinions. C'est cependant l'Egypte qui
 a répandu parmi nous l'idolâtrie & les
 superstitions. Commençons par examiner
 quel a été le moyen de communication
 nous verrons ensuite les progrès du mal.

V I I.

*Les dieux d'Egypte communiqués à l'Asie
 & à l'Europe par les Phéniciens.*

L'Egypte a toujours été, & est encore
 le païs du monde le plus fertile. La récolte
 presque certaine, & ordinairement
 supérieure de beaucoup aux besoins des
 habitans, donnoit lieu d'y faire d'amples
 amas de blé qui étoient la ressource des
 Arabes, des Chananéens, des Syriens
 & des Grecs dans les années stériles. Les
 voyageurs que le besoin ou la curiosité
 conduisoit, mais sur-tout les Phéniciens
 qui n'occupoient qu'une petite côte maritime
 auprès du Liban, & qui n'avoient
 point de grenier plus sûr que l'Egypte
 étoient tous également frappés de la
 police qui régnoit dans ce beau païs, de l'a
 caractère paisible des habitans, de l'a
 mystérieux





L'Armée des Cieux.

Gravé par J.P. Le Bas rue de la Harpe à Paris vis à vis la rue Percée.
 1. La source du Nil, du Cab. de St. Germ. 2. Les trois Clés de l'écriture antique à la manière des Egyptiens. 3. Les cinq princes de l'écriture antique à la manière des Grecs savoir un roi, une mère féconde, un enfant cheri, un messager. Symbole de la Canicule, et un épervier. Symbole du vent chésien.

mystérieux des cérémonies & des fêtes LA THÉO-
 qu'on y célébroit avec grand appareil ; & GONIE.
 enfin de l'abondance qu'ils regardoient
 comme miraculeuse dans un pays où il
 ne pleuvoit pas. L'idée qu'ils avoient de
 ce fleuve dont la source demeurait incon-
 nue, & dont les débordemens leur pa-
 roissoient contraires à l'ordre commun de
 la nature, leur faisoit dire que Dieu lui-
 même verfoit sur l'Egypte ces eaux bien-
 faisantes (a). Les Egyptiens peignoient
 cette merveille par la figure de Dieu,
 c'est-à-dire par un soleil, de la bouche
 duquel il sort un fleuve (b), & les étran-
 gers comme les Egyptiens publioient par-
 tout qu'une félicité si singulière étoit la
 récompense de la piété des habitans. Peut-
 être même les Syriens & les Chananéens

* Voyez Fig. 13
 Planche XIV,

(a) *Διὸς ποταμὸς*, *fluvius à Deo missus*.
 dyfl. 4 v. 581. Voyez Fig. 1. Planche XIV.

(b) C'est la raison pour laquelle ils donnoient à Dieu
 et au soleil entr'autres titres celui de פִּי הַיָּם *phé ob pié-*
phé, qui signifie *la bouche de Ob*, c'est-à-dire ;
source du débordement, des deux mots פִּי *phé os*,
bouche, & de אֵב *ob*, l'enflure, le débordement.
 C'est l'ancien nom qu'ils donnoient au Nil sorti de ses
 bords, comme nous le démontrerons dans la fable d'An-
 tomède & de Niobée. Peut-être cette figure rayonnante
 qui verse un fleuve de sa bouche, n'étoit-elle qu'un Osiris
 qu'on plaçoit en Juin dans l'assemblée du peuple, pour
 signifier l'annonce ou l'avis du débordement. Cette écriture
 eût pu faire naître par la suite des opinions singulières sur
 l'origine du Nil, quoiqu'il provienne de la pluie comme
 tous les autres fleuves.

LE CIEL ont-ils tout d'abord reçu des Egyptiens
 POETIQUE. & mis en usage parmi eux l'écriture sym-
 bolique. L'introduction de l'écriture vul-
 gaire leur en aura fait perdre l'intelli-
 gence sans en supprimer les figures : en
 sorte que ces symboles étant toujours de
 cérémonie & exposés publiquement dans
 les fêtes, chacun y attacha l'idée ou
 l'histoire qui lui parut la plus vraisem-
 blable. L'Egypte fut ainsi la coupe où
 étoit le poison de l'idolâtrie ; & les Phé-
 niciens sont ceux qui, en voyageant par
 tout, ont présenté cette coupe funeste
 à la plûpart des nations de l'Occident
 C'est même la raison pourquoi les noms
 des dieux & les termes usités dans les
 fêtes payennes ont un rapport si sensi-
 ble à la langue Phénicienne. Assurément
 on parloit en Egypte une langue diffé-
 rente de celle du país de Chanaan
 & quoique le fond des deux langues pût
 être le même, comme on en a diverses
 preuves, elles étoient peut-être plus éloi-
 gnées l'une de l'autre dans leurs termi-
 naisons & dans leurs tours, que ne le sont
 les langues Espagnole, Française, & Ita-
 lienne dont le fond est le même. Mais les
 Phéniciens en transportant sur toutes les
 côtes de la Méditerranée les cérémonies
 Egyptiennes, en ont traduit en leur lan-

Pourquoi
 les noms des
 dieux ont rap-
 port à la lan-
 gue Phéni-
 cienne.

gue la plûpart des termes. Par ce moyen nous y retrouvons encore un sens conforme à l'intention des premiers instituteurs. Or ce sens se trouve presque toujours étroitement lié avec les réglemens de la société. Au contraire le sens de ces mots n'a aucun rapport ni à des dieux, ni à des déesses. Nous sommes donc dans le chemin du vrai, & nous ferons bien de ne point quitter cette route.

Les voyageurs & les marchands étoient infailliblement frappés dans leur séjour en Egypte de l'extérieur des fêtes & de l'abondance qui en paroïsoit être le fruit. Ils ne rapportoient pas chez eux cette multitude de symboles & de pratiques où ils ne comprenoient rien. Mais ils ne manquoient guères de regarder avec vénération les trois ou quatre symboles principaux que les Egyptiens honoroient comme des puissances bien-faisantes, & comme les auteurs de tout le bien qui leur arriyoit.

Le gouverneur, la femme, l'enfant, & le messager, ou le donneur d'avis, paroissant toujours, quoiqu'avec variété dans toutes les fêtes; les étrangers s'accoutumèrent sur-tout à ces trois ou quatre objets les plus distingués de tout le culte; & les Phéniciens qu'un besoin per-

LE CIEL
POETIQUE.

pétuel ramenoit dans le port du Phare ; furent les premiers à mettre en œuvre chez eux le même cérémonial , & à célébrer les mêmes fêtes. Le cercle ou le soleil accompagné de serpens , ou de feuillages , ou de grandes aîles , pour peindre l'esprit moteur de toutes choses , maître de l'air , dispensateur des saisons & des récoltes ; quoique toujours placé au-dessus des plus beaux symboles , attiroit moins les yeux que la brillante figure du gouverneur de la terre , ou que les diverses parures qu'on donnoit à la mere , & au fils bien-aimé. Rien ne contribua davantage à humaniser l'idée de Dieu , si cela se peut dire , ou plutôt à faire rapporter le culte & les adorations à des êtres semblables à nous.

V I I I.

*Le Roi , la Reine du ciel , & l'armée
des cieux.*

Les étrangers ne firent pas de grandes enquêtes sur la vie & les gestes de cet Ammon que le peuple Egyptien confondoit avec Osiris. L'idée qui leur demeurait dans l'esprit en voyant cet homme , symbole du soleil , est qu'il étoit le roi ;

e maître du ciel, le pere de tout bien- LA THÉO-
 Et si ce symbole a fait partie de l'ancienne GONIE.
 écriture des Chananéens, il n'est pas sur-
 prenant que devenu dieu dans leur opi-
 nion, il ait été communiqué aux autres
 peuples sans aucun rapport à Osiris ou à
 Ammon qui étoient des appellations par-
 ticulières à l'Egypte.

L'Isis qui étoit souvent à côté du grand
 roi, pour signifier les fêtes de chaque
 saison, avoit l'air & le nom d'une fem-
 me. Ses diverses couronnes étoient les
 parures d'une reine. Horus leur fils bien-
 aimé acquéroit autant de noms qu'il avoit
 d'habits & de figures. Ils en formèrent
 autant de personnages qui étoient à la
 suite du roi, & lui faisoient cortége. Les
 voyageurs ne reportèrent chez eux rien
 de plus uniforme que les figures & le
 culte du roi & de la reine du ciel, suivis
 de leur nombreuse cour. Les rois mar-
 choient ainsi toujourns accompagnés de
 la reine & d'une armée ou d'une suite
 d'amis & de gardes qu'on appelloit
l'armée.

Telle est l'origine de ce culte du roi ;
 de la reine, & de l'armée des cieus contre
 lequel toute la loi de Moïse & les Pro-
 phètes avertissent si souvent les Hébreux
 de se précautionner. Cette armée des

LE CIEL cieux qu'on appelloit *seba* (a), ou *Jaba*,
 POETIQUE. a donné le nom à l'idolâtrie des Sabiens
 qui étoit universelle dans l'Arabie, dans
 la Phénicie, & chez tous les peuples de
 Syrie; si même elle n'est devenue celle de
 presque toute la terre, quoiqu'avec des
 changemens toujourn nouveaux d'une con-
 trée à l'autre.

IX.

Moloch, Baal, Adonis, & Achad.

Le dieu, ou plutôt la figure du soleil,
 que les Egyptiens appelloient *Osiris*, ou
 le gouverneur de la terre, prit ailleurs un
 autre nom. Les peuples d'Orient qui l'a-
 voient adopté, & qui regardoient leurs
 avantages temporels comme le fruit évi-
 dent de cette dévotion, l'appellèrent les
 uns *Moloch*, ou *Melchom* (b), c'est-à-dire
 le roi; les autres *Baal*, ou *Adonai*, ou
Adonis, ou *Hero* (c), tous noms qui

(a) צבא *tséba*, exercitus. Voyez l'histoire du Sabia-
 nisme. *Mammonid. dux dubitantium.*

(b) מלך *malac* ou *melec*.

(c) Voyez le nom de *Hero* en ce sens dans l'interpré-
 tation de l'obélisque de Rameffes, par Ammian Marcel-
 lin, ou dans la règle des tems de Marsham. De ce *hero*,
 les Latins ont fait *herus* & *hera*, le seigneur, la dame.
 Les Philistins le nommoient le seigneur des hommes,
marnas, du mot *maran*, qui signifie le maître, & de
as, qui signifie l'homme. Ce qui revient au sens de
 noms qui précèdent.

signifient le *seigneur*. D'autres le nom-
moient Achad (a), ce que les vieux habi-
tans du Latium ont rendu par *sol*, l'*uni-
que* : d'autres enfin Baalshamaïm, ou Bel-
samen (b), le *seigneur des cieux*. Mais
c'étoit toujours le soleil que ces figures
de roi, & ces noms signifioient immé-
diatement, plutôt que l'Etre tout-puif-
sant, que ces peuples perdoient de vûe,
ou confondoient avec le soleil. Ainsi l'at-
tribution qu'ils faisoient au soleil du gou-
vernement du monde & d'une fécondité
universelle, étoit un culte plein d'injusti-
ce & d'impiété, toujours réprouvé par
l'écriture.

La grande dévotion par laquelle on
honoroit la puissance de cet astre méta-
morphosé en roi du ciel, étoit de péné-
trer de toute la force de ses feux les enfans
qu'on vouloit lui consacrer par une es-
pèce de purification imaginaire qu'on
croyoit utile à leur santé. C'est dans cette
vûe qu'on les faisoit passer entre deux
grands feux allumés devant Moloch. On
confondit par la suite le culte de cette idole

Honneurs
rendus à Mo-
loch.

(a) אַחַד achad, unicus, & par une prononciation
adoucie, adad, un, l'unique, le seul. Les anciens rois
de Syrie qui se disoient ses enfans, prenoient le nom de
Benadad, fils de dieu. Voyez Macrob. Saturnal. lib. 1.
cap. 24.

(b) כַּל שָׁמַיִם Dominus caelorum.

LE CIEL avec celui qu'on rendoit à Saturne : & POËTIQUE. l'usage étant d'offrir à Saturne des victimes humaines pour les raisons qu'il sera tems de déduire quand nous en ferons à son article , le culte de Moloch devint également sanguinaire ou cruel. On brûloit en son honneur les enfans qu'on avoit de trop , & dont on vouloit se défaire saintement en les consacrant à leur Dieu tutélaire pour le plus grand bien de la famille. Souvent même dans les occasions importantes , dans un péril éminent , c'étoit l'aîné , l'enfant bien-aimé qu'on devoit à Melchom. Rien de plus connu , ni de plus défendu dans les loix de Moïse. Cette pratique abominable a duré long-tems chez les Chanéens dans un lieu voisin de Jerusalem nommé *la Gehenne* , c'est-à-dire , *la vallée* de la famille de *Hennon* à qui ce lieu appartenoit anciennement. On l'appelloit aussi la vallée de *Thophet* , c'est-à-dire , la vallée du tambour ; parce qu'on y livroit les enfans à ces dévotions inhumaines , tandis que leurs freres & sœurs dansoient au son du tambour , pour ne pas entendre leurs cris.

X.

Le char du soleil, les équipages des Dieux.

Le fouët qu'on mettoit à la main d'Osiris, à la droite du Jupiter d'Héliopolis qui est le même, & à la droite du Jupiter de Syrie (a), qui n'en est point différent, faisoit évidemment de ce dieu le cocher ou le guide de l'année, des astres, & de toute la nature. L'idée de cocher n'avoit alors rien de bas : c'étoit au contraire une fonction très-honorable dans l'antiquité que celle de gouverner un char. C'étoit l'exercice cheri des rois & des plus grands guerriers *. Les Grecs plus imaginatifs * V. l'Iliad. d'Hom. que les autres peuples, en adoptant la figure du soleil, ne se contentèrent pas de lui mettre un fouët à la main : mais au fouët qui étoit très-suffisant pour signifier la conduite de l'année dans l'ancienne écriture, ils ajoûtèrent un char, des chevaux pleins de feu, & un équipage complet *. Ils peignirent leur dieu soleil avec * V. Ovid. Métam. 2. une face rayonnante assis sur un char, &

(a) *Dextra elevata cum flagro in auriga modum.* Macrob. Saturnal. l. 1. c. 23. L'auteur nomme ce Jupiter, Assyrien. Mais Assyrien dans cet endroit est pour Syrien, comme on en peut juger par son nom d'Adad qui étoit le nom de Dieu en Syrie, & entroit dans le nom des rois de cette contrée, Benadad. La même méprise se trouve dans Virgile & dans Horace.

LE CIEL gouvernant, le fouët dans une main, & POETIQUE. les rênes dans l'autre, quatre chevaux ailés. Voilà Osiris ou Ammon fort embelli. Mais quoiqu'on lui ait ôté son air Egyptien, & qu'il acquière de nouveaux ornemens d'un païs à l'autre, il conserve le caractère de gouverneur : & au travers de cette pompe on reconnoît Osiris. Ce n'est toujourns que le signe du soleil, auquel ils joignent l'idée de la toute-puissance. Les Phéniciens le nommoient Hé- lion (a), le Très-haut. Les Grecs le nom- mèrent *Helios*. C'est toujourns le même nom, & le même blasphème.

Depuis que les Grecs eurent multiplié leurs dieux, comme les symboles qu'ils laissoient introduire chez eux sans en comprendre le sens, ils donnèrent à cha- cun de ces prétendus dieux un équipage à-peu-près semblable, pour leur procurer la facilité des transports, & le soutien de leur dignité. Ils varièrent leurs ornemens, la livrée, & l'attelage selon la bienséance du rang & de l'état.

Le comble de toutes ces folies, & c'est une folie qui devint universelle, étoit non-seulement de confondre Dieu avec ce gouverneur des astres & de la terre,

(a) Ἥλιος ἡλίος, *Helios*; ὑπερίων, *Hyperion*.
le Très-haut.

c'est-à dire, avec le soleil ; mais même de LA THÉO-
 chercher parmi leurs héros ou leurs fon- GONIE.
 dateurs, ce roi devenu le conducteur de
 la nature. Ainsi les Egyptiens y trouvè-
 rent leur Ammon, les Syriens leur Bélus,
 les Crétois leur Astérius, les Arcadiens
 un autre Jupiter. (Ou plutôt ce Jéhov,
 parce qu'il avoit une forme humaine,
 passoit pour avoir été roi de tous les païs
 où son culte étoit reçu, quoiqu'il n'eût
 réellement vécu nulle-part, puisqu'il n'é-
 toit que le signe de la course du soleil.)

X I.

*Isis, Balsamina, Hammalta, la Reine du
 ciel, Aseroth, Astéroth, Aphrodité.*

La réception qu'on fit à Isis dans les
 païs étrangers ne fut pas moins favora-
 ble que celle qu'on avoit faite à Osiris.
 De femme représentative des productions
 de la terre selon les saisons & des fêtes
 que les saisons amènent, elle devint une
 femme réelle ; mais une femme incom-
 parable, une reine bien-faisante & la
 mere de l'abondance.

D'abord par droit de communauté elle
 eut part à tous les titres de son mari. On
 appelloit celui-ci Ammon : on la nomma

LE CIEL Ammonia. Il se nommoit Achad, Heros
POETIQUE. ou Herus, Baal, Moloch, & Belsamen:
 Isis fut en conséquence traitée de Achata
 ou Hecaté, *l'unique* ; d'Architis ^a, de
 Baaltis, Baalet, ou Belta ^b, ou Hera ^c,
la dame. Car tous ces noms reviennent
 au même sens. Par la même raison on
 l'honoroit des titres de Belsamina, *la reine*
du ciel, ou tout simplement du beau nom
 de Malchet, & Amalcta, *la reine*. On re-
 connoît à ces traits la Junon des Latins,
 & l'Hera ou *la dame*, celle qu'Homère
 & tous les poètes donnent pour épouse
 à Jupiter, & qui fit si mauvais ménage
 avec lui.

C'étoit anciennement un usage univer-
 sel de faire les sacrifices & les prières pu-
 bliques sur des éminences, & spéciale-
 ment dans de grands bois, pour mettre
 le peuple à couvert des ardeurs du soleil.
 Quand l'Isis qui indiquoit les fêtes, &
 dont les figures faisoient une des plus
 belles parties du cérémonial, en fut de-
 venue l'objet, & eut été regardée comme
 la dispensatrice des biens de la terre dont
 elle porte toujours les marques ; ses figu-
 res qui n'annonçoient que l'abondance
 & la joie devinrent les plus agréables au
 peuple toujours avide, toujours crédule
 sur cet article. Le faux sens qu'on donnoit

^a Macrob.
 Saturnal. l. 1.
 c. 21.

^b Plutarch.
 de Isid.

^c Ἥρα.

Ces figures les accrédita comme le plus LA THÉO-
 sûr moyen d'obtenir d'amples moissons. GONIE.
 Ces simulacres furent fêtés & placés dans
 les plus beaux bois. Le peuple courut en *Lucine, de*
 foule aux dévotions de l'aimable reine *lucus, grand*
 qui les combloit de biens. C'étoit elle, *bois.*
 sans doute, de qui ils tenoient tout. La
 fraîcheur & la beauté du lieu où elle étoit
 honorée ne faisoit pas moins d'impres-
 sion sur les assistans, que les parures de
 la déesse : & au lieu de l'appeller la reine
 du ciel, ils la nommoient souvent *la rei-*
ne des bois (a), ce qui se trouve plusieurs
 fois dans l'écriture : & c'est parce que la
 coutume de s'assembler dans des lieux
 environnés de grands bois étoit devenue
 une occasion d'idolâtrie, que la loi de
 Moïse défend de planter des bois pour y
 célébrer aucune fête. La coutume en étoit
 anciennement innocente & universelle,
 parce qu'on ne s'y assembloit que pour
 louer Dieu. Mais elle fut prohibée com-
 me une profession publique d'idolâtrie,

(a) De מלכת *malchet, regina* ; & de אשרות
asheroth, lucus. II. Paralipom. 33 : 3. d'où vient le mot
 Grec *ασαφα, lucus, bois sacré*. Les Latins ont fait de
lucus qui y répond leur *Lucina*, qui signifie exactement
la présidente des bois. Mais une petite équivoque, je veux
 dire le rapport du mot *Lucine* avec celui de *lux*, la fit in-
 voquer dans les couches, comme si elle se mêloit de faire
 arriver les enfans à la lumière, *Juno Lucina fer opera*
Terent.

LE CIEL lorsque le symbole des fêtes y eût été ho-
 POETIQUE. noré comme une reine bien-faisante, &
 dont le pouvoir se faisoit sentir dans le
 ciel, & sur la terre. Bientôt après elle
 acquit deux ou trois autres noms qui en-
 gendrèrent autant de nouvelles déesses,
 & celles-ci firent encore autant & plus
 de bruit dans le monde que la reine des
 bois.

*Astarté,
 Atergatis,
 Aphrodité.*

La faucille, les cornes du taureau ou
 de capricorne, la queue de poisson, &
 les autres parties du zodiaque qu'on unifia-
 soit à la figure pour désigner chaque sai-
 son, mais qu'on n'entendoit plus, por-
 toient les esprits à l'attente de la prospé-
 rité des troupeaux, à la richesse des mois-
 sons, ou de la pêche. C'est ce qu'elle sem-
 bloit promettre, & c'étoit-là l'objet des
 souhaits des peuples : elle devint donc la
 reine des troupeaux (Asteroth (a), le
 grand poisson, ou *reine des poissons* (Adir-
 dagat (b), & sur-tout *la dispensatrice de la*

(a) עֶשְׂתְרוֹת *hammalchet asteroth*. Judic. 2 : 13. &
 I. Reg. 31 : 10. Les armes de Saül furent suspendues par
 les Philistins dans le temple de la déesse des troupeaux
 Asteroth.

(b) De אָדִיר *adir*, *magnificus*; & de דָּג *dag*,
piscis, vient אֲדִירְדָגַת *adirdagath*, dont les Grecs ont
 fait Atergatis & Derceto. Lucien avoit vû cette figure;
 & Diodore de Sicile, *Biblioth. liv. 2*, nous la montre de
 même à Ascalon. τὸ μὲν προσώπου ἔχει γυναικῶς.

ertilité, *Appherudoth* (a), ou par excellen-
e la reine, *Amaltha*. Ces mots qui étoient
réquens dans la bouche des Phéniciens
tablis en Grèce, furent bien reçus comme
es dévotions & les figures d'Isis, que la
ompe & la joie des fêtes avoient accré-
itées. Les Grecs amollirent les sons de
es mots, & leur donnèrent le pli ou le
our de leur langue. La reine des trou-
eaux devint *Astarté* : la reine des pois-
ons devint *Atergatis* : & la mere des blés
evint l'*Aphrodité* des Cypriots & des
Grecs. Le nom d'*Appherudoth*, la mere
es moissons, converti en celui d'*Aphro-
lité*, n'étoit plus qu'un son vuide de
sens. Mais paroissant aux Grecs venir
d'un mot de leur langue (b), qui signifie

ὁ ἴ ἀλλὸ σέματα πᾶν ἰχθύος. *Faciem quidem habet
mulieris, omne reliquum corpus piscis.*

Desinit in piscem mulier formosa supernè.

(a) De אִמַּם *am mater, la mere*, & de אֶפְרוֹדִית *phero-
udoth, grana, les blés*, Joël 1 : 17. s'est formé *appheru-
loth, la mere des moissons*. De-là aussi le nom de la ri-
vière *Amphryse*.

(b) De ἄφρος, *écume*. Platon dans le *Cratyle* avoue
que bien des mots Grecs viennent des Barbares, c'est-
à-dire, des Orientaux. Il remarque ailleurs, de *Legibus
Dial.* 13. *épinom. pag.* 1012. *édit. Francofurt.* que le
nom de l'étoile du soir, qui est *aphrodité*, étoit venu de
Syrie ou de l'Orient, ce qui confirme parfaitement l'éty-
mologie que j'en ai donnée. Les Orientaux exprimoient
encore le même sens par le nom de *Britomartis* qui vient
de בְּרִית *berit, cibus*; & de מַרְתָּא *maras, domina, la
reine des blés*.

LE CIEL l'écume de la mer, ils fabriquèrent la
 POETIQUE. dessus la merveilleuse histoire de la déesse
 engendrée de l'écume de la mer, & for-
 tant tout à coup du sein de l'onde au
 grand étonnement des dieux & des hom-
 mes. Les philosophes cherchèrent ensuite
 dans les profondeurs de leurs connois-
 sances sur la génération du monde, des
 moyens d'expliquer le mystère de ce qui
 n'étoit qu'un jeu de mots, ou une allu-
 sion frivole du mot aphrodité à un terme
 de leur langue, qui n'y ressembloit que
 par le son (a).

Nous avons déjà remarqué que les scul-
 pteurs Grecs ne pouvoient souffrir sur la
 tête de leurs simulacres ces épouvantables
 cornes du taureau, ou du capricorne,
 qui caractérisoient le printems & l'hyver
 par les parties les plus remarquables de
 ces deux signes du zodiaque, & qui ser-
 voient de support tantôt à une, tantôt à
 trois bottes de légumes, ou à des ser-
 pens, ou à des épics, ou à d'autres mar-
 ques symboliques qu'on y ajoûtoit. Les
 inventeurs de ces figures, par l'union de
 plusieurs pièces abrégées & rapprochées,

(a) Voyez un exemple de ces sublimes spéculations
 dans un livre intitulé, *Telluris Theoria sacra*, de Thom.
 Burnet, qui prétend trouver dans l'écume, dont Vénus
 est née, les sédimens des poussières dont il se figure à la
 Cartésienne que la terre s'est formée peu-à-peu.

voient prétendu écrire ou donner au LA THÉO-
 euple des marques pour se régler : au GONIE.
 eu que les Grecs en imitant ou répétant
 es figures, se propofoient de plaire. Ils
 rent donc main basse sur les cornes, &
 ur tout l'attirail de cette étrange coëffu-
 e. Mais ils se gardèrent bien d'ôter à la
 éesse aucun de ses attributs. C'eût été
 n sacrilège d'une dangereuse conféquen-
 e : il n'y alloit pas moins que de la perte
 es moissons & de la mort de tous les
 etits des troupeaux. Ainsi fans lui faire
 erdre aucune de ses parures, on prit
 eulement soin de les arranger avec plus
 l'art & plus de goût.

Ils peignirent l'Amalcta, l'Aphrodité, La corne d'ab-
 a reine des moissons, embrassant de la bondance. La
 main gauche une longue corne de chèvre chèvre amal-
 dont ils faisoient sortir des épics, des lé- tée.
 gumes, & des fruits. De la droite elle
 tenoit une faucille ou quelque autre attri-
 but. Ils unissoient ainsi fans raison la mar-
 que de l'ouverture des moissons avec la
 corne de la chèvre sauvage qui signifioit
 anciennement la fin de toutes les recoltes,
 & l'entrée de l'hyver. Voilà donc l'ori-
 gine fort simple de la corne d'abondan-
 ce, & de la chèvre amaltée. Cette corne
 pour être toujourns pleine, comme elle
 en avoit visiblement le privilège, ne pou-

LE CIEL voit provenir que d'une chèvre qui e
 POETIQUE. rendu quelque service important. C
 imagina que cette chèvre avoit nourri J
 piter. Mais il en est du dieu comme
 la nourrice. L'un a aussi peu vécu q
 l'autre. Ce seul exemple est très-suffisa
 pour prouver que la plûpart des réc
 des poètes sont de petits contes fond
 sur de pareilles équivoques, & invent
 pour avoir quelque chose à dire sur d
 figures toujours présentes dans certain
 fêtes, & que l'on n'entendoit plus. C
 fit de toutes ces figures autant de di
 nités tutélaires. Chacun voulut avoir
 sienne. Les Syriens s'affectionnèrent à
 déesse des troupeaux, dont ils firent le
 Astarte. L'Aphrodité des Cypriots se mé
 par la suite de bien d'autres affaires qu
 de la maturité des moissons. Les habit
 de la côte de Sidon mirent leur pêche so
 la protection d'Atergatis, dont la figu
 devoit être de leur goût. Mais la vûe
 cet objet dans leur fête inspira aux pr
 tres de ces quartiers la dévotion de s'a
 stener de l'usage du poisson, & de se bo
 ner à celui du bœuf & de la volaille.

Les pêcheurs de Crète au lieu de don
 ner, comme les Syriens, la figure d'un poi
 son à l'Isis qui annonçoit la fête de
 grande pêche, paroissent lui avoir mis u

fût à la main ; d'où lui a pu venir par la LA THÉO-
 site le nom de Dictynne (a). Les figu- GONIE.
 s que le cérémonial avoit attachées
 séparablement à certaines fêtes , de-
 viennent ainsi les divinités chéries dans
 ces lieux où ces fêtes étoient célèbres : &
 on ne douta point qu'on ne leur fût
 spécialement redevable des avantages na-
 turels & particuliers au païs , au lieu d'en
 remercier la Providence qu'on ne connois-
 soit plus.

X I I.

Deio , Dione , Diane , Hecaté , Arthémise.

C'est de tout tems , & par toute terre ,
 que le petit peuple aime les équivoques
 & les jeux de mots. Si le changement de
 la figure a souvent fait plusieurs dieux
 d'un même symbole varié , la seule diver-
 sité des noms , ou même la différence de
 prononciation a souvent produit une
 semblable multiplicité. L'Isis prise pour
 la reine du ciel , ou pour la lune , se nom-
 moit Echét , Hecaté , ou Achaté ; l'uni-
 que , l'excellente (b). Chez quelques peu-

(a) De *δικτύα*, filèts. Ce qui a donné lieu à la fable
 de Dictynne , qui étant poursuivie , se sauva sous un amas
 de filèts.

(b) *Inter ignes luna minores.*

LE CIEL ples de Syrie le même symbole , par un
 POETIQUE. légère inflexion de nom , fut nommé
 Achot (a) , la sœur. Celle dont on avoit
 déjà fait la femme de Jéhov , ou du Soleil
 leil , ou de Jupiter (car jusqu'ici c'est
 la même chose) , devint aussi la sœur.

... Ego qua divum incedo regina Jovisq[ue]
 Et soror & conjux

Encore un peu de patience & nous
 verrons devenir fille du même Jupiter
 puis la mere de tous les dieux. Toute
 cette bigarrure d'états & de généalogie
 provient sensiblement de la diversité des
 attributs & des noms qu'on donnoit à
 le même symbole.

Nous avons appris de Diodore de Sicile ; & quand ce savant voyageur ne nous
 l'auroit pas dit , c'est une vérité qui se
 fait aisément appercevoir , que l'Isis Egyptienne
 est la même que la Cérés de Phénicie & de Sicile.
 C'est le symbole de la terre : c'est la terre elle-même , la nourrice ,
 la mere des vivans. En Syrie & dans
 l'Ionie on la nommoit encore Dei , ou
 Deio , ou Deione (b) , l'abondance , ou
 Rhoëa (c) , la mere de l'abondance , celle

(a) אַחֹת achot , soror.

(b) דֵּי dei , sufficientia. Δείω Δημήτηρ.

(c) De רַחַב rahah , pascere ; רֹהֵה , pascens.

nous donne la nourriture ; ou bien DÉ-LATHÉON
 rter, la suffisance de pluie (a), parce qu'elle
 de la pluie qui n'opère rien immédia-
 ment sur l'Égypte, est ailleurs la cause
 ordinaire de la fertilité. Tels sont les
 noms que toute l'Asie & la Grèce don-
 nent au Simulacre qui avoit un si beau
 temple à Ephèse. Les Grecs nomment
 toujours Deio & Déméter, celle que les
 Occidentaux nommoient Cères. Ainsi
 Cères, Deio, & Deioné, sont la même
 chose que Diane, dont la célèbre statue
 d'Ephèse portoit encore le nom. Or cette
 statue, à en juger par les petites tours
 dont on la couronne, par les mamelles,
 & par les têtes d'animaux dont on lui en-
 toure le corps, n'est point différente
 de l'Isis Égyptienne. Ce sont donc les dif-
 férentes parures & les différens noms de
 l'ancienne Isis qui ont multiplié l'état & les
 différentes histoires de la grand-mère Rhoëa,
 & de Dioné femme de Jupiter, & de Diane
 sa fille.

Il n'est point plus difficile de deviner
 comment la même Diane est tantôt une
 divinité terrestre, tantôt la lune, tantôt la
 reine des enfers. Par la première institu-
 tion elle avoit rapport à la terre : elle en
 marquoit les productions. Le faux sens

(a) De dei la suffisance, & de מטר *matar*, la pluie.

LE CIEL qu'on donna au croissant, & à la pleine lune qu'elle portoit sur la tête pour annoncer les fêtes, la fit prendre pour invisible *, entre le dernier croissant & le retour de la nouvelle phase, elle ne laissa pas lieu de douter qu'elle ne fût allée faire un tour dans le séjour d'Adès, ou de l'invisible, dans l'empire des morts.

* Interlus-

io.

Mais voici sur-tout ce qui contribue plus aux idées étranges qu'on se forme de cette triple Hécate, qui étoit la terre, la lune, & la femme de Pluton. Si-tôt qu'on avoit apperçu à l'entrée de la nuit le premier croissant de la nouvelle lune, les ministres préposés l'alloient annoncer dans les carrefours & dans les places publiques, & la fête de la néoménie se célébroit ou ce soir-là même, ou le lendemain, suivant l'institution des lieux. Quand le sacrifice se devoit faire au soir, on plaçoit une Choïette à côté de la figure qui l'annonçoit. L'Isis se nommoit alors *Lilith*, c'est-à-dire, la Choïette, & voilà l'origine visible de cette Lilith nocturne dont on a fait tant de contes. On y mettoit un coq lorsque le sacrifice devoit se faire le matin. Rien de si simple, ni de plus commode que cette pratique. Mais quand l'Isis divinifiée eût été regardée comme

לילית
צופת הא.

omme, ou une reine placée dans la lune, LA THÉO-
 e concourant avec Osiris ou Adonis au GONIE,
 ou gouvernement du ciel ; l'annonce du re-
 tour de la nouvelle lune, qui étoit une
 chose fort simple auparavant, prit un air
 mystérieux & important. Hécate étoit de-
 venue invisible depuis plusieurs jours. On
 attendoit en cérémonie son retour. La
 déesse quittoit enfin l'empire des morts
 pour revenir dans le ciel. L'imagination
 avoit grand champ pour s'exercer, &
 jusqu'Hécate visitoit tour-à-tour très-
 régulièrement ces deux districts ; on ne
 pouvoit pas douter qu'elle ne régât dans
 le ciel, & dans le séjour invisible. D'une
 autre part on ne se pouvoit cacher le rap-
 port sensible qu'elle avoit à la terre, & à
 ses productions dont elle portoit toujours
 des différentes marques, ou sur sa tête, ou
 dans ses mains. Elle devint donc la triple
 Diane, qui est tout à la fois, 1°. la terre ;
 2°. la lune ou la dame du ciel ; & 3°. la
 reine des enfers.

*Tergeminamque Hecatèn, tria virginis ora
 Diana.*

L'ancienne publication de la nouvelle
 phase qui se faisoit à haute voix, pour
 annoncer le commencement de la néomé-
 nie, dégénéra peu-à-peu en des cris per-

LE CIEL çans qu'on jettoit par superstition & p
POETIQUE. rubrique à l'entrée des carrefours. On
 luoit la déesse des morts au sortir de l'a
 freux manoir. La musique & les idé
 étoient d'accord. Mais l'ancienne annon
 de la néoménie étoit l'origine de ces hu
 lemens si dévots & si méritoires.

Nocturnis Hecate in triviis ululata per urbes

Arthémise.

Toute l'antiquité payenne, après avoir
 confondu le symbole des nouvelles lune
 & des fêtes relatives aux différentes fa
 sons, avec l'astre qui règle la société p
 ses phases, attribua à la lune un pouve
 universel sur toutes les productions de
 terre, & généralement sur toutes les op
 rations des hommes. On se persuada au
 qu'elle connoissoit parfaitement l'aveni
 & qu'elle ne paroïssoit jamais sans anno
 cer par des marques sûres, ce qui devoit
 arriver aux laboureurs, aux familles,
 aux royaumes entiers. On n'est pas enco
 trop bien revenu de la persuasion où l'on
 étoit anciennement des influences & d
 présages de la lune.

A le bien prendre, la lune n'a été m
 dans le ciel que pour être consultée p
 les hommes sur ce qu'ils doivent faire
 puisque le Créateur ne lui a donné diff
 rentes phases que pour être dans le c

à mesure publique du tems, & la règle LA THÉO-
 sensible de tous les travaux. On compte GONIE.
 sans peine par son moyen la juste durée
 qu'il faut donner à chaque opération.
 Mais la méprise est de croire que l'astre
 qui sert à nous montrer le commencement
 & les progrès de ce que nous entrepre-
 nons, y influe pour rien, & en ait la
 moindre connoissance. C'est cette méprise
 qui a fait donner à Isis, regardée comme
 la lune, le beau nom d'Arthémise, qui
 peut dire, *celle qui a une pleine connoissance
 de l'avenir (a).*

Mais qui a pu porter les poètes à imagi-
 ner une Diane amie de la solitude; à lui
 donner des mœurs si chastes; & à mettre
 sous sa protection les bois & les chas-
 seurs? C'est encore ici un pur jeu des
 poètes, ou du peuple. Les têtes d'ani-
 maux dont tout le corps d'Isis ou de la
 Diane d'Ephèse étoit couronné en cer-
 tains tems, annonçoient la grande chasse
 qui se devoit faire, ou sur la fin de l'au-
 tomne, ou lorsque les animaux se multi-
 plioient trop dans les forêts voisines. Peut-
 être signifioit-elle les nouritures de toute

(a) חרטום *hartom*, *sapiens, divinus*; & de אשה
ahab, mulier, חרטמאשה arthémisha, mulier sapiens,
mulier futuri presaga. Cela pourroit aussi être rendu
 selon un autre tour par ces mots: *oracula mulieris, ou*
spōnsa Isidis.

LE CIEL espèce, comme le blé qu'elle donne au
 POETIQUE. hommes, le foin qu'elle donne aux ani-
 maux domestiques, & les forêts où ell
 retire les bêtes sauvages. Cette figur
 étoit d'ailleurs assez communément ap-
 pellée *Aferoth* ou *Lucine la déesse des fo-
 rêts*. C'est ce qui donna lieu aux poë-
 tes de la peindre comme une divinité
 récluse, laissant le monde, & ne s'ac-
 cordant d'autre plaisir que celui de perce-
 un chevreuil, ou de devancer un cerf à l'
 course. Cette beauté sauvage ne déplu
 point. Il falloit bien avoir quelque exem-
 ple de sagesse que l'on pût opposer à l'
 conduite ordinaire des dieux & des dée-
 ses dont les histoires n'étoient pas éd-
 ifiantes.

Mais les poètes peu d'accord avec eux-
 mêmes en ce point comme en tout au-
 tre, nous parlent souvent des visites ni-
 cturnes que Diane rendoit au berger *Eu-
 dymion*. L'origine de cette variation n'e-
 plus une chose obscure. On célébroit
 dans certaines fêtes *la représentation* de
 l'ancien état du genre humain. Le lieu
 de l'assemblée étoit une belle grotte, un
 bois sombre, ou le voisinage d'une fon-
 taine. On y plaçoit l'annonce de la né-
 ménie, l'*Isis* avec son croissant, & a-
 près d'elle l'*Horus* ou le symbole du tr-



C



Cybele, l'Ouverture de l'Année et de la moisson en Phrygie, sous le Signe du Lion.

ail avec l'attribut convenable à la saison LA THÉO-
 ou à la fête. Pour peindre à la solennité GONIE.
 le *la représentation*, le repos & la sécu-
 ité dont Dieu avoit récompensé le tra-
 ail des hommes après bien des traverses,
 on plaçoit dans cette grotte un Horus
 ndormi. De là des bruits défavantageux
 qui ont couru sur la conduite de Diane.
 La preuve de la calomnie se trouve dans
 a traduction du nom de son prétendu
 berger : c'est le nom du lieu même où
 on plaçoit ce dormeur. Endymion signi-
 oit dans la langue orientale, *la grotte de*
la représentation (a).

XIII.

Cybèle.

L'Isis que nous venons de voir, est
 ne fille d'une vertu sévère, & dont la
 irginité est au-dessus de tout soupçon.
 assions en Phrygie : la même Isis y prend
 u gré des peuples un caractère tout dif-
 érent. Elle y est honorée comme la mère
 omme de tous les dieux. On la porte
 n triomphe dans les villes comme le mo-
 èle d'une admirable fécondité : les

(a) De פַּיִן en, grotte, fontaine, & de פַּיִן דִּמְיִן, *semblance*. Psalm. 17 : 12. Heb,

LE CIEL peuples la félicitent d'avoir tous les dieux
POETIQUE. du premier ordre pour ses enfans, & de
pouvoir embrasser cent petits-fils (a).

Les tours dont elle est couronnée nous
la font reconnoître pour une Isis Égy-
ptienne, pour l'ancien symbole de la re-
connoissance que les peuples doivent té-
moigner dans les fêtes à celui qui leur
donne de quoi se nourrir, se couvrir, &
se loger. Les tambours ou les flûtes qui
accompagnoient Cybèle, étoient le cara-
ctère d'une fête : & comme la principale
fête ou l'assemblée qui intéressoit tous
les peuples situés loin de l'Égypte, étoit
celle qui se tenoit en été pour faire l'ou-
verture de la moisson ; on la désignoit
par une clé & par un lion, signe sous le-
quel étoit alors le soleil. Telle est l'origine
des tours, des instrumens de musique, de
la clé & des lions qui sont les marques de
Cybèle.

Hinc juncti currum domina subiere leones.

Atys.

On pourra me demander qui est ce
Atys qui accompagne ordinairement
Cybèle de Phrygie. Il ne diffère d'Osiris
que par le son. Les savans conviennent

(a) . . . *Invehitur Phrygias turrita per urbes.
Lata decem partu, centum complexa nepotes.*

Le mot signifioit *seigneur* en Phry- LA THÉO-
 en. On voit des monumens où Atys est GONIE.
 appelé le très-haut (a), & placé à côté
 de *Rhœa la mere commune*. Mais ce qui
 montre que cet Atys est Osiris ou le so-
 cil, & que Rhœa ou Cybéle qui est in-
 comparable d'Atys, est la même qu'Isis,
 est que cet Atys éprouve les mêmes trai-
 temens qu'Osiris. Une telle ressemblance
 entre les malheurs du mari d'Isis & de
 celui de Cybéle, suffiroit pour faire voir
 que l'un est une copie de l'autre. Le reste
 de leur histoire est un tissu de fadaïses &
 d'infamies, dont la grossièreté des Phry-
 liens a pu s'accommoder; mais qu'on
 ne pardonnera aisément de passer sous
 silence. Le nom de Cybéle passe pour ve-
 nir des monts Cybéles en Phrygie (b),
 où les fêtes de cette Isis étoient célèbres.
 Mais il y a bien plus d'apparence que
 c'est la statue qui a donné son nom aux
 lieux où ces fêtes étoient devenu solem-

(a) μήτηρ τῶν πάντων Πείη Ἀτῆθ' ὕψιστος.
 Rhœa la mere commune de tous les (dieux & de tous
 les hommes) & à Atys le très-haut. Gruier inscript.
 p. 82: 1.

(b) Κυβέλα Cybela, montes Phrygia, ubi antra &
 thalami Cybeles matris deorum. Héfychius. Virgile la nom-
 me la grande-mere qui habite le mont Cybéle, Mater cui-
 trix Cybeli, au lieu de Cybéle qui ne fait point de sens,
 selon la remarque du P. Carrou. *Aneid.* 3.

LE CIEL nelles ; & que le nom de Cybèle qui étoit
 I CÉTIQUE. *la règle* du peuple provient de *Kabalah*,
 la tradition, l'instruction, la règle.

XIV.

Vénus, Illithye, Mylitta.

Après avoir passé par des états si différens, Isis prit une nouvelle forme : elle devint la célèbre Vénus. Celle-ci fait dans l'antiquité, & encore aujourd'hui dans le doux langage de nos romans & de nos théâtres, deux personnages fort différens. Tantôt elle est Vénus la populaire, la déesse des sens, & la mere des plaisirs : tantôt elle est Vénus la céleste qui n'inspire que la sagesse, & qui élève l'esprit aux plus sublimes spéculations, ou aux beautés intellectuelles. Qui peut avoir donné lieu à un contraste si bizarre ? Trouverons-nous dans notre Isis l'origine de deux déesses aussi éloignées l'une de l'autre par leurs inclinations & par leurs fonctions, que le ciel l'est de la terre ? Rappelons-nous les attributs ou les parures d'Isis, & nous y verrons d'abord l'origine de ces brillantes niaiseries.

Isis porte souvent sur sa tête des attributs célestes, par exemple, un croissant

de lune, l'étoile de la canicule, quelque'un des signes du zodiaque. Voilà Vénus Uranie. Qui pourra la soupçonner de n'être pas occupée de l'étude des astres, & de ne pas s'appliquer aux plus hautes sciences? La chose étoit évidente: & à juger de Vénus Uranie par de pareils attributs, toutes ses pensées étoient dans le ciel.

LA THÉO-
GONIE.
Vénus Ura-
nie.

Une autre Isis portoit des attributs terrestres, par exemple, des têtes de différens animaux, un grand nombre de mamelles, un enfant sur ses genoux. Le peuple qui n'entendoit plus rien à ce langage, crut le comprendre parfaitement. Il prit cette femme pour une mère féconde: & tout ce qui l'accompagnoit ayant rapport à la génération & à la nourriture des animaux & des hommes, il prit cette déesse pour la patronne de la fécondité, & pour une puissance toute occupée du soin de porter tous les animaux aux plaisirs. Quelques philosophes firent leur cour à la première: mais les temples de Vénus *la populaire* ou *la terrestre*, furent tout autrement fréquentés. Il n'est pas concevable combien la cupidité & la philosophie accumulèrent de fausses spiritualités & de désordres honteux dans l'interpréta-

Vénus la po-
pulaire.

πρωσις

LE CIEL tion d'une figure dont l'emploi dans son
POETIQUE. origine étoit d'annoncer les saisons & les
fêtes de chaque saison.

Je ne crois pas qu'on puisse ne pas reconnoître l'origine de ces différens emplois de Vénus dans les caractères des parures d'Isis, qui tantôt ont rapport au ciel, & tantôt à la terre. Mais d'où est sorti ce nom de Vénus que les Latins ont donné à la prétendue déesse de la fécondité?

Les jeunes filles qui en certains pais portoient (a) processionnellement les corbeilles couronnées de fleurs & de fruits, dans lesquelles on renfermoit les symboles du premier état du genre humain, étoient spécialement attachées à ces cérémonies, & dévouées d'une façon particulière à la mere des moissons, à la nourrice des animaux & des hommes. Elles résidoient dans une tente ou dans un grand bois qui lui étoit consacré. Ces filles dans les commencemens, & dès avant l'introduction de l'idolâtrie, étoient employées à tenir les lieux de l'assemblée, & les ornemens qui servoient aux sacrifices, dans une propreté parfaite. On leur donnoit aussi, comme nous l'avons vû dans l'hi-

Origine du
nom de Vé-
nus.

(a) κωνόφοροι, κισίφοροι

histoire d'Erichthonius, des noms & des fonctions symboliques. On voit par-là que tout tendoit à instruire, & que tout l'appareil de la religion étoit une vraie prédication. Quand le sens des symboles & des cérémonies fut perdu, tout se convertit en mystères, ou en autant d'histoires merveilleuses : tout fut interprété d'une façon arbitraire : & l'erreur fut suivie par-tout de cérémonies superstitieuses, ou même de pratiques infiniment criminelles.

Les Cistophores*, ou les filles des temples de Vénus la céleste, faisoient profession d'une chasteté parfaite : mais celles qui servoient dans les temples de Vénus la populaire, prirent des inclinations conformes à celles qu'on prêtoit à la déesse. On peut voir dans Hérodote ^a, dans Strabon ^b, & dans la prophétie de Baruch ^c, en quels excès & en quelle infâme prostitution l'ancienne religion avoit dégénéré. Depuis que la cupidité autorisée par la coutume eût converti les plaisirs les plus déréglés en autant d'actes de dévotion, les temples & les bois de la déesse de la génération se remplirent de filles qui y faisoient leur résidence. Ces lieux par cette raison furent nommés les pavillons des

* Les porteu-
ses de corbeil-
les.

^a Herod. in
clio. num. 35.

^b Georg. lib.

16.

^c 6 : 42.

LE CIEL filles (a). Les Européens ne pouvoient prononcer le mot Phénicien, Vénoth les filles, qu'en disant Vénos ou Vénus & entendant souvent parler des tentes de Vénos, ils prirent ce dernier mot pour le nom de la déesse même, ou pour le nom de la génération.

C'est pour exprimer ce dernier sens que les Syriens donnoient encore à la même Isis les noms de Mylitta, ou d'Ilithye (b), & les Arabes celui d'Alitta ou d'Halilat

(a) כְּבוֹת בְּנוֹת succoth venoth, tabernacula puellarum. Comme de כְּבוֹת bamosh, les lieux hauts, les Occidentaux ont fait βωμὸς bomos, autel, lieu élevé, de même de succor ou succora Vénoth, tenteria puellarum, on a fait Vénos ou Vénus Voyez IV. Reg. 17 : 30 On trouve Vénos genitrix, dans une médaille de Julia Augusta, recueil d'Aldophe Occo, p. 356. Les Carthaginois avoient une ville qu'ils appelloient dans leur langage Phénicien Succora Vénos, ce que les Latins rendoient par Sicca-Veneris. Voyez tabul. geograph. in notitiam Ecclesiasticam Africae, par Guill. de l'Isle. En forte qu'on ne peut raisonnablement douter de la justesse de cette étymologie que je dois à Selden syntagm. de Div. Syria.

(b) De ילד jeled, generare, vient ilidta, & מולידת mylidta. On disoit en Grèce Ειλειθυία. Les Latins l'ont très bien rendu par genitalis diva, la déesse de la génération.

Rite maturos aperire partus,
Lenis, Ilithya, tuere matras,
Sive tu Lucina probas vocari,
Sed genitalis.

Diva : producas sobolem : patrumque
Prosperes decreta, super jugandis
Fœminis, prolisque nova feraci
Lege marita.

Horat. Carm. secul.

Quand on lit le poëme féculaire d'Horace, on est un peu surpris que ce poëte, qui connoissoit si parfaitement toutes les bienséances, adresse à Diane des demandes, dont l'accomplissement ne paroît guères de la compétence ni du caractère de la chaste déesse. Il la supplie d'aider les meres dans leurs couches : il l'appelle *Illithye & déesse de la génération, genitalis diva* : il lui recommande sur-tout de faire prospérer par une fécondité heureuse, les loix & les réglemens que le Sénat venoit de faire pour remettre le mariage en honneur. C'étoit-là l'emploi de Vénus, ou plutôt de Junon. Diane ne présidoit pas au mariage, & elle passoit pour ne pouvoir souffrir le nom d'épouse ni celui de mere. Comment se peut-il faire qu'il y ait un si grand fond de ressemblance entre ces déesses, qu'on puisse adresser à l'une les qualités & les fonctions, dont les autres sont le plus jalouses ? On ne trouve sans doute que contradictions & qu'embarras, quand on veut leur assigner à chacune leur juste département, & empêcher les querelles. Mais notre explication qui les rappelle toutes à Isis, concilie aisément ces démêlés. Elles sont différentes, parce qu'elles ont changé de país, d'habit, & de nom : mais quoiqu'on en ait de

LE CIEL même diversifié les histoires, les inclina-
 POETIQUE. tions, & les emplois, elles sont au fond
 la même chose. La sévère Diane ne veut
 point perdre à Rome les titres d'Ilithye
 & de déesse de la génération qu'on lui
 donne en Orient. Junon, Vénus, & Diane
 ont ainsi les mêmes prétentions, & leurs
 conflits de juridiction attestent ici l'unité
 de leur origine. Toutes sont venues
 du symbole des fêtes où l'on louoit Dieu
 des effets de sa fécondité.

Nous ne nous arrêterons pas ici à faire
 la recherche de l'origine des autres dieux
 ou des déesses que l'Orient a honorés. Il
 ne seroit pas fort difficile de deviner d'où
 proviennent le Chamos des Moabites, le
 Camésès des Africains, tous les Baals,
 les Camanim, l'Anamalec, & plusieurs
 autres divinités, tant masculines que fé-
 minines des Arabes & des Babyloniens.
 On pourroit aussi bien les ramener à l'O-
 siris & à l'Isis des Egyptiens, qu'on y ra-
 mène aisément la Cybèle des Phrygiens,
 qui pleure son Atys; & l'Aphrodité des
 Phéniciens & des Cypriots, qui pleure
 son cher Thammus * ou Adonis blessé
 par un monstre. Mais la plupart des dieux
 d'Orient étant peu connus & rarement
 nommés dans les monumens de l'antiqui-
 té, on peut bien négliger d'en rechercher

* Ezech. 8 : 14.

histoire, & juger d'eux par l'origine des LA THÉOLOGIE.
autres. GONIE.

Il suffira d'observer ici, en passant, que plusieurs de ces simulacres que l'antiquité appelloit communément déesses, telles que l'Isis Egyptienne, l'Astarté ou la grande déesse de Syrie, l'Atergatis de Sidon, étoient assez indifféremment dieux ou déesses (a), parmi certains peuples qui en avoient adopté les figures; & qu'une façon spéciale de les honorer consistoit en ce que les hommes prenoient un habit de femme, & les femmes un habit de guerrier pour entrer dans leur temple. C'est ce qui fait que l'écriture défend si sévèrement * aux Israélites ces sortes de déguisemens, lesquels non-seulement blessent la bien-séance, & pouvoient aider le dérèglement des mœurs, mais étoient alors une marque d'idolâtrie, une déclaration marquée de vouloir sacrifier à telle ou à telle divinité. On peut croire que ces désordres, comme tous les autres, viennent de l'ignorance où l'on étoit de la signification des symboles.

* Deuteroc.
nomme 22 : 5-

(a) *ἄσκραθῆλων δίωνται*, Plutarch. de Iside. Sive tu deus es, sive tu dea, Arnob. advers. Gent. lib. 3. Lunus & Luna, Tertullian. apologet. c. 13. Dans la version des LXX. on trouve souvent ἡ Βαὰλ, au lieu de ἡ Βαὰλ. De même, ad Rom. c. 11 : 43

LE CIEL On a follement attribué les deux sexes
 POËTIQUE. à Isis habillée en guerrière : mais quelle
 raison a-t-on pû avoir dans l'antiquité
 pour donner des armes à l'Isis, à la fem-
 me symbolique qui ne devoit annoncer
 que des fêtes & des remercimens pour les
 biens de la saison ? Isis en cet équipage
 étoit apparemment l'annonce d'un sacri-
 fice qui devoit précéder une expédition
 militaire, pour laquelle on se devoit te-
 nir prêt dans telle lune ou à tel jour de
 la lune.

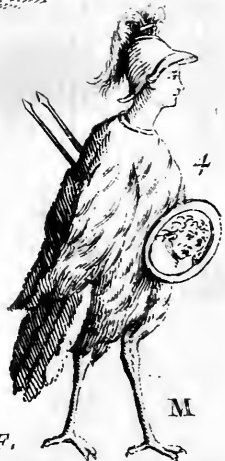
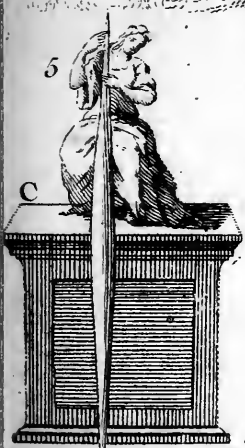
Origine des
 Amazones.

X V.

Pallas, Palès, Minerve.

La célèbre Pallas qu'on honoroit à
 Athènes, & qui est la même que la Palès
 des anciens Sabins, ne diffère point non
 plus de l'Isis Egyptienne. Quel rapport,
 quelle ressemblance, vont d'abord dire
 les savans, entre la Pallas Athénienne
 présidant à la guerre & aux arts, la Palès
 des Sabins présidant aux fêtes rustiques,
 & l'Isis Egyptienne qui est la lune, ou la
 reine du ciel ?

Que Pallas l'Athénienne, & Palès la
 déesse honorée dans les Palilies, soient la
 même chose ; on en peut juger par la
 ressemblance de fonctions, & de noms.



J.P. Le Bas F.

1, Pallas ou Isis armée. 2, Le symbole de Dieu, ou d'une fête. 3, La marque du Sacrifice du Soir. 4, Janone d'une expédition au retour du vent d'ésien ou aux approches de l'été. 5, L'Isis tenant l'Easable, l'annonce des ouvrages de Tisseranderie.



Palès donne des loix aux laboureurs d'I-LATHÉO-
 talie : Pallas enseigne la culture conve-GONIE.
 nable aux Athéniens. L'un & l'autre nom
 signifie *l'ordre public* (a). Or l'emploi d'I-
 fis n'étoit autre chose que de régler *l'or-*
dre public & le détail de l'année par une
 diversité d'affiches ou d'attributs parti-
 culiers à chaque saison. D'ailleurs nous
 apprenons dans l'histoire, & par le té-
 moignage de Diodore de Sicile*, que la
 religion & le peuple d'Athènes, prove-
 noient originairement d'une colonie for-
 tie de Saïs, ville de la basse Egypte; & que
 la Pallas des Athéniens étoit armée de pié
 en cap, parce que l'Isis de Saïs étoit ainsi
 honorée toute armée.

* Biblioth. l. 1.
 & Plato in
 Tim.

La conformité de coûtures & de re-
 ligion, entre les Athéniens & les habi-
 tans de Saïs, a été parfaitement démon-
 trée par plusieurs savans (b). La confor-
 mité d'occupation n'est pas moins facile
 à prouver. Les Athéniens cultivoient
 tout particulièrement l'olivier & le lin.
 Ils n'avoient point de revenus plus sûrs.
 A les entendre c'étoit Pallas qui leur en
 avoit montré l'usage, & qui leur avoit

(a) פלל & פאל ; régler les citoyens ; *pelilah*,
 l'ordre public.

(b) Voyez Hérodote, Diodore, Marsham, & Potter.
 On peut aussi lire l'ouvrage de Samuel Petit, sur les Loix
 des Athéniens.

LE CIEL enseigné la manière de faire la toile ;
 POETIQUE. comme aussi de planter l'olivier & d'en
 pressurer le fruit. Le même arbre faisoit
 la richesse de Saïs, dont il est bon de re-
 marquer que le nom en langage Phéni-
 cien, signifie *olivier* (a). Nouvelle preuve
 de l'affinité de la langue d'Egypte, & de
 celle de Chanaan.

(a) תיי
 זאית ou Saïs,
 slea.

Mais pourquoi l'Isis de Saïs étoit-elle
 armée ? Diodore peut nous aider à trou-
 ver la réponse. Il observe qu'il y avoit à
 Athènes, comme en Egypte, trois états
 différens ; 1^o. les sénateurs qui en Egypte
 se nommoient les prêtres ; 2^o. les labou-
 reurs ; 3^o. les artisans. Il ajoûte que c'étoit
 uniquement dans l'ordre des laboureurs
 que se prenoient tous les soldats. Les ha-
 bitans de Saïs qui étoient tous de l'ordre
 des laboureurs uniquement occupés à la
 culture de l'olivier, & des plus distin-
 gués par le nombre des bons soldats qu'ils
 fournissoient, honorèrent par préférence
 l'Isis armée, ou telle qu'on l'habilloit an-
 ciennement pour annoncer la levée ou la
 marche des troupes.

Une nouvelle preuve que cette préten-
 due guerrière n'étoit qu'un signe, c'est
 que les habitans de Saïs unissoient ordi-
 nairement à la cuirasse ou au bouclier de
 leur Isis un autre attribut qui n'étoit

encore que l'affiche ou l'annonce de leur grande fête, de la fête particulière de leur canton. Cette solemnité où les habitans de Saïs louoient Dieu de leur procurer l'abondance par le fruit de l'olivier, se célébroit au soir, à la pleine lune, après le pressurage des olives. Ils marquoient l'entrée de la nuit & le sacrifice nocturne, par une chouette qui a coutume de sortir alors de son nid. Ils exprimoient la circonstance de la pleine lune, en mettant sur la tête ou sur le sein d'Isis, une lune pleine. Pour faire entendre que l'intention du sacrifice étoit de louer Dieu de leur avoir donné leur subsistance par l'excellente huile qu'ils recueilloient, ils environnoient cette face ou cette lune, de plusieurs serpens, symboles communs de la vie : & il y avoit si peu de mystère à cela, que pour faire mieux entendre le tout, ils donnoient à cette affiche le nom de *Méduse*, qui signifioit simplement le *pressurage des olives* (a).

On donnoit encore à la même figure le nom des deux roues qui servent à écraser les olives. On l'appelloit *Golgal* (b) ou

(a) De *דוש* *dush*, triturare, fouler; *מדושה* *medusha*, le pressurage. *Isaïe* 25 : 10.

(b) *גלגל* *galgal*, rota. Il y avoit en Chypre une Vénus ou une Isis, surnommée *Golgo*; & une ville de

LE CIEL Gorgo, d'où est venu le nom de la Gorgone. Mais les fruits mûrissant inégalement, la cueillette s'en faisoit à diverses reprises, & l'indiction étoit double. Ces annonces faites en deux différentes fois se nommoient les Gorgones. Mais comment une figure destinée à signifier des choses si simples s'est-elle convertie en un monstre capable de glacer d'effroi ceux qui le regardoient ? Les sculpteurs Grecs ne comprenoient rien à la signification des serpens qui accompagnoient la Méduse, ou l'annonce *du pressurage*. Ils ne crurent pas devoir donner des traits fort gracieux à une tête qui portoit une pareille coëffure. La laideur des traits, jointe à l'aspect des serpens, donna beau jeu à l'imagination des poëtes. On disoit du pressurage qu'il changeoit les fruits en pierre. Les noyaux des olives sont en effet une espèce de pierre, & en portent le nom dans plusieurs langues. Riche matière à équivoquer. De là sont venus les contes de la Méduse, & des Gorgones, dont l'aspect hideux glaçoit d'effroi & convertissoit en pierre, ceux qui les regardoient. Il y a bien

ce nom. *Stephan.* Les Arabes dans la Sphère ont conservé à la Méduse le nom d'Algol, qui dans leur langue signifie *la rose*.

Les autres traits dans la fable des filles de LA THÉOGONIE.
 Phorcus (a), dont on trouve l'origine dans le double sens des termes Phéniciens qui servoient à l'exprimer. Mais ces menus détails de mythologie sont trop éloignés de notre objet. Revenons à la Théogonie, & cherchons l'origine de Minerve.

Les Athéniens faisoient grand usage des habits de lin * aussi-bien que les Egyptiens leurs peres. C'est ce qui leur fit conserver avec respect une autre Isis, qui portoit à la main droite l'ensuble ou la longue pièce de bois, autour de laquelle les tisserands roulent les fils de la chaîne, ou la lisse de leur toile. La vûe de cet instrument du métier le plus nécessaire aux Athéniens, dans la main de la déesse imaginaire, fit dire qu'elle avoit pris soin de leur montrer l'usage du lin, la fabrique des étoffes, & l'invention des arts : & le nom de *Minerve* qu'on lui donna dans cette attitude ne signifie autre chose qu'une *ensuble* (b) dans la langue

* Thucidid.
lib. 1.

(a) De פרח *pharach*, *florere*, vient פרחות *pharcoth*, qui signifie la fleur des arbres. Les années où la fleur manque, la cueillette & le pressurage manquent. L'un est la suite de l'autre.

(b) מנור & מנורה *manor & manevar*, ou *minerva*. *Manevar oregim. Licetorium texentium*. I. Reg. 17 : 7.

LE CIEL Orientale. On voit d'anciennes Pallas avec
POETIQUE. cet instrument (a).

Mais si Pallas ou Minerve n'a jamais vécu, elle n'a jamais rien enseigné. Comment donc s'est-on avisé de lui mettre en main cette maîtresse pièce du métier le plus utile à la société ? Cette Minerve n'est qu'une Isis qui annonçoit le tems de l'année où les laboureurs débarassés de tout autre travail se devoient mettre à la fabrique de leurs toiles de lin, dont ils faisoient grand commerce.

Ce qui achève de rendre cette conjecture très-recevable, c'est que le nom d'Athéné qu'Homere donne toujours à cette déesse, & qu'on donna à la ville dont elle passoit pour être la patronne, signifie précisément *le fil de lin* qu'on roule sur le métier autour de l'ensuble pour faire de la toile. L'écriture sainte donne le nom d'Athen au *fil de lin* qui se fabriquoit en Egypte (b) : & Thucydide nous apprend que les Athéniens étant originaires d'Egypte n'avoient porté que des habits de lin jusqu'à la guerre du Péloponèse. Rien de plus ordinaire

(a) Voyez-en une dans la collection de gravûres faite par les soins de M. de Crozat.

(b) אֶתֶן *aten* ou *etoun*, ou אֶתֶן *atona*, *licium*, *linteum* *Aegyptiacum*. Proverb. 7 : 16.

ans l'établissement des anciennes colo- LA THÉO-
 nies que de leur faire porter le nom du GONIE.
 remier objet auquel elles prenoient un
 intérêt particulier.

Cette Pallas Athéné lorsqu'elle annon-
 oit le travail des toiles, ou les fêtes qui
 n faisoient l'ouverture, avoit à côté d'elle
 infecte qui a l'industrie de se faire une
 oile. De-là est venue la métamorphose
 e la célèbre ouvrière Arachné (a), qui
 yant osé vanter son adresse & sa toile,
 omme supérieures au travail de Pallas,
 ut changée en un animal qui conserve
 oujours les mêmes inclinations.

Nous nous bornerons à ces exemples
 es dieux & des déesses, auxquels les figu-
 es d'Osiris & d'Isis ont donné naissance.
 Passons aux divinités qui doivent leur
 tre à la troisième clé de l'ancienne écri-
 ure Egyptienne, je veux dire à l'Ho-
 us, qu'ils nommoient aussi Ménès, ou
 instituteur du labourage, parce qu'il en
 toit la règle.

X V I.

Dagon.

Des différens dieux, héros, ou demi-
 lieux qui ont été imaginés sur le modèle

(a) Aragne de אַרַגְנֵן faire de la toile.

LE CIEL d'Horus, le premier que je trouve sur ma
 POETIQUE. route en sortant d'Egypte est le Dagon
 des Philistins de la ville d'Azoth. L'Écri-
 ture sainte nous apprend que cet idole
 avoit une forme humaine, sans le cara-
 ctériser par aucun attribut. Mais on a lieu
 de croire que Dagon portoit des marques
 relatives au labourage, puisque son nom
 signifie *le blé* (a). C'est le sens que Philon
 de Biblos (b) donne à ce mot, & il pou-
 voit mieux que personne en être instruit,
 étant né sur la côte voisine. Eusebe, qui
 le cite, étoit Evêque de Césarée dans le
 voisinage d'Azoth, & nous trouvons
 dans ce qu'il continue à rapporter de la
 Théologie Phénicienne, que Dagon pas-
 soit pour être le dieu du labourage (c).
 C'est sans aucune preuve solide qu'on
 confond ce dieu avec Atergatis.

XVI.

Minos.

Passons du continent dans une des plus
 belles îles de la Méditerranée, & l'une

(a) דגון *dagon, frumentum.*

(b) Δαγών ὅς ἐστι Σίλων.

(c) Δαγών ἐπειδὴ ἔρε σίτον καὶ ἄροτρον ἐκλήθη
 ζῶς ἀρότρον. Dagon pour avoir inventé l'usage de
 blé & de la charue fut appelé de ce nom, c'est-à-dire, le
 dieu du labourage. *Præpar. Evang.*

es premières qui se rencontrent au sortir de l'Égypte, je veux dire l'île de Crète. La bonté de ses productions, & l'étendue du terrain y attirèrent de bonne heure grand nombre d'habitans, qui étoient ou originaires d'Égypte, ou grands admirateurs de la religion Égyptienne, puisque nous trouvons parmi eux tout le cérémonial & toute la police de l'Égypte.

Avant que de le prouver, rappelons-nous que c'étoit un usage universel dans la plus haute antiquité de célébrer des fêtes sur le tombeau des hommes chers à la patrie, & de renouveler leur anniversaire. Nous trouvons de fréquens exemples des cérémonies funébres dans l'histoire des Patriarches, & dans les auteurs profanes; la pratique s'en est perpétuée d'âge en âge. Les premiers Chrétiens si attentifs à éviter toute superstition, s'assembloient tous les ans pour prier & pour célébrer le saint Sacrifice sur le tombeau des Martyrs. Cet usage fondé sur la foi des anciens Patriarches, & plus digne des respects que des plaintes de nos freres séparés, est encore un honneur parmi nous.

Depuis que l'Égypte se fut prévenue de cette idée ridicule que les statues d'Osiris, d'Isis, & d'Horus, qui servoient à régler la société par leurs significations respecti-

LE CIEUves, étoient des monumens de leurs fo
 POETIQUE. dateurs; qu'Osiris avoit vécu en Egypte
 & qu'il y avoit été enterré; on fabriqua
 des histoires conformes à cette créance.
 Au défaut d'un tombeau qui contînt réel-
 lement le corps d'Ammon ou d'Osiris
 on se contenta d'un cénotaphe (a). Le
 concours devint grand à ces cercueils
 mulés, & l'on y célébra avec pompe une
 fête annuelle. Plutarque nous parle sou-
 vent des fêtes du tombeau d'Osiris, &
 nous apprend que quand on reprochoit
 aux Egyptiens de placer dans le ciel des
 dieux dont ils montroient le tombeau
 leur dénoûment étoit que les corps de
 ces dieux avoient été embaumés & ente-
 rés dans l'Egypte; mais que leurs âmes
 résidoient dans les astres*. Le grand annu-
 versaire d'Osiris se célébroit au tombeau
 de Jupiter-Ammon à Thèbes ou Diospo-
 lis la grande. On avoit aussi un tombeau
 de Jupiter ou d'Osiris à Diospolis la pe-
 tite. La ville de Busiris paroît avoir pris
 son nom particulièrement du tombeau
 d'Osiris où l'on immoloit quelquefois
 des victimes humaines. Strabon racont
 fort sérieusement que l'intention d'Isis
 en multipliant les tombeaux de son mari
 qui ne pouvoit être déposé que dans u

* De Isid. &
 Osir.

(a) Cercueil vuide, & de pure représentation.

eul, avoit été d'empêcher qu'on ne le pût dérober. C'étoit, comme faisoient les Egyptiens en toute rencontre, expliquer par une fable des cérémonies dont on ignoitoit l'origine & l'intention. Ces tombeaux, quoique purement représentatifs, étoient devenus une partie nécessaire du cérémonial. Les Crétois étant originaires d'Egypte eurent leur fête d'Osiris ou de *Jéhov*, la fête de leur *dieu* : ils eurent par conséquent le cercueil vuide qui étoit inséparable de cette fête. Peut-être prirent-ils le *coffre* du cérémonial pour un cercueil. Ils crurent par la suite que *Jéhov*, dont ils célébroient la fête, avoit vécu en Crète. Son tombeau qu'ils montroient avec complaisance en étoit la preuve sensible : & ils étoient flattés que le maître du ciel eût été leur compatriote. Il est vrai qu'on leur reproche quelquefois (a) d'être des menteurs leur ordinaire, en montrant le tombeau d'un dieu qui n'avoit pu mourir. Mais les Crétois n'étoient pas plus embarrassés que les Egyptiens pour la réponse : & la vue d'un tombeau vuide n'étoit rien moins qu'incompatible avec l'histoire d'un dieu, qui après avoir d'abord vécu

(a) Voyez le mot de Callimaque qui traite à ce sujet les Crétois de menteurs. *Κρήτες αὐτὸς ὄψαν* *ymn. in Jov. v. 8.*

LE CIEL sur la terre, avoit été transporté dans le
 POËTIQUE. le soleil. Voilà donc deux *Jupiter*, l'un
 mort en Egypte, l'autre en Crète, avec le
 monument historique de la vérité de leur
 existence. Aussi se multiplièrent-ils bien
 ailleurs sans qu'il y ait un mot de vérité
 dans l'histoire d'aucun d'eux.

A côté de Jéhov ou du Jupiter Crétois,
 nous trouvons la mere Idéenne, la même
 qui étoit appelée *Cybéle* en Phrygie. Vir-
 gile en nous apprenant que le culte & les
 * *Aneid.* 3. fêtes de cette déesse des Phrygiens venoient
 de Crète*, nous apprend que l'*Isis* étoit ho-
 norée en Crète; puisque *Cybéle* & *Isis* sont
 évidemment le même symbole différem-
 ment historié selon le génie des peuples.

Enfin le fils bien-aimé de Jupiter &
 d'*Isis*, l'*Horus*, ou le *Ménès*, à qui Jupi-
 ter fit part de sa confiance, & à qui il in-
 spira de bonnes loix pour la félicité de
 peuples, ne fut pas oublié dans le céré-
 monial Crétois. Qui ne voit du premie
 aspect que le *Ménès* Egyptien avec ses
 révélations, ses loix & sa police, est le
 moule où a été jettée la fable de *Mino*
 & des loix qu'il donna aux habitans de
 Crète ? *Jovis arcanis Minos admissus.**

* *Horat.*
Carm. l. 1. ode
Te maris &
terre.

Toutes les pièces de l'histoire Egyptienne
 & de l'histoire Crétoise sont évidemment
 les mêmes, & le nom de *Minos* ne diffère
 de l'autre que par le son des voyelles qu

varient aisément, & sont assez sans conséquence dans les langues orientales.

Les savans parlent quelquefois de Minos & de ses loix, comme si le code en avoit été conservé dans des archives publiques, & comme s'ils savoient exactement la généalogie & la vie du législateur. Mais qu'en faut-il penser à la vûe des circonstances qui se présentent ici d'elles-mêmes ? Un roi adoré après sa mort, un tombeau vuide auprès duquel on s'assemble pour chanter ses louanges, une femme honorée comme la mere de la fécondité, un fils bien-aimé qui devient le législateur des habitans : joignons à cela l'exacte conformité des noms de Ménès & de Minos sans oublier le labyrinthe d'Egypte & de Crète : une telle ressemblance à tous égards entre les fêtes Crétoises & les fêtes Egyptiennes, nous fait assez voir que les premières sont une copie des autres ; & que tous ces personnages, dont on y racontoit fort sérieusement l'histoire, n'ont jamais existé, mais ne sont que les anciens symboles personifiés. La seule vérité qui se soit conservée dans cet obscurcissement du sens des fêtes d'Horus ou Ménès, c'est qu'elles avoient pour but la législation ou les réglemens publics de la société.

LE CIEL En ôtant à Minos le rang qu'il occu-
POETIQUE. poit dans l'histoire ; & le réduisant , com-
me tout le ciel poétique , à une figure prise
à contre-sens , je ne prétens faire aucun
tort , ni porter aucune atteinte à la réalité
de Minos second , de qui , dit-on , des-
cendoit Idoménée qui régnoit en Crète
dans les environs du mont Ida vers le
tems de la guerre de Troye. Ces princes
ont pû se faire honneur du nom de celui
qu'ils croyoient fils de Jupiter , & l'au-
teur de leur race. Il n'est pas inutile d'ob-
server dans le nom d'Idoménée les restes
sensibles du nom de Ménès , qu'on voit
par-là être la même chose que celui de
Minos.

Si tous nos simulacres Egyptiens por-
tés en Crète y ont pris un tour histori-
que , on voit assez que c'est parce qu'ils
étoient de nature à paroître autant de
monumens des choses passées , étant pris
à la lettre , & qu'ils n'ont pas en Egypte
plus de réalité qu'ailleurs. Ce point de
critique répandant un nouveau jour sur
tout ce qui a précédé , il est bon de l'éclair-
cir de plus en plus , & de le fortifier par
d'autres circonstances qui achèvent d'en
démontrer la certitude.

C'est parce que les Crétois tiroient leur
origine & leurs usages religieux de l'Egy

pte, qu'ils eurent d'abord un labyrinthe LA THÉO-
 ou un palais distribué en autant d'appar- GONIE.
 temens qu'il y avoit de mois à l'année,
 & où l'on plaçoit les figures significati-
 ves qui avoient rapport à chacun de ces
 mois, pour apprendre aux jeunes prêtres
 qu'on y élevoit, l'ordre du ciel & la po-
 lice Egyptienne. Cette demeure des prê-
 tres & des figures ne devinrent des my-
 stères qu'avec le tems, & par l'ignorance
 de leur premier sens. Ce qui est si vrai,
 qu'anciennement ces figures & les céré-
 monies des initiations ou des instructions
 se montroient à découvert à tout le mon-
 de (a). C'est Diodore de Sicile qui nous
 apprend, & tout ce que nous avons établi
 usqu'ici, le suppose.

C'est encore parce que les Crétois ti-
 roient leur origine & leur police de l'E-
 gypte qu'ils étoient partagés en trois clas-
 ses; 1^o. les prêtres; 2^o. les laboureurs ou
 habitans des bourgs; 3^o. les forgerons
 ou les ouvriers. Ces ouvriers étoient le
 moindre nombre, & les plus pauvres de
 la colonie. Ils s'appliquoient à la recherche

(a) εν Κνωσῶ νόμιμον ἐξ ἀρχαίων ἢ φανερώς
 ἀς τελεῖας τούτους πᾶσι πυραμίδοσιν. Il étoit ancien-
 nement d'usage dans la ville de Gnoslus (en Crète) de
 pratiquer ces cérémonies à découvert, & d'y admettre tout
 le monde. *Diod.* l. 5.

LE CIEL des mines, & à la fonte des métaux. Ils demeuroient dans les bois, & sur-tout dans les vallées du mont Ida, où ils trouvoient un minerai abondant, & tout le bois nécessaire tant pour purifier le cuivre & le fer, que pour en forger les outils nécessaires aux habitans. On donnoit à ces ouvriers le nom de Dactyles (a), c'est-à-dire, *les pauvres de la colonie*. Ce que Diodore de Sicile * & les Marbres d'Arondel racontent de ces Dactyles, qu'ils inventèrent l'usage du fer, du feu, & de la forge, est uniquement fondé sur le rang qu'ils tenoient dans la colonie. Ils en étoient les forgerons.

* Biblioth. l. 5.
Voyez aussi
Marmor. Oxon.

Le gros de la colonie étoient les Curètes (b), c'est-à-dire, *les habitans des villes*, occupés à cultiver un excellent païs, & qui par cette raison donnèrent le nom à l'île entière. Ce qui la caractérisoit dans l'antiquité, c'étoit le grand nombre de ses villes.

Æneid. l. 3. Centum urbes habitant magnas uberrima regna.

Le corps ou la classe la plus distinguée

(a) De דַּדַּץ *dac*, pauper; & de טוּל *tul*, ou *tyl*, migratio. *Ultima Tulé*, *ultima migratio*. דַּאֲטַלִּים *dactylim*, *pauperes migrationis*. Les Grecs ont donné le nom de δάκτυλοι *Dactyloë*, aux doigts de la main, parce que les doigts sont nos ouvriers.

(b) De קֶרֶת *keret*, civitas, oppidum קֶרֶתִּים *keretim*, *les habitans des bourgs*.

étoit enfin celle des prêtres qui étoient **LA THÉO-**
 spécialement occupés des sacrifices, de **GONIE.**
 la pompe des fêtes, du chant, & des
 danses sacrées qui se faisoient au son de
 leurs tambours. On les appelloit Cori-
 bantes (a), c'est-à-dire, *les sacrificateurs.*
 Mais il paroît que ceux des prêtres, qui
 étoient chargés de l'administration des
 choses sacrées parmi les forgerons du
 mont Ida, ou dans d'autres corps d'arti-
 sans, prirent le nom de Dactyles; & que
 ceux qui étoient dispersés dans les villes
 se nommoient Curètes: car ces anciens
 noms de Curètes, de Dactyles, & de Co-
 ribantes, se donnent assez indistincte-
 ment aux prêtres de Crète, de Phrygie,
 de Lemnos, & de Samothrace. Cette con-
 fusion est peu surprenante dans des tems
 postérieurs où tous ces noms étoient con-
 servés & révéérés, quoiqu'on eût perdu
 de vûe le fondement de ces distinc-
 tions (b).

(a) Du mot קרבן *corban*, oblatio, donum, sacri-
 ficium. Levit. 6 : 20. & Marc. 7 : 11.

(b) On peut encore remarquer ici que le Minos Cré-
 tois n'est pas un homme qui ait existé, puisque ses collé-
 gues Radamante & Æaque ne sont que deux mots, qui
 signifioient toute autre chose que des hommes, mais dont
 on ne sçavoit plus le sens. Depuis que le nom de Ménéès
 ou de Minos eût été communément employé pour signi-
 fier l'assemblée mortuaire; en parlant du jugement qui
 en Crète, comme en Egypte, devoit précéder l'enterre-
 ment, on l'appelloit le jugement de mort, le jugement

Dionysus , Bacchus.

Dans le tems où l'on s'exprimoit par des symboles , & qu'on en varioit les pièces pour se faire entendre, bien loin d'y vouloir cacher aucun mystère ; la figure d'Horus changeoit de nom & d'attributs, selon l'exigence des circonstances où elle étoit mise en œuvre. Le premier usage qu'on en faisoit dans certaines fêtes étoit *la représentation du passé*. Le second étoit l'instruction & les réglemens convenables au peuple.

1°. Quand on monroit au peuple les signes commémoratifs de l'ancien état des hommes, *l'enfant symbolique* qu'on y mettoit avec un serpent se nommoit *l'enfant de la représentation* (a) (*ben sémélé*). Cette imitation de l'enfance, ou

de douleur, ou le jugement de ceux qui dorment, ou le jugement du long sommeil. Or tout cela s'exprimoit par les trois mots de *Minos*, *Aaque*, & *Radamante*. *Minos* & les *manos*, se prenoient dans le même sens pour l'assemblée funébre, & pour la figure représentative de la personne morte ; parce que toutes les figures symboliques portoient anciennement le nom de *manes*. עקה *aaca*, signifie la douleur la plus amère ; רדמים *redamim*, signifie ceux qui dorment profondément ; רדמת *redamet*, signifie le grand sommeil.

(a) בן *ben*, *filius* ; סמלה *simeleb*, imitation, d'où viennent *similis* & *simulacrum*.

le la foiblesse du labourage, passa avec LA THÉO-
 es mêmes fêtes & les mêmes noms chez GONIE.
 es Grecs. Ceux-ci n'entendoient point
 e terme *sémélé*; & prenant cet enfant
 ymbolique pour un enfant réel, ils tra-
 uisirent *ben séméle* par l'enfant de Sé-
 nélé, le fils de Sémélé. Ainsi celui qui
 étoit déjà devenu par la stupidité des
 Egyptiens, le fils d'Osiris & d'Isis, quoi-
 que ses prétendus pere & mere ne fussent
 que deux lettres, devint encore par la
 néprise des Grecs le fils de Sémélé, dont
 on racontoit très-sérieusement toute la
 parenté. On ne manquoit pas, dans les
 hymnes qu'on chantoit en l'honneur
 de l'illustre enfant, de dire qu'il étoit
 le fils de Jéhov ou Jupiter, & de le dire
 en langage Oriental (a). Les Grecs pri-
 rent encore cette façon de parler au pié
 de la lettre, & imaginèrent que Sémé-
 lé, grosse de cet enfant, avoit souhaité
 de voir Jupiter dans toute sa gloire; mais
 qu'elle avoit été consumée par les éclairs,
 & par les flammes qui accompagnoient
 Jupiter dans son équipage céleste; que
 par un mouvement de compassion Ju-
 piter avoit sauvé l'enfant encore à tems;

(a) *Egressus à Jovis femore*, comme il est dit des en-
 fans de Jacob *עָרָו יָצְאוּ מִבְּטֶן יַעֲקֹב* qui *egressi sunt ex femore Jacobi*.
 Genes. 46 : 26.

LE CIEL l'avoit cousu dans sa cuisse ; & qu'en-
POETIQUE. fin après le tems d'une grossesse régu-
lière , l'enfant étoit *sorti de la cuisse* de
Jupiter.

J'épargnerois ces fades plaisanteries
au lecteur judicieux si elles n'étoient ra-
chettées par une preuve nouvelle de ce
que nous avons déjà observé , qu'une in-
finité de fables n'ont point d'autre ori-
gine que l'ignorance où étoient les Grecs
du vrai sens des mots Phéniciens , ou le
plaisir que les Phéniciens prenoient à
équivoquer sur les termes qui pouvoient
avoir un double sens , en choisissant tou-
jours celui des deux sens qui avoit un air
merveilleux ou ridicule.

La représentation de l'ancien état ne con-
sistoit pas seulement en ces signes com-
mémoratifs qu'on portoit ou sur un van ,
ou dans le coffret dont nous avons parlé.
On y joignoit des cérémonies ou des for-
mules de prières qui avoient rapport à la
même intention. On y invoquoit le nom
de Dieu avec de grandes lamentations.
On l'appelloit le fort , la vie , le pere de la
vie. On imploroit son secours contre les
bêtes , & on feignoit de leur donner la
chasse en courant çà & là , comme pour
les aller attaquer : ou même on y alloit de
bonne guerre & les armes à la main.

Ces cérémonies & les formules d'invo- LA THÉO-
 cation étoient simples. La piété les avoit GONIE.
 fait naître. Mais depuis que l'enfant re-
 présentatif fut devenu un dieu dans l'es-
 prit des peuples, on lui fit l'application de
 tout ce qu'on faisoit & disoit à l'honneur
 de l'Être suprême. C'étoit la coûtume de
 dire en soupirant : *crions au Seigneur*, io
 terombé, ou disterombé. Pleurons devant
 le Seigneur, ou *Dieu*, *voyez nos pleurs*, io
 Bacché, io Bacchoth. *Vous êtes la vie*,
l'auteur de l'être. Vous êtes Dieu & le fort :
 Jehova, hevan, hevoé, & eloah. On di-
 soit sur-tout en Orient : *Dieu est le feu*,
& le principe de la vie. Vous êtes le feu ;
la vie vient de vous : hu esh : atta esh : (a).
 Tous ces mots & bien d'autres qui étoient
 les expressions de la douleur & de l'ado-
 ration se tournèrent en autant de titres
 qu'on donnoit sans les entendre à cet en-
 fant, à ce dieu imaginaire. Il fut donc
 appellé Bacchos, Hevan, Evoé, Dithy-
 rambe, Jao, Eleleus, Uès, Attès. On ne
 savoit ce que tout cela vouloit dire : mais
 on étoit sûr que le Dieu de la fête aimoit
 tous ces titres. On ne manquoit pas de

(a) *Hu esh* וְהוּא אֵשׁ ipse est ignis. Deuter. 4 : 24.
Atta esh וְאֵשׁ הוּא אֵשׁ tu vita es. Voyez Strabon liv. 10.
 Suidas, sur ces mots ἄτλις ou ἄτλις, & ὕψις ; ou Bo-
 chart, Chanaan. l. 1. c. 17.

LE CIEL les lui livrer, & ces expressions de dou-
 POËTIQUE. leur devinrent ainsi des cris de joie, ou
 des hurlemens insensés.

En allant en course contre les bêtes
 qui traversoient les efforts des labou-
 reurs, on s'écrioit : *Seigneur, vous êtes*
pour moi une armée, io Saboï, *Seigneur*
soyez mon guide, io Niffi, ou avec un ac-
 cent différent, Dioniffi. De ces cris de
 guerre qui se répétoient sans être enten-
 dus, on en fit les noms de Sabasius &
 Dionysus.

Celui de tous qui fut le plus en usage
 en Italie fut Bacchoth. L'oreille délicate
 des Grecs, ennemis des sons durs, s'ac-
 commoda mieux du nom de Dionysus.
 Ces différens titres, & la kirielle en étoit
 longue, produisirent autant d'histoires.
 Ainsi l'on donnoit à ce dieu le nom de
 Dionysus, parce qu'il étoit fils de Jov
 ou Jupiter, & qu'il avoit pris naissance
 à Nyfa, ville d'Arabie. On le nommoit
 Evius, parce qu'étant aux prises avec
 un des géants, Jupiter l'encourageoit en
 langue Gréque, & lui . . . Mais si nous ten-
 nons la vérité nous pouvons négliger le
 détail de ces contes. Peu nous importe de
 savoir ce qu'on a imaginé sur chacun de
 ces noms (a) faute de les entendre.

(a) On peut voir ces fables dans les hymnes attribués à

On pourroit m'arrêter & m'objecter ici LA THÉOLOGIE. que Bacchus n'étoit pas un nom en l'air, comme je le pense, & qu'il exprimoit au moins un homme célèbre qui avoit réellement vécu ; puisque les Orientaux & les Occidentaux conviennent tous du voyage de Dionysus aux Indes, & que la durée de son expédition étoit attestée par l'établissement d'une fête qui revenoit de trois ans en trois ans *.

* *Trieterica
Orgia.*

Ceci ne détruit rien de ce que j'ai avancé, mais seulement me donne lieu de chercher dans l'histoire qui est cet homme célèbre dont on s'est figuré peu-à-peu que les Bacchanales étoient le mémorial. Plusieurs nations ayant cru trouver Cham & son épouse dans l'homme & la femme symboliques, qui servoient à annoncer l'année solaire & l'ordre des fêtes annuelles, ont cru appercevoir dans le *liber (a)*, dans le *filz bien-aimé* déifié à son tour, quelque'un des fils de Cham. Les Egyptiens le prirent pour celui des enfans de Cham qui avoit le premier gouverné & policé l'Egypte. Quelquefois ils le nomment Ménéès, qui est le nom d'un

à Orphée, & à Homère ; dans les poëmes d'Hésiode & d'Ovide ; dans les hymnes de Callimaque ; dans les mythologies de Noël le Comte, ou autres.

(a) C'est la traduction de *בן* *ben*, l'enfant, le fils.

LE CIEL symbole, & non d'un homme : quelque-
 POETIQUE. fois ils le nomment Mésori : ce qui re-
 vient à celui de Mesraim, que l'écriture
 donne à ce chef des colonies Egyptien-
 nes. Les Orientaux paroissent avoir fait
 l'application de cet enfant bienfaisant,
 & de ce législateur aimable à Nembrod
 qui s'étoit rendu célèbre du côté de l'Eu-
 phrate. Il étoit fils de Chus, & par con-
 séquent issu de Cham, pere de celui-ci.
 Il étoit sorti du Chusistan, province de
 de-là le Golphe Persique, qui conserve
 encore, comme on le voit, le nom du
 pere de Nembrod. On prit de-là occasion
 de confondre Nembrod avec Bacchus,
 & d'attribuer à celui-ci une chasse, &
 des victoires célèbres au-de-là du Tigre,
 & jusqu'aux Indes. Le rapport de ressem-
 blance entre Bacchus & Nembrod, est
 fondé sur ce que les fêtes qui portent le
 nom de Bacchus sont des représentations
 des anciennes chasses, & que Nembrod
 avoit été un puissant chasseur, qui avoit
 souvent mené la jeunesse en course contre
 les bêtes dangereuses, & avoit délivré le
 país en renouvelant ces chasses de trois
 ans en trois ans. L'idée que l'Écriture
 sainte nous donne de Nembrod favorise
 cette application. Il étoit, dit-elle, appelé
 par excellence : *le puissant chasseur devant*

le Seigneur, ou le chasseur dont Dieu LA THÉO-
 bénit les entreprises. Je ne sai sur quoi est GONIE.
 fondé le déchaînement des interprètes
 contre Nembrod. L'Écriture n'en parle
 point d'une manière désavantageuse. Les
 succès de ses chasses, utiles à toute la con-
 trée, lui attirèrent la confiance des habi-
 tans du voisinage de Babel : & étant sou-
 vent à leur tête, il commença à former
 un petit royaume, qu'on a confondu
 sans raison avec les commencemens de la
 puissance Assyrienne.

Quoique l'application de quelques traits
 de Nembrod à Horus ne fût pas destituée
 de vrai-semblance, on sent combien elle
 est fausse. Horus, ou Osiris le jeune,
 ou Ménès, ou Bacchus de quelque façon
 qu'on le nomme, tient mal son rang dans
 l'histoire. Comme fils d'Isis il est né en
 Egypte. Ensuite il vient au monde à Nysa
 en Arabie. Une troisième légende le fait
 naître auprès de l'Euphrate. D'un autre
 côté il est indubitable que Sémélé, fem-
 me bien connue en Béotie, lui a donné le
 jour. Enfin il vient au monde en tant de
 lieux qu'on voit sans peine que ses géné-
 alogistes & ses historiens ne savent ce qu'ils
 disent.

Passons au cortège de Bacchus, nous y Le cortège de
 trouverons la preuve que Bacchus n'est Bacchus.

LE CIEL qu'un masque ou une figure, & non un POETIQUE. homme qui ait jamais été.

Pour rendre la représentation des anciennes chasses & du premier état des hommes plus ressemblante, on y paroiffoit avec les habits que les hommes portoient vers le tems de la dispersion, ou un peu auparavant, lorsque tout manquoit ; & que l'alternative des saisons jointe au bouleversement universel, arrivé au déluge dans les dehors de la terre (a), forçoit les hommes par de nouveaux besoins à chercher des fourures, à construire des abris, & à inventer de nouveaux arts.

. *Curis acuens mortalia corda*
Ut varias usus meditando extunderet artes.

On avoit retenu de l'ancien monde l'usage de se couvrir légèrement d'une simple peau de bête, & de se garantir des ardeurs du soleil sous des tentes faites avec des peaux cousues, invention d'un des enfans de Lamech*. Ces secours depuis le déluge se trouvèrent trop foibles contre la pluie pénétrante, & contre la rigueur du froid ou des grands vents. On

* Jabel. Genes.
4:20.

(a) Il est attesté par des preuves de fait d'un bout du monde à l'autre. Voyez la lettre qui finit le troisième tome du Spectacle de la Nature, & ce que nous en avons dit ci-dessus dans l'histoire de l'écriture symbolique.

couvrit en entier de la peau des animaux dont on se nourrissoit ordinairement, sur-tout de celle des boucs & des chèvres qui est plus souple que toute autre. La chasse fournissoit quelquefois des habits moins communs, & même des peaux honorables. Celui qui paroissoit sous la peau d'un lion ou d'un tigre attiroit tous les yeux, & annonçoit une victoire utile. Le tems & l'expérience apprirent aux hommes à filer la laine des chèvres, & le poil des chèvres, à se donner des habits plus doux & plus faciles à porter.

Lorsque les arts furent inventés & perfectionnés par de nouveaux essais, le souvenir de la grossièreté des premiers tems, & la comparaison des peines que le genre humain avoit d'abord éprouvées, avec les commodités & les inventions des tems postérieurs, rendirent les fêtes rurales, ou les fêtes *de la représentation de l'ancien état*, plus animées que toutes les autres.

Un des points les plus essentiels à cette fête, étoit donc d'y paroître couverts de peaux de boucs (a), de daims, de tigres

(a.) C'est ce que les Latins exprimoient par *Thyasos im-*
itacere: former des chœurs de gens habillés en boucs, & en
 chèvres. תישׁוֹת *thyasim hirci & arietes*. Genes. 30 : 35.

LE CIEL ou autres animaux, soit domestiques POÉTIQUE soit sauvages. On s'y barbouilloit le visage de sang pour porter les marques du danger que l'on avoit couru, & de la victoire qu'on avoit remportée.

Au lieu de sang, on avoit souvent recours à une légère couche de lie, ou à jus de mûres, qui étendu sur un visage dégoûtoit un peu moins l'acteur qu'il n'auroit fait le sang des bêtes, & embellissoit tout autant.

* Virgil. *Sanguineis frontem moris & tempora pingit*
Eclog. 6.

Tel est le fard d'un des principaux acteurs des Bacchanales, lorsque Virgile l'a fait paroître sur la scène. La lie plus facile à trouver à l'entrée de l'hiver où ces fêtes se célébroient, étoit mise en œuvre par les personnes qui formoient le cortège ou la pompe de Bacchus; & par les acteurs (a) des représentations dramatiques qui n'étoient qu'une suite ou une extension des Bacchanales, fêtes dont la nature & l'institution étoient de *représenter le passé*.

Tout y dégénéra de la sorte en mascarades, en courses insensées, en hurlemens, & en fureur: c'étoit à qui feroit

(a) *Permitti facibus ora.* Horat. de Art. Poët.

le plus de folies. Au lieu de porter une LA THÉO-
 peau de bouc ou de chèvre, on crut beau- GONIE.
 coup mieux faire de s'habiller en chèvre,
 ou en tigre ; de s'affubler la tête des cor-
 nes d'un chevreuil, ou d'un jeune cerf ;
 de se couvrir le visage d'écorce d'arbre
 de façon à imiter le né camard & les
 oreilles pointues du chevreau & du bouc,
 sans négliger les autres ornemens de la
 figure (a). Peu-à-peu au lieu d'un enfant
 de métal porté mystérieusement dans un
 coffre, on prit la coutume de choisir un
 gros garçon bien nourri, pour faire le
 personnage du dieu imaginaire. Avec le
 tems on lui donna un char : & pour ren-
 dre le tout plus merveilleux, les préten-
 dus tigres s'offrirent à le traîner, tandis
 que les boucs & les chèvres gambadoient
 à l'entour. Les assistans *déguifés & mas-* Origine des
qués de la sorte, portoient des noms con- fadyres, des
 formes à l'action qu'ils faisoient. On les faunes, & de
 nommoit fadyres, mot qui signifie des Pan.
 hommes *déguifés* (b), ou faunes, c'est-à-

(a) Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis.

Georgic. 2.

(b) סתור *satur*, caché, déguifé, פנים *panim* ;
 ou *phanim*, facies, προσώπα, *persona*, *oscilla*, des
 masques. Ces panim ou ces masques hideux ne pouvoient
 manquer d'épouvanter les enfans. C'est pour cela que les
 frayeurs occasionnées par des apparences de mal, sans
 réalité, ont été appellées *terreurs paniques*. Telle est l'ori-
 gine fort simple du nom qu'on donna au dieu de Men-

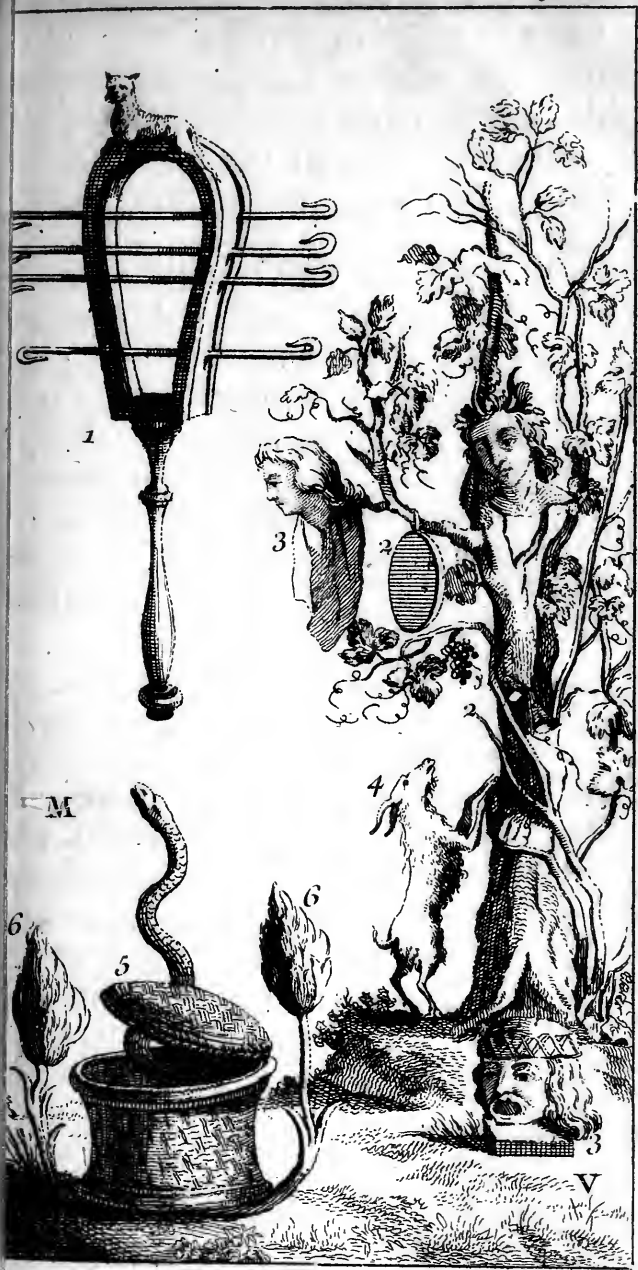
LE CIEL dire des *masques*. Ces étymologies fort POETIQUE. simples & étroitement liées avec ce qui précède, se trouvent confirmées par l'usage où étoient les assistans des fêtes rurales, de consacrer à Bacchus, & de suspendre à l'arbre sous lequel se faisoit la dernière station, le masque d'écorce ou autre dont ils s'étoient couverts pour prendre part à la cérémonie (a). Les fêtes de Bacchus ont été abolies par la prédication de l'Évangile : mais on voit ce qu'il en reste encore parmi nous dans les réjouissances de l'hyver. C'est la même saison, le même intérêt, & à peu de chose près, la même idolâtrie.

On donnoit à ceux qui suivoient ou accompagnoient le char de Bacchus, les noms de Bacchans ou de Bacchantes, c'est-à-dire, de pleureurs & de pleureuses, parce que la fête commençoit par des regrets, par des lamentations, & par

dès, c'est-à-dire, du nom de Pan, dans les cornes & les poils duquel les philosophes ont cru trouver une très-belle emblème de la nature universelle. Ceux qui sont curieux de ces merveilleuses conceptions, peuvent les aller chercher dans les explications allégoriques de Plutarque, de Jamblique, de Pfellus, de l'empereur Julien, & de Platon. Nos déistes qui ont quitté la révélation pour faire leurs délices de ces lectures, se sont donné pour maîtres les interprètes d'une ridicule mascarade.

(a) *Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis
Et te, Bacche, vocant per carmina lata, tibi que
Oscilla ex altâ suspendunt mollia pinis.*

Virgil. *ibid.*



1. Le Sistre. 2. Le Tambourin et les clochettes. 3. Les masques
 d'écorce ou autres. Suspendus après la fête. 4. Le Capricorne
 symbole des approches de l'hyver. 5. Le Coffre de la repré-
 sentation. 6. les pins, ou le memorial des premières torches.



es invocations fréquentes du secours de LA THÉO-
 dieu. GONIE.

Les femmes qui portoient le coffret ou *Les Ménades.*
 es corbeilles sacrées, ou du moins un
 yrse, c'est-à-dire, tantôt une pique, en
 mémoire des premières chasses; tantôt
 une torche de bois résineux, en mémoire
 de la nouveauté de l'hyver; se nommoient
 Ménades, Tyades, & Bassarides. On les
 appelloit Ménades, c'est-à-dire, *celles qui*
portent les affiches, parce que les fêtes
 ou les réglemens, & toutes les figures sa-
 crées qui en étoient inséparables, se nom-
 moient *Manes* en ancien langage, c'est-
 à-dire, réglemens: ce que les Grecs ont
 rendu par *Thesmoë*. Les attitudes éga-
 lées de ces femmes qui enchérissoient à
 l'envi sur les lamentations, & sur les
 gestes représentatifs autorisés par l'usage,
 en prirent le nom de *Manis*. Ces femmes
 se nommoient Thyades (*a*), c'est-à-dire, *Les Thyades;*
vagabondes, quand elles se dispersoient
 sur les montagnes comme autant de
 chasseuses. On les nommoit Bassarides ou *Les Bassari-*
des.
 vendangeuses (*b*); parce que ces fêtes
 se célébroient après les vendanges, &

(*a*) De תעה *thonah*, *vagari*; de là vient *Thesir*,
 sacrifier, & notre mot *tuer*, parce que ces courses ne
 tendoient qu'au massacre des bêtes.

(*b*) De בצר *batzar*, *vindemiare*.

LE CIEL quand on commençoit à pouvoir faire
POETIQUE. usage du vin nouveau.

Silène.

Après les courses & tout le train, paroissoit en dernier lieu un vieillard monté sur un âne (a), & qui s'avançoit d'un air tranquille en offrant du vin à la jeunesse fatiguée, & invitoit chacun à prendre quelque repos. Peut-on sçavoir ce que c'est que cette figure qui fait la clôture de la fête? En jugeant du personnage par sa paisible monture, par la coupe ou la talle qui pend à son côté (b), par l'exhortation obligeante qu'il fait aux chasseurs, & par son nom de *Silen* ou *Sylvanus* qui signifie *salut*, *repos*, ou *leçon* de repos, on devine sans peine que la posture qu'il prend à la représentation, est pour peindre l'état des vieillards que leur âge dispensoit de cette course, & la sécurité qui devenoit la récompense des soins de labourage, & de la chasse donnée à propos aux bêtes de la contrée. Ainsi toutes les parties du tableau avoient une exacte correspondance, & rien n'étoit oublié dans la représentation. Mais ce personnage devint historique, ainsi que tout le reste: & comme il invitoit tout le monde

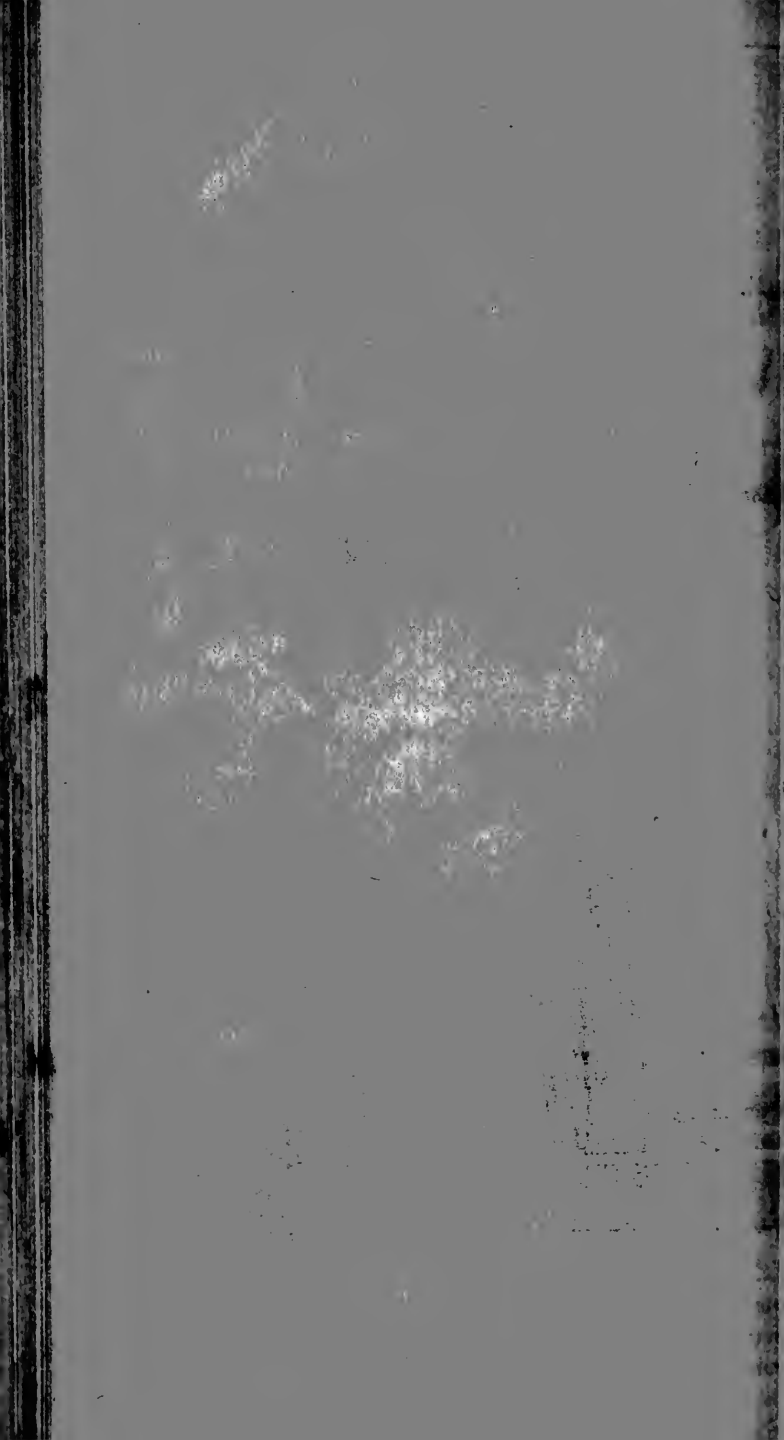
(a) *Ibat pando Silenus asello.*

(b) *Gravis attritâ pendebat cantarus ansâ.*



P. Le Bas F.

Silene et les Satyres. 2, Isis, ou le Lezard. 3, Anubis
Mercure à la manière des Grecs. Le Lezard et la Tor-
voient rapport à la demeure des Egyptiens au bord
l'eau après le lever de la Canicule.



à jubilation, l'on fit de ce docteur com-
mode le précepteur de Bacchus : tel dis-
ciple, tel maître. On peut voir dans la
même Eclogue de Virgile quelques traits
de la morale de Silène : ils sont parfaite-
ment d'accord avec la matérielle physique
qu'on lui prête.

Quelquefois ce vieillard est appelé
Sylvain, ce qui est toujours le même
nom, & le même sens. Il tient dans ses
mains un jeune arbre avec ses racines (a).
Ce nouvel acteur exprimoit très-bien par
cet attribut les transplantations, les pro-
grès du jardinage & de l'agriculture, dont
la liberté & les succès étoient dûs aux soins
que la jeunesse avoit pris de s'attrouper
pour courir sus aux animaux malfaisans.

*Sylvain de
Sclav salut.*

2°. Après la représentation de l'ancien
état du genre humain, dont le sens fut
entièrement perverti par la métamorphose
l'on fit de ces personnages symboli-
ques en autant de dieux, les fêtes d'Ho-
s ou du labourage contenoient encore
des diverses leçons ou les réglemens des
travaux annuels, dont il étoit impor-
tant que le peuple scût les commence-
mens & la durée. C'est ce qu'on lui an-
nonçoit dans cette fête & dans d'autres
par les divers habillemens ou attributs

*Les instruc-
tions de Bac-
chus.*

(a) *Et teneram ab radice ferens, Sylvane, cupressum.*

LE CIEL qu'on donnoit à Horus. Chaque v. t.,
 POETIQUE. chaque opération, chaque précaution
 d'expérience avoit sa marque & son fi-
 che propre. Nous ne répéterons point ce
 que nous en avons dit : mais ce qu'il est
 nécessaire de remarquer ici, c'est que le
 Ménès, ou le symbole des réglemens de
 la société, est devenu le docteur du gé-
 nre humain, le législateur Bacchus (a).
 Horace qui se plaisoit à ses leçons (b),
 n'en parle qu'avec enthousiasme, &
 comme du plus parfait de tous les mé-
 tres. Mais parlons sérieusement : on trou-
 ve encore tous les éloges du labourage
 dans les miracles ridicules que les poëtes
 attribuent à Bacchus ; & ceci nous fournit
 une nouvelle preuve de la conversion des
 symboles en autant d'objets réalisés &
 traités historiquement.

C'est en effet le labourage & non le
 chus, puisque celui-ci n'est qu'un nom,
 ou une idée ; c'est le labourage qui fait
 se précautionner contre les débordemens
 des rivières, & contre les marées
 lentes. C'est le labourage qui a donné
 frein ou des digues aux torrens, & qui
 a étudié la hauteur des grandes crues

(a) νομοθέτης, νομῆς, legislator.

(b) Vidi docentem. Credite posteri.

Carm. 2. od. 19.

pour garantir les habitans par des terrasses suffisamment relevées.

LA THÉOLOGIE.

Tu flectis amnes, tu mare barbarum.

C'est le labourage & non Bacchus qui enseigne aux hommes à faire couler des ruisseaux de vin, de miel, & de lait, dans des pais déserts ou couverts de ronces, & où tout paroïssoit condamné à une affreuse stérilité.

*Fas pervicaces est mihi Thyadas
Vinique fontem, lactis & uberes
Cantare rivos, atque truncis
Lapsa cavis iterare mella.*

C'est le labourage & non Bacchus qui a vaincu le géant Rœchus, c'est-à-dire, le vent (a) & l'inondation qui en étoit la suite, en observant l'entrée du soleil dans le lion, & en réglant les opérations champêtres par des expériences certaines.

*Rœchum retorsisti leonis
Unguibus horribilique malâ.*

C'est le symbole du labourage, & non un homme divinisé après sa mort, qui a long-tems annoncé dans les fêtes les différens travaux, qui devoient être les soutiens de la vie, & les moyens propres à

(a) מן ruach.

LE CIEL faire subsister toutes les familles. On ne
 POETIQUE. vouloit dire autre chose en portant un
 serpent d'or dans les Bacchanales, & en
 le jettant tour à tour dans le sein de tou
 les assistans *. On leur faisoit entendre
 qu'il n'y avoit point de subsistance, ou
 de recolte à espérer pour eux, s'ils ne pra
 tiquoient exactement ce qu'on leur mar
 quoit d'une saison à l'autre. Mais ce ser
 pent, symbole de la vie, prit un air mer
 veilleux chez les poètes toujours imagi
 natifs. Il devint la marque du pouvoir ac
 mirable de Bacchus. Tous ceux qui ass
 stoient à la fête pouvoient le manier sans
 risque. Les Bacchantes s'en servoient com
 me d'un ruban pour nouer leurs cheveux.
 Une telle sécurité annonçoit sans doute
 que rien ne pouvoit nuire à quiconque
 honoroit le dieu du vin.

*Tu separatis uvidus in jugis
 Nodo coerces viperino
 Bistonidum (a) sine fraude crines.
 . . . Dulce periculum est
 O Lenae sequi deum*
 Cingentem viridi tempora pampino.*

* Carm. 3.
 od. 13.

C'est le symbole du labourage, & non
 un homme mort, ou son idole, qui po

(a) Les Bistones étoient les plus grands bûveurs
 Thrace, & leurs femmes les plus dévotes aux fêtes
 Bacchus.

soit dans les assemblées publiques la corne LA THÉO-
 d'or, soit simple, soit double, *aureo cornu* GONIE.
decorum, pour annoncer aux laboureurs la
 fin de leurs travaux, l'abondance, le re-
 pos, & les jours de fête que l'entrée du so-
 leil au capricorne leur ramenoit. Ce sym-
 bole embelli de toutes les marques des dif-
 férentes récoltes, n'apportoit que la joie.

Latitia dator.

*Virgil.
 Æneid. I.*

C'est la diversité des circonstances par
 lesquelles passe le labourage, & non au-
 cune aventure tirée de la vie d'un homme,
 qui faisoit peindre Horus, tantôt sous la
 forme d'un homme armé contre les enne-
 mis de ses travaux, tantôt sous la forme
 d'un homme jouissant de l'abondance, &
 invitant tout le monde à la joie.

Quamquam choreis aptior & jocis

Ludoque dictus, non sat idoneus

Pugna ferebaris : sed idem

Pacis eras mediusque belli.

C'est enfin le symbole du labourage, &
 non aucun homme qui eût jamais vécu,
 qui donnoit des leçons à toutes les famil-
 les; & en se mettant le bout du doigt sur la
 bouche, faisoit la plus salutaire de toutes
 les prédications à qui vouloit l'entendre.
 Ce symbole étoit donc très-judicieu-

LE CIEL sement appelé Harpocrate, puisqu'en re-
 POETIQUE. commandant la modération & la paix, il
 étoit vraiment le docteur, le curateur, &
 le médecin de la société.

Si quelqu'un se plaignoit de ce que
 cette explication de l'origine des baccha-
 nales ne mèt pas un rapport assez sensible
 entre le vin & les fêtes de Bacchus, que
 toute l'antiquité a regardé comme l'in-
 venteur & le propagateur de la vigne, au
 lieu que nous le réduisons à être l'annonce
 de quelques instructions nécessaires au
 peuple; à cela je répondrois que les fêtes
 de Bacchus & de Cérès sont nommées par-
 tout chez les Grecs & chez les Romains,
 les fêtes des *réglemens*; parce qu'on se
 souvenoit confusément, que l'intention
 des figures d'Isis & d'Horus, étoit de ré-
 gler la conduite du peuple. Mais je prie-
 rois en même tems celui qui trouveroit
 nos fêtes un peu trop sages, d'envisager
 ce qu'Horus porte sur sa tête à la solem-
 nité des Phamyliés, ou à l'entrée de l'hy-
 ver. Entr'autres objets capables de plaire,
 paroissoient trois grandes cruches de
 vin. * C'étoit-là le beau du cérémonial
 on sentoit le cellier garni, & les fêtes
 où cette liqueur couloit en abondance ne
 pouvoient manquer d'être les plus ani-
 mées.

* Voyez Plan-
 che XIII.

Apollon, Bélénus, Latone.

On voit quelquefois les figures d'Anubis & d'Isis accompagnées d'une tortue, ou d'un canard, ou d'un lézard amphibie *. Le propre de ces animaux est de se mettre à portée de la terre & de l'eau qui leur sont également nécessaires, & de se loger sur un terrain plus élevé à mesure que l'eau monte. Un lézard de cette espèce placé dans la main d'Isis, ou une figure moitié femme & moitié lézard, avertissoit du tems où il falloit gagner les terrains élevés, & faire provision d'olives, de figes séches, de farine, de grain rôti, & d'autres nouritures de garde pour subsister pendant la longue durée du débordement. J'ai d'abord soupçonné que c'étoit-là le symbole que portoit l'Isis Egyptienne aux approches de l'inondation, & qu'on lui donnoit alors le nom de *Léto* (a), ou *Latone* qui est le nom du lézard amphibie. Mon soupçon s'est changé en une espèce de certitude, lorsque j'ai trouvé dans les monumens de l'antiquité cette Isis, ayant la tête & les épaules d'une femme, avec

*Voyez les Figs
2. & 3. Plan-
che XVIII.

(a) לֵטוֹ *leto*, לֵטוֹן & לֵטוֹת *letoa*, *lacerta*,
Levitic. 11 : 30.

LE CIEL les pattes, le corps, & la queue d'un léto,
POETIQUE. ou d'un lézard*.

* V. l'Antiq.
explic. tom. 2.
Pl. CXXVII.
fig. 5.

Quand l'eau du Nil se retiroit assez tôt de dessus les plaines pour les laisser libres un mois avant l'entrée du soleil au sagittaire, le laboureur Egyptien étoit sûr de pouvoir à loisir reconnoître par l'arpentage les limites de ses champs, & de semer avant l'hyver sans avoir aucun sujet d'inquiétude jusqu'à la moisson. C'étoit maîtriser le Nil. C'étoit remporter une victoire complete sur l'ennemi*.

* Voyez Fig. 2.
Planche XII.

On exprimoit cette particularité si flatteuse pour l'Egypte par un Horus armé de flèches, & remportant la victoire sur le monstre Python. Horus alors s'appelloit indifféremment Horus le laboureur, ou Horus le conquérant, le destructeur (a). Isis prenoit de son côté le nom de Deione ou Diane l'abondance, & l'on mettoit en sa main la figure d'une caille, dont le nom signifie aussi salut, sécurité (b). On ne pouvoit peindre la sécurité: mais on monroit un objet dont le nom en réveilloit la pensée.

Ces figures portées par quelques voya-

(a) הָרֹס *hores*, dissipens, destructor. ἄπυδιών *idem*.
(b) שְׁלוֹמִי *selav*. Les mots Latins, *salus* & *salvus*, en viennent. Il signifie aussi *coturnix*, une caille. Quelque-

* Voyez Fig. 3. fois on trouve deux cailles aux pieds d'Isis, pour signifier une entière sécurité.

geurs dans l'île de Délos, donnèrent apparemment naissance à la fable de Latone. On imagina qu'un ennemi cruel la poursuivoit, & l'environnoit des eaux de l'Océan; qu'heureusement elle avoit aperçu le terrain de la petite île de Délos plus élevé que l'eau; qu'elle s'y étoit sauvée, y avoit vécu d'olives, de dattes, & de quelques fruits qu'elle y avoit trouvés; qu'elle y avoit mis au monde Horus & Deio; qu'Horus s'étoit armé de flèches, & avoit tué Ob, ou Python (a); que pour cette raison il avoit été nommé Apollon (b), le conquérant; qu'enfin Latone avoit été changée en ortyx*, c'est-à-dire, en caille, & avoit donné le nom d'Ortygie à l'île qui lui avoit procuré une retraite. Mais ces figures & ces noms portés par des Phéniciens dans les Cyclades (c), n'étoient point tellement liés à l'île de Délos, qu'on ne trouvât la même chose ailleurs. Les Ephésiens avoient aussi chez eux l'olivier & le palmier mêmes qui avoient soulagé Latone dans ses peines. Ils avoient un lieu nommé Ortygie, & ils

* ὄρτυξ.

(a) De peur qu'on ne doutât de la vérité de ces faits, on monroit à Délos l'olivier & le palmier qui avoient nourri Latone; & l'on donnoit au petit fleuve, qui arrose une partie de l'île, le nom d'Inop, ou de retraite du Dragon Ἰνὸπ , fons, & ὄβ Ob, ou Python.

(b) *Dissperdens*. C'est la même chose qu'*hores*.

(c) Isles du midi de l'Archipel.

LE CIEL soutinrent le plus sérieusement du monde POETIQUE. devant Tibère, qu'ils revendiquoient, titres en main, la naissance d'Apollon & de Diane que les habitans de Délos leur prétendoient enlever*.

* Tacit.
Annal. 3.

Nous avons déjà vû les idées, ou les figures des Egyptiens, prendre en Crète, en Béotie, en Afrique, en Phrygie, & ailleurs, des formes toutes nouvelles, & s'y convertir en autant d'histoires, particulières à chacun de ces lieux. Isis & Horus portés dans l'île de Délos, & en Ionie, donnèrent lieu à la naissance d'Apollon & de Diane dans cette île, & à Ephèse. La victoire d'Horus, ou du laboureur sur le monstre ennemi, par lequel il étoit traversé, donnoit occasion en Egypte à des réjouissances raisonnables. On en continua la fête à Délos, & par toute la Grèce, comme si cette victoire eût été particulière au país. On solemnisa par-tout la fête d'Apollon Pythien; & je ne sçai si on ne montroit pas quelque part la peau de l'horrible serpent, le monument irréfragable du service qu'Apollon avoit rendu au genre humain en exterminant Python. Il ne falloit pas même tant de preuves pour mettre le peuple en mouvement. On chantoit: on dansoit: on donnoit des spectacles dans les fêtes Pythien-

nes. C'en étoit assez pour les faire obser- LA THÉO-
ver religieusement. GONIE.

Le monstre aquatique, le dragon à longs plis qui fut exterminé par Horus, avoit auparavant maltraité & fait disparaître quelque tems Osiris, qui enfin s'étoit remontré, & avoit pris le dessus. On confondit en Grèce Osiris & Horus, & l'on n'y connut qu'une défaite de Python. Le démêlé d'Osiris & de Python avoit rapport au déluge. Celui d'Osiris le jeune étoit particulier à l'Egypte. Mais toutes ces idées se confondirent par-tout, & même en Egypte. On n'oublia pas à la vérité qu'Osiris étoit le soleil : mais il en arriva qu'Apollon confondu avec Osiris le premier vainqueur de Python, devint aussi le soleil, sans cesser d'être le fils de Jupiter. Celui-ci, par une suite nécessaire, eut un autre département. On lui laissa le sceptre & l'empire du ciel & de la terre. On assigna le char, le fouët, & les rênes à Apollon. De-là vient qu'on retrouve si communément dans un dieu les caractères d'un autre. L'Horus Apollon qui n'avoit rapport qu'à l'année rustique, ou à l'ordre des travaux, fut d'autant plus facilement pris pour le soleil qui régle la nature, que l'on mettoit le fouët & les attributs du soleil dans les mains

LE CIEL d'Horus, pour faire une abbréviation des POËTIQUE. marques de l'année solaire & des travaux convenables à la saison. Horus devint ainsi la même chose que le Moloch des Ammonites, l'Adonis de Biblos, le Bel des autres villes de Phénicie, & le Bélénus rayonnant qu'on honoroit dans les Gaules. Ce conducteur du char qui éclaire le monde, est le fils de Jupiter : mais le fils de Jehov, le fils par excellence, *liber*, n'est autre chose qu'Horus, ou Bacchus, ou Dionysus. Voilà donc Osiris, Horus, Apollon, Bacchus, & le soleil confondus. L'auteur des Saturnales l'a assez bien démontré. Virgile lui-même ne distingue point Bacchus d'avec Apollon ou le Soleil, en donnant à Bacchus & à Cérés ou Isis, le gouvernement de l'année & de la lumière.

. . . . Vos ô clarissima mundi

Lumina, labentem caelo qua ducitis annum,

* *Georgic. 2. Liber & alma Ceres* *.

On sentoit, mais confusément, le rapport de ces signes avec l'année, dont en effet ils caractérisoient chacun à part les diverses parties : & malgré le chaos d'histoires mal assorties qu'on y attacha, on y retrouve toujours les vestiges sensibles de leur commune origine.

Les Egyptiens sont de toutes les na- LA THÉO-
 tions celle qui en croyant le mieux con- GONIE.
 noître l'antiquité, la connut le moins.
 Ils prirent des images significatives pour
 des hommes réels qui avoient régné chez
 eux ; ils oublièrent jusqu'au déluge, dont
 ils avoient en main la représentation dans
 la fête d'Osiris disparu ^a, puis retrouvé ^b.
 Ils ne savoient pas même que la défaite ^{μδ.}
 de Python par Horus armé de flèches, ^{b δ'αἰσίο.}
 fût la victoire du labourage parvenu à ar- ^{Plutarch. de}
 penter, semer, & moissonner, malgré ^{Isid. & Osira.}
 les traverses du débordement. En histo-
 riant ces symboles, ou en les convertissant
 en autant d'histoires, ils couvrirent l'an-
 tiquité de ténèbres horribles : ils changè-
 rent le sens de leurs cérémonies & de leur
 écriture sacrée, en rapportant le tout à
 leurs folles histoires : en sorte qu'il est
 totalement inutile de vouloir expliquer ce
 qu'ils entendoient par leur table Isiaque,
 & par ces monumens sans nombre qui
 nous restent des Egyptiens du moyen &
 du dernier âge. Ils n'y entendoient que
 les actions, ou les prétendus bienfaits de
 leurs dieux, & n'arrangeoient le tout
 que selon les idées d'une philosophie fri-
 vole, & venue après coup depuis qu'ils
 eurent laissé périr la signification primi-
 tive des symboles. C'est donc peine per-

LE CIEL due que de courir après l'intelligence de
 POETIQUE. ce second usage de l'écriture symbolique ;
 & il nous suffit de voir en général quelle
 en fut la première destination , & le pre-
 mier sens.

Quoique les Grecs & bon nombre d'O-
 rientaux tinssent leur mythologie des Egy-
 ptiens , ils conservèrent mieux que les
 Egyptiens le souvenir du déluge. Nous
 en verrons les preuves dans la fable de
 Saturne. Mais celle d'Apollon nous en
 fournit une très-sensible. Les anciens My-
 thologues Grecs & Latins regardoient la
 victoire d'Apollon sur Python comme
 une emblème de la victoire du soleil sur
 la fange que l'eau du déluge laissa par
 toute la terre : & après avoir conté l'hi-
 stoire du déluge , ils ont coutume de
 mettre de suite la défaite de Python*.

* V. Ouid.
 Métam. l.

L'origine à laquelle je rappelle la for-
 mation des dieux du paganisme , a donc
 cela d'avantageux , qu'elle rend raison
 pourquoi les idées des Egyptiens sont si
 bizarres & si contraires à la vérité de l'hi-
 stoire ; pourquoi les dieux de la fable ont
 tant de rapport l'un avec l'autre , qu'on
 les prend aisément l'un pour l'autre ; &
 enfin pourquoi dans cet épouvantable
 amas de pensées & d'objets si mal liés ,
 il se trouve des traces de vérités , & une

X X.

Mars. Hézus.

Continuons à rechercher l'origine de quelques-uns des autres dieux les plus distingués : & au lieu de les rappeler, comme font les Mythologues, à des hommes qui ayent vécu quelque part, ce qu'il n'est pas facile de justifier, ramenons-les avec le plus de vraisemblance qu'il nous sera possible, à autant de signes & d'instructions populaires que les colonies Egyptiennes ou Phéniciennes pouvoient en avoir besoin, selon les différentes circonstances où elles se trouvoient. Ce qui précède nous autorise à suivre cette méthode.

Diodore nous a appris que tout le peuple Egyptien se partageoit en trois classes ; savoir, les prêtres, les laboureurs, & les artisans, & que cette division s'étoit communiquée aux Athéniens, & apparemment à bien d'autres peuples. Il ajoûte que la principale classe des Egyptiens, ou la plus nombreuse, étoit celle des laboureurs, qui étoient chargés de la culture des terres, du commerce, ou des échan-

LE CIEL ges, & de la défense de l'Etat. Ce dernier article les flattoit tout particulièrement. Les prêtres étoient déchargés de la milice pour vaquer librement à l'étude du ciel & des loix. On ne prenoit point de soldats parmi les artisans : ce qui contribua à avilir ce corps, & donna un air de distinction à celui des laboureurs qui fournissoient seuls les gardes, ou les milices toujours subsistantes, & les levées extraordinaires. Horus & Isis étant les clés qui annonçoient les assemblées générales, & les travaux communs à toutes les villes, changeoient de forme, selon l'exigence des cas. Nous avons déjà une Isis habillée en guerrière pour annoncer les sacrifices qui devoient précéder une expédition. Horus de même prenoit le casque & le bouclier, quand il falloit annoncer une levée, ou des recrues. On le nommoit alors Harits (a), c'est-à-dire, *le fort, le redoutable*. Les Syriens adoucissoient ce mot, & prononçoient Hazis (b) : d'autres

(a) חַרִּיץ harits, violentus. Job 15 : 20.

(b) Ἄζις Ἀζίζος ἀσχυρὸς ἕως τῶν οὐρανῶν ἔδρασαν. Les habitans d'Edesse (ville de Mésopotamie) donnoient le nom d'Aziz à celui que les Grecs nommoient Atès. *Discours de l'empereur Julien sur le soleil.*

On retrouve le même mot hazis ou hésus pris pour signifier *le terrible dans la guerre* Ps. 24 : 8. Hébraïc. On l'appelloit aussi en Syrie אב גרוש ab guerosh, ab garus, *le père des combats*. D'où vient le *gratius* ou *gradivus*. *Aneid.*

le prononçoient sans aspiration, & di- LA THÉO-
 soient Arès ; d'autres avec une aspira- GONIE.
 tion très-rude, & prononçoient Warets.
 Cette figure d'Horus en guerrier devint
 le dieu des combats. Il est évidemment
 l'Asis des habitans d'Edesse, l'Hézius des
 Gaulois, l'Arès des Grecs, le Warts ou
 le Mars des Sabins, & des Latins. Les
 peuples les plus belliqueux, sur-tout les
 Thraces, en firent leur divinité favo-
 rite : & ils prirent de la meilleure foi du
 monde ce prétendu guerrier pour un
 ancien Preux de leur contrée, qui de-
 puis son apothéose, étant chargé du
 gouvernement des batailles, ne pouvoit
 manquer d'en user honnêtement avec ses
 compatriotes, & de mettre en pièces
 tous leurs ennemis.

X X I.

Hercule.

Quand les animaux malfaisans se mul-
 tiplioient trop, & qu'il y avoit quelque
 bête furieuse, ou quelque insigne voleur
 qui troubloit la contrée, alors on mandoit,
 non une armée entière, ni une nouvelle
 levée, mais seulement les plus expérimen-
 tés dans le métier de la guerre, ceux qui
 avoient acquis les rangs les plus distin-

LE CIEL *gues*, ou peut-être *les volontaires*, ceu
 POETIQUE. qui se présentoient sans contrainte pou
 l'expédition. En ce cas un Horus arm
 d'une massue, & placé dans l'assemblée
 publique, réunissoit promptement à un
 certain jour, les plus distingués d'entr
 les jeunes guerriers. Je juge de l'intention
 du symbole par le nom qu'on lui donnoit
 On le nommoit Héracli ou Hercule
 c'est-à-dire, *les illustres dans la guerre*
 les enfans distingués, ou plus exactement
 encore *les gens d'armes* (a).

Ce qui étoit le précis de l'indiction
 ce que chacun disoit en voyant l'Horus
 armé en course, devint le nom de ce sym
 bole. Mais cet Hercule qui n'étoit qu'une
 enseigne, devint comme les autres, un
 dieu tout occupé de la destruction des
 monstres, des bêtes, & des larrons qui
 troubloient les habitans.

Toute l'antiquité fait naître Hercule
 en Egypte. Ciceron* en trouve un second

* De nat.
 Deor.

(a) De **הורים** *horim*. Eccl. 10 : 17. *Heroes*, & Nehem
 6 : 17. *Illustres, liberi, les enfans distingués*; & de **הרלי**
Ḳeli, *clava, armatura*. **הרלי** *horecli*, ou *heracli*, *le*
gens d'armes, les plus distingués dans les armes. C'est de
 ce mot *horim* que l'on a fait celui de *heros*. La ville de
 Héroopolis, située à l'extrémité de la Mer Rouge, étoit
 très-vraisemblablement un corps de jeunes gens, ou de
 troupes réglées pour défendre ce passage important, &
 pour courir sus aux bandes d'Arabes, qui ne pouvoient
 exercer leur brigandage en Egypte, qu'en y entrant par
 l'Isthme où étoit cette ville.

en Crète, & un troisième en Phénicie, LA THÉOGONIE.
lequel alla jusqu'aux colonnes qui portent son nom, & dont le culte fut longtemps célèbre à Cadix. Les Grecs se sont aussi attribués le leur. On ne peut guères douter qu'il n'en soit d'Hercule comme des autres symboles, & que les Crétois ou les Phéniciens le voyant souvent parmi les instrumens de leurs indictions, & de leur culte, ne l'aient pris pour un dieu de leur patrie, & ne lui aient fait son histoire propre. Que si on vient à rapprocher & à réunir en un corps d'histoire, les travaux & les merveilles expéditions de tous ces Hercules locaux, je laisse à penser quel roman il en résultera.

Je ne disconviens point qu'il n'y ait eu en Grèce, un peu avant la guerre de Troye, un fameux aventurier, un défaiseur de forts, un grand assommeur de brigands, auquel on a fait honneur de tous les traits qu'on attribuoit dès auparavant à plusieurs Hercules imaginaires. Il paroît que cet Hercule a eu une postérité qui s'est établie à diverses reprises au Péloponnèse. Mais il en est de la plupart de ses exploits, comme de sa généalogie, qui n'est qu'un pur jeu des Phéniciens. Ils nommoient leur Hercule

LE CIEL Ben-Alcum, ou Ben-Alcmen (a), le fils
 POETIQUE. *invincible*. Voilà fort vraisemblablement
 ce qui a fait dire de l'Hercule Grec qu'il
 étoit fils d'Alcuméne ou Alcmené. Son
 histoire est pleine de traits dont toute la
 merveille se réduisant semblablement à
 l'interprétation équivoque de quelques
 mots Phéniciens, prouve que la plupart
 de ces aventures n'ont aucun fondement
 dans l'histoire. Je crois en avoir suffisamment
 convaincu le lecteur. Sans le charger de
 menus exemples qui le fatigueroient, con-
 tentons-nous de voir naître les dieux l'un
 après l'autre, & de juger par leur nais-
 sance purement imaginaire du peu de
 cas qu'il faut faire des actions qu'on leur
 attribue.

X X I I.

Vulcain, Ephaistos, Mulciber.

A quel usage employerons-nous l'é-
 trange figure qui se présente ? C'est un
 marmousët qui a une jambe tournée en
 dedans, & beaucoup plus courte que l'au-
 tre. Il tient en main un marteau ou des
 tenailles, ou quelque autre outil de for-

(a) בן אלכום *ben Alcum. Melec Alcum*, est un
 roi indomtable, *Proverb. 30 : 31*. La Pallas d'Alalco-
 mène en Béotie paroît n'avoir été autre chose qu'une Isis
 armée, symbole que nous avons expliqué, & dont on a
 fait Minerve l'invincible.

eron. On le fait mari de Vénus, & on lui LA THÉO:
 donne les noms de Vulcain, d'Ephaistos, GONIE.
 ou de Mulciber. Les Lemniens le disoient
 fils de Jupiter, & racontotent que Junon
 sa mere, peu contente de sa figure, l'avoit
 jetté d'un coup de pié hors du ciel; qu'il
 avoit mis trois jours à tomber jusqu'à
 terre; & qu'en arrivant dans leur île, il
 s'étoit cassé une jambe de la violence de la
 chute. Ils ajoûtoient qu'une rare industrie
 le dédommageoit de sa laideur, & qu'il
 se consoloit de son exil, en s'appliquant
 dans les antres du mont Mofycle à la fonte
 des métaux, & à la fabrique de toutes
 sortes d'ouvrages de la main. Les Sici-
 liens & les habitans de Strongoli dans
 les îles Lipari, prétendoient, aussi-bien
 que ceux de Lemnos, être honorés de la
 présence de ce dieu, qui avoit choisi par
 préférence leur volcan pour en faire sa
 boutique. Autant en disoit-on dans les
 forges du mont Ida en Crète, & dans
 celles de l'Ida de Phrygie.

Quelle raison peut-on avoir eue pour
 donner le nom de dieu des machines (a),
 ou de surintendant des forgerons à cette
 figure grotesque. Diodore nous ouvre
 une voie aisée pour arriver à l'origine de

(A) Ζεύς μηχανικός, Deus machinator. Euseb. Præp.
 Evang. lib. 1.

LE CIEL cette bizarre apothéose. Il nous apprend
 POETIQUE. que les forgerons, ou les artisans, for-
 moient un des trois corps de la police
 Egyptienne. Nous ne pouvons pas douter
 que l'Horus avec les attributs que nous
 venons d'examiner dans les articles pré-
 cédens, n'eût rapport aux travaux des la-
 boueurs. Dans le nouvel équipage que
 nous lui voyons, il avoit rapport à la
 classe des artisans. Changeant d'attributs
 & d'instrumens, il annonçoit le com-
 mencement & la durée de certains ouvra-
 ges, les fêtes particulières aux forgerons
 la vente d'une espèce d'outils dans un
 tems, & d'une autre sorte de provision
 de ménage dans un autre. Cette figure
 placée à côté d'Isis dans les assemblées, en
 étoit apparemment ôtée, lorsque la guerre
 empêchoit certains ouvrages, & certaines
 foires. Mars ou l'annonce de la levée, &
 de la marche des troupes, paroissoit alors
 à côté d'Isis. Il déplaçoit Vulcain, & don-
 noit beau jeu au badinage des assistans.
 Ces plaisanteries se convertirent en his-
 toires : & notre dieu enfumé, devenu le
 mari de la déesse de la beauté, eut à se
 plaindre bien amèrement de la conduite de
 Mars *.

* L'adultère
 de Mars & de
 Vénus.

Ce que je viens d'avancer, que l'Horus
 habillé en forgeron avoit rapport à la

lasse des artisans, ou de ceux qui ma- LA THÉO-
 ioient les métaux, se trouve confirmé GONIE.
 par le sens des noms qu'on donnoit à
 cette figure. Quand Horus annonçoit
 aux laboureurs le repos de l'hyver, &
 la paix qui devoit régner dans les fa-
 milles, on le nommoit *le curateur des*
villes, Harpocrate : ou bien on le pei-
 gnoit tenant en main des têtes de pa-
 vots, desquelles on exprime l'opium,
 liqueur assoupissante & propre à calmer
 le sang. On le nommoit alors (a), Mor-
 phée, c'est-à-dire, *le rétablissement des*
forces. Quand il étoit armé d'une mas-
 sue pour aller en course contre des bêtes
 furieuses ou contre des brigants, on le
 nommoit Hercule, c'est-à-dire, *la mar-*
che des jeunes gens ; ou Melicerte, *la*
défense des villes. Quand il est habillé
 en forgeron, il porte trois noms qui ont
 tous un rapport exprès à la classe des
 artisans. On le nomme Mulciber (b), *le*
gouvernement des forges ; assez souvent

(a) De מרפא au partic. en hiphil מרפא Marphé,
otium faciens, somnum inducens. Son nom se trouve
 dans celui de μορφή, Morphé, forme, & dans celui de
 Métamorphose, parce que le sommeil donne naissance
 aux bizarres figures des songes. Les enfans portent le nom
 du pere.

(b) De מלך malac, regere ; & de בר ber, ou באר
 beer, antrum, subterranea, מלכיבאר Mulcibor, le roi
 des mines, ou la règle des forges,

LE CIEL Hephaisfos (a), le pere du feu : & pour
 POETIQUE. rendre les artisans moins méprisables au
 laboureurs, on donnoit à la figure de
 travail ou du labourage une jambe écrou-
 tée avec le nom de Vulcain ; ce qui signi-
 fioit que le labourage est boiteux sans
 l'aide des artisans ; mais que par leur
 secours, l'ouvrage est extrêmement dili-
 genté. Vulcain n'est ni Tubalcain, ni aucun
 homme qui ait vécu sur la terre, mais un
 mot composé de deux autres qui signifient
 l'ouvrage diligenté (b).

XXIII.

Atlas.

Y auroit-il un symbole particulier pour
 l'ordre des prêtres, comme nous venon
 d'en voir de destinés pour les laboureurs
 & pour les forgerons ? Ce symbole propre
 à régler les prêtres n'étoit pas exposé ap-
 paremment dans les assemblées publi-
 ques, mais dans la tour, dans le laby-
 rinthe. S'il se trouve encore un Horus
 qui ait ce caractère, ou qui soit sensible-
 ment propre à l'instruction de l'ordre

(a) De אֵפְהָיִסְט aph ou eph, le pere, & de אֵשׁוֹפֵסְטוֹ esto ou
 uesto, le feu. אֵפְהָיִסְטוֹ ephaisfo, le pere du feu.

(b) De אֵלְעַלְלַי wall, operari ; & de אֵלְעַלְלַי eoun ou אֵלְעַלְלַי
 canan, expedire, maturare, vient אֵלְעַלְלַי volcan, opus
 maturatum. Ce même mot woll signifie Caminus : &
 Vulcan pourroit se traduire par Camini moderatar.

acerdotal, toutes nos conjectures précédentes en tireront une nouvelle force par la liaison du tout. LA THÉOLOGIE.

On fait par le rapport d'Herodote, de Diodore, de Plutarque, & de bien d'autres anciens, que l'étude étoit la principale fonction des prêtres d'Egypte, qui menotent une vie fort retirée. Ils s'appliquoient à connoître l'ordre des étoiles, le cours des astres & de l'année, les mouvemens de l'air, & les retours de certains vents, les crûes du Nil, les marées du Golphe Arabique, la disposition des continens, des îles, des pais & des mers éloignées, la succession des fêtes, le cours particulier de la lune, les éclipses, l'aspect des planètes & des étoiles, la géométrie, & sur-tout l'arpentage : en un mot ils faisoient une étude assidue & pénible de la terre, de la mer, du ciel, & de toute la nature. C'est apparemment ce qu'on a voulu dire par l'Horus surnommé Atlas. Jugeons-en par le nom, par la figure, & par les métamorphoses auxquelles son nom & sa figure ont donné lieu.

1°. Le nom d'Atlas signifie (a) *les peines, les grands travaux.*

(a) תלאה *telaah*, & avec emphase, en ajoutant l'article Phénicien אטלאה *atlah*, les fatigues, les travaux les plus rudes. Exod. 17: 8. C'est de-là que vient ἄθλος *athlos*, des Grecs, qui signifie, *grandes diffi-*

LE CIEL 2°. Mais quels sont ces travaux si pénibles, ces fatigues si difficiles à soutenir ? Elles sont exprimées par l'attitude ingénieuse d'Atlas qui porte le ciel sur ses épaules. Probablement ce ciel étoit une sphère, ou du moins un disque dont on changeoit les points & les lignes selon la nature des leçons qu'on vouloit donner aux jeunes élèves ; ou selon l'actuelle disposition du ciel qu'on vouloit montrer à toute la classe sacerdotale.

3°. Les vestiges de ce que j'avance, se retrouvent dans les fables auxquelles le nom & la figure d'Atlas ont donné occasion. D'abord Atlas, selon la fable étoit un habile maître d'astronomie, un docteur qui connoissoit toute la nature, & en faisoit des leçons. Dans le vrai, c'étoit là la fonction & la première destination de notre symbole. C'est pour cela qu'Homère nous donne Atlas pour un dieu très-savant (a) qui connoissoit toutes les courbures des côtes, & toutes les profondeurs de la mer. C'est pour la même raison que Virgile rappelle aux leçons du grand Atlas la connoissance qu'on avoit

cultés, rudes combats ; & l'anclare laborem des Latins surmonter de grands obstacles.

(a) Ἄτλας ὁ δυνάστης ὁλοφρονος ὅσα θαλάσσης πάσης βέντεα οἶδεν, *Odyss.* l. I.

acquies

acquise des phases de la lune , des éclipses du soleil , & de tout l'ordre de la nature

LA THÉO-
GONIE.

(a). Ensuite le nom d'Atlas signifiant également (b) une *suspension*, un *support*, les Phéniciens le prirent communément dans ce dernier sens, qui étoit aussi aidé par l'attitude : & le nommant *le soutien du ciel*, celui qui porte le ciel, ils donnèrent lieu d'imaginer la métamorphose du docteur Atlas en une *colonne* ou montagne élevée qui appuie la voûte du ciel de sa cime, & l'empêche de tomber sur la terre (c).

Enfin les mêmes Phéniciens dans les voyages qu'ils recommençoient de trois ans en trois ans à Tarsis, c'est-à-dire, à Cadix & dans la Bétique (d) par la Mer Rouge, & en faisant le commerce de toutes les côtes d'Afrique (e), voyoient

(a) *Citarâ crinitus Iopas*
Personat auratâ docuit quæ maximus Atlas.
Hic canit errantem lunam, solisque labores, &c.
Æneid. lib. 1.

(b) De הלח *selah*, *suspendere*. Job. 26 : 7. הלח
selah, *soutien*, *appui*, *שלה*, *stele*, *colonne*.

(c) ἔχει ἢ τε κιοναὶ αὐτος
μάκρας, αἰγυαίτε κὶ ἐράνον ἀμφὶς ἐχυσίνοι
Odysf. ibid.

(d) Aujourd'hui Andaloufie, midi de l'Espagne.

(e) Voyez l'Histoire de la Physique expérimentale,
dans le Spectacle de la Nature, tom. 4. part. 2. Entr. 11.

LE CIEL souvent les hautes montagnes de Mauritanie dont la cime est toujours couverte de nuées, & paroît unie au ciel. Le nom d'Atlas ou de colonne, donné à cette montagne, y fit appliquer la fable d'Atlas. Ils le disoient roi de Mauritanie grand astrologue, & grand géographe enfin changé par les dieux en une montagne (a) qui va de la terre au ciel.

Les Hyades
& les Pleïades.

Les Hyades ou Huades qui ont reçu leur nom de la figure V qu'elles tracent dans le front du taureau céleste, & les Pleïades qui forment ce petit peloton d'étoiles fort remarquables à côté des précédentes, sont de toutes les constellations du zodiaque les plus connues & les plus faciles à démêler. Elles servoient particulièrement à régler les leçons qu'on donnoit aux disciples des prêtres par le moyen d'un Atlas, c'est-à-dire, d'un Horus portant une sphère céleste. Atlas

(a) *Oceani finem juxta solumque cadentem,
Ultimus Ethiopum locus est, ubi maximus Atlas
Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.*
Æneid. 4.

..... *Latera ardua cernit
Atlantis duri, cælum qui vertice fulcit;
Atlantis, cinctum assidue cui nubibus aris
Piniferum caput, & vento pulsatur & imbri.
Nix humeros infusa regit. Tum flumina mento
Præcipitant senis, & glacie riget horrida barba.*
Ibid.

humanisé, devint le pere des Hyades & LA THÉO-
 ies Pleïades. Orion qui se lève immédia-
 GONIE.
 ment après elles, passa aisément dans Les poursui-
 l'imagination des fabulistes pour un liber-
 tes d'Orion.
 in qui ne cesse de les poursuivre.

Parmi les autres fables que les voya-
 Le jardin des
 geurs Phéniciens avoient tout le loisir Hespérides.
 l'imaginer dans leurs courses, ou de con-
 er à leur retour, les deux plus belles,
 ans doute, sont celles du jardin des
 Hespérides, & celle d'Atlas soulagé par
 Hercule du fardeau du globe céleste.
 Quelle peut être l'origine de la premiere?
 Trois nymphes placées autour d'un ar-
 bre qui produit des pommes d'or, &
 maîtresses de disposer de ce merveilleux
 fruit; un dragon qui veille pour en em-
 pêcher l'usage & l'accès à tout autre;
 une chèvre sauvage qui broute au pié de
 l'arbre; ou enfin au lieu de la chèvre,
 une corne d'abondance placée, soit au
 pié de l'arbre, soit dans la main d'une
 des trois nymphes: voilà la représentation
 du jardin des Hespérides.

Cette peinture fabuleuse en apparence,
 n'est que l'ancien symbole du riche com-
 merce dont les Phéniciens faisoient les
 préparatifs en hyver. C'étoit le commerce
 de l'Hespérie ou des païs occidentaux
 & particulièrement de l'Espagne, d'où

LE CIEL ils tiroient des vins exquis, de riche
 POETIQUE. métaux, & cette laine délicate que le
 * V. Diod. & Syriens teignoient en pourpre *. Ils rap
 Strabon, ou le portoient les plus beaux blés de la côte
 Spectacle de la d'Afrique : & quand ils faisoient le tour de
 Nature, t. 4. d'Afrique : & quand ils faisoient le tour de
 part. 2. Ent. 1. ce continent, en prenant par la Mer Rouge
 ils échangeoient des ouvrages de coutel
 lerie, ou de taillanderie sans valeur contre
 de l'ébène & d'autres bois précieux, con
 tre de la poudre d'or & des provisions de
 toute espèce. Cette branche de leur com
 merce étoit la plus estimée. Heureux qui y
 pouvoit avoir part ! C'étoit *le meilleur lot*
 Mais comme le voyage étoit le plus long
 de tous ceux qu'ils entreprenoient, il
 falloit être prêt pour l'ouverture du prin
 tems. Les associations & les cargaison
 se faisoient en hyver. C'étoit-là le grand
 objet qui occupoit alors les Phéniciens
 & on ne manquoit pas d'en mettre l'an
 nonce dans les assemblées. On voit aisé
 ment ce que signifie l'arbre qui donnoit
 de si riches productions. Le grand dra
 gon qui environnoit l'arbre tournoit l'el
 prit du côté de la subsistance & des pro
 fits dont il étoit le signe. Le capricorn
 ou seulement une corne de cet anima
 placée au pié de l'arbre, étoit le cara
 ctère de la saison. Les trois lunes duran
 lesquelles se formoient les compagnies

pour ce commerce le plus avantageux de LA THÉO-
 nous, tiroient comme l'Occident entier, GONIE.
 leur nom d'Hespérides & d'Hespérie, du
 terme qui signifie *la bonne part, le meilleur*
lot (a).

Quant à la fable d'Hercule qui soulage Atlas ; si nous connoissons Atlas & Her-
 cule, nous n'aurons plus de peine à enten- Atlas dé-
 dre la décharge du fardeau de l'un sur les chargé.
 épaules de l'autre. Atlas signifie *l'étude*
pénible, ou les leçons d'astronomie que
 donnoient les prêtres. Hercule veut dire
la jeunesse armée en course. C'est le nom
 que conserva cette jeunesse de Sidon qui
 alla s'établir à Cadix. Ce nom y fut pris
 par la suite pour celui d'un héros, fonda-
 teur de la colonie. Les jeunes Phéniciens
 qui firent cet établissement, si éloigné de
 leur patrie, furent contraints d'étudier eux-
 mêmes l'ordre du ciel pour régler leur route :
 & souvent faute de prêtres & de leçons,
Hercule se chargeoit des fonctions d'At-
 las, & prenoit le fardeau sur ses propres
 épaules.

X X I V.

Héros, l'Amour, & l'Hyménée.

Personne n'ignore que c'étoit un usage
 universel dans l'antiquité d'aller le jour

(a) אֶסְפֵּר esper 2, Sam. 6 : 19.

LE CIEL des nœces au-devant de l'époux, & de
 POETIQUE. l'épouse, avec des lampes & des flam-
 beaux. Les amis de l'époux portoient une
 torche de bois résineux : les jeunes filles
 amies de l'épouse portoient une lampe.
 Il n'y a personne qui n'ait lû & admiré
 la description que l'Évangile fait de la
 marche des dernières, & il est inutile de
 rien citer de plus. Chacun attendoit le
 moment auquel l'époux seroit prêt pour
 aller chercher l'épouse chez ses parens,
 & pour l'amener chez lui avec tous ceux
 & celles qui devoient l'accompagner,
 & être admis dans la sale du festin. Dès
 qu'il paroïssoit, les deux chœurs des jeu-
 nes gens s'écrioient en prenant leurs lam-
 pes : *Voilà la fête, voilà l'époux.* De mê-
 me qu'on annonçoit une pompe funébre
 en mettant sur la porte de la maison du
 mort une parure lugubre, & très-pro-
 bablement un chien à trois têtes, pour
 marquer les trois adieux des amis ; on
 annonçoit le jour des nœces en ornant
 de fleurs & de feuillages, la porte de
 l'époux & de l'épouse, en y mettant la
 figure d'un jeune homme portant une
 lampe ou une torche, à côté de laquelle
 étoit une Isis marquant le jour de la lune
 auquel la cérémonie étoit fixée. Ce jeu-
 ne homme portoit le nom d'Hyménée.

qui signifie *voilà la fête* (a), *voilà l'époux* LA THÉC-
qui vient. GONIE.

Ceci ne paroît d'abord qu'une conjecture. Mais remarquons que l'usage des annonces gaies ou lugubres par la diverse parure des portes, a passé de la plus haute antiquité jusqu'à nous. Les niches destinées à recevoir certains symboles ou les marques d'une fête, soit au coin des carrefours, soit au-dessus des portes des particuliers, ont été appliqués parmi nous à un autre usage : mais on les retrouve encore. Nous avons pareillement retenu dans les provinces quelques restes de la coutume qu'avoient les anciens (b) de mettre des couronnes & des feuillages sur la porte des maisons où l'on étoit dans la joie, & de varier ces couronnes à la naissance d'un enfant mâle ou d'une fille ; d'en mettre d'autres pour annoncer un mariage ou d'autres fêtes. C'étoit en particulier la coutume des Egyptiens de mettre au haut de leur porte la figure & les feuillages propres de la fête à laquelle ils prenoient part :

(a) De *הוּ hu*, *ipse est, ecce* ; & de *מִנְחָה menéh*, *festum, sacrificium*. *הוּ-מִנְחָה hu-menéh*, *ipsa est festum. Festivitas instat. Ecce sponsus venit*. C'est de là que le chant des fêtes a pris le nom d'hymne.

(b) Voyez *Meursii Græcia ferata*, au mot *Amphidromia* ; & *Athénée* au mot *corona*.

LE CIEL & nous verrons dans l'article des ANI-
 POETIQUE. maux honorés en Egypte, que la veille
 ou le soir du jour auquel les Egyptiens
 célébroient la fête du bélier, & met-
 toient sur leurs portes des feuillages &
 des fleurs, les Hébreux teignirent le haut
 de leur porte du sang de l'animal que l'E-
 gypte adoroit.

Sachant, comme nous le savons,
 que les dieux n'étoient originairement
 que des signes, nous pouvons sans hé-
 siter ramener l'hymen avec sa lampe
 ou son flambeau à une affiche toute
 simple de la cérémonie, ou de la pompe
 nuptiale, à laquelle les parens & amis
 étoient invités. L'Isis étant devenue dans
 l'opinion des peuples une déesse puis-
 sante, & la mere des plaisirs, l'enfant
 qui l'accompagnoit partagea les hon-
 neurs de la divinité, & donna lieu aux
 plus belles histoires. On lui prêta des
 fonctions conformes aux inclinations
 de la mere. On le nomma en consé-
 quence Eros ou l'amour : & ce nom
 plut si fort qu'on ne lui en donna plus
 d'autre. Cet enfant reparoissoit sans doute
 suivant l'ancien usage, tantôt avec les
 aîles du vent Etésien, tantôt avec la
 massue d'Hercule, quelquefois armé de
 l'arc & des flèches d'Apollon ou du

sagittaire, ou bien assis sur un lion, ou LA THÉO-
 conduisant un taureau, ou attachant GONIE.
 un bélier, ou tenant dans ses filèts un
 grand poisson. Ces signes des différen-
 tes parties de l'année donnèrent lieu à
 autant d'histoires. L'empire d'Eros em-
 brassa le ciel & la terre. Qui pouvoit
 douter après cela qu'il ne régnât jus-
 qu'au fond de l'humide élément ? Les
 marques des travaux de chaque saison,
 jointes au flambeau nuptial, passèrent
 pour les monumens de ses victoires. Il
 avoit désarmé tous les dieux, & leurs
 attributs dans ses mains devinrent la ma-
 tière du badinage des poètes, puis des
 profondes réflexions des philosophes,
 mille fois plus ridicules là-dessus que les
 poètes.

Cette coûtume de transporter proces-
 sionnellement des figures symboliques,
 & de les placer ou sur les portes de ceux
 qui prenoient part à la fête, ou dans le
 lieu de la station, a fait regarder par la
 suite l'arrivée des figures portatives com-
 me une visite des dieux. De-là les invita-
 tions à Cérès de visiter la grange ; à Pan
 de venir jeter un regard favorable sur
 les petits des troupeaux ou de s'en aller
 sans leur nuire ; à Vénus & au jeune
 porte-flambeau qui l'accompagne, de

LE CIEL se transporter dans telle ou telle maison
POLTIQUE.

O Venus regina

. vocantis

Thure te multo Glyceræ decoram

Transfer in adem,

Fervidus tecum puer.

X X V.

Protée.

Selon la fable, Protée étoit le nourricier des phoques ou des chevaux marins qui tirent le char de Neptune. Il en faisoit le dénombrement auprès de l'île du Phare : il leur donnoit à toutes également à repaître : & quand on l'abordoit, il se changeoit en homme, en femme, en brébis, en cheval, en liqueur, & en telle figure qu'il lui plaisoit.

Selon la vérité, Protée étoit l'annonce de l'échange des fruits de l'Egypte contre des esclaves, des troupeaux, des métaux, du vin, & autres marchandises que les vaisseaux Phéniciens apportotent dans l'île du Phare, l'unique port d'Egypte qui fût alors bien accessible. Ces vaisseaux prenoient là leur provision de blé, de lin, & de toutes les productions de l'Egypte. Nous avons déjà vû que le retour annuel de ces vaisseaux aux extré-

mités de l'Égypte, étoit annoncé par un Osiris qu'on nommoit Neptune. Depuis l'introduction de l'idolâtrie, les Égyptiens qui haïssoient la mer, n'honorèrent point Neptune : mais ils conservèrent son nom qui signifie *l'arrivée de la flotte*, & le donnèrent aux extrémités de l'Égypte, ou au bord de la mer. C'est Plutarque qui nous le rapporte. Protée allant aux extrémités de l'Égypte, & vers le Phare, compter les courriers marins, & les pourvoir de tout, ne peut être que la vente qu'on alloit faire au Phare des denrées de l'Égypte à l'arrivée des barques Phéniciennes. Le nom de Protée le confirme. Il ne signifie autre chose que *l'abondance des fruits*, ou *la production de la terre* (a). Le nom de Poret ou Protée a produit évidemment ceux de *port* & de *porter* : parce que ce sont les fruits de la terre qui ont été le premier objet des transports d'une côte à l'autre. Et si l'on a feint que Protée en arrivant au port du Phare, faisoit le dénombrement des phoques, puis prenoit diverses figures; c'est parce que l'on venoit à bord de toutes les barques apporter les provi-

(a) De פֶּרֶה parah, pario; & de פֶּרִי peri, fructus, vient פֶּרֶה porce, partus, fecunditas, copia fructuum. Genes. 49 : 22.

LE CIEL sions nécessaires à l'équipage, & faire
 POETIQUE. les échanges des marchandises, en quoi
 consistoit le commerce des anciens. On
 peut croire aussi que cette fable eut son
 fondement dans la figure, tantôt d'un
 esclave, tantôt d'un cheval, d'un ton-
 neau, ou de telle autre, qui étant mise
 dans les assemblées Egyptiennes, annon-
 çoit ce que la flotte apportoit de considé-
 rable; & qui par cette raison, étoit ap-
 pellée Protée, ou l'échange des fruits de
 la terre.

X X V I.

Mercuré, Hermès, Camille.

Voilà un assez grand nombre d'hom-
 mes, & de femmes fort célèbres que
 nous avons, ce me semble, acquis le
 droit de rayer dans l'histoire. Il n'en faut
 plus chercher ni le país, ni la datte, ni
 la généalogie, puisque nous avons prou-
 vé qu'ils ne sont tous rien de plus que
 l'Osiris, l'Isis, & l'Horus Egyptiens;
 c'est-à-dire, les trois principales clés de
 l'écriture ancienne, ou les symboles de
 l'année solaire, de l'année civile, & de
 l'année rustique.

Nous connoissons une quatrième clé
 qui est le Toth, ou Taaut, c'est-à-dire,



J.P. Le Bas Del.

1, 2, Le Lever de la Canicule. 3, L'ouverture de l'Année.
4, L'ouverture des échanges, en été. le Capricorne ou
l'hyver en étoit la Clôture.



le chien. De-là sont encore fortis quantité de rois & de dieux, dont nous allons démêler, en peu de mots, les noms, les rangs, & les occupations. LA THÉOLOGIE.

Je ne répéterai plus pourquoi les Egyptiens donnoient à la brillante étoile, dont le lever les avertissoit des approches du débordement, le nom de Toth, ou Taaut qui dans leur langue vouloit dire chien, & qui est encore celui que la Vénus conserve pour animer ou pour rappeler les chiens.

Taaut.

Les Egyptiens des tems postérieurs ne manquèrent pas d'en faire un de leurs rois qui avoit été transporté dans ce bel astre. Ils le font fils de Ménès, & petit fils d'Osiris. Ils lui attribuent l'invention des lettres symboliques. Ils en font le conseiller de Ménès, & disent qu'il l'aida à régler l'ordre de leurs fêtes. Mais cette belle histoire est uniquement fondée sur ce qu'on disoit anciennement en Egypte que c'étoit Toth qui introduisoit les Manes & renouvelloit les indiétions. Il ouvroit l'année en effet, & c'étoit au lever de la canicule qu'on la commençoit. Le premier de leur mois en prit le nom de Thot. Ce n'est que par superstition que les Egyptiens s'abstinrent de compter exactement l'année sacrée ou

Athotes ou
Taaur.

LE CIEL civile, lorsqu'ils eurent la connoissance
 POETIQUE. qu'avec 365 jours, il y avoit encore un
 quart de jour à mettre pour exprimer
 l'entière révolution. Quatre quarts de
 jour négligés faisoient un jour au bout
 de quatre ans : & négligeant après les
 quatre ans d'intercaler un jour, ou de
 compter 366, au lieu de 365, leur an-
 née civile en commençoit un jour trop
 tôt, & en rétrogradant s'éloignoit de
 la valeur d'un jour entier du calcul de
 l'année naturelle. Elle s'en éloignoit de
 deux jours au bout de huit ans, & de
 trois après douze ans. Ainsi l'ouverture
 de l'année sacrée parcouroit successive-
 ment tous les jours de l'année dans la du-
 rée de 365 fois quatre ans qui font 1460
 ans. Ils croyoient par-là benir, & faire
 prospérer toutes les saisons, en les faisant
 jouir tour-à-tour de la fête d'Isis qui se
 célébroit conjointement avec celle de la
 canicule ; quoiqu'elle fût souvent fort
 éloignée du lever de cette constellation :
 & c'est par un effet de l'ancienne coûtume
 de célébrer la fête d'Isis, ou le renouvel-
 lement de l'année au lever même de la
 canicule, qu'on ne manquoit pas en
 quelque saison que la fête arrivât, d'y
 faire paroître non-seulement la figure
 du chien, mais même des chiens vivans.

qui précédoient toujourns le char d'Isis (a) : LA THÉO-
 circonstance que je prie mon Lecteur de GONIE.
 remarquer. Ils se plaisoient ainsi dans
 les tems postérieurs à chercher en tout
 du merveilleux, ou du mystérieux. Le
 calcul que nous venons de voir, & bien
 d'autres qu'ils tenoient des prêtres leurs
 devanciers, étoient des choses extrême-
 ment simples. Ils les prirent par la suite
 pour les différentes durées des rois qu'ils
 logeoient dans la canicule, & dans d'au-
 tres astres. L'un avoit vécu 1460 ans,
 un autre tant de milliers d'années. Les
 calculs astronomiques fondés sur diffé-
 rentes suppositions & sur différentes
 combinaisons des astres, étoient une des
 principales occupations des prêtres. Ces
 calculs trouvés dans les registres des sa-
 vans les plus laborieux étant toujourns
 unis à des noms d'hommes, tels qu'Anu-
 bis, Thoth, Ménès, Osiris, & autres,
 qu'on logeoit dans les astres, passèrent
 pour être la durée de la vie terrestre de
 ces Dieux. Telle est l'origine de cette an-
 tiquité de l'histoire des Egyptiens qu'on
 faisoit remonter si haut. Leurs anciens
 rois ne sont que les noms des astres, &
 la durée de leur vie n'est qu'une suputa-

(a) τοῖς ἰταλοῖς ἀποπορεύσασθαι τὸς κνωὰς καὶ τὴν
 προυπλῆν. Diad. l. 1.

LE CIEL tion du tems qu'il faut pour ramener
 POETIQUE. une planète au point du ciel d'où elle
 étoit partie. C'étoit abuser aussi grossie-
 rement de leurs calculs astronomiques
 que de leur écriture ; & il est sensible
 après cela que si on retranche de la sa-
 gesse des Egyptiens un peu d'astronomie
 de géométrie , & de grandeur de goût en
 fait d'architecture , toute leur sagesse en
 matière d'histoire & de religion , tombe
 & dégénère en extravagance.

Le Phénix. A l'occasion de la rétrogradation de
 la fête d'Isis , & du retour de cette fête
 au vrai lever de la canicule après 1460
 ans , n'oublions pas de remarquer qu'ils
 regardoient la 1461^e année comme pri-
 vilégiée , comme une année *d'abondance*
& de délices. C'est parce que cet évène-
 ment si rare & si important , selon eux
 concouroit avec le soufle désiré des vents
 Etésiens , qu'ils exprimoient le tout par
 un oiseau d'une singulière beauté qui se
 faisoit admirer parmi tous les autres , &
 qui arrivoit en Egypte après avoir passé
 1461 ans* sans y paroître. Ils ajoûtoient que
 cet oiseau y venoit mourir sur l'autel du
 Soleil , & que de ses cendres il naissoit
 un vermisseau qui redonnoit la vie à un
 oiseau semblable au précédent. Ils lui
 donnoient le nom de Phénix , qui signifie

* Tacit.
 Annal. 5.

qu'ils prétendoient être attaché au LATHEON-
concours de l'ouverture de l'année & du GONIE.
rai lever de la canicule ; je veux dire
abondance la plus délicieuse (a). Voilà
encore une figure emblématique,
convertie en une merveille dont il n'étoit
point permis de douter.

La canicule nous a déjà donné deux
ou trois divinités, l'une résidante dans
la belle étoile voisine du cancer, sous le
nom de Thot ou d'Anubis, & fort oc-
cupée à faire croître & décroître le Nil ;
l'autre uniquement livrée à la médecine,
& à la surintendance de la santé sous le
nom d'Esculape. Voyons présentement
encore de la même famille le Camille des
Etrusques, le Janus des Latins, l'Hermès
des Grecs, & le Mercure des Phéniciens.
Non-seulement l'observation de la can-
icule avoit mérité d'être désignée par la
figure du serpent, symbole de la vie qu'elle
avoit assurée aux Egyptiens : mais comme
elle leur avoit procuré l'abondance, ou
plûtôt une surabondance de blé qui les
mettoit en état d'aider les étrangers, &
de s'enrichir par la vente de leurs pro-
ductions ; la figure d'Anubis fut souvent
accompagnée d'une bourse pleine, dont

Camille, Janus,
Hermès,
& Mercure.

(a) פנח Phonec, *deliciis abundans*. V. Proverb.
9 : 21.

LE CIEL la vûe réjouissoit les peuples ; ce qui li
 POETIQUE. valut le nouveau titre de Mercure, qui
 signifie *le négociant, l'intriguant*, ou sim-
 plement *le commerce* (a).

Une nouvelle preuve que Mercure n'est que le symbole de la canicule, ou de l'avertissement de la retraite, & non un homme qui ait rien enseigné, ni inventé c'est qu'on lui mettoit en main la marque de la crûe du Nil, & aux piés les aîles qui avertissoient de prévenir le débordement par une prompte fuite.

La marque de la crûe étoit une perche croisée : cela est fort simple : & le serpent qu'on y entortilloit ne marquoit dans la main de cette figure que ce qui signifioit par-tout, la vie, la subsistance. Etant double il annonçoit une subsistance très abondante, qui peut suffire aux Egyptiens & aux étrangers. On terminoit ce bâton par deux petites aîles ; symbol

(a) De רכל *racal*; *negociari, detrahere dolose latenter surripere*, vient מרכל *marcol*, ou *marcor*; מרכלת *marcolet, mercatura*. Ezech. 17 : 24. *Dolus detraçtio*. Levir. 19 : 16. La réunion de ce sens a fait donner à Mercure le privilège de fourber aussi bien qu'à de commercer.

Callidum quidquid placuit jocosè

Condere furto. Carm. l. 1. od 10.

Horace dans l'hymne si édifiante qu'il adresse à Mercure n'a garde d'en faire un voleur : mais il tourne ses vols en plaisanteries. Le tout étoit pour réjouir la cour céleste.

u vent qui régloit la crûe des eaux. LA THÉO-
 Toutes ces significations furent oubliées, GONIE.
 & le *Moniteur* étant devenu dieu, comme
 es autres figures, on changea son nom
 'Anubis * l'aboyeur, en celui d'Han- * Hanno-
 abi l'orateur. Son geste & le bâton beah, *Isai.*
 ui étoit dans sa main facilitèrent 56 : 10.
 cette métamorphose. On prit cette sonde pour
 n bâton d'honneur, pour la marque
 'un conducteur, d'un interprète, d'un
 mbassadeur. De-là les qualités de guide,
 'intendant des routes, de porteur de
 bonne nouvelle, & tant d'autres sem-
 blables qu'on donnoit à Mercure, &
 dont on trouve la collection dans l'hi- * *Syntagm. 9.*
 toire des dieux de Giraldi *. De-là l'u-
 sage de mettre les chemins sous sa pro-
 tection, & de placer sa statue à l'entrée
 des grandes routes. Mais quelle est l'ori-
 gine du nom de Caducée qu'on donne au
 bâton de Mercure ?

En Orient toute personne constituée
 en dignité portoit un sceptre (a) ou un

(a) La preuve de cette coutume se trouve fréquemment
 dans l'Écriture sainte. Lorsque la prophétesse Debora
 élicite dans son cantique les capitaines, ou les chefs de la
 ennemie tribu de Manassé qui demouroit au-delà du Jour-
 dain, d'être venus au secours du peuple de dieu contre
 ennemi ; elle nous les représente comme ayant en main
 leur bâton de commandement. Quand les Tribus mur-
 murèrent de voir le sacerdoce demeurer dans la famille
 d'Aaron, les chefs des tribus reçurent ordre d'apporter

LE CIEL bâton d'honneur, & quelquefois un
POETIQUE. lame d'or sur le front, qu'on appello

leur sceptre au tabernacle. Celui de Levi que porte Aaron, se trouva fleuri le lendemain, & l'écriture marque que les autres chefs reprirent chacun leur sceptre ou leur bâton de commandement. Cette distinction étoit tellement affectée au chef de chaque grande famille, qu'en la langue Orientale une tribu n'a point d'autre nom que celui du sceptre auquel elle est subordonnée. Ain-
les douze sceptres de Jacob, signifient les douze tribus d'Israélites; & pour dire la tribu de Levi, ou la tribu de Juda, on ne pouvoit dire autrement que le sceptre de Lévi, le bâton de Juda. Pour marquer de quelles tribus étoient les deux excellens ouvriers que Moïse employa à la conduite des ouvrages du tabernacle, l'écriture (Exo 31.) dit d'Hooliab qu'il étoit du sceptre de Dan, & de Bézéléel qu'il étoit du sceptre de Juda. Ici mon Lecteur me pardonnera, je l'espère, une digression que je croi lui devoir être utile. C'est de lui faire observer à l'occasion du bâton d'honneur, qu'on a entièrement obscurci la célèbre prophétie de Jacob, en prenant le sceptre dont il y est parlé pour un sceptre royal: au lieu qu'en jugeant du sceptre par celui qui le doit porter, c'est-à-dire, par le chef (*Dux*) de la tribu de Juda dont il est parlé aussi, on ne trouve plus de difficulté dans l'application de la prophétie. Il n'est promis qu'à la tribu de Juda de conserver ses chefs, & son bâton d'honneur, jusqu'à la venue du Messie. Les autres tribus pourront être dispersées, ou presque oubliées & perdues, comme les dix qui composeront le royaume d'Israël; ou presque détruites comme celle de Benjamin. La seule tribu de Juda aura les assurances de conserver ses généalogies en bon ordre sous l'inspection de ses chefs, & sera toujours distinctement connue, jusqu'à ce que le *Sauveur vienne & que les nations lui obéissent*: afin que par-là sa naissance soit constatée publiquement, & qu'on connoisse qu'il est fils de David, de Juda, de Jacob, d'Isaac, & d'Abraham. L'évènement a parfaitement répondu à la prophétie, & l'accomplissement est aussi simple que la promesse. Lors que les nations viennent au fils de Marie, & que le descendant de Juda leur a fait connoître le vrai Dieu, la tribu de Juda dès-lors a acquité sa destination. Aussi est ce aussitôt après la conversion des Gentils au Christia-

Cadosh ou Caducée, & qui signifioit un LA THÉO-
homme saint (a), pour avertir que celui GONIE.
 qui portoit ce bâton ou cette marque,
 étoit un homme public, qui devoit aller
 & venir en liberté, & dont la personne
 étoit inviolable. Telle est l'origine du
 nom qu'on donne à la baguette que porte
 Mercure. On a fait ainsi le guide des voya-
 geurs, l'interprète * & l'envoyé des dieux,
 d'une figure dont on savoit confusément
 que la fonction étoit d'avertir de se mettre
 en chemin. Ignorant entièrement le rap-
 port qu'avoit cette longue mesure avec le
 Nil, on la convertit par-tout en un bâton
 d'ambassadeur, pour mettre quelque liai-
 son entre la fonction de l'Envoyé & le
 bâton qu'il portoit.

* Ἐρμῆς,
 interprès,
 ἱεροκρυξ
 nuncius sac-
 cer.

Souvent au lieu de la mesure du Nil, on
 lui mettoit en main une clé, & on lui
 donnoit deux visages, l'un de jeune hom-
 me, l'autre de vieillard, en environnant
 le tout d'un serpent qui se mordoit la
 queue. Le serpent, symbole de la vie ou du

Voyez Fig. 3.
 Planche XIX.

aisme que la tribu de Juda tombe en désolation. Elle est
 chassée de la terre promise, & dispersée par tout. Les
 restes de cette tribu, qui avec ceux des autres doivent un
 jour reconnoître celui que leurs peres ont rejeté, sont
 aujourd'hui sans sceptre, sans chef, sans registre, & hors
 d'état de justifier la descendance du Messie qu'ils atten-
 dent, & de faire voir par des actes authentiques, qu'il est
 fils de David, de Jacob, & d'Abraham.

(a) קדוש cadosh, *sanctus, separatio.*

LE CIEL tems, marque ici l'année qui forme
 POETIQUE. cercle perpétuel, & la révolution d'
 astres qui reviennent au point du c
 d'où ils étoient partis un an auparavant

Voyez Fig. 3. Notre portier, qui fait ici la clôture
 Planche XIX. vieil an, & l'ouverture du nouveau, n'
 que la canicule dont le lever ou le dég
 gement hors des rayons du soleil ma
 quoit la nouvelle année solaire. Je c
 solaire, ou naturelle, parce que l'anne
 sacrée, faute de compter & d'évaluer u
 quart de jour avec les 365 jours, com
 mençoit plutôt d'un jour entier au bo
 de quatre ans, de deux jours au bout
 huit ans : & en continuant de même il a
 rivoit que le commencement de l'anne
 sacrée parcouroit toutes les saisons. Ma
 on y observoit toujours la coûtume c
 faire précéder la pompe d'Isis, qui éto
 la première fête de l'année, par le die
 Anubis qui étoit le *portier des fêtes*,
 qui fait voir que le tout étoit plus astre
 nomique qu'historique. Voilà sans diff
 culté le Janus des Latins qui avoit le
 mêmes attributs avec le nom de *portier*.
 Son compagnon ordinaire, le bon re
 Picus avec sa tête d'épervier, a l'air tro
 Egyptien pour douter un instant que l'E
 gypte ait été au lieu du Latium la patri
 de l'un & de l'autre.

Anubis étoit réellement, comme si- LA THÉO-
ne, la règle des fêtes, & l'introducteur GONIE.

de toutes les figures symboliques qu'on
montrait successivement au peuple du-
rant l'année. Devenu dieu il en fut fait
inventeur & l'ordonnateur. Or ces fê-
tes se nommoient les manes, parce que
ces figures qu'on y présentoit aux affi-
ans étant originairement destinées à
régler les travaux du peuple, se nom-
moient *les manes*, c'est-à-dire, *les règle-
mens*, *les signes*, *les enseignes*. On en
fit la plus belle fonction d'Anubis, &
est relativement à cette opinion frivole
que la pompe d'Isis, ou l'ouverture des
fêtes annuelles, étoit précédée par un
sacrien. Mais les néoménies de chaque
mois, & les fêtes particulières qui pré-
cèdent ou suivent chaque récolte
portant des noms propres qui les distin-
guent, le nom général de *manes*,
enseignes, ou d'images, demeura aux
assemblées funébres, qui revenoient fré-
quemment; & les noms de manes, d'ima-
ges, de simulacres, & de morts se con-
fondirent. Mercure qui *faisoit l'ouver-
ture & la clôture* des manes (a), devint
ainsi le conducteur des morts. Il condui-
soit les âmes la baguette haute. Roi ou

(a) ψυχοπομπός, *manium dux, ductor animarum.*

LE CIEL berger, il falloit suivre la troupe : il le
 POETIQUE. ouvroit le triste séjour, le fermoit sa
 miséricorde, & tiroit la clé sans per-
 mètre à personne de sortir (a). C'est enco-
 ce que les Phéniciens & les Arcadie
 vouloient dire quand ils l'appelloient
 Cyllénien (b). Ce mot signifioit la cl-
 ture, ou *celui qui termine l'année, & q*
fini pour toujourns la durée de la vie.

La persuasion où l'on étoit qu'il avoit
 inventé la musique, la lyre, la lute,
 tous les exercices qui forment le corps (c)
 est fondée sur ce que toutes ces choses
 étant inséparablement unies aux ancie-
 nes fêtes, on l'en a cru l'ordonnateur.
 l'inventeur comme des fêtes mêmes. L'
 ouvrant les fêtes, il en introduisoit tout
 les suites.

Quant à la généalogie de Mercure
 elle confirme tout ce que nous avons dit.
 Il est fils de la belle Maïa, & petit-fils
 d'Atlas. Maïa est la Pleïade ou le pelote

(a) *Tum virgam capit. Hâc animas ille evocat oro*
Æneid. 4. & Horat. Carm. l. 1. od. 10. & od. 24.

(b) *קללן cillaion, ultima consummatio. Isai. 10 : :*
Item, clausura, coercitio : de-là Cyllenius ales, Cyllen-
proles. Æneid. 4.

Ἑρμῆς ἢ ψυχὰς Κυλλήνιος ἐξεκαλεῖτο.

Hermes Cyllenius animas evocabat. Odyss. 4.

(c) *Qui feros cultus hominum recentium*
Voce formasti catus & decore

More Palaestra. Horat. ibid.

d'étoit

d'étoiles connu du peuple même, & LA THÉO-
 placé au dos du taureau. Les Orientaux GONIE.
 nommoient ces étoiles Mæah (a), c'est-
 à-dire, *la centaine, la multitude*. Les
 Grecs tantôt leur conservoient leur pre-
 mier nom, & les nommoient Maïa;
 tantôt traduisoient ce mot par ceux de
 Pleïades & de Pleïone qui signifient de
 même *la multitude*. Ces étoiles si remar-
 quables étant des plus propres à régler
 l'étude du ciel, & les premières qui at-
 tiraient les yeux avant le lever de la
 canicule dont elles devenoient ainsi le
 signe avant-coureur, étoient avec les
 Hyades les premières qu'on prenoit soin
 de faire connoître aux jeunes élèves des
 prêtres Egyptiens, dans la sphère d'At-
 las. Ce symbole devenu dieu, on histo-
 ria comme lui toutes ses leçons. Les étoi-
 les qui servoient de règle pour connoître
 les autres, devinrent les filles chéries du
 docteur Atlas. Maïa se dégageoit alors
 des rayons du soleil lorsqu'il étoit dans
 les gémeaux, c'est-à-dire, au mois de
 Mai, auquel elle paroît avoir donné
 son nom. La plus belle étoile qui s'en
 dégage un mois après, ou un peu plus,
 est la canicule, ou l'Anubis, dont il leur
 plut de dire que Maïa étoit la mere,

(a) ΠΝΔ μαα,

LE CIEL parce que l'étoile d'Anubis lui succédoit la
 POETIQUE. première.

Voyez Fig. 4.
 Planche XIX.

Pourrions-nous pour achever ce qui regarde Mercure, rendre encore raison de l'usage où étoient les anciens de placer communément un coq & un bouc sauvage à côté de Mercure, sur-tout quand ils lui mettoient en main une bourse pleine. Il est indubitable, à la vérité, qu'ils arrangeoient ces pièces selon les idées vaines de leur mythologie, & rapportoient le tout aux ridicules histoires qu'ils attribuoient à Mercure. Mais ce que nous cherchons ici est autre chose. Ces figures étoient antérieures à la mythologie, c'est à la première signification des symboles que nous voudrions parvenir.

La canicule se levoit tantôt à l'entrée de la nuit, tantôt au cœur de la nuit, tantôt avant le lever de l'aurore. Ces différences pouvoient aider à fixer l'ordre de l'année, & avoient une marque particulière. Le lever de la canicule avant l'aurore étant la plus importante de toutes les observations pour l'Egypte, avoit à plus forte raison son caractère abrégé & distinctif, savoir un coq à côté d'Anubis. La bourse pleine qu'on lui met à main pour désigner les échanges, est souvent accompagnée dans les monumens,

d'une tête de capricorne ; ce qui annon- LA THÉO-
 çoit fort simplement la vente des produ- GONIE.
 ctions de l'été & de l'automne jusqu'à
 l'entrée du soleil au capricorne en Décem-
 bre. Lorsqu'Anubis, d'affiche qu'il étoit,
 fut devenu le dieu du commerce & des
 intrigues, tous ces symboles si simples
 se changèrent en autant d'histoires, de
 superstitions, ou d'allégories également
 misérables. On les trouve par-tout : voyez
 là-dessus, si vous en avez la patience, ou
 Noël le Comte, ou Cartari.

X X V I I.

Dédale & Icare.

Après que les Egyptiens eurent con-
 verti en autant d'objets d'un culte abomi-
 nable, ces figures qu'ils n'entendoient
 plus, chaque canton eut la sienne par
 prédilection. Tel dieu guérissoit de telle
 maladie en tel endroit. Telle déesse un
 peu plus loin étoit de ressource pour tel
 autre besoin. Enfin toute l'Egypte se
 trouva pleine de Cérès, de Latones, de
 Minerves, de Cybéles, & de Dianes,
 qui toutes n'étoient que l'Isis, la clé des
 différentes fêtes.

Toute l'Egypte se trouva pleine de
 patronnes & de dieux tutélaires, com-

LE CIEL modes, affectionnés, & dont les fon-
 POETIQUE. ctions ou les occupations étoient réglées
 par les besoins des habitans. Les sym-
 boles avoient subi le même sort en Phé-
 nicie & en Syrie. Toutes ces extrava-
 gances se répandirent avec les Phéniciens
 sur toutes les côtes de la Méditerranée,
 où elles passèrent pour autant de traits
 de l'histoire Nationale, & prirent en-
 core des formes nouvelles selon le génie
 & le tour d'esprit des différens peuples.
 C'étoit, par exemple, la coûtume de dire
 en Egypte, soit par des figures symbo-
 liques, soit dans le langage familier, que
 quand la canicule ou Anubis se montrait
 avec de grandes aîles d'épervier, c'est-à-
 dire, avec un vent bien soutenu, l'eau
 seroit *suffisamment haute*, & qu'Erigone
 se réjouiroit, ou qu'il y auroit assurance
 d'une moisson abondante. Alors ils don-
 noient à Anubis le nom de Dédale, qui
 signifie *hauteur suffisante* (a), ou suffi-
 sance de profondeur. Mais si Anubis,
 la canicule laissoit tomber ses plumes
 c'est-à-dire, si le vent Etésien venoit
 tomber ou à manquer au lever de la ca-
 nicule; ils donnoient alors à Anubis l

(a) De דַּי *dai*, *sufficiens*, *satis*. Levit. 5 : 7. & דַּלָּה *dalah*, *attollere*, *exaltare*. Ps. 30 : 2. Hébraïc. o
 de דַּל *dal*, *altitudo*, vient דַּדַּל *Daidal*, Δαίδαλος
 ou Δαίδαλα, *sufficiens altitudo*.

nom de Mériticar (a), c'est-à-dire, le désespoir du laboureur; ou triste nouvelle pour le laboureur. Ils ajoûtoient qu'Érigone en étoit inconsolable, qu'elle mourroit de faim, & perdoit toute espérance. Ces idées & ces images portées en Crète & en Attique, y prirent deux formes nouvelles, & devinrent la matière de deux histoires.

En Crète, le Dédale ou l'Anubis dont le vol se soutient, & le Mériticar ou l'Anubis dont les plumes tombent, devinrent le sujet de la merveilleuse histoire, selon laquelle Dédale se fit & à son fils Icare, des aîles qui sauvèrent l'un & ne purent soutenir l'autre. Si Dédale, dans la suite de la fable, se sauve de Crète en Sicile; si Minos roi de Crète qui étoit, dit-on, offensé contre lui, le poursuit jusques dans cette île; si pour ses menus plaisirs il s'amuse à bâtir en Sicile la belle ville de Minoa; ce n'est pas qu'il puisse y avoir, ni là, ni ailleurs, aucuns monumens du passage de Minos qui n'est qu'un être de raison non plus que Dédale. Mais les mêmes noms & les mêmes symboles se retrouvant en Sicile & en Crète, on

(a) De מרה *marah*, amertume, angoisse. Ruth 1 : 20. ou désespoir. II. Sam. 2 : 26. & de יכר *Icar*, laboureur. Jerem. 51 : 23. & Isai. 61 : 6.

LE CIEL tâcha de lier le tout à l'aide de ces belles POËTIQUE. histoires, qui ont fait long-tems l'amusement, & ensuite la grande science des Grecs. On connoissoit en Sicile comme en Crète, les manes ou les fêtes, & les réglemens. On y tenoit les mêmes discours dans les fêtes sans en entendre le sens. C'étoit des formules de cérémonial & d'habitude. On donnoit aux nouvelles villes des noms tirés du culte public, ou des cérémonies qu'on avoit le plus à cœur : & ces noms se trouvant les mêmes en des lieux fort différens, on imagina des faits & des voyages d'une côte à l'autre, pour rapprocher & coudre par ces rapports, des choses entièrement indépendantes.

Dans l'Attique & dans les îles de l'Archipel, on connoissoit Icare : mais c'étoit sous des idées différentes de la créance de Crète. On se souvenoit dans ces îles qu'Icare étoit un laboureur : on y avoit une idée confuse du rapport de *Mera* avec la *canicule*, quand les vents Etésiens n'en accompagnoient pas le lever, & de l'état déplorable où *la châte d'Anubis* jettoit *Erigone* ; c'est-à-dire, de la tristesse où l'on étoit sous le signe de la vierge, quand le vent Etésien n'avoit pas enflé le Nil dans les jours caniculaires. Mais n'en-

tendant rien à toutes ces choses qui ne LA THÉO-
pouvoient être intelligibles qu'en Egy- GONIE.
pte, voici l'histoire qu'ils fabriquèrent
en unissant toutes ces parties tant bien que
mal.

Icare, disoient-ils, étoit un laboureur
qui avoit montré aux bergers de l'Atti-
que la manière de semer, de planter la
vigne, & de faire le vin. Ceux qui n'a-
voient pas encore bû de cette liqueur,
voyant les autres faire des extravagances
dans l'ivresse, tuèrent Icare, persuadés
qu'il avoit empoisonné leurs amis. *Son*
chien Méra vint en heurlant apprendre
cette mort à Erigone fille d'Icare, qui se
vit réduite à une extrême pauvreté, & en
mourut de désespoir. *Méra* inconsolable
mourut à son tour auprès d'Erigone.
Mais Jupiter touché de leur sort, plaça
le chien au ciel, où il est connu sous le
nom de la canicule : il y logea aussi la jeune
fille sous le nom de *la Vierge qui porte des*
épics, & son pere Icare sous le nom de
l'Arcture. Depuis la mort d'Icare, les
vents Etésiens ne soufloient plus au lever
de la canicule. Mais après bien des sacri-
fices, les dieux accordèrent enfin le re-
tour des vents du Nord, ou le soufle égal
des vents Etésiens, pendant les quarante
jours qui suivent le lever de la canicule,

LE CIEL & qu'on nomme les jours caniculaires.
POETIQUE. ce qui ramena l'abondance.

On me dira peut-être que cette histoire, malgré les idées fabuleuses qu'on y a mêlées aux objets qui intéressoient l'Egypte, confirme si nettement tout ce que j'ai avancé sur l'origine des dieux, qu'elle paroît faite exprès pour moi, & devient suspecte par l'abondance même de lumière qu'elle jette sur l'interprétation des figures Egyptiennes. Mais tous les traits que je viens de rapporter, se trouvent dans les recueils des mythologues anciens (a).

(a) Voyez *Hygini fabula*, c. 130. & *Hygini astronomic. lib. 2. voce Arctophylax. Arati phaenomena Germanico Casare interprete, voce canis.* Pour épargner au Lecteur la peine de chercher ces recueils, je me contenterai de citer ici le passage des astronomiques d'Hygin qui peut suffire. *Nonnulli hoc dixerunt Icarium, Erigones patrem, cui propter justitiam & pietatem existimatur Liber Pater vinum & vitem & uvam tradidisse, ut ostenderet hominibus quomodo sereretur & quid ex eo nasceretur, & cum esset natum id, quomodo uti oporteret. Qui cum sevisset vitem & vinum accepisset, statim utres plenos in plaustrum imposuisse: hac re etiam Booten appellatum. Qui cum perambulans Atticorum fines pastoribus ostenderet, nonnulli eorum aviditate pleni, novo genere potus inducti somno consopuntur. Atque ut alii aliam se in partem rejiciunt ut semi-mortua membra jactantes, alia ac decebat loquebantur; reliqui eorum arbitrati venenum ab Icario datum pastoribus, in puteum dejecerunt at Erigone Icarii filia permota desiderio Parentis cum eum non redire videret ac persequi eum conaretur, canis Icarii, cui Mera fuerat nomen ululans redit ad Erigonem. neque puella timida suspicari debebat nisi patrem interfectum qui tot dies ac menses*

Par l'histoire de Dédale, & par celle de nos deux Icares, il est aisé de juger combien la fable est un fonds suspect, & quels mécomptes on peut faire en y cherchant de l'historique; puisque les personnes mêmes y sont aussi peu réelles que les aventures.

On a cependant quelque peine à s'accommoder de cette pensée, que Dédale ne soit qu'une emblème Egyptienne convertie, comme bien d'autres, en un personnage à évènements extraordinaires. Au travers des fables & du merveilleux dont les Phéniciens & les Grecs étoient si avides, ne retrouve-t-on pas l'histori-

abesset . . . quod filia simul ac vidit, desperata spe, solitudine ac paupertie oppressa . . . suspendio mortem sibi conscivit. Cui mortua canis spiritu suo parentavit . . . quorum casum Jupiter miseratus, in astris corpora eorum deformavit. Itaque complures Icarium Booten, Erigonem Virginem nominaverunt. Canem autem sua appellatione & specie caniculam dixerunt. Hygin rapporte ensuite les malheurs arrivés aux Athéniens en punition du meurtre d'Icare, & l'établissement des sacrifices expiatoires, où l'on représentoit le triste accident & la mendicité d'Erigone, allant de côté & d'autre avec le chien Mera, rechercher son pere. Il ajoûte: Præterea canicula exorians astu eorum loca & agros fructibus orbabat . . . quorum rex Aristeus, Apollinis & Cyrenes filius . . . petit à parente quo pacto calamitate civitatem posset liberare. Quem Deus jubet multis hostiis expiare Icarium mortem & ab Iove petere ut quo tempore canicula exoriretur, dies quadraginta ventum daret; qui astum canicula moderaretur. Quod jussum Aristeus confecit & à Jove impetravit ut Etesia flarent. On trouve le même conte dans les Diogenesiques de Nonnus.

LE CIEL que ? Tous les anciens conviennent que
 POETIQUE. Dédale étoit un architecte industrieux.
 On lui fait l'honneur de l'invention du
 compas & de l'équière. On ajoute que
 c'est à lui qu'on est redevable de la sta-
 tuaire, & même on caractérise la nature
 des progrès que ce bel art commença
 à faire sous lui par des circonstances qui
 rendent la chose extrêmement croyable.
Jusqu'à Dédale, selon que le rapporte
 Diodore de Sicile (a), « les statues avoient
 » les yeux fermés, & les mains collées sur
 » les côtés. Mais Dédale apprit à leur don-
 » ner des yeux ouverts, à en tenir les jam-
 » bes séparées, & à détacher les mains du
 » corps. » Ce qui le fit admirer par-tout.
 Quantité d'autres auteurs attestent l'an-
 cien usage de tenir les piés des statues
 embarassés, ou même confondus, & réu-
 nis en un. Ces commencemens grossiers,
 perfectionnés par Dédale, sont en quel-
 que sorte avérés par plusieurs statues an-
 tiques. On peut citer pour exemple, celle

(a) Οὐ πρὸ τῆς τεχνῆος κατεσκευάζον τὰ
 ἀγάλματα τοῖς μὲν ὀμμασι μεμυκῶτα (nictitan-
 tes) τὰς δὲ χεῖρας ἔχοντα καθειμέναις , ἔ ταις πλά-
 ραις κεκολλημέναις . πρῶτος δὲ Δαίδαλος ὀμματώσας ,
 (oculis statuas instruens) καὶ διαβεβηκῶτα τὰ
 σκέλη ποιήσας , ἐτι δὲ χεῖρας διατεταμέναις ποῖων
 εἰκότως ἐθαυμάζετο παρὰ τοῖς ἀνθρώποις . *Diodo-
 rus Sicul. biblioth. l. 4.*

de Ménophis ou Memnon qui rendoit LA THÉO-
 un son très-sensible, au lever du soleil, GONIE.
 & une foule d'autres qui se trouvent
 par-tout, dont les piés & les mains sont
 en effet engagés & collés comme en une
 masse informe. Le récit de Diodore se
 trouve donc attesté par des monumens.

Voilà ce qu'on peut dire de plus vrai-
 semblable pour réaliser l'histoire de Dé-
 dale. Malheureusement & l'histoire &
 les statues qui ont les piés collés, de-
 viennent la preuve de l'origine que je
 donne à Dédale. Le compas & l'équerre
 dont on le fait inventeur, ne sont que le
 compas & la fausse équerre qu'on met-
 toit à la main d'Anubis * ou d'Horus
 pour avertir les laboureurs, quand les
 vents avoient été bons au lever de la ca-
 nicule, de se tenir prêts à mesurer leurs
 terres, à prendre des angles pour les
 reconnoître, & à semer aussitôt l'arpen-
 tage fini. On le fit ainsi l'inventeur des
 instrumens symboliques qu'on lui voyoit
 en main. Les statues dont les mains & les
 piés sont souvent emmaillottés, & qui
 se trouvent par-tout dans les cabinets des
 curieux, ne sont que les statues d'Osiris,
 d'Isis, & d'Horus, telles qu'on les mon-
 troit au peuple dans le tems du débordement.
 Alors il n'y avoit rien à faire :

* Voyez Fig. 1.
 Planc. XX. &
 Fig. 3. Planc.
 che IX.

LE CIEL l'inaction étoit universelle. La cessation
 POETIQUE des travaux rustiques ne pouvoit être
 mieux marquée que par un Horus em-
 maillotté, ou privé de l'usage de ses piés
 par le débordement; & n'employant ses
 bras qu'à montrer la mesure de l'eau, un
 instrument pour prendre le vent, un au-
 tre pour prendre des angles, & un cor-
 nèt pour annoncer l'arpentage général.
 Il est bon d'observer que cette figure étant
 sans piés & sans appui, avoit toujours
 à son dos un crochèt pour la suspendre,
 & pour la tenir ferme au milieu de l'as-
 semblée. Ce crochèt avec son bouton
 tantôt arrondi, tantôt allongé en pointe,
 a paru au divin Platon une portion de
 cercle accompagnée d'un trigone pour
 signifier la production du monde maté-
 riel, comme un écoulement de la Sagesse
 divine qui est le trigone archétype. Ces
 grandes idées ont pu venir avec le tems.
 Mais nous en sommes ici au premier usage
 du crochèt.

Notre Horus immobile & sans piés,
 étoit l'enseigne naturelle de l'inaction où
 l'on demouroit en Egypte, depuis le le-
 ver d'Anubis, jusqu'au tems de l'arpen-
 tage. Et cette inaction devoit être la
 même le reste de l'année, si la crûe des
 eaux n'étoit pas venue à une hauteur suffi-



J.P. Le Bas F.

Horus ennuillé et portant la girouette à tête de Huppe, Equerre, et le Clairon, toutes annonces de la retraite des eaux et de l'Arpentage qui la suivoit. 2. La Harpye ou la Néoménie concourant avec le retour des insectes destructeurs. 3. Les Charites.



sante. Mais après le vol de *Dédale*, c'est-à-dire, après qu'Anubis, par le souffle des vents Etésiens, continués un bon nombre de jours, avoit procuré une *profondeur d'eau convenable*, on présentoit les statues d'Isis & d'Horus sous une forme plus dégagée. Le laboureur retrouvoit ses yeux, ses piés, & ses bras. Voilà donc l'origine de notre admirable sculpteur. Il est vrai que par la suite, les Egyptiens n'entendant plus le sens de ces symboles, que l'ancien rituel faisoit reparoître dans leurs fêtes, ils y cherchèrent de grands mystères, & multiplièrent tout particulièrement ces figures emmaillottées qui avoient un air plus singulier que les autres : en forte qu'on les trouve par-tout (a). Mais on voit par leur multitude même qu'elles sont des tems postérieurs, & elles ne justifient pas le moins du monde la réalité de l'histoire de *Dédale*. Quant aux idées que les Egyptiens attachoient à ces maillots, nous nous en mettons peu en peine. Ce sont toutes niaiseries qui avoient rapport aux histoires imaginaires de leurs dieux, ou à des allégories aussi imaginaires & aussi récentes.

(a) Voyez la *Table d'Isis*, & les *Recueils du R. P. de Montfaucon*.

LE CIEL On se plaindroit, avec raison, de mon
POETIQUE. silence, si je négligeois de répondre à
 l'objection tirée de la célèbre statue de
 Memnon ou de Ménophis, qui suivant le
 rapport de Philostrate, avoit les piés réu-
 nis en masse, & qui parloit ou résonoit
 au lever du soleil. Qui ne voit que c'est
 une statue d'Horus surnommé Ménès ou
 Ménof, le même que Pline appelle Mé-
 non, & qui fut pris pour le législateur
 des Egyptiens, parce que cette statue étoit
 la règle du peuple. Si l'on a dit que cette
 figure avoit une sympathie si grande avec
 le soleil, c'est parce qu'en effet Horus
 n'étoit destiné à autre chose qu'à avertir
 les laboureurs de ce qu'ils avoient à faire
 chaque jour de l'année. Il n'avoit rien à
 leur dire pour la nuit. Ses leçons n'étoient
 que pour régler ce qu'il falloit faire selon
 la saison à chaque lever du soleil. On prit
 de-là occasion de dire d'abord en plai-
 fantant, & par la suite fort sérieusement
 que c'étoit une statue parlante, & que sa
 voix se faisoit entendre au lever du soleil.

X X V I I I.

Les Cabires de Samothrace.

Les trois principales figures du céré-
 monial Egyptien furent portées à Bérite*

* V. Euseb.
 Prep. Evang.
 l. 1.

en Phénicie, & de-là dans différentes îles de la Mer Egée (a). Le culte en devint célèbre, sur-tout à Lemnos (b), & dans l'île de Samothrace (c) qui en est fort voisine. On les y nommoit les Cabires (d), c'est-à-dire, *les dieux puissans* : & leur nom de Cabires, qui est Phénicien, n'étoit pas moins en usage dans l'Egypte que dans la Phénicie même : ce qui montrait perpétuellement le mélange des termes Phéniciens dans la langue Egyptienne, si le fond n'en est le même.

Les figures de ces dieux, étant originellement destinées à former certains sens par un assemblage de pièces qui ne se trouvent guères ensemble, ne pouvoient manquer d'avoir un air fort singulier, ou même ridicule, quand on n'en comprenoit pas la signification. Ces feuillages, ces cornes, ces aîles, & ces globes si ordinaires sur la tête d'Osiris, d'Isis, & d'Horus, devoient étonner ou faire rire ceux qui n'y étoient pas accoutumés. Aussi Hérodote * remarque-t-il que les Cabires, aussi-bien que la figure éclopée de Vulcain, apprêtèrent fort à

* In *Thalio*,
11173. 77.

(a) Aujourd'hui *Archipel*.

(b) Aujourd'hui *Stalimene*.

(c) Aujourd'hui *Samadrachi*, à l'entrée du détroit des Dardanelles.

(d)  *Cabbirim* *potentes*.

LE CIEL rira à Cambise, lorsqu'il entra dans leur POËTIQUE temple & dans celui du dieu forgeron.

Les principaux dieux de Samothrace & d'Imbro, qui en est voisine, étoient au nombre de trois, savoir Axiéros, Axiocherfa, & Axiocherfos. M. Bochart après nous avoir très-bien expliqué l'origine de ces mots, a cru y voir, selon la pensée de quelques auteurs anciens, la déesse Cérès dans Axiéros, le dieu Pluton dans Axiokerfos, & Proserpine dans Axiokerfa. Mais tâchons d'y voir la vérité. Axiéros (a) ou Assuerus, dont le nom signifie le modérateur de la terre, est le nom même d'Osiris. Axiokerfos & Axiokerfa, signifient également le frein du ravage, ou la règle du débordement, & conviennent, dans le même sens, à un homme & à une femme. Peut-on méconnoître là les figures d'Osiris, d'Isis & d'Horus, qui enseignoient au peuple la manière de se précautionner contre les ravages de l'eau? Aussi trouve-t-on souvent dans les auteurs que les Cabires étoient, Jupiter, Cérès, & Bacchus, ou Dionysus le jeune.

Souvent ils en ajoutent un quatrième

(a) אֲחֹזִי אֶרֶץ Ochozi cres; Osiris, dominium terra

(b) אֲחֹזִי קֶרֶף Ochozi heres, ou Axiokerfos dominium excidii, frangere diluvii.

qu'ils nomment tantôt Mercure, tantôt LA THÉO-
 Cadmille, ou Casmille, & Camille, qui GONIE.
 chez les Etrusques & au Latium, signi-
 fioit un ministre, ou un messager. C'est-
 à-dire, que nous retrouvons encore ici
 es quatre principales clés de l'ancienne
 écriture Egyptienne changées à cause de
 leur figure humaine, en autant de dieux
mélaires & puissants.

XXIX.

Apollon, les Muses, & les Graces.

Quelque variété que le caprice des
 particuliers, & la différence des goûts,
 ayent pu introduire dans le cérémonial
 Egyptien, & dans les signes qui servoient
 à annoncer tout ce qui intéressoit le pu-
 blic, on retrouve par-tout le même fond,
 parce que les besoins étoient les mêmes,
 & que les pratiques étoient fondées sur
 ces besoins. Depuis que le sens de ces si-
 gnes eut été perverti, jusqu'à changer les
 figures significatives en autant de dieux
 qui n'étoient occupés que du soin de
 pourvoir aux besoins des Egyptiens, ou
 de leur annoncer ce qui les intéressoit ;
 chaque canton honoroit d'un culte spécial
 l'une ou l'autre de ces figures. Certaines
 villes au contraire affectoient de les réunir

LE CIEL presque toutes. On honoroit, par exemple, en certains lieux, l'Horus-Apollon, qui ayant mis bas ses flèches & prenant en main sa lyre, se délasse de ses travaux, & se félicite de n'avoir plus d'ennemi. Ce symbole si simple des fêtes & du repos, dont le laboureur jouit en Egypte durant les mois de Décembre, de Janvier, de Juillèt, Août, & Septembre, ayant été pris pour un dieu qui préside à l'harmonie; les autres figures qui l'accompagnoient pour signifier les diverses circonstances de chaque saison furent prises dans un sens conforme à l'idée qu'on s'étoit faite d'Apollon. Les neuf Isis qui annonçoient les néoménies ou les premiers jours de chacun des neuf mois où l'Egypte est *délivrée* du débordement, portoient dans leurs mains des symboles particuliers ou convenables à chacun de ces mois; par exemple, un compas, une flûte, une trompette, un masque ou toute autre attribut, pour annoncer la fête qui précédoit l'arpentage des terres inondées; celle où l'on sonnoit de la trompette ou du cor pour aller à une expédition de guerre ou de chasse; celle où l'on prenoit le masque pour représenter l'ancien état du genre humain; ou quelque autre fête célèbre. Toutes ces figures

nseignoient réellement aux hommes ce qu'ils avoient à faire. On se souvenoit généralement que c'étoit là leurs fonctions. Mais devenues autant de déesses, on s'imaginna qu'elles présidoient à la musique, à la géométrie, à l'astronomie, à toutes les sciences. On les réunit en grand honneur au musicien Apollon : & au lieu de voir dans les instrumens qu'elles portoient, les caractères particuliers des fêtes ou des travaux de chaque mois, on crut y voir, & l'on aida à y mettre les marques spécifiques de tous les beaux arts. On les appelloit en Egypte les neuf Muses, c'est-à-dire, les neuf mois *sauvés des eaux*, ou *délivrés de l'inondation* : étymologie dont la justesse se trouve démontrée par le nom de Moïse ou de Moïse, qui signifie *sauvé des eaux, dégagé de l'eau* (a). Tel est le nom commun qu'on leur conserva. Mais les Grecs chez qui ce chœur de divinités savantes fut porté, leur donnèrent à chacune un nom propre. Ces noms, s'ils sont tirés de leur langue, conformément aux idées ridicules qu'ils avoient de ces figures, ne nous éclaircissent rien, & ne méritent

(a) Exod. 2 : 10. On voit encore ici la preuve du rapport de la langue Egyptienne & de celle des Phéniciens, quoique la diversité de la prononciation & d'autres altérations en fissent des langues différentes.

LE CIEL point que nous nous arrêtons à les tr
 POETIQUE. duire. A côté des neuf Isis qui désignoi
 les neuf mois où l'on pouvoit aller, ven
 & agir en liberté, paroissoient aussi
 trois Isis qui annonçoient les trois mo
 pendant lesquels l'eau demeurait sur
 plaines, & empêchoit la libre commu
 nication d'une ville à l'autre. On les p
 gnoit tantôt comme emmaillottées &
 pouvant faire usage ni de leurs piés,
 de leurs bras ; tantôt moitié femme
 moitié lézard, ou moitié poisson, par
 qu'il falloit alors demeurer sur la ter
 au bord de l'eau. Enfin, & cette dernie
 forme fut plus du goût des Grecs, on
 représentoit comme trois sœurs oisive
 sans aucun attribut, & se tenant par
 main, parce qu'elles désignoiient l'ina
 tion des trois mois du débordement de
 se suivent sans interruption : & comm
 ces trois mois rompoient la communi
 tion ordinaire d'une ville à l'autre, da
 un tems où l'on n'avoit pas encore éle
 les magnifiques chaussées qu'on y a f
 tes depuis, les trois Isis qui annonçoie
 les néoménies de ces mois d'une entiè
 séparation, se nommoient *Chéritout* (a)

(a) De כרת *charat*, *abscindere*, vient כרתות
cheritout, *repudium*, *scissio*, interruption du commerce
 Voyez le mot *cheritout*. Isai. 50 : 1. & Deut. 24 : 1.

est-à-dire, *le divorce*, le tems de la *séparation*. Ce mot avoit un rapport de son avec le mot *charites*, qui en Grec signifie tantôt *les actions de graces*, tantôt *les bienfaits*, ou *des manières gracieuses*. Ce qui donna lieu aux poëtes Grecs d'imaginer que ces trois déesses présidoient à la reconnoissance ou aux agrémens extérieurs.

Quelque soin que les villes eussent pu apporter au mois de Juin pour se pourvoir de toutes les provisions nécessaires, elles ne pouvoient en bien des rencontres se passer du secours les unes des autres, & l'on avoit recours à la commodité des barques, & de la voile. La barque avec sa voile étoit désignée en Egypte & en Phénicie par la figure d'un coursier qui a des aîles. C'est pour cela que les peuples de Cadix, qui étoient originaires de Phénicie, donnoient anciennement le nom (a) de cheval à un vaisseau, soit grand, soit petit; & que les pauvres comme les riches, en parlant de leurs barques, les appelloient leurs chevaux. Que peut donc signifier la figure

(a) Γαδιριτῶν τὰς μὲν ἐμπόρους μεγάλα εἶδειν ὠλοῖα, τὰς δὲ πένητας μικρὰ, ἀκαλεῖν ἵππους.
Gaditanorum mercatores ingentibus uti navibus, pauperes parvis; quas equos appellant. Strabon, geograph. lib. 2 pag. 95. edit. Reg.

LE CIEL de Pégase, ou d'un cheval ailé qu'on mettoit à côté des trois graces, & des neuf Muses? Si ces déesses président à la reconnaissance & aux sciences; notre cheval ailé devient inintelligible. Mais nos Charites sont les trois mois de séparation, ou l'interruption de la libre communication d'une ville à l'autre, Pégase vient ici au secours: & si les neuf Muses sont les neuf figures qui annoncent qu'il faut faire durant les neuf mois que l'Egypte est délivrée de l'eau; la figure du cheval ailé, c'est-à-dire, la barque placée auprès d'elles, annonce la fin de la navigation & le retour des travaux domestiques. C'est pourquoi on donnoit à cette figure le nom de Pégase, qui signifie (a).
fin de la navigation.

(a) De ΠΑΓ, cessat, oritur, & de ΠΙΣ sus cursum navis, vient ΠΙΣΠΑ pegasus, navigationis intermissio. La tête d'un courtiler placée sur les épaules d'Isis * avec un poisson dans une main & une colombe dans l'autre, étoit visiblement l'annonce d'une fête qui ouvre la navigation lorsque le soleil quittoit le signe des poissons, & ramenoit les zéphirs, dont cette colombe marquoit la douceur. Les Athéniens avoient une ancienne sculpture où l'on voyoit Isis accompagnée d'un olivier, & Neptune accompagné d'un cheval. Ils bâtirent là-dessus la fable du démêlé de Pallas Athéné avec Neptune, pour savoir qui des deux feroit un plus beau présent à la nouvelle Ville & mériteroit par là de lui donner son nom: d'où il étoit arrivé que l'olivier étant plus utile que le cheval, la déesse étoit demeurée victorieuse. Mais le sens de cette sculpture étoit tout simple. Elle signifioit ou les deux moyens que les Athéniens avoient pour sub-

* Pausan. in
Arcadic.

Une colonie Egyptienne, ou Phénicienne, qui avoit toutes ces figures dans le cérémonial de sa religion, les transporta avec elle dans la Phocide aux environs du Parnasse & de Delphes. Elles n'y formoient plus de sens : elles n'avoient rapport à rien qui convînt au pays : cela est vrai. Mais il y avoit long-tems qu'on les honoroit avec leur président comme des divinités bienfaisantes, & c'en étoit assez pour perpétuer l'usage de ces figures, & des beaux contes qu'on avoit imaginés pour rendre raison de tout.

Il n'est pas inutile, pour appuyer ce qui vient d'être dit, de remarquer que dans les figures antiques on trouve souvent les trois Graces sous la conduite de Mercure, parce que le lever de la canicule est suivi en Egypte des trois mois d'inondation ; & les neuf Muses sous la conduite d'Horus - Apollon, parce que Horus, ou le travail, mèt à profit les neuf mois suivans.

Mais pourquoi cet Apollon rendoit-il

L'oracle de Delphes.

Être, savoir l'agriculture & la navigation, ou la préférence qu'ils devoient donner à l'agriculture sur la navigation. Deux ou trois traits de cette espèce peuvent éclaircir suffisamment toutes ces anciennes figures que Pausanias nous détaille, dans sa description de la Grèce, avec les fables qui en furent les suites.

LE CIEL des oracles, & annonçoit-il l'avenir
 POËTIQUE. C'étoit-là sa première destination. Horus
 ne servoit qu'à apprendre par ses attri-
 buts ce qu'il falloit faire, & ce qu'il
 falloit attendre selon les vents & selon
 les années. On ne perdit jamais de vûe
 que ces figures servoient d'annonces &
 de règle pour guider le travail de l'homme.
 Mais quand on en eut fait des dieux
 au lieu de les regarder comme des indications
 ou des signes commodes par lesquels
 des hommes pleins d'expérience
 régloient les travaux du peuple, & lui
 marquoient par avance ce qu'il y avoit à
 faire de mois en mois, ils s'imaginèrent
 que ces figures connoissoient l'avenir, &
 le leur annonçoient (a). Cette matière
 de la divination étant fort importante
 mérite un chapitre à part.

Les termes d'Hippocrène, d'Aganippé,
 de Castalie, de Parnasse, d'Hélicon, &
 autres semblables, n'ont apparemment
 rapport qu'aux particularités & aux agré-

(a) Ne seroit-ce pas là ce qui a valu à Horus-Apollon
 la qualité de *paan* ou *paana*, *revelator*, l'interprète des
 choses cachées, l'oracle. C'est le même nom que Pharaon
 donna dans sa langue à Joseph. Il l'appella (Genes. 41 :
 45.) *tsaphnat*, *paanach*, l'interprète des choses cachées.
 Ces mots Egyptiens ont grand rapport avec les deux de
 la langue Phénicienne qui signifient la même chose **פנא**
panah, observer, appercevoir, & **פסח** *tsaphan*, cacher.
 Nouvelle preuve du rapport de ces langues.





1. La Parque, ou l'annonce de la Tisseurandric. 2. La Sirene l'annonce des mois d'inondation et de repos. 3. L'Eumenide la fiore, annonce du pressurage. 4. Les Serpens Symbol de subsistance. 5. La torche Symbol de d'un Sacrifice. 6. Les colombes Symbol de Salut et d'abondance, ce qui acheve de donner les sens de cette Figure.

mens de la Phocide : l'explication en seroit LA THÉO-
étrangère à mon sujet. GONIE.

X X X.

Les Furies, les Parques, les Harpyes.

La distribution que nous venons de voir des douze Isis en trois Charites, ou trois nymphes désœuvrées, qui sont conduites par Mercure, & neuf autres nymphes agissantes, qui sont conduites par Horus, se trouve confirmée par une autre distribution, qui toute différente qu'elle est, a un rapport juste avec la précédente. C'est celle de trois Graces, de trois Furies, de trois Parques, & de trois Harpyes. Cette seconde douzaine de figures si étranges n'est encore que la suite des mois d'Egypte, caractérisés selon les saisons.

Les Charites sont, comme nous le voyons de voir, les Isis ou les marques des mois de Juillèt, Août, & Septembre. *Voyez Fig. 34
Planche XX.*

Les Furies ou les Euménides avec leurs têtes environnées de serpens, & leur torse au poing, n'ont paru propres dans la Grèce qu'à tourmenter les impies dans le Tartare : & c'est l'emploi que les poëtes leur donnent, à moins qu'ils ne les fassent sortir pour venir inspirer quel-

LE CIEL que mauvais coup, ou pour porter les
POËTIQUE. peuples à la fureur.

Toutes ces fables sont fondées sur leur figure : mais l'intention de l'instituteur est fort différente. Ces figures sont les mêmes que les Gorgones ou la Méduse, & ne signifioient rien autre chose que les trois lunes d'automne qui sont comme les *nourrices* de l'Egypte, tant par la bierre qu'on brasloit alors, que par le *pressurage* des raisins, des olives, & des pommes. On connoît la signification des serpens. Les torches marquoient l'annonce d'un sacrifice. Les deux cailles, dont le nom signifioit *sécurité*, achévent de montrer l'intention de la figure. Quant aux noms des trois lunes de cette saison, ils avoient rapport aux boissons qu'elles donnent en l'Egypte. Le nom de *furies* (a) signifioit les *pressoirs*, & celui d'*euménides* (b) signifioit les *nourrices*.

(a) De פור *fur*, torcular. פרים *furim*, torcularia. D'où les Latins ont fait les furies.

(b) De אמן *aman* nutrire. אמונת *omenoth*, nutrice. Voyez Ruth. 4 : 16. Les Grecs les nomment *Eumenides* les *Eumenides*, les *bien intentionnées*. Ce qui ne quadre rien avec les fonctions qu'ils leur prêtent. Ajoutons que les noms particuliers de chacune des trois furies ont un rapport très-simple avec les vendanges. On les nomme Alesto, Tisiphone, & Mègère, qui signifient, la *cueillette*, l'*entonnement*, & la *clarification* du vin. אלקטא *Aleto* de לקט *leket*, cueillir. צפנה *Tisiphone* de צפן *tsaphan* sacher, enfermer, & צפנה *tsaphoneh*, le temps de re

Les Parques sont les trois lunes de Janvier, de Février, & Mars : ce sont trois filandières en Egypte comme en Grèce. On leur mèt en main l'enfuble, la quenouille, le fuseau, des ciseaux, ou tels autres instrumens qui ont rapport à la fabrique du fil ou de la toile, qui n'étoit jamais plus animée que dans ces trois mois ; d'où vient qu'on leur donna le nom de *park*, lequel signifie *la toile*, ou un *rideau*, ou *la voile d'un vaisseau* (a).

Les Grecs ne comprenant rien au travail de ces trois prétendues déesses ; leur attribuèrent la fonction de filer la vie des hommes, & de couper sans miséricorde le fil de celui d'entre nous dont le billèt est tiré de l'urne fatale où nos noms sont jettés, & sans cesse agités. Il étoit difficile de rien imaginer de plus spirituel sur ce qu'on n'entendoit pas.

Les trois lunes d'Avril, de May, & de Juin, sur-tout les deux dernières, étant sujettes à des vents orageux qui renversoient quelquefois les plans d'oliviers, & à amener du fond de l'Afrique & des bords de la Mer Rouge, des sauterelles

fermer le vin dans les cruches. מִגְרָה *Mégèake* vient de מִגְרָה *migher*, précipiter, & מִגְרָה *migherah*, la chute de la lie, la clarification du vin.

(a) פַּרְק *park*; & פַּרְכֵת *paroket*, tela, velum, Exod. 26 : 31.

LE CIEL & des hannetons qui ravageoient & fallif-
 POETIQUE. soient tout ; les anciens Egyptiens don-
 nèrent aux trois Isis qui annonçoient ces
 trois lunes, un visage féminin, avec un
 corps & des ferres d'oiseaux carnaciers.
 Les oiseaux étoient la clé ordinaire de la
 signification des vents. Et le nom de Har-
 pyes qu'ils donnoient à ces vents, étoit
 sans mystère, comme tous les précédens :
 il signifioit *les sauterelles* (a), ou *les in-*
sectes rongeurs, que ces vents faisoient
 éclore.

Voyez Fig. 2.
 Planc. XX.

XXXI.

Bellérophon, Persée, Andromede.

Je ne doute point que mon Lecteur ne
 soit un peu surpris de trouver les Har-
 pyes changées en insectes, de voir les
 Furies devenues les annonces du pressu-
 rage, & de rencontrer le symbole de la
 navigation sur les rochers du Parnasse.
 Mais la singularité de l'emploi qu'on a
 fait des figures Egyptiennes, ne prouve
 pas que mon principe soit faullement
 appliqué. Elle montre seulement com-
 bien l'idolâtrie est absurde ; & que ces

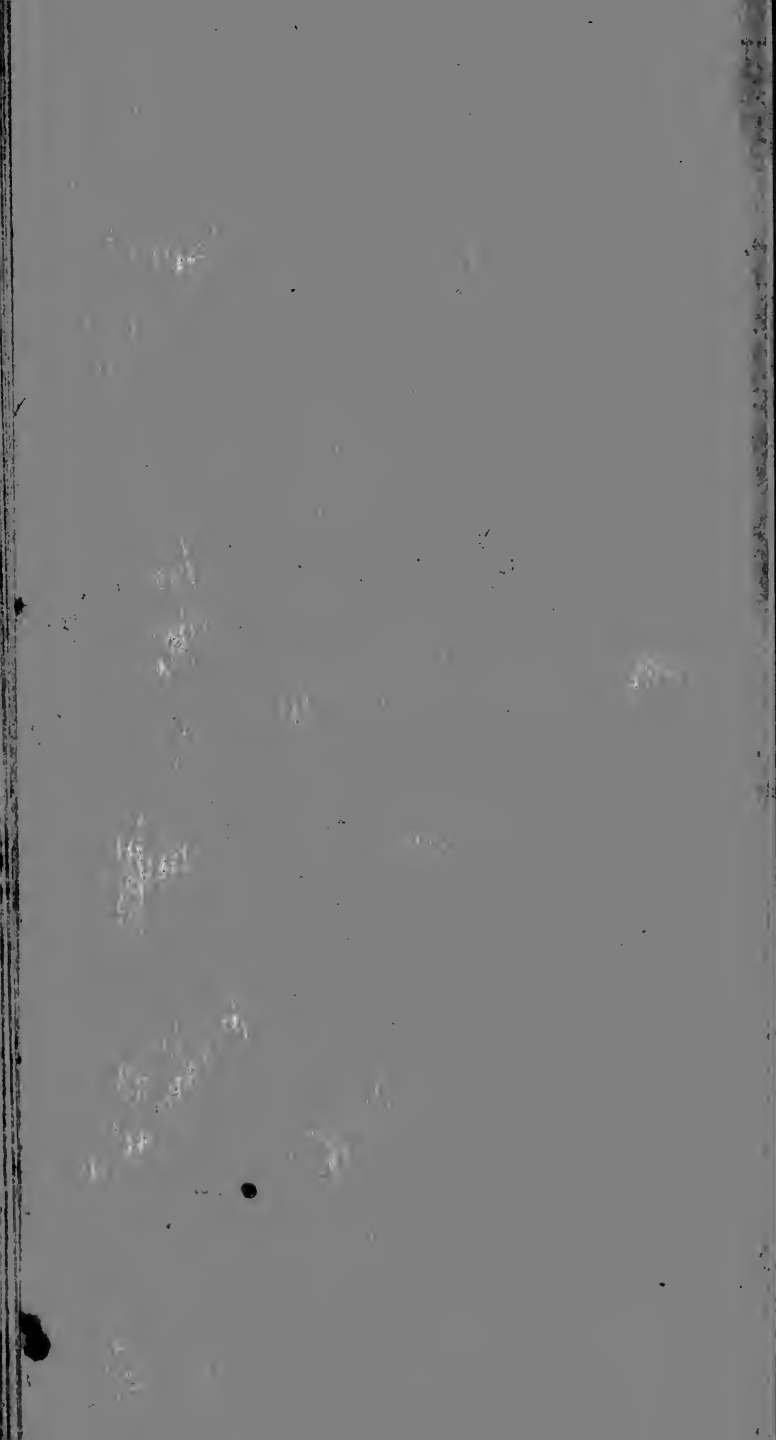
(a) De *אָרֵב* *aroph* ou *arop*, que la Vulgate a rendu
 par *musca gravissima*, l'insecte le plus malfaisant. Exod.
 8 : 17. ou de *אָרְבֵּה* *arbeh*, *locusta*. Exod. 10.



J.P. Le Bas F.

M

Bellérophon et la Chimère.



figures une fois tirées de leur première LA TIÈRE. signification, conduisirent les hommes GONIE. d'extravagances en extravagances.

Les fables de Bellérophon & de Persée viennent naturellement à la suite de Pégase, puisqu'il a servi de monture à Bellérophon pour aller attaquer l'épouvantable chimère ; & à Persée, pour voler au secours d'Andromède, exposée à être dévorée par un monstre.

La chimère (a), selon les fables, étoit un monstre né en Lycie, & composé d'une tête de lion, d'un corps de chèvre, & d'une queue de serpent (b). Selon la vérité, c'étoit la marque du tems où l'on faisoit les transports de blé & de vin, savoir depuis l'entrée du soleil au lion jusqu'à son entrée au capricorne. Cette annonce des provisions nécessaires étoit agréable aux Lyciens, que les mauvaises nouritures & la stérilité de leur país obligeoient de recourir à l'étranger. Mais que ferons-nous de Bellérophon ? Irons-nous chercher sa famille à Corinthe (c) ? Travaillerons-nous à fixer dans la période Julienne la date précise de ses

(a) χιμαίρα, chèvre sauvage.

(b) αἰδοθε λέων, ὀπιθεντὲ δράκων, μεσοσφύϊ χιμαίρα. *Iliad. Z.*

(c) Voyez *Homere ibid.* & *Pausan.* in *Corinth.*

LE CIEL *avantures* ? Bellérophon & son cheval
 L'ÉTIQUE. ailé ne sont qu'une barque, ou le secours
 de la navigation, qui apportoit à la co-
 lonie Lycienne des rafraîchissemens &
 des nouritures saines. Bellérophon signi-
 fie, à la lettre, *des nouritures saines, ou*
des provisions pour rétablir la santé des
habitans (a).

Le conte de Persée & d'Andromède,
 n'est, de même, qu'un langage popu-
 laire dont on a fait une fable. C'étoit
 un tour ordinaire de la langue Hébraï-
 que & Phénicienne, de dire qu'une ville
 ou une contrée étoit fille des rochers,
 des déserts, des fleuves, ou des monta-
 gnes qui l'environnoient, ou des objets
 qui y paroïssent le plus. C'est ainsi que
 Jérusalem est souvent appelée *la fille de*
Sion, c'est-à-dire, *de la secheresse, ou la*
fille des collines stériles, qu'elle contenoit
 dans son enceinte. La Palestine propre,
 au rapport de Strabon (b), n'étoit qu'une
longue côte maritime composée de ro-
 chers, & d'une plage sabloneuse. Elle
 étoit bordée de roches, ou de falaises
 escarpées, depuis Joppé ou Japha, pres-

(a) De הליל *helil*, *pabulum*, nourriture; & de
 רפואה *repeah*, *sanatio*, rétablissement; ou רפאן *rophen*,
sanans, & *sanitas*, vient בלרפאן *Belleroophon*, *pabu-*
lum sanationis.

(b) *Geogr.* l. 18. p. 759. edit. Reg.

que son unique port, jusqu'à Gâza. Le LA THÉO-
reste en retournant sur le bord de l'Ara- GONIE.
bie Pétrée, jusqu'au lac Sirbonide, &
au mont Cassius, n'étoit, selon le même
Strabon, qu'un bord stérile & couvert de
sable (a), où se terminoit l'inondation qui
couvroit l'Egypte en venant mourir dans
ces sables. De-là vient qu'on disoit de
cette longue côte, qu'elle étoit fille de
Céphée (b) & de Cassiopée (c). Chacun
sait que Céphé signifie une pierre. Le
mont Cassius, jusqu'au pié duquel s'é-
tendoit l'inondation du Nil, un peu
au-dessus de l'ancienne Peluse, ou de la
moderne *Damiette*, a pris son nom d'un
mot qui signifie *la borne* ou le terme de
cette inondation. Et c'est parce que le lac
Sirbonide qui en est voisin, demeurait
encore plein des restes de l'inondation,
lorsque l'Egypte étoit à sec, qu'on a dit
que Typhon alloit mourir dans ce lac.
Il étoit même si plein de bitume & de
matières huileuses ou combustibles,
qu'on imagina que Jupiter y avoit percé
Typhon d'un coup de foudre, ce qui

(a) Ἀπὸ Γάζης λυπεῖα πᾶσα καὶ ἀμμόδης.
Ibid.

(b) סֶפֶה cepha, petra.

(c) De קָסִיּוֹס cassi, terminus; & de קָסִיּוֹס eb, hostis,
pyton, ou débordement. קָסִיּוֹס קָסִיּוֹס cassiob, terminus
pytonis.

LE CIEL avoit rempli de soufre tout ce grand POËTIQUE. marais. L'ancien nom de Typhon étoit *Ob*, enflûre, débordement : d'où vient que la côte sabloneuse, voisine du tombeau de Typhon & du mont Cassius, se nommoit *Cassiobé*, *le terme du débordement*. La côte entière qui s'étendoit depuis là jusqu'au-dessus de Joppé, n'étoit qu'une *grande lisière* sans largeur. Or si on vouloit dire en Phénicien une longue côte, *une grande lisière*, on diroit *Androméde* (a). Pour justifier cette situation étroite des Philistins, on peut se rappeler que les Iduméens occupoient le Midi de ce pais ; & qu'après l'expulsion des Chananéens, les tribus de Juda, de Dan, & de Simeon, s'étendoient jusqu'aux portes des villes de Joppé, Azot, Aſcalon, & Gaza, qui étoient voisines de la grande mer. Comment les Philistins pouvoient-ils donc tirer leur subsistance des sables du Midi, ou des roches de la côte de Joppé ? Ils étoient exposés au plus cruel de tous les ennemis, à la famine. La Palestine étoit perdue sans le secours des barques & des pilotes qui alloient chercher au Phare & à Saïs du blé, des olives, de l'huile, des

(a) De אָדָר *adar*, grand ; & de מַד *mad*, mesure ; lisière, on a fait אָדֶרֶמַד *Adremad*, la longue côte.

légumes, & des provisions de toute es- LA THÉO.
pèce. Nous avons vû qu'une barque se GONIE.
nommoit en langue vulgaire *un cheval*.
Nous pouvons ajouter, sans crainte,
qu'un pilote se nommoit *Perfée (a)*,
c'est-à-dire, un coureur, *un chevalier* :
& pour caractériser les lieux où les bar-
ques de Joppé alloient faire leurs provi-
sions, les lieux qui étoient l'unique res-
source assurée de la Palestine; on ne se
contentoit pas d'y peindre la figure d'un
cheval, comme Strabon nous apprend
qu'on le faisoit sur la poupe des barques
Phéniciennes (b). Mais avec le cheval ailé,
marque naturelle de la navigation, pa-
roissoit un chevalier qui portoit le sym-
bole particulier, & pour ainsi dire, les ar-
mes de la ville de Saïs : c'étoit *la Méduse*,
dont nous avons donné ailleurs l'explica-
tion. Je crois qu'à présent on entend ce
que signifie Andromède fille de Céphée
& de Cassiopée, exposée sur les roches
de Joppé à un monstre cruel, & délivrée
par un chevalier volant, à qui la déesse de
Saïs avoit prêté l'horrible tête de Méduse
pour pétrifier de peur tous ses ennemis.

(a) פָּרֵשׁ *parash* ou *peresh*, *egues*.

(b) Ἀκαλεῖν ἵππους ἀπὸ τῶν ἐν ταῖς ἀστράταις
Ἐπισήμων. Quas (naves) egues appellant à prore insi-
gnibus. Ibid.

LE CIEL Quoique le merveilleux fût un peu outré
 POETIQUE. dans cette fable, on la prenoit pour une
 histoire très-réelle ; & de peur qu'on n'en
 doutât (a), les habitans de Joppé mon-
 troient encore les anneaux & les restes des
 chaînes qui avoient servi à attacher l'in-
 fortunée Andromède pour contenter les
 nymphes de la mer auxquelles Cassiopée
 avoit osé se préférer.

X X X I I.

Nyobée.

Nyobée, disent les poètes, insulta La-
 tone : mais Apollon l'en punit en per-
 çant de ses flèches les quatorze enfans de
 cette femme trop glorieuse de sa fécon-
 dité. Elle en devint inconsolable, & les
 dieux par compassion la changèrent en
 rocher. Nous connoissons Latone *. Nyobée n'est pas plus difficile à reconnoître.
 Latone ou le lézard, ou la figure moitié
 femme & moitié lézard, signifie la re-
 traite des Egyptiens sur les terrains éle-
 vés. Nyobée signifie le *séjour de l'enne-
 mi* (b), ou du fleuve débordé sur la plaine.

(a) Voyez *Joseph. de Bell. Jud. lib. 4. & Plin. Hist. Nat. lib. 5. cap. 13.*

(b) De נוֹב nuah, habitare. séjourner ; & de נֹב ob, exundatio, tumor, vient נְיֹבָה nyob, macra exundationis.

* V. ci-dessus
 article 18. &
 Fig. 2. Plan-
 che XVIII.

L'insulte que Nyobée fait à Latone, est la contrainte & la nécessité où elle met les Egyptiens de se sauver, comme des animaux amphibies, sur des terrasses environnées d'eaux. Les quatorze enfans de Nyobée sont les quatorze coudées qui marquent les crûes du Nil*.

* Strabon.
Geogr. L. 17.

Ces quatorze coudées se voyent encore représentées par quatorze enfans disposés par étage sur les piés & sur les bras de la figure du Nil qu'on voit aux Tuileries. Horus-Apollon qui les tue à coup de flèches, est le travail qui devenoit victorieux de ces obstacles en semant paisiblement après la retraite des eaux, & n'ayant plus rien à faire sous le signe du sagittaire ; n'ayant même à craindre après cela ni pluie, ni orage, jusqu'à la moisson qui se faisoit en Avril. Enfin Nyobée est changée en pierre. Voici l'équivoque. Le séjour de l'ennemi devient *le salut* de l'Égypte, *selaw*. Mais le même mot déguisé par une légère altération en celui de *selaw* (a), signifie une pierre. Ne comprenant plus ce que c'étoit que la mere de quatorze enfans changée en salut, ou devenue le salut de l'Égypte, ils la changèrent en un rocher, & ses yeux en deux fontaines qui

(a) שֵׁלַו *shélaw*, *salus*. שֵׁלֶע *shélaw*, *silix*.

LE CIEL continuent à répandre des larmes sur la
POËTIQUE, mort de sa chere famille. Cela étoit bien
plus touchant.

XXXIII.

Les Argonautes.

Les habitans de la Colchide étoient une très-ancienne colonie d'Egypte. Presque tous les auteurs nous l'assurent (a), & l'on en trouvoit la preuve, au rapport d'Hérodote *, dans divers traits d'une ressemblance qu'il étoit impossible de méconnoître. Ils étoient bazanés, & avoient les cheveux crépus comme les Egyptiens. Ils avoient conservé l'usage de la circoncision que les uns & les autres regardoient, non comme un acte de religion, mais suivant le rapport d'Hérodote, comme utile à leur santé. Ils avoient apparemment admis parmi eux cette coutume dès le tems de Joseph, & lorsque sa famille leur étoit agréable par le souvenir encore récent du salut dont l'Egypte lui étoit redevable : ou bien ils étoient Ismaélites. Les Colques parloient le même langage, & avoient les mêmes usages que les Egyptiens, & en particulier ils s'appliquoient comme eux

(a) Herodot. lib. 2. Dionys. Perieget. v. 689. Valer. Flacc. Argonaut. l. 5. v. 420. &c.

* In Euterp.
num. 36.

à travailler le lin. Strabon (a) rapporte LA THÉOLOGIE les mêmes marques de l'origine qu'on GONIE leur attribue : & il ajoûte un point que nous avons sur-tout intérêt de remarquer, qui est que (b) leur país produisoit abondamment du lin, du chanvre, de la cire, & de la poix ; que la fabrique de leur lin (linourgia) étoit fameuse, & qu'on transportoit leurs toiles de tout côté. Personne n'ignore d'ailleurs que le Phasis qui traversoit la Colchide, entraînoit des paillettes d'or qu'on alloit recueillir sur ses bords avec des peaux de brebis ou des étoffes velues, comme il se pratique encore, parce que les paillettes s'embarrassent dans les poils, & y demeurent. Il ne nous faut rien de plus que ce petit nombre de particularités propres à la Colchide, pour rendre raison de la célèbre fable des Argonautes.

Puisque les Colques avoient les mêmes usages que les Egyptiens, ils annonçoient sans doute les ouvrages communs par des marques publiques, pour en fixer l'ouverture & la durée. Leur fleuve n'engraissoit pas les campagnes,

(a) Geogr. lib. 2. pag. 498. edit. Reg.

(b) Ἀγαθὴ ἡ ἐστὶν ἢ Κόρσα λίνον τὲ ποῖται πολὺ ἐ κάνασιν, καὶ κηρόν, ἔ πίπτον ἐπὶ λίθων γὰρ καὶ τετραγώνων.

LE CIEL comme le Nil faisoit en Egypte. Mais en POETIQUE. certaines saisons, il amenoit sur ses bords des paillettes d'or, dont la cueillette enrichissoit les habitans, & contribuoit à leur *subsistance*. Quand le tems propre à faire cette recherche étoit venu, on avoit grand intérêt de ne pas laisser emporter cette matière précieuse jusqu'à la mer. Il falloit donc se disperser à propos sur les bords du Phasis, & se hâter d'étendre autour des rochers, sous les racines des grands arbres, & dans toutes les anses de la rivière, des peaux de brebis encore garnies de leur laine pour arrêter les paillettes. On annonçoit le moment de ce travail si important par un bouchon, une marque publique, un étendard : & cet étendard étoit une toison accompagnée d'un serpent. On montrait une toison : rien n'étoit plus naturel que ce signe en pareil cas. On la nommoit la toison d'or : chacun en voit la raison. On l'accompagnoit d'une figure de serpent, symbole ordinaire de tout ce qui contribuoit à la subsistance ou à la prospérité des habitans.

Quand la recherche de l'or étoit faite ; & qu'il falloit rappeler le peuple à un travail plus nécessaire, tel qu'étoit celui de filer le lin, & de fabriquer des toiles,

on changeoit d'affiche. L'Isis qui annon- LA THÉO-
 çoit l'ouverture du travail des toiles por- GONIE.
 toit dans sa main une navette, & prenoit
 le nom d'argonioth (a), le travail des na-
 vettes. Quand les Grecs qui alloient faire
 emplette de cordes ou de toiles dans la
 Colchide, vouloient prononcer ce nom,
 ils disoient *Argonaus*, qui dans leur lan-
 gue, signifie le navire Argo. S'ils deman-
 doient aux Colques ce que c'étoit que
 cette barque dans la main d'Isis; car en
 effet, la navette des tisserands a la figure
 aussi-bien que le nom d'une barque; les
 Colques répondoient apparemment que
 cette barque servoit à régler le peuple;
 que chacun la consultoit, & qu'elle ap-
 prenoit ce qu'il falloit faire. Voilà le pre-
 mier fondement de la fable du Vaisseau
Argo, qui rendoit des réponses à tous
 ceux qui le venoient consulter. Il nous
 suffit d'avoir vû le premier canevas de la
 fable. Les broderies qui y ont été ajoû-
 tées par l'imagination des poëtes ou des
 navigateurs désœuvrés, ne font plus de
 notre sujet.

(a) De אַרָג *arag*; & de אֲוִי *oni*, *navis*, on a fait
 אַרְגוֹנִיּוֹת *argonioth*, *opus navicularum*, *opus textrinum*,
 le travail des navettes, la fabrique des toiles.

Argus.

L'explication de la fable précédente nous en fait entendre une autre, qui toute puérile qu'elle est, a souvent exercé les plus grands poètes & les plus habiles peintres. C'est la fable d'Argus.

Junon piquée de la conduite de son mari, lui enleva la belle Isis, & l'ayant changée en génisse, la confia à la vigilance d'Argus qui avoit cent yeux, dont les uns veilloient, tandis que les autres dorment. Mais Mercure voulant tirer la génisse des mains d'Argus, endormit, en chantant, tous les yeux du gardien, & emmena Isis. A quoi ce conte peut-il avoir rapport? En voici l'origine, si je ne me trompe.

La tisseranderie étoit célèbre à Athènes, dans l'île d'Amorgus (a), & dans la Colchide, aussi-bien qu'en Egypte. Mais le tems de cette fabrique n'étoit point le même dans ces différentes contrées. En Egypte, on étoit fort occupé de travaux publics, comme du nétoyement des ca-

(a) Île de la mer Egée, ainsi appelée de אִמּוֹר אִמּוֹר mater; & de אִמּוֹר אִמּוֹר orgim, texentes. אִמּוֹר אִמּוֹר gim, la Mere des tisserans.

aux ; de la fénaifon, de la moiffon, & LA THÉO-
 tu battage des blés, pendant les mois de GONIE.
 février, Mars, Avril, & Mai. Au con-
 traire, à Athènes, à Amorgus, & en Col-
 chide, on continuoit pendant ces mois,
 la fabrique du fil & des toiles, com-
 mencées dès avant l'hyver. Et l'on quit-
 toit la quenouille ou la navette en Juin,
 pour faucher le foin, & faire enfuite la
 moiffon.

Si les habitans de la Colchide avoient,
 comme on n'en peut douter, les mêmes
 coutumes que les Egyptiens ; Isis, le sym-
 bole des fêtes, en annonçant les néomé-
 nies, & les autres folemnités de l'hyver &
 du printems, étoit accompagnée d'un
 Horus propre à caractériser l'efpèce du
 travail qui duroit fix mois de fuite. Cette
 figure étoit toute couverte d'yeux bien
 ouverts pour marquer l'ouvrage qui fe
 fait particulièrement à la veillée : & c'est
 parce que cet Horus marquoit le befoin
 de veiller pour diligenter les toiles, qu'on
 lui donnoit le nom d'*Argus*, qui veut
 dire, *la tiffèranderie* (a). L'Isis, après
 avoir quitté les cornes de la chèvre fau-

(a) ארגון *argoth* ou *argos*, *opus textrinum*, la
 tiffèranderie. C'est de - là que viennent les noms *ἄργον*,
gon, *opus*, & *ἄργια*, &c. qu'on donne généralement
 toutes fortes d'ouvrages, celui de filer & de faire la toile
 étant le plus ordinaire.

LE CIEL vage par lesquelles elle marquoit l'hiver. POETIQUE. prenoit pendant tout le printems, celle d'une génisse, parce que c'est proprement le passage du soleil sous le signe du taureau, qui fait dans la Zone tempérée, la vraie beauté de cette saison. L'Isis printannière, la belle génisse, demuroit ainsi plusieurs mois de suite sous les yeux d'Argus, ou à côté de l'Horus aux yeux ouverts, jusqu'à ce que celui-ci fût supprimé, & la génisse éminée par Mercure, c'est-à-dire, jusqu'à ce que les veillées, le filage, & la fabrication des toiles fussent finies par le lever de la canicule, ou d'Anubis. Le peuple en badinant sur ces figures, composa la fable d'Isis changée en vache, de son gardien Argus, & du bel exploit de Mercure qui en fut surnommé Argiphonte, le meurtrier d'Argus. On trouve dans Pierius que les Egyptiens donnoient aussi le nom d'Argus au Paon placé à côté de Junon ou d'Isis; & dans les mythologues, que Junon, après la mort d'Argus, prit les yeux qu'il portoit, & en embellit la queue de l'oiseau qu'on lui avoit consacré. Ce Paon placé auprès d'Isis, n'est qu'un attribut propre à désigner le tems des veillées, par une agréable imitation, ou du ciel étoilé

L'oiseau de
Junon.

ou plutôt d'une multitude d'yeux tous LA THÉO-
 ours ouverts. Le nom d'Argus, c'est-à- GONIE.
 ire de *tifféranderie*, qu'il portoit alors,
 n est la preuve, & montre l'intention
 e l'enseigne (a).

X X X V.

Circé.

La même Isis portée en Italie avec ses
 vers accompagnemens, donna lieu à
 ne fable d'un caractère fort différent.

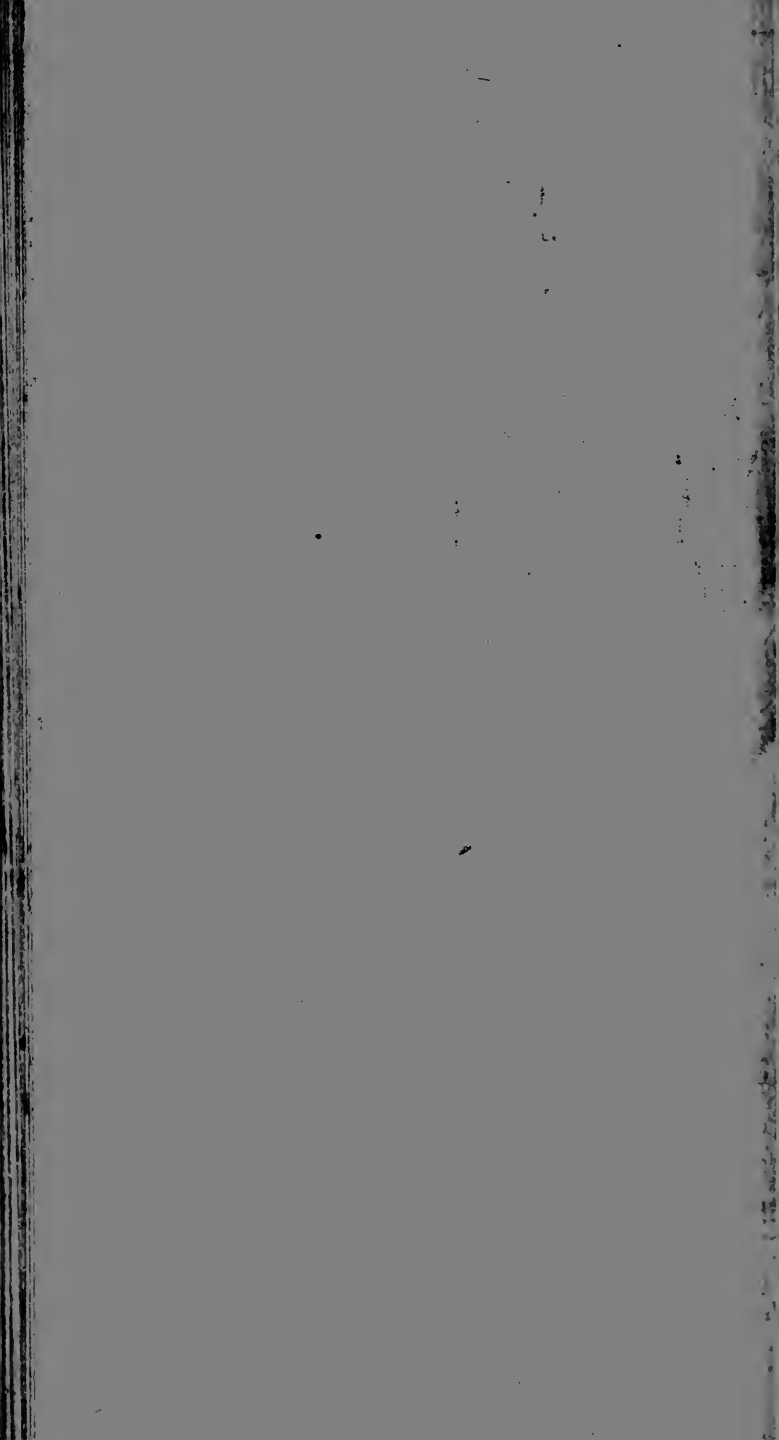
(a) Il y a grande apparence que la fable de Phaëton
 pris naissance dans quelque païs renommé pour ses blan-
 cheries. Tous les terres de cette métamorphose y ont
 rapport. Les trois Phaëtuses sont apparemment les trois
 nes de Mai, Juin, & Juillet durant lesquelles-se fait
 blanchiment des toiles. On les nommoit Albanoth ou
 banorth מלכות les *blancheries*. Mais le même mot
 signifie *des peupliers*, équivoque qui a donné cours à la
 étamorphose de ces trois sceurs en peupliers. Leur ami
 mmon qui fut changé en cygne n'est autre qu'un sym-
 ble de blancheur placé à côté d'elles. Au lieu d'y join-
 e séparément les symboles du soleil & du travail de la
 ifon, on abrégeoit en mettant dans la main d'Horus le
 uet d'Osiris : & pour marquer que ce travail se conti-
 toit sous le soleil le plus ardent, il paroïssoit environné
 flammes : ce qui avec les noms qu'il portoit de fils du
 leil, & de בן בן climmah, *l'enfant du hâle*,
 fait naître la pensée d'un fils du soleil & de Climène,
 i avoit entrepris de conduire le char du soleil ; & ré-
 andu par-tout l'incendie. Le nom propre de cette annonce
 oit Phaëton, *l'ordonnance des toiles*, ou le blanchi-
 ent du lin. Des mots פה la *bouche*, *l'annonce*,
 indiction, ou l'ouverture, & לון eton, *le lin*, les
 urages de lin ; de même que פאוב signifie l'annonce
 i débordement,

LE CIEL Elle y devint l'enchanteresse Circé, & POÉTIQUE. la baguette en main, changeoit les hommes en lions, en serpents, en oiseaux, en pourceaux, & en telle figure qu'elle vouloit leur faire prendre. Par quel caprice imagina-t-on de pareils contes? Les Mythologues ont cru qu'elle étoit une emblême de la volupté qui réduit les hommes à la condition des bêtes. Il étoit difficile de rien dire de plus raisonnable en remontant pas à la vraie origine de ces fictions. Circé n'est autre chose que l'Egyptienne, qui tantôt avec une mesure du Nil, tantôt avec une ensuble, ou un quenouille, tantôt avec une lance, paroïssoit toujours d'une façon distinguée dans les annonces publiques. Elle étoit toujours accompagnée des figures d'Horus & autres, qui varioient de mois en mois, & souvent d'un jour à un autre jour. Elle étoit la principale pièce de l'énigme, & à laquelle les autres pièces énigmatiques étoient subordonnées. On retrouvoit toujours : au lieu qu'elle avoit auprès d'elle & sous sa baguette, tantôt un chien, tantôt un homme à tête de chien, tantôt un lion, puis un serpent, ou une tortue, quelquefois un enfant entier, une autre fois une tête d'enfant sur un corps de serpent, & successivement l

Voyez Plan-
che XXIII.



Isis, ou Isis avec le Cixe entre deux cornets de Lotus et
 deux feuilles de Persée, portant de plus sur sa tête le Sym-
 bole d'un vent, la mesure du Nil en main, et ayant sous
 son trône la Canicule, 2, L'Isis à tête de Cigogne, 3, L'Isis
 à tête de Loup.



animaux du zodiaque, ou d'autres qui LA THÉO-
 nnonçoient le retour de divers travaux GONIE.
 ustriques. En un mot elle convertissoit
 out ce qui se trouvoit auprès d'elle en
 ifférens animaux. L'Isis & tout ce qui
 'accompagnoit, étoit donc une vraie
 nigme à deviner, une emblème à déve-
 pper. Mais que signifie Circé (a) ? l'en-
 eloppe, l'énigme.

Allons plus loin. Isis n'a très-probable-
 ment reçu le nom de Circé, qu'à cause du
 irc, ou cercle solaire qu'elle portoit or-
 inairement sur sa tête. Ce cercle étoit
 a marque de l'Être suprême dont Isis an-
 onçoit les différentes fêtes. Mais pour-
 uoi ce soleil étoit-il appelé *circ*, l'eni-
 me ? C'est parce qu'on ne pouvoit pein-
 re Dieu, & que le disque solaire étoit
 énigme de Dieu. C'étoit l'énigme par
 xcellence, le *circ*. L'endroit de l'Italie
 à cette Isis, avec son cercle sur sa tête,
 it anciennement apportée & honorée,
 e nomme encore aujourd'hui *monte cir-*
ello. Pour annoncer certaines fêtes ou
 ertains sacrifices qui se célébroient peut-
 tre le soir au lever de la nouvelle lune,
 u le matin au lever d'une étoile, ou de
 a planète de Vénus, lorsqu'elle jette un
 clat admirable un peu avant l'arrivée de

(a) כרך *circ, involucrium.*

LE CIEL l'aurore ; on posoit sur la tête d'Isis
 POETIQUE. lieu du disque du soleil, celui d'une étoile,
 le, ou de la planète connue, ou un croissant, ou une lune pleine. Ces figures
 les prières qu'on chantoit en vieux langage au retour de chaque fête, firent
 imaginer que Circé par ses enchantemens, ou par des paroles mystérieuses
 avoit le pouvoir de faire descendre les étoiles & la lune sur la terre. Il n'est
 moins sensible que les divers feuillages qu'elle portoit dans sa main, ou sur sa
 tête à côté de la figure de la lune ou d'une autre planète, faisoient dire que la
 propriété de ces plantes étoit admirable ; que c'étoit par la connoissance de leur
 vertus que Circé étoit parvenue à se mettre le ciel & la terre à son pouvoir.
 La figure sembloit le dire ; & on le crut. Par la suite, ce fut là le privilège des magiciennes,
 même du commun : & le peuple est encore très-persuadé que les enchantemens
 disposent à leur gré du chaud, du froid, de la grêle, & de toute la nature.
 Cette figure de Circé que l'ignorance convertit d'une énigme ou d'une enchan-
 tement populaire, en une magicienne qui change les hommes en différens animaux,
 & qui a la puissance de déplacer les astres, a un rapport très-sensible avec

s attributs énigmatiques d'Isis, qui LA THÉO-
 roient un soleil, la lune, des étoiles, GONIE.

ertaines plantes singulières, & des ani-
 naux souvent monstrueux. Le reste de la
 able par sa conformité avec cette inter-
 rétation, achève d'en montrer la justesse.

Circé ou Isis étoit tellement l'annonce
 es fêtes & de tout l'ordre de l'année,
 u'elle prenoit des habits & des parures
 onformes aux quatre saisons de l'année.

our annoncer l'ouverture du printems
 ui tapisse la terre de fleurs & de ver-
 ure, elle portoit des tapis de différentes
 couleurs. Pour annoncer l'ouverture de

été qui nous nourit, elle portoit en
 main un panier & du pain. Pour annon-
 er l'automne, elle portoit une coupe.

A l'entrée de l'hyver, elle portoit un
 échaud ou un foyer posé sur son appui.
 Ces quatre figures donnèrent occasion à
 la fable rapportée par Homère *, que

Circé avoit quatre servantes, dont l'une
 étendoit les tapis de diverses couleurs
 pour recevoir les convives; la seconde
 préparoit la table, & y servoit de grands
 paniers; la troisième présentoit des cou-
 pes; la quatrième entretenoit le feu du

foyer.

* *Odyss.*
 v. 350.

Les Sirènes.

Toute la Grèce & toute l'Italie se font remplies peu-à-peu de colonies & de pratiques venues d'Égypte ou de Phénicie. Mais le rituel dont on avoit oublié le sens en Égypte même, jusqu'à prendre Osiris & Isis pour des dieux, se défigura encore tout autrement parmi d'autres peuples & lorsqu'une seule partie de la religion Égyptienne s'introduisoit quelque part elle s'obscurcissoit de plus en plus, faute de tenir aux autres pratiques qui servoient à former un tout. Les trois Isis qui annonçoient les fêtes durant les mois d'inondation, devant être présentées à des habitants qui sembloient devenir amphibies par leur long séjour au bord de l'eau, étoient quelquefois moitié femmes, & moitié lézards, ou moitié femmes, & moitié poissons. Une d'entr'elles avoit en main un instrument arrondi par le haut, qu'on appelloit un sistre, & qui étoit le symbole des hymnes, des danses, & de la joie qui éclatoit par-tout quand le Nil avoit la crûe désirée. On chantoit alors & l'on dansoit, comme l'on fait encore aujourd'hui au Caire & dans toute l'Égypte e

Voyez Fig. 2.
Planche XXI.

pare

pareil cas. On donnoit à celle qui portoit le sistre le nom de *chanteuse d'hymnes*, parce que sa fonction étoit d'annoncer la bonne nouvelle & les hymnes de la grande fête. Voilà donc l'origine des Sirènes de la côte de Naples, dont le nom signifie *chanter des hymnes* (a). La figure qu'on leur donne à toutes trois est justement celle de nos Isis. Le nombre des Sirènes revient à celui des trois mois de l'inondation : & le sistre que porte l'une d'elles a été converti par l'ignorance en un miroir. Quant à ce qu'on dit qu'elles dévoreroient les étrangers qui osoient les venir entendre de trop près ; cette fable est fondée sur ce qu'on disoit que les trois Isis d'été, c'est-à-dire, les trois mois d'été étoient funestes aux étrangers que l'air grossier & marécageux de l'Egypte avoit coutume d'emporter quand ils s'y exposoient trop. Mr. de Maillèt, & tous les voyageurs, conviennent que l'air des maisons est pour lors étouffant ; qu'on n'y peut tenir, & que chacun se sauve sur les bateaux pour jouir de quelque fraîcheur. Il est donc évident que les étrangers avoient grand intérêt à éviter les trois Sirènes.

Ne quittons point cette matière sans observer que ce nombre de quatre nymp-

(a) De שיר *shir*, *hymnus* ; & de רנן *ranan*, *canere*.

LE CIEL PHES pour les quatre saisons , le nombre
 POETIQUE. de trois nymphes pour les lunes de cha-
 que saison à part , celui de neuf pour les
 neuf mois où l'on travaille en Egypte ,
 leurs parures , leurs fonctions , & leurs
 noms sont des choses fort simples , liées
 entr'elles , & également d'accord avec la
 nature comme avec les monumens. Mes-
 sieurs Bochart , Huët , le Clerc & d'autres
 sçavans ont pensé sur ces différens sujets
 d'une manière ingénieuse , quelquefois
 même heureuse. Mais ce qu'ils ont dit est
 sans liaison. Les faits ne parlent point
 pour eux ; & quand ils ont facilité l'accès
 de quelques mythologies à l'aide d'une
 première clé , ils ne peuvent nous mener
 plus loin sans mettre en œuvre une clé
 nouvelle , ou sans forcer tout. Si nous n'en
 employons qu'une , & que la simple idée
 de signe suffise pour mettre du sens & des
 rapports entre des figures si disparates
 n'est-ce pas parce que nous touchons
 leur vraie origine , & à l'intention com-
 mune d'où elles sont provenues ?

XXXVII.

Les Métamorphoses & les Phantômes.

Après ces exemples de fables évidem-
 ment provenues en partie des figures Egy-

ptiennes, en partie des discours populaires, des équivoques, ou des proverbes que la vûe de ces figures occasionnoit, nous avons acquis le droit d'affurer généralement que de la même source sont venues les Métamorphoses, les Phantômes, & les oracles.

Toutes les figures Egyptiennes n'a-voient été établies que pour annoncer les fêtes & les travaux futurs. Quand on les eut changées en autant de dieux; tous ces dieux eurent le privilége d'annoncer l'avenir. D'où vient que Jupiter, Hercule, Minerve, Apollon, Diane, Mars, & surtout Latone, selon le rapport d'Hérodote*, rendoient des oracles aux Egyptiens. L'oracle de Latone devint le plus célèbre, parce qu'en effet Latone n'étant originairement que l'Isis moitié femme & moitié lézard, ou la vierge Erigone unie à un corps de lézard pour marquer la juste hauteur des crûes du Nil; étoit de toutes les figures la plus consultée. Tous les yeux étoient tournés vers cette mesure. Chaque jour & à toute heure on s'adressoit à Latone. Quand on en eut fait une déesse, le peuple qui la consultoit se persuada qu'elle sçavoit tout. Mais nous traiterons ce sujet à part, parce qu'il n'y a rien sur quoi il soit plus difficile de faire revenir

Origine des oracles.

* In Euterpe
1. 1178. 52.

LE CIEL les hommes de leur ancienne prévention
POETIQUE. que la prédiction de l'avenir.

Des Phantômes.

La même source d'où sont venus les oracles a donné naissance aux phantômes. Les dieux qu'on s'étoit fabriqués étant pour la plûpart des figures monstrueuses, & la crainte des maux qu'on les croyoit capables de faire ayant plus de part à la religion des peuples que la confiance & l'amour de la justice ; les esprits ne s'occupoient des idées de leurs divinités & des puissances qu'ils redoutoient, que sous des figures hérissées de serpents, armées de griffes ou de cornes, souvent la gueule béante, & avec un aspect qui ne pouvoit manquer d'altérer l'imagination & la raison des enfans. Ces vains phantômes les entretenoient dans une frayeur puérile qui duroit autant que la vie.

Des Métamorphoses.

Nous n'avons plus d'effort à faire pour deviner l'origine générale des Métamorphoses. L'Egypte en est évidemment la source. Un homme à tête de chien, ou de loup, ou de bœuf, ou de lion ; une femme qui au lieu de piés a une queue de lézard ou de poisson ; un enfant qui a un corps de serpent, & telles autres figures inventées pour les besoins que nous avons exposés ; n'étant plus entendues ; on imagina autant de fables & de changemens

prodigieux qu'il y avoit de figures composées. Ce goût pour les récits surprenans devint universel en Phénicie, puis en Grèce, & par-tout. La moindre équivoque, les traits historiques abrégés, les expressions courtes & proverbiales, tout donna lieu à des transformations merveilleuses.

LA THÉOLOGIE.

Ce seroit ici le lieu propre à expliquer toute la suite des Métamorphoses & à les rappeler séparément à leur origine particulière. Il y en a plusieurs dont j'entrevois l'explication d'une façon qui me paroît fort simple. Mais c'est assez de savoir comment ce goût singulier a pris pié en Grèce & ailleurs : le détail de ces rêveries innombrables deviendroit fatigant pour mes Lecteurs : & bien loin de les vouloir embarasser d'une nouvelle tirade d'étymologies Phéniciennes, j'ai une véritable crainte d'avoir excédé en ce point, quoique je fusse indispensablement obligé d'y avoir recours. Il en est des anciennes langues comme de la géométrie. Il faut les mettre en œuvre quand on est dans la nécessité d'en faire usage. Mais il est ridicule de traiter des matières dont on n'a aucun besoin, pour avoir occasion de mettre en œuvre ou l'érudition ou la géométrie.

La généalogie des Dieux.

Quoique les Egyptiens, en cherchant de grands mystères où il n'y en avoit point, ayent défiguré l'histoire & la religion à un point qui les rend la plus ridicule & la plus forte de toutes les nations; on ne peut leur refuser la gloire des bons réglemens pour la police, & pour tout l'ordre public. Tout ce qui étoit nécessaire, & qui devoit être fait en commun, n'étoit point laissé à la liberté des particuliers, mais fixé à un certain tems de l'année, & annoncé par des signes publics, à la vûe desquels les mêmes ouvrages, les mêmes ventes, les mêmes purifications des meubles, des maisons ou des canaux, se commençoient ou se finissoient par-tout.

Par exemple, au commencement de l'hyver lorsque le peuple avoit quitté la campagne, on publioit la foire des ouvrages de ferrurerie & de chaudronnerie; apparemment par l'affiche d'un Vulcain, qui signifioit les outils à *expédier l'ouvrage**, & qu'on nommoit aussi *Acmon*, c'est-à-dire, *le chaudronier* (a).

* *Supr. art. de Vulcain.*

(a) De □ *agam*, étang, vient אגמון *Agmon* & *Acmon*. Job 41: 11. *L'étang de cuivre, la mer d'airain*, c'est à dire, les chaudières, les grands bassins. On donnoit à Vulcain le nom de l'instrument dont il annonçoit la vente.

Au commencement du printems, ou au LA THÉO-
 retour des premières chaleurs qui se font GONIE,
 sentir dans l'Egypte en Février, on puri-
 fioit les meubles, les maisons, & les éta-
 bles. On mettoit en tas tous les fumiers
 qui ne pouvoient être qu'incommodes &
 entièrement inutiles pour les terres d'E-
 gypte que le Nil engraisse suffisamment.
 On y joignoit tout ce qui pouvoit être
pourri, les blés *gâtés*, tout ce qui sentoit
 l'altération ou la *moisissure* : & de crainte
 que ces amas n'infectassent l'Egypte, on
 les brûloit. Cette purification générale
 étoit annoncée par une Isis & un Horus
 qui avoient deux noms conformes à l'ou-
 vrage de la saison. L'Horus s'appelloit
 Hur (a) ou Ourim, *le feu, les brandons* ;
 & l'Isis se nommoit Obs (b) ou Ops, *la*
moisissure. Ces purifications portées de
 côte en côte sont encore d'usage par toute
 l'Europe vers le retour du beau tems en
 Février ou en Mars : & la pratique d'allu-
 mer des feux sur le soir, à certains jours
 du printems déterminés pour cela, est
 encore l'amusement de la jeunesse dans

(a) אור *our*, d'où les Latins ont formé le mot *our*
 ou *ver*, le printems. Ils avoient aussi leurs *februa*, c'est-
 à-dire, leurs purifications générales dans le mois de
 Février qui en a pris son nom.

(b) De אבש *abash*, *putrescere*, *muçidum fieri*, vient
 אבש *obs*, *mueor*, *putredo*, אבש פרוהת *obsu phg-*
rudat, les blés se gâtent. Joël i : 17.

LE CIEL une infinité de villes & de villages où
 POËTIQUE. l'on est toujours fidèle à la vieille rubri-
 que sans en savoir la raison. En Egypte
 même où les fêtes solennelles rétrogra-
 dant d'un jour de quatre ans en quatre
 ans, se trouvoient dans des saisons aux-
 quelles elles n'avoient plus de rapport,
 on oublia le motif de l'institution de la
 fête des Brandons : mais on y fut toujours
 fidèle. La ville de Saïs, où l'abondance
 d'huile, & la multitude des lampes ren-
 doient cette solennité nocturne plus bril-
 lante qu'ailleurs, en fit sa fête particulière,
 & c'est apparemment pour cela que la
 Minerve de Saïs avoit une chouette à côté
 d'elle. Sur le soir les habitans de Saïs com-
 mençoient leur grande fête par une illu-
 mination. Aussi-tôt que les villes voisines
 l'appercevoient, elles allumoient de sem-
 blables feux. On en faisoit autant de pro-
 che en proche, & toute l'Egypte prenoit
 part à la fête par une illumination gé-
 nérale*.

* Herodot. in.
 Euterp. n. 50.

La lune de Février, outre la visite des
 maisons, annonçoit encore deux opéra-
 tions qui étoient d'une extrême consé-
 quence. L'une consistoit à nettoyer les
 canaux du Nil, & à profiter de ce tems où
 le fleuve est le plus bas qu'il puisse être,
 & pour ainsi dire à sec, en creusant dans

les lieux remplis de limon, pour faire ren- LA THÉO-
 trer plus promptement les eaux dans leur GONIE.
 lit. après le débordement.

La seconde opération & la plus impor-
 tante de toutes, celle qui faisoit le grand
 ornement du printems, & qui précédoit
 immédiatement les moissons, étoit la
 décision des procès, ou l'assemblée des
 Juges. Les prêtres pendant l'année paroif-
 soient peu en public hors le tems des fon-
 ctions de religion. Mais ils sortoient au
 printems, c'est-à-dire en Février, & s'as-
 sembloient pour juger les affaires des
 particuliers, afin que ceux-ci pussent en-
 suite vaquer librement à leur travail. Ces
 Juges étant nourris aux dépens du pu-
 blic * dans leur labyrinthe, n'avoient ni
 ambition, ni intérêt, ni liaisons; & ju-
 geoient le peuple avec une équité & une
 intégrité parfaite.

* Herodotus 2^{me}
 Enterp. n. 494

L'écurement (a) des fossés, & des ca-
 naux étoit annoncé dans l'assemblée de la
 néoménie par une Isis qui portoit le nom
 de Tité ou Tétis, & par un Horus qu'on
 appelloit Titan, c'est-à-dire, la fange, le
 remuement des terres (b).

L'assemblée des prêtres pour juger les

(a) Ce terme que j'ai risqué m'a paru faire ici un
 meilleur effet que la cure.

(b) U' U' tit, cernunt, lutum.

LE CIEL peuples étoit annoncée par un Horus bar-
 POETIQUE. bu, portant en main une faulx, lequel
 étoit nommé à volonté Sudec, Keren,
 Chiun, & Chéunna, ou Saterin; & par
 une Isis mamelue & environnée de têtes
 d'animaux. Cette Isis portoit alors le nom
 de Rhoëa. L'Horus barbu marquoit l'as-
 semblée des vieillards. La faulx dans sa
 main annonçoit la fénaison & la moisson
 qui suivoient immédiatement les assises.
 On donnoit à cette figure le nom de Su-
 dec (a), c'est-à-dire, *le juste*; celui de
 Crone (b), c'est-à-dire, *la gloire, la di-*
gnité, la majesté, ou la couronne, le cercle
 des juges; celui de Chiun ou Chéunna (c),
 qui signifie *l'assemblée des prêtres*, enfin
 celui de Soterin (d) ou Setrun, qui signi-
 fie *les juges, ou l'exécution des jugemens*.
 Quant à l'Isis mamelue & environnée de
 têtes d'animaux pour annoncer les fêtes
 de la moisson, tant des foins que des
 blés, qui se faisoit en Mars, & en Avril,

(a) צדק *tsadic, ou sudec, justitia, justus.*

(b) קרן *keren, splendor.* C'est le nom que l'Ecriture
 donne à l'éclat & aux rayons qui partoient du visage
 de Moïse après son entretien avec le Seigneur. *Exod.*
34 : 29.

(c) De כהן *cohen, sacerdos, politia administer,* vient
 כהונה *kéunnah, I. Esdr. 2 : 62. & kijn, sacerdotalis fun-*
ctio, presbyterium, cætus judicum.

(d) שטר *soter, judex, soterim, ou sotrin, judices*
 & principes, *Josue 1 : 10, quelquefois exccutores, ser-*
vantes.

on lui donna le nom de Rhoea, qui ex- LA THÉO-
prime la crème & le lait qu'elle donne GONIE.

aux hommes, comme aussi la pâture de l'année entière qu'elle fournit aux animaux. Ce nom signifie fort simplement *la nourrice* (a), & aucune des Isis, ou des annonces, ne méritoit mieux ce nom. Après la décision des procès des particuliers, & pendant que le peuple étoit occupé à sif & à battre les blés, les Juges continuoient à tenir leurs séances pour pourvoir à tous les besoins de l'état par des réglemens généraux, & c'est parce qu'ils demeuroient assemblés le reste de l'année jusqu'au lever de la canicule en Juin ou Juillèt, que l'affiche des jugemens, le vieillard armé d'une faux, demeuroit en place, jusqu'à ce qu'on vît paroître un nouvel Osiris, un nouveau soleil, c'est-à-dire, le nouvel an. Nous allons voir les étranges contes auxquels cette circonstance donna lieu.

On perdit peu-à-peu l'intelligence de ces figures si simples, & de ces noms qui étoient en usage dans les fêtes où le tout étoit devenu un cérémonial invariable. L'écriture courante en fit négliger le sens : & d'ailleurs rien ne contribua d'avantage à le faire oublier que la coûtume de ne

(a) רַחֵב *rahah*, *pascere*; רֹחֵא *rohéah*, *pascens*, *nutrix*.

LE CIEL pas compter exactement l'année sacrée ;
POËTIQUE. mais d'en avancer toujourns le commence-
ment d'un jour entier de quatre ans en
quatre ans ; de sorte que les fêtes & les
figures qui avoient rapport aux opéra-
tions du printems se trouvant placées en
automne ou en hyver , & ainsi des autres ,
on ne comprenoit plus rien à ce que toutes
ces choses vouloient dire. Toutes ces figu-
res étant prises pour des hommes & des
femmes dont on célébroit l'apothéose ,
on leur assigna une généalogie conforme
à l'ordre de leurs fêtes. Osiris & Isis qui
commençoient l'année , furent les deux
grandes divinités qui tinrent le premier
rang , & de qui l'on fit descendre les dieux
& les déesses du second ordre , dont nous
avons parlé. Mais de qui descendront
Osiris & Isis , e'est-à-dire , Jupiter & sa
femme ? Ils sont comme leurs freres Nep-
tune & Pluton les enfans de ce vénérable
vieillard , qui étoit l'affiche qu'on voyoit
paroître le plus long tems sur la fin de
l'année , & dont Jupiter venoit occuper la
place. Selon l'ordre primitif , en Juin ou
en Juillèt , reparoïssoit un nouvel Osiris
& une nouvelle Isis , ou les affiches du
nouvel an. Selon l'ordre des tems posté-
rieurs toutes ces figures se succédoient ,
à la vérité , de la même façon ; mais dans

des saisons & dans des mois auxquels elles n'avoient plus de juste rapport. Ainsi Sudec, ou Cronos, ou Saturne devint pere de Jupiter & d'Isis. Rhoea fut leur mère : Tétis & Titan furent leurs ayeux : les Titans furent regardés comme les enfans d'Ur, ou *Urane*, & d'Ops. Plusieurs généalogistes s'en tiennent-là. D'autres, comme Diodore, font *Urane* & *Ops* enfans d'Acmon. Les Egyptiens dans leur généalogie remontent jusqu'à Vulcain. Or Acmon, le chaudronnier, & Vulcain, sont la même chose.

Ainsi tous ces grands personnages qui ont peuplé le ciel, que chaque pais se flattoit d'avoir eu pour habitans, auxquels les poètes ont attribué des aventures tragiques, & tous les accidens de l'humanité ; ces grands conquérans dont nos savans remanient les histoires, jusqu'à pénétrer dans les intérêts de politique qui les faisoient agir, se trouvent être comme l'écrevisse & le capricorne, comme la balance ou la sphinx ; des enseignes, des marques, des écriteaux qui servoient à diriger le peuple, à régler pendant l'année les fêtes & les travaux.

Saturne.

Je trouve encore les preuves de la même vérité dans les remarques que m'offre assez naturellement la fable de Saturne.

Au lieu de le peindre avec une faux, pour marquer que les séances des juges doivent se tenir au tems de la moisson & de la fénaison, on le trouve quelquefois représenté avec des yeux (a) par devant & des yeux par derrière, dont les uns veillent, les autres sont fermés; & quatre aîles, dont deux sont étendues, deux sont abaissées: ce qui marquoit la pénétration & la continuité du travail des juges qui se relayoient ou se succédoient nuit & jour pour expédier les affaires du peuple & de l'état sans faire languir personne par des retardemens ruineux (b).

(a) *Sanhoniaton dans Euseb. Præp. Evangel.*

(b) On peut remarquer que cette magnifique figure parée de plusieurs aîles, & toute couverte d'yeux, est le Chérub des Hébreux. C'étoit l'expression ou l'emblème la plus naturelle de la piété ou de la religion: rien n'étoit plus propre à signifier des esprits adorateurs, & à exprimer leur vigilance, ou la promptitude de leur ministère. Mais quoi! les Hébreux ont-ils emprunté des Egyptiens cette partie de leur cérémonial? Point du tout. Ils l'ont tirée de l'écriture ancienne qui avoit cours par-tout: & c'est pour cela que S. Paul donne à cet extérieur le nom d'*Elementa mundi*. C'étoient les leçons qu'on donnoit autrefois

Une nouvelle preuve que Saturne est LA THÉO-
 un juge ou le symbole de la justice à la GONIE.
 pénétration de laquelle rien n'échappe ,
 c'est que les poètes , & sur-tout Homère ,
 l'appelle communément le pénétrant , le
 rusé , le clairvoyant (a) Saturne. C'est
 encore parce que Saturne signifioit dans
 son origine l'exécution des jugemens , ou
 la punition des criminels , qu'on disoit
 communément de Saturne qu'il empor-
 toit quelqu'un tous les ans , & demandoit
 sa victime. De-là vient la persuasion où
 l'on étoit que Saturne vouloit être honoré
 par l'effusion du sang humain , & la bar-
 bare coûtume qui s'en répandit par-tout
 en passant de Phénicie en Afrique , puis
 dans toute l'Europe.

Culte cruel
 rendu à Satur-
 ne.

C'est parce que Saturne ou Crone avoit
 un rapport nécessaire avec la parfaite
 équité des jugemens qui se rendoient sans
 acception de personne , par une com-
 pagnie de juges isolés & défintéressés ,
 qu'on disoit que Saturne avoit régné avec

Origine de
 l'âge d'or.

aux hommes. Elles ont pû servir jusqu'au tems de la grace,
 jusqu'à la venue du Maître qui parle au cœur. Ces figures,
 ces instructions régloient l'extérieur , & donnoient des
 avis : mais elles ne corrigeoient point le fond vicieux de la
 volonté. Cette œur re étoit réservée à la grace du Sauveur,
 & c'est pour cela que les instructions précédentes , les
 chérubins , l'arche , & tout l'extérieur de la religion Ju-
 daïque sont nommées des leçons impuissantes , *vacua &*
eigena elementa.

(a) κρις ὁ ἀκυλομήτης.

LE CIEL une douceur & une intégrité parfaite. Si POETIQUE. l'on ajoûtoit que de son tems il régnoit un printems perpétuel ; c'est parce que les séances des juges étoient anciennement inséparables du plus beau mois de l'année. Tel est constamment le mois de Février en Egypte. Tous les voyageurs nous parlent des agrémens de ce mois , durant lequel l'Egypte est d'un bout à l'autre un grand tapis de fleurs. La coûtume de compter l'année de 365. jours , sans intercaler un jour au bout de quatre ans , déplaça peu-à-peu toutes les fêtes , & fit oublier que les figures qu'on y voyoit , étoient relatives aux circonstances de la saison.

C'est par une imitation de cet usage que la justice se rendoit anciennement en Europe dans le plus beau de nos mois ; c'est-à-dire en Mai. Il reste encore en une infinité d'endroits un vestige de cette coûtume dans l'usage où sont les admodiateurs des droits & des recettes des seigneurs , de planter une ramée ou une sale de verdure devant le chef-lieu de la seigneurie , où se tenoient autrefois les assises , & où se font les exécutions. Cette pratique passe pour être , & est en effet , une reconnoissance du droit de haute justice du seigneur. Mais cet appareil est fondé sur la circonstance du tems où la justice

se rendoit dans la plus haute antiquité. LA THÉO-
 C'étoit dans le plus beau de tous les mois. GONIE.
 Cette sale se nomme encore le Mai : &
 les termes de magistrats & de majesté ,
 semblent empruntés du nom du mois où
 se tenoient en Europe ces assemblées res-
 pectables (a).

C'est parce que Saturne étoit le sym-
 bole des prêtres qui ne sortoient qu'au
 printems de leur retraite , qu'on attachoit
 pendant l'année la statue de Saturne , &
 qu'on rompoit ses liens aux approches de
 la fête * , Celle-ci se célébroit à Rome en
 Décembre , parce que le commencement
 de l'année que cette fête devoit précé-
 der suivant l'ancien usage , avoit été fixé
 par les Romains au premier jour de Jan-
 vier.

Les liens de
 Saturne.

* Apollodor.
 & Macrob.
 Saturna! . l. 8.

On retrouve encore une marque sensi-
 ble du rapport de Saturne aux fonctions
 judiciaires de l'ordre sacerdotal , dans l'u-
 nion du fisc & des archives avec le temple
 de Saturne (b). C'étoit une imitation de
 la méthode des Egyptiens , qui ancienne-
 ment plaçoient le trésor public , & les
 registres des généalogies des familles dans
 la tour sous la garde des prêtres.

(a) Ce mois a reçu son nom de la pleïade, anciennement
 appelée Maia qui se dégageoit alors des rayons du soleil,
 distant de trente degrés , & passant sous les gemeaux.

(b) Festus, & Lil. Greg. Gerald. Syntaxm. 4

LE CIEL A présent que nous connoissons très-
 POETIQUE. probablement le vrai Saturne, reprenons
 ses attributs & ses noms pour voir les con-
 tes étranges auxquels ils ont donné lieu
 faute d'être entendus.

Dès qu'on eut fait des personnages vi-
 vans d'Osiris & de Saturne, & que l'un
 eut été regardé comme le fils & le succés-
 seur de l'autre, parce qu'il le suivoit im-
 médiatement; tout devint matière à his-
 toire. Les liens qui étoient la marque de la
 vie sédentaire & retirée des juges, furent
 pris pour un effet de la violence de Jupi-
 ter qui avoit emprisonné son pere, &
 s'étoit rendu maître de l'empire universel.
 On n'oublia pas non plus d'interpréter
 l'usage de la faux conformément aux vûes
 jalouses & inquiètes de l'usurpateur.

Saturne pris
 pour Noé.

La même faux donna lieu à un soupçon
 plus raisonnable parmi les Orientaux. En-
 tendant parler de Saturne comme du pere
 des trois enfans qui avoient partagé le
 monde, ils crurent y retrouver le pere des
 trois enfans qui ont repeuplé la terre,
 Sem, Cham, & Japhet. Ils se souvenoient
 que c'étoit aux soins de ce patriarche
 qu'on étoit redevable du renouvellement
 de l'agriculture, & de l'usage du vin. Ils
 convertirent la faux de Saturne, tantôt en
 une faucille pour enseigner à moissonner;

tantôt en une serpente pour enseigner à LA THÉO-
 tailler la vigne. Ainsi ce n'est ni l'Écriture GONIE.
 sainte, ni l'histoire qui a servi de matière Origine de
 l'historique
 qu'on retrou-
 ve dans les fa-
 bles.
 ou d'occasion aux fables. Mais l'idolâ-
 trie & les fables étant nées, les peuples
 qui avoient encore des idées confuses de
 quelques anciennes vérités, en firent
 l'application aux fables qui sembloient
 y avoir quelque rapport. Le vrai & le
 faux se trouvèrent de la sorte mélangés :
 & c'est ainsi qu'on peut retrouver dans la
 fable des vestiges de l'histoire, ou même
 des témoignages qui déposent par-tout
 en faveur de l'origine du monde & des
 nations, telle que Moïse nous la rap-
 porte.

Des peuples de Syrie parmi lesquels Saturne pris
 pour Abra-
 ham.
 Abraham avoit laissé une grande réputa-
 tion de probité & de justice, & qui Euseb. Pr p.
 Evang. l. 4.
 n'ignoroient pas la disposition où il avoit
 été d'immoler son propre fils, crurent
 voir dans le nom de Sydec (le juste), &
 dans l'offrande d'une victime humaine
 qu'on faisoit tous les ans à Saturne, les
 vestiges de l'histoire d'Abraham. Mais
 Philon * & d'autres savans ont reconnu * Περὶ
 Ἀβραάμ,
 P. 294.
 que la coutume de sacrifier des victimes
 humaines, étoit antérieure à Abraham :
 & ils ont pensé que comme Dieu avoit
 usé de condescendance, & s'étoit accom-

LE CIEL modé aux dispositions ou à l'éducation
 POETIQUE. d'Abraham, lorsqu'en faisant alliance
 avec lui il avoit bien voulu passer sensiblement
 entre les pièces des victimes divisées pour se conformer humainement à
 formule ordinaire des alliances; de même
 lorsqu'il avoit mis à l'épreuve la foi de
 cet excellent homme, il s'étoit conformé
 aux idées universelles & aux exemples
 populaires, en lui demandant s'il étoit
 prêt à lui sacrifier son fils bien-aimé, comme
 les nations voisines sacrifioient leurs
 enfans les plus chers à leurs dieux Moloch
 & Saturne (a).

Voilà déjà bien des applications étranges
 auxquelles l'ignorance du sens de ce
 symbole, a donné lieu. Attendons-nous
 à bien d'autres bizarreries. Par exemple
 pour faire entendre que l'assemblée de
 juges & la moisson finissoient l'année, &
 qu'il n'y avoit plus de fêtes ni d'annonces
 jusqu'au commencement de l'année suivante,
 tantôt ils mettoient au bras de Saturne
 un serpent qui se mord la queue *
 tantôt ils peignoient un vieillard qui sem-
 ble mordre la tête de son fils (b): quel-

* *Lil. Greg.
 Girald. ibid.*

(a) Nous ne touchons ici qu'aux dehors & qu'à l'écorce
 de ce grand mystère. Ce n'étoit point le lieu de parler des
 rapports que Dieu a mis entre Isaac & le fils bien aimé
 qui survit à son sacrifice.

(b.) Voyez Saturne, dans l'Antiq. expliquée

quelques fois ils disoient que Saturne, de veillard devenoit enfant*. Ce dernier trait

LA THÉOLOGIE.

amène tout à une vérité simple & sensible : c'est le dénouement des figures.

* *Martian.*
& *Girald.*

L'année vieillissoit, puis se renouvelloit.

Il n'y avoit point là de mystère. Mais ceux

qui vouloient du singulier, disoient en les

voyant, que Saturne se plaisoit à dévorer

des enfans, & même ses propres fils. Le

mot *Habben* qui signifie un enfant, un

filz, différant peu d'*Haeben* une pierre,

ils allèrent de folie en folie, jusqu'à dire

que Saturne grugeoit des pierres, & que

Rhoea obligée à lui donner ce qu'elle

mettoit au monde, avoit sauvé Jupiter

en emmaillottant une pierre que Saturne

avoit dévorée au lieu de son fils. C'est de

ce ridicule jeu de mots que provient en-

core la fable qui rend raison de la dureté

des hommes qui couvrent la terre, en les

faisant tous sortir, non *des enfans* de

l'homme & de la femme qui échapèrent

au déluge, mais *des pierres* qu'ils jettè-

rent l'un & l'autre derrière eux.

Enfin rien ne prouve mieux combien

on ignoroit le sens des figures qu'on pre-

noit pour des personnages divinifiés, que

l'idée toute nouvelle que les Grecs se

firent de Saturne quand il fut apporté

chez eux.

LE CIEL Le nom de Crone sous lequel il leur
POETIQUE. étoit connu, signifioit fort simplement la
 majesté des assemblées judiciaires, la cou-
 ronne ou le cercle des juges. Mais ne sa-
 chant ce que c'étoit que cette figure ni sa
 destination, & trouvant un rapport de
 son, entre le nom de Crone & celui de
 Chroné (a), qui parmi eux signifioit *le*
tems, ils interprétèrent tout le symbole en
 ce sens. La vieillesse y quadroit le mieux du
 monde. Que faire de la faux qu'il tient
 en main ? Il s'en servira pour tout abattre.
 Les pierres sur-tout qu'on lui faisoit dé-
 vorer en Syrie, sembloient le caractériser
 parfaitement. Le tems mine tout, & ronge
 les pierres mêmes. Ainsi voilà le *pere des*
dieux, *Noé*, l'inventeur du labourage,
Abraham, un *juge* d'une équité incorrup-
 tible, un *roi* plein de douceur, un *man-*
geur de petits enfans, & *le tems*, qui se
 réunissent bon gré mal gré dans la per-
 sonne de notre Saturne. Il est aisé de sen-
 tir qu'on n'a jamais imaginé ces folies à
 tête reposée : mais qu'une figure fort in-
 génieuse qui servoit à annoncer & à faire
 respecter la justice, n'étant plus entendue,
 quoique toujours présentée à certaines
 fêtes, fut prise d'une façon par les uns,

(a) Κρονός & Κρονίαν, Saturne, Κρονός &
 le tems.

l'une autre par d'autres; & que toutes ces interprétations venant ensuite à se rapprocher, il s'en est formé un horrible mélange d'idées qui n'ont ni sens ni liaison.

X L.

*Origine des animaux sacrés, & de la
Métémpsychose.*

Ce qui me persuade que nous ne devons chercher l'origine de l'idolâtrie des Occidentaux que dans l'abus qu'on fit de l'écriture Egyptienne, ce n'est pas seulement l'extrême facilité avec laquelle le peuple grossier a pu prendre un homme, une femme, un enfant, un vieillard, pour ce que ces figures présentoient à l'œil, & les appeler le roi Osiris, ou le dieu Ammon, la reine ou la dame, & le fils bien-aimé, ou le Législateur d'Egypte: mais j'ai été particulièrement frappé de la liaison sensible qui se trouve entre cette première méprise & toutes les autres singularités du peuple Egyptien. Ses opinions monstrueuses & ses pratiques bizarres ne sont qu'une suite fort simple du faux sens qu'ils donnèrent à leur ancienne écriture.

On disoit tous les jours, & c'étoit l'ancien langage astronomique parfaitement d'accord avec les caractères de l'écriture

LE CIEL sacrée, on disoit que le gouverneur * d
 POETIQUE. la terre avoit quitté le bélier, pour entrer
 * Osiris, le dans le taureau; qu'il passeroit ensuite
 soleil. dans les chevreaux; dans l'écrevisse; dans
 le lion, & ainsi des autres signes du zodia-
 que. Prenant historiquement cet homme
 pour leur pere, ils prirent historiquement
 ce qu'on disoit de lui, & ils s'imaginè-
 rent qu'on avoit donné tous ces différens
 noms aux étoiles sous lesquelles le soleil
 passoit, pour conserver la mémoire d'au-
 tant d'événemens importans qui étoient
 arrivés à leur gouverneur avant qu'il fût
 admis dans le soleil. Au sortir de son
 corps mortel, son ame, disoient-ils, entra
 d'abord dans un bélier: ensuite elle habita
 dans un taureau; puis dans un bouc &
 passa de la sorte d'un animal dans un au-
 tre, jusqu'à ce qu'il eût pris possession du
 soleil où il régne, & d'où il jette sur l'Egy-
 pte des regards de complaisance.

Autant en disoit-on d'Isis. Comme on
 mettoit souvent sur ses épaules la tête de
 la canicule, ou d'un épervier, & vous
 savez pourquoi; comme on ornoit sou-
 vent sa tête des cornes d'une génisse, ou
 avec un sistré surmonté de la figure d'une
 chatte, & qu'on y mettoit très-ordinaire-
 ment un croissant de lune, signe encore
 plus simple de la néoménie; on prit de-
 là

l'occasion de dire qu'après sa demeure dans le corps d'une chienne, d'une chatte, d'une génisse, & d'autres animaux, Isis avoit enfin pris sa place dans la lune. Le peuple en fit ainsi la reine du ciel, la dispensatrice des mois, des saisons, & des fêtes.

Commence-
ment de la N. é.
tempstycote.

Cette opinion absurde devint aussi commune que le langage & les figures qui en avoient été l'occasion. Ce passage des âmes d'Osiris & d'Isis dans tels & tels animaux; avant leur arrivée dans les astres, trouva créance parmi le peuple, & fut regardé comme une histoire très-sérieuse. Elle devint le modèle de la créance commune sur l'état des âmes après la mort. Personne ne douta plus en Egypte que l'âme de l'homme ne passât, au sortir de son corps, dans celui d'un autre homme, ou d'une bête; de celle-ci dans une autre, puis dans une troisième, & en continuant de la sorte par une longue circulation de pénitence à expier le mal qu'elle avoit pu commettre: après quoi purifiée de ses fautes, & dégagée de ses cupidités, elle passoit dans l'étoile ou dans la planète qui lui étoit assignée pour demeure.

Rien de si commode, ni de plus ingénieux que le langage astronomique;

LE CIEL qui caractérisoit tout d'un coup les sa-
 POETIQUE. sons, & les ouvrages qui y sont propres
 en faisant entrer le gouverneur de la

* Le Soleil. terre * dans les douze maisons, nom-
 mées le bélier, le taureau, le lion, la
 balance, &c. tous noms qui avoient un
 rapport juste à ce qui se passoit successi-
 vement sur la terre dans le cours de
 l'année. Rien de si grossier ni de plus
 misérable que le sens historique que le
 peuple attacha par la suite à ce langage
 & telle est visiblement l'origine du dog-
 me ridicule de la transmigration de
 ames, que Pythagore rapporta d'Egypte
 en Italie comme une rare découverte.
 Ces fadaïses relevées des termes pom-
 peux de Péricyclose^a, de Palingénésie^b
 & de métempfyose^c, firent fortune pa-
 mi les philosophes. C'est encore la do-
 ctrine des docteurs Indiens, & nous
 connoissons plus d'un savant qui ne pa-
 lent qu'avec respect de la transmigration.

^a Tour, cir-
 cuit.

^b Renouvel-
 lement.

^c Passage de
 l'ame d'un
 corps dans un
 autre.

X L I.

*Les animaux honorés d'un culte
 religieux.*

L'effet naturel de cette opinion fut
 d'épargner le sang des animaux, quoiqu'

Dieu ne les ait placés auprès de nous que pour nous servir & pour nous nourrir. Il est vrai qu'on trouva de bonnes raisons pour ne point priver le peuple de la chair du bœuf, qui est une nourriture abondante & parfaite. Il est encore vrai qu'il y eut une espèce de convention tacite entre les provinces d'Égypte de faire usage l'une de la chair de brebis, l'autre de la chair de chévreau, pour n'être pas privées d'un commerce utile, & de trop de secours à la fois. Mais les prêtres Egyptiens s'abstenoient communément de manger la chair de quelque bête que ce fût : & en général tous les animaux, dont les étoiles portent le nom, furent regardés par les Egyptiens avec vénération, comme ayant été la première retraite de leurs dieux, & pouvant être celle des ames de leurs parens morts. On ne vit plus qu'avec une crainte religieuse ceux dans lesquels on savoit, à n'en pouvoir douter, qu'Osiris & Isis avoient fait leur demeure, comme le bœlier, le taureau, la génisse, le bouc, & le lion. L'ancien usage où l'on étoit de porter en cérémonie dans les fêtes de certaines saisons l'animal qui donnoit son nom à la maison où le soleil entroit, disposa les peuples de certains cantons à

LE CIEL honorer particulièrement l'animal qu'on
 POÉTIQUE. portoit dans la fête qui concouroit avec
 la fin de leur moisson. Le bélier devint
 ainsi l'animal chéri des habitans de Thè-
 bes, dont la moisson finissoit vers l'en-
 trée du soleil au bélier. Le bœuf & la
 vache devinrent les animaux les plus
 chers aux habitans de Memphis, dont
 la moisson finissoit à l'entrée du soleil
 au taureau. Ceux de Mendès voisins de
 la mer, & dont la récolte arrivoit plu-
 tard, vers l'entrée du soleil aux deux ché-
 vreaux, avoient, au rapport d'Héro-
 dote*, une vénération spéciale pour les
 chèvres. L'extravagance alla enfin jus-
 qu'à conserver dans un lieu honorable,
 & à traiter avec révérence le bélier, le
 taureau, ou le bouc qui avoit fait par-
 tie du cérémonial. Je ne sai pas si le
 bélier de la fête étoit spécialement con-
 servé dans la Thébaïde. Les monumens
 qui nous restent du fond de l'Egypte vers
 l'Ethiopie sont plus rares & plus ob-
 scurs. Mais on révéroit un bœuf à Mem-
 phis, & un bouc à Mendès. On les re-
 gardoit comme des dieux. D'où leur a-
 donc pu provenir tant d'honneurs? Voilà
 tant de symboles qui deviennent succes-
 sivement autant de dieux, que quand
 nous verrons éclore de nouvelles divi-

* In Interp.
 1247. 47.

nités, nous pourrons bien assurer qu'elles n'étoient originairement que des parties du cérémonial symbolique. Le bœuf & le bouc de Mendès avoient donc fait partie des anciennes cérémonies avant que de devenir les objets d'un culte religieux : & nous en trouvons la preuve de fait dans le chien vivant qu'on faisoit marcher devant la pompe d'Isis au grand jour de sa fête. La canicule qui faisoit l'ouverture de l'année, avoit donné lieu à ce cérémonial. Le chien par la suite devint l'objet particulier du culte d'une province d'Égypte ; & c'étoit d'ailleurs un animal respecté & sacré d'un bout de l'Égypte à l'autre (a).

Si la figure du bœuf & de la vache fut de tous les symboles celui qui se trouva le plus du goût des peuples, c'est parce que c'étoit l'animal qu'on voyoit paroître à la fête de la moisson dans le canton de l'Égypte le plus distingué, à Memphis. L'idée de fertilité devint inséparable de la vûe du bœuf. On donna au Nil une tête de bœuf, pour faire entendre qu'il étoit le pere des moissons de l'Égypte : & c'est la raison qui fit peindre sous la même forme les autres fleuves, qui sans se déborder comme le

Pourquoi l'on
peint les fleu-
ves avec une
tête de tau-
reau.

(a) *Oppida tota capem venerantur.* Juven. satyr. 15.

LE CIEL Nil, ne laissent pas de fertiliser les campagnes qu'ils traversent (a).

POETIQUE.

X L I I.

Origine d'Apis & de Mnévis.

Le hazard ayant fait trouver à Memphis un veau qui avoit quelques taches d'une figure approchante d'un cercle ou d'un croissant, symboles si respectés parmi eux ; cette singularité qui n'étoit rien & ne méritoit pas plus d'attention que ces taches blanches qu'on voit au front des chevaux & ailleurs, ils la prirent pour le caractère d'Osiris & d'Isis, empreint sur l'animal que leurs dieux chérissent. Une cervelle hypocondre s'avisa de croire, & de persuader à d'autres, que c'étoit une apparition du gouverneur, une visite que le protecteur de l'Egypte daignoit leur faire. Ce veau miraculeux, après avoir servi par préférence au cérémonial ordinaire, fut logé dans le plus bel endroit de Memphis. Sa demeure devint un temple. Tous ses mouvemens furent trouvé prophétiques, & le peuple y accourut de toute-part, son offrande à la main. On lui donna le beau

(a) Sic tauriformis volvitur Ausfidus.

nom d'*Apis*, qui signifie le Fort (a), le Dieu puissant. LA THÉOLOGIE.

Après sa mort on eut grand soin de le remplacer par un autre qui eut à-peu-près les mêmes taches. Quand les marques désirées n'étoient pas nettes & précises, on les aidoit d'un coup de pinceau. On prévenoit même à propos, & après un tems marqué, l'indécence de sa mort naturelle, en le conduisant en cérémonie dans un lieu où on le plongeoit dans l'eau, puis on l'enterroit dévotement. Cette fête lugubre étoit accompagnée de bien des pleurs, & se nommoit avec emphase *Sarapis*, ou *la retraite d'Apis* (b), nom qu'on donna par la suite à Pluton, à l'Osiris infernal. Après l'enterrement d'Apis on lui cherchoit un successeur (c).

(a) C'est encore ici un trait de l'affinité qu'il y avoit entre la langue des Egyptiens & celle de leurs voisins. Apis est le même mot qu'Abir, prononcé à la façon des Egyptiens. Nous le savons par le témoignage du prophète Jérémie, ch. 45: 15. où il se moque des Egyptiens en leur demandant ce qu'est devenu leur Apis, en Hébreu leur *Abir*. מַדְדוּאָבִיר מַדְדוּאָבִיר *maddouav nishaph abireca*, quare ablatus est Abir tuus? Ce que les LXX. ont traduit par *ὁ Ἄπις, ὁ μόχθ*, *vitulus*, & expliqué ensuite par *ὁ ἐμλεκτός σῆ*. *Ἀγατὲ ἐφυθῆ δὲ σῆ ὁ Ἄπις, ὁ μόχθ, ὁ ἐμλεκτός σῆ*. Qu'est devenu votre Apis, votre puissant bœuf, votre dieu chéri?

(b) *סור* sur, *recedere*, *סור אביר* sur abir: recessit Apis. V. Judic. 16: 20.

(c) *Bos Apis in septo quodam alitur & . . . pro des habetur: Albus frontem & quasdam parvas corporis par-*

LE CIEL Ainsi se perpétua cette étonnante dévotion. Un puissant motif y contribua beaucoup : elle étoit lucrative.

Origine de Mnévis.

Les habitans d'Héliopolis qui faisoient une dynastie à part, ou un royaume différent de celui de Memphis, se croyoient assez bien avec le soleil dont leur ville capitale portoit le nom, pour avoir part à ses visites ou à celles de son fils. Ils eurent donc bien-tôt leur bœuf sacré aussi bien que ceux de Memphis. On lui donna le nom de Ménavis ou de Mnévis, qui est la même chose que *Ménès le fort*, ou le même que * Ménéphis : & en lui choisissant un nom distingué, on lui fit trouver d'autres qualités & d'autres fonctions particulières qui n'attirèrent pas moins la foule.

* Voyez ci-dessus.

Du moment que l'Egypte eut oublié le seul Etre qui soit adorable & le culte spirituel qu'il demande, pour honorer un

res, cetera verò niger : quibus signis judicant qui sit ad successionem idoneus, alio defuncto. Ante id septum, &c. Strab. Geogr. l. 17. M. de Maillèr dans sa description de l'Egypte, lettre 7, a cru que Strabon vouloit dire qu'après la mort du roi régnant les prêtres connoissoient par la bigarure de la peau d'Apis quel devoir être le roi successeur, & avoient trouvé par-là un moyen de se rendre maîtres de la succession à la couronne. Mais il s'agit visiblement dans cet endroit non du successeur du roi, mais du successeur qu'on devoit donner au bœuf Apis noyé en cérémonie, ou mort naturellement. Le choix de ce veau se décidoit par ses mouchetures.

vil animal qui broute l'herbe des champs LA THÉO.
 (a), tous les animaux qui paroïssent GONIE-
 fréquemment dans les figures hiérogly-
 phiques eurent part à ses respects. L'Egy-
 pte & la Lybie se prosternèrent devant le
 bélier. Le culte du taureau devint uni-
 versel. Les boucs qui donnoient leur nom
 au troisième signe (b) du zodiaque, eu-
 rent un temple à Mendès, & bien ail-
 leurs. Le lion, la chèvre sauvage, les
 poissons (c), le loup, tous noms de
 constellations différentes ; le serpent si
 ordinaire dans leur écriture & dans les
 cérémonies ; l'hippopotame & le croco-
 dile, quoiqu'ils fussent des symboles
 odieux, & n'inspirassent que la crainte,
 trouvèrent chacun à part des adorateurs,
 même des cantons entiers qui leur étoient
 dévoués : & si ces animaux eussent été
 plus traitables, ils auroient fait une aussi
 belle fortune que le bélier, le veau, &
 le bouc, divinités naturellement fort ac-
 cessibles.

Il n'est pas inutile de remarquer ici Le culte du
 que c'est encore une figure symbolique loup.
 usitée dans un canton de la basse Egypte

(a) *Mutaverunt (Deum) gloriam suam in similitu-
 dinem vituli comedentis fœnum. Ps. 105: 20.*

(b) Voyez la Sphère des barbares dans Hyde, *de Relig.
 Pers.*

(c) Hérodoté in *Enterpe* & Plutarch. *de Isid. & Offic.*

LE CIEL pour exprimer l'année ou la succession POËTIQUE. des douze signes, qui n'étant plus entendue, y a donné lieu à honorer spécialement le loup *, & en a fait porter le nom à la ville de Lycopolis, ensuite à la Lycie, au Lycée, & à plusieurs lieux de la Grèce, sur-tout en Arcadie. Chacun fait que les loups ont coûtume de marcher à la file. On en a même fait un proverbe, & c'est une remarque ordinaire chez les Naturalistes que les loups en passant une rivière se suivent sur une ligne, le second mordant la queue du premier, le troisième la queue du second, & ainsi des autres. Cette figure fut choisie pour signifier l'année, parce qu'elle est composée de douze mois qui se suivent sans interruption. Ce qui est si vrai que les Grecs donnoient à l'année le nom de Lycabas, qui signifie *la marche des loups*.

* λυκός, *Lycos*, *lupus*.
Voyez Fig. 1.
Planc. XXIII

X L I I I.

Preuves du culte rendu à ces divinités bizarres.

Je ne puis disconvenir, me pourrat-on dire, que la vûe de tous ces animaux symboliques dont on ne connoissoit plus la signification, & de plus la coûtume

perpétuelle de dire qu'Osiris ou Horus LA THÉO-
 entroit dans le bélier, dans le taureau, GONIE.

& dans les autres animaux du zodiaque, n'ayent pû faire naître des travers dans l'esprit du peuple, & donné lieu à des contes pleins d'extravagance. Mais est-il concevable que les Egyptiens ayent manqué de sens jusqu'au point d'adorer les animaux mêmes dont les figures leur avoient autrefois servi de lettres, ou de signes instructifs, & même jusqu'à encenser les plantes dont on ajoûtoit les feuillages aux figures des animaux pour en varier le sens, & pour marquer les différentes saisons?

Je n'entasserai pas ici les passages de Lucain, de Silius Italicus, de Stace, de Juvenal, ni une foule d'autres témoignages des auteurs profanes qui tournent en ridicule la petitesse des Egyptiens prosternés devant un boe, ou pénétrés de respect devant un oignon. Mais je me bornerai à deux ou trois traits de l'Écriture sainte dont l'éclaircissement peut intéresser mes Lecteurs, & les convaincre en même tems de la bizarrerie de ce culte dont on n'imagine pas que l'homme ait été capable.

L'art de la sculpture, ni celui de couler des figures en fonte, n'étoient pas

LE CIEL généralement interdits aux Hébreux, POETIQUE, puisque le fond du tabernacle & le couvercle de l'arche qui renfermoit la Loi, furent ornés de plusieurs figures ailées, qui étoient autant d'images des esprits célestes, ou des symboles de l'adoration & de l'obéissance dûes à l'Etre suprême. Ces figures n'étoient pas comme l'ont pensé certains savans, une imitation des divinités Egyptiennes; puisque Moïse traite par-tout leurs animaux & leurs sculptures de choses abominables. Mais c'étoit un usage innocent & judicieux de l'ancienne écriture symbolique: c'étoit enseigner & parler par signe (a). Ces figures, bien loin d'être une copie de ce que l'Egypte adoroit, invitoient à l'adoration de l'Etre invisible & présentoient à l'esprit le modèle de l'abaissement le plus profond, & de l'obéissance la plus agile. Le cas où la sculpture étoit interdite aux Hébreux, est celui où la figure taillée pouvoit devenir un objet de chûte, & porter le peuple à l'idolâtrie.

Pourquoi donc la mer d'airain ou la grande cuve qui servoit dans le parvis du temple de Salomon à laver les piés & les mains des ministres prêts à faire le sacrifice, étoit-elle appuyée sur la croupe de

(a.) Ce que S. Paul appelle, *elementa mundi*.

plusieurs taureaux de bronze ? Si le taureau LA THÉO-
 étoit l'objet chéri du culte populaire, ces GONIZ.
 figures pouvoient devenir en Israël une
 occasion de scandale.

Le Bœuf étoit sans doute l'objet de la
 dévotion à la mode : mais le faire servir
 de support à la cuve où se lavoient les mi-
 nistres du Dieu vivant, c'étoit avilir par
 le plus humble de tous les services, l'ani-
 mal qui étoit adoré chez les peuples voi-
 sins. Et au contraire Jeroboam l'irrécon-
 ciliable ennemi de Salomon, prétendit
 tirer profit de l'inclination des peuples
 pour cet animal, lorsqu'à son retour d'E-
 gypte, il essaya de détourner les Israélites
 d'aller à Jerusalem en les attachant à Dan
 & à Béthel par l'érection des veaux d'or
 qu'il y plaça. D'où peut enfin provenir le
 culte que les Hébreux rendirent dans le
 désert à un taureau de fonte, sinon de
 l'impression vive que la pompe des fêtes
 d'Apis & de Mnévis avoit faite dès l'en-
 fance sur leur esprit, lorsqu'ils étoient
 dans la terre de Gessen, voisine d'Hélio-
 polis & de Memphis ?

Que le bœuf & le bouc, l'agneau, &
 le chevreau aient été adorés en Egypte
 aussi-bien que le taureau, nous en trou-
 vons une autre preuve dans le refus que fit
 Moïse d'user de la permission que Pharaon
 lui donnoit de célébrer la fête du Sei-

LE CIEL gneur, sans sortir d'Égypte, sans aller
 POÉTIQUE. comme faisoient bien des peuples, solem-
 niser leurs fêtes sur des montagnes, ou
 dans des déserts éloignés de toute habi-
 tation. Les Égyptiens, dit-il au roi, nous
 lapideroient, s'ils nous voyoient immoler ce
 Exod. 8. qu'ils adorent.

Mais cette preuve est encore plus sensi-
 ble dans les cérémonies de la Pâque. L'im-
 molation de l'agneau paschal, & tous les
 sacrifices de la Loi, ont à la vérité des
 rapports importans à une plus excellente
 victime. Ils sont principalement destinés à
 servir à jamais d'instructions à ceux qui
 ont reçu la réalité dont la loi Mosaique
 n'étoit que l'ombre. Mais cette cérémo-
 nie avoit alors un rapport sensible & im-
 médiat aux besoins présens du peuple Hé-
 breu & aux circonstances où il se trouvoit.

C'étoit, comme nous l'avons déjà re-
 marqué, la coûture des Égyptiens de
 porter dans les fêtes de chaque nouveau
 mois, les symboles qui y étoient propres,
 & sur-tout l'animal qui avoit rapport au
 signe où entroit le soleil. Ils célébroient
 avec une pompe particulière le retour de
 l'équinoxe du printems (a), & l'entrée

(a) Ἐορτάζειν μετὰ τὴν ἱερὴν ἰσημερινῶν.
 Plutar. de Isid. & Osir. Ce qui se trouve confirmé par
 l'Auteur de la Chronique Orientale, traduite par Abrah-
 amus Echellensis, pag. 7. Erat dies (Paschatis) iste quo
 sol in gressus est primum signum arietis; eratque dies ille
 sollemnis ac celeberrimus apud Ægyptios.

du soleil au premier signe qui est le bé-
lier. Ils faisoient les préparatifs de cette
fête avant la pleine lune voisine de l'équi-
noxe : & le quatorze de cette lune, toute
l'Egypte étoit en joie : chacun mettoit
des feuillages & des marques de la fête
au-dessus de sa porte : on couronnoit de
fleurs le bélier : on portoit en triomphe
l'animal qui étoit propre à cette fête, &
qui étoit devenu l'objet de l'encens & du
respect des peuples.

Les Hébreux au contraire eurent ordre
au tems de leur départ, & pour tous
les ans à perpétuité au retour de l'équi-
noxe, de prendre dans chaque famille
un jeune bélier, un agneau d'un an ;
de le tenir prêt dès le dixième de la
lune voisine de l'équinoxe, pour l'im-
moler le quatorze ; de se contenter d'un
chèvreau au défaut d'un bélier, l'un &
l'autre étant honorés des Egyptiens :
de persévérer jusqu'au quatorze dans la
volonté de tuer ce qu'ils avoient vû
adorer ; de le rôtir en présence de la fa-
mille ; de manger ensemble les chairs
de cet animal le soir même du quatorze,
qui étoit le jour auquel le bélier étoit
couronné de fleurs & honoré des Egy-
ptiens ; de n'en séparer aucune partie pour
être mise en réserve jusqu'au lendemain ;

LE CIEL & sur-tout d'en manger la tête aussi bien
 POETIQUE. que le corps, pour faire en cela tout le
 contraire des Egyptiens. Un témoin ocu-
 laire * de leurs anciennes pratiques nous a
 appris que les Egyptiens ne mangeoient
 la tête d'aucun animal ; mais qu'ils la
 maudissoient, la consacroient aux divi-
 nités mal-faisantes, & la gardoient pour
 la vendre le lendemain sur la place aux
 étrangers, ou pour la jeter dans le fleuve
 au défaut d'acheteurs.

* Herodote in
 Euterp. n. 46.

Une autre circonstance qui paroît sin-
 gulière dans les réglemens de la pâque
 judaïque, est la défense de faire bouillir
 les chairs de l'agneau, & d'en rien man-
 ger de crû. Quel intérêt la religion des
 Hébreux pouvoit-elle avoir à rôtir la
 victime, plutôt qu'à la bouillir, & quel
 besoin de leur défendre de manger des
 chairs crûes dont on a naturellement
 horreur ? Nous pouvons juger de la pra-
 tique des Egyptiens par celle des Athé-
 niens qui étoient une de leurs colonies.
 Quand ils sacrifioient à Horus, ou aux
 heures, c'est-à-dire, aux saisons, divi-
 nités indubitablement venues d'Egypte ;
 le rituel de cet acte d'idolâtrie étoit de
 faire bouillir les chairs (a), non de les rôtir.

(a) Αθηναιοὶ τὰς ἀγῶνας ἴσχυρες ἐπιὸν ἰσχυρίων
 ἐὰν ἐψῶσι τὰ κρέα. Athenai, lib. 14. c. 20.

On conserva à Athènes l'usage Egyptien LA THÉO-
dans le culte de ces dieux visiblement GONIE.
Egyptiens : & les Hébreux eurent ordre
de faire le contraire pour ne prendre
aucune part aux actions & aux coutumes
de l'idolâtrie.

La défense de manger aucune partie
de l'agneau , par exemple , les intestins ,
sans avoir cuit le tout , étoit fondée sur
la coutume extravagante par laquelle on
croyoit honorer Bacchus en mangeant
les chairs , & sur-tout les entrailles des
chèvres & des autres victimes , sans
les cuire (a). J'ai rapporté l'origine de
ces pratiques furieuses , qui étoient une
représentation des anciennes chasses.

Enfin la dernière cérémonie prescrite
aux Hébreux dans l'immolation de l'A-
gneau paschal , étoit de rougir de son
sang le dessus de leurs portes , tandis
que les Egyptiens ornoient les leurs de

(a) *Illic (in Orgiis Bacchi) inter ebrias puellas &
vinolentos senes cum scelerum pompa procederet , alter
uigro amictu teter , alter offenso angue terribilis , alter
cruentus ore , dum viva pecoris membra discerpit , &c.*

Julius firmic. de errore profanarum religionum.

Plutarque , dans son livre de la cessation des Oracles ,
nous montre des fêtes où l'on mettoit les victimes en
pièces , & où l'on les mangeoit toutes crûes. *ὅν αἰς
ἀμοφραχίαν καὶ ἀσπράσμοι.* Arnobe fait ce reproche
aux Gentils , lib. 5. *caprorum reclamantium viscera cruen-
tatis oribus dissipatis.*

LE CIEL feuillages & de figures conformes à la
 POETIQUE. solemnité du bélier. C'étoit donc e-
 tout point rompre publiquement & sans
 retour avec les pratiques Egyptienne.
 C'étoit renoncer solennellement à l'ido-
 lâtrie & au culte de toutes ces préten-
 dues puissances célestes, qui les avoient
 pû séduire par l'éclat de leurs fêtes.
 C'étoit revenir au culte d'un seul Dieu
 créateur, moteur, & conservateur de
 toutes choses. Ainsi avec la preuve de
 la profonde sagesse des loix de Moïse
 toujours diamétralement opposées aux
 pratiques Egyptiennes, nous avons aussi
 la preuve de l'extravagance des Egyptiens
 qui avoient commencé, il y a beaucoup
 plus de trois mille ans, à prendre les
 noms du zodiaque & les figures, soit de
 leur écriture, soit de leur cérémonie
 pour des objets importans, & qui ca-
 choient de grands mystères, ou pour de
 monumens respectables de la vie, & de
 l'apothéose de leurs grands hommes.

X L I V.

Python ou Typhon.

Le même fond d'amour propre qui
 avoit fait trouver aux Egyptiens Cham,
 son épouse, & leurs prétendus enfans

Ménès & Toth, dans les caractères les plus honorables de leur ancienne écriture, leur fit chercher quelque ancien ennemi de leur colonie dans le monstre aquatique qu'ils nommoient Ob, & qu'ils regardoient comme l'ennemi d'Osiris. Ils y furent trouver les marques distinctives du fondateur d'une nation voisine qu'ils naïssoient souverainement : c'étoit Phytou Phyton, frere de Mesraïm, & auteur des Phytéens qui habitoient l'intérieur de l'Afrique. Soit que Phyton se fût révolté contre son pere Cham, & eût troublé le repos de l'établissement de Mesraïm ; soit plutôt encore que tous les Phytéens leur fussent généralement odieux, parce qu'ils avoient des coutumes toutes contraires à celles des Egyptiens (a), tuant & mangeant tous les animaux que l'Egypte honoroit ; un faux zèle de religion leur rendit peu-à-peu le nom de Phyton qui étoit celui du fondateur de la colonie, universellement abhorré & digne d'exécration. Au lieu du nom de Ob qu'ils donnoient au monstre symbolique qui avoit privé Isis de son cher Osiris, ils s'accoutumèrent avec le tems à ne lui plus donner d'autre nom que

Genes. 10.

(a) Οὐδὲ νομοῖσι τῆσι αὐτοῖς ἕξασθαι.

Herodot. in Melpomen.

LE CIEL celui de Phyt ou Phytton qui réveillai
 POETIQUE. toute leur haine ; & ayant entièrement
 perdu de vûe l'histoire du soleil enlevé
 la terre par le déluge , ils publièrent , sui
 vant leur systême grossier , que l'ame d
 Phytton au sortir de son corps étoit entré
 dans un hippopotame , puis dans celu
 d'un crocodile , d'un aspic , ou de te
 autre animal nuisible , & que c'étoit en
 mémoire de cette transmigration dans de
 animaux mal-faisans comme lui , qu'on lu
 en donnoit la figure , si même il ne conti
 nuoit à y résider.

Origine de
 la fausse doc
 trine des deux
 principes.

De même qu'Osiris , devenu leur pere
 commun , fut peu-à-peu regardé comme
 le principe de tout le bien qui arrivoit à
 l'Egypte ; lorsque Phytton fut devenu le
 nom du symbole qui signifioit le ravage
 des eaux , il fut regardé comme un esprit
 mal intentionné , comme un principe de
 contrariété , appliqué perpétuellement à
 les traverser & à leur nuire. Ils en firent le
 principe de tout désordre , & se déchar
 geoient sur lui de tout le mal physique
 qu'ils ne pouvoient empêcher , & de
 tout le mal moral qu'ils ne vouloient pas
 se reprocher à eux-mêmes. De-là est ve
 nue la doctrine des deux principes enne
 mis , également puissans , & toujourns aux
 prises l'un avec l'autre , vaincus & victo

Plutarch. de
 Ald. & Osir.

ieux tour-à-tour. Cette doctrine qui passa
des Egyptiens aux Perses sous le nom d'O-
cosmale & d'Arimane, est infiniment dif-
férente de la nôtre selon laquelle Dieu em-
ploie conformément aux vûes adorables
de sa providence le ministère des esprits
qui ont persévéré dans la justice, & laisse
une mesure de pouvoir aux anges qui en
sont déchûs.

La haine des Egyptiens pour ce Phy-
ton leur ennemi imaginaire, & toujourn
attentif, selon eux, à les molester, alla si
loin, qu'ils n'osèrent plus en prononcer
le nom. On le retrouve cependant en son
entier dans la langue des Hébreux qui
avoient demeuré en Egypte, & qui y
avoient appris à appeler ainsi le plus mal-
faisant de tous les serpens, l'aspic (a). On
retrouve le nom entier de Phyton ou Py-
thon dans les fables du paganisme les plus
anciennes & les plus célèbres. On y voit
ce monstre terrible aux prises avec le
Dieu qui éclaire le monde, & répandant
par-tout la désolation. Ce qui étant bien
entendu, ne signifie que le déluge ennemi
du soleil & de la terre. Ovide même &
les Mythologues ses devanciers, ont en-
trevû & conservé l'ancienne liaison qu'il
y avoit entre le déluge & cette figure,

Métam. l. 1.

(a) *תתפ* petex.

LE CIEL en plaçant la défaite de ce serpent immodérément après le déluge, & ils y ajoutent tout de suite la fable des géans, qui dans son origine, n'étoit, comme nous l'avons vû, qu'un tableau commémoratif des météores singuliers qui commencèrent après le déluge à troubler l'air, à faire craindre de nouveau la perte du soleil. Rien de si vanté dans l'antiquité que la victoire du soleil. Rien de plus abhorré que Python, quand de monstre en peinture, il fut devenu un être appliqué à nuire. Les Egyptiens craignirent de se souiller par la seule prononciation de ce nom détestable, en renversèrent les lettres, & les changèrent en celui de Typhon.

Nous avons vû que la croix, soit entière, soit raccourcie, étoit la marque de la crûe du Nil, parce qu'elle en étoit la mesure. Cette croix qui retenue par un chaînon, ou surmontée du cercle, symbole de la providence, & arrêtée dans la main d'Osiris, ou dans les pattes de l'épervier, ou dans la main d'Horus, signifioit d'une façon fort simple le débordement du Nil réglé par le soleil, fortifié par le vent, assujetti à des règles certaines, ou maîtrisé par la dextérité du labourage, par un tout autre tour dans leur esprit. Cette

croix qui dans leur écriture vulgaire, LA THÉO-
 comme aussi dans l'ancienne hébraïque, GONIE.
 dans la grecque, & dans la latine, étoit
 la lettre Tau, commençoit nécessaire-
 ment le mot Typhon écrit en lettres cou-
 rantes. En sorte que cette figure attachée
 à un chaînon, ou arrêtée par une main,
 leur parut un caractère abrégé pour signi-
 fier Typhon enchaîné ou désarmé.

Que la croix ou le T suspendu à un
 chaînon ait été pris par les Egyptiens
 pour Typhon arrêté, ou, ce qui étoit
 pour eux la même chose, pour la déli-
 vrance du mal, on peut s'en assurer en
 consultant leurs pratiques. Elles sont le
 plus sûr interprète de l'opinion qui les
 régloit.

Ils suspendoient le Typhon retenu
 par une boucle au cou de leurs enfans
 & de leurs malades : ils l'appliquoient
 sur les bandelettes parfumées dont ils
 enveloppoient leurs momies, & où nous
 le retrouvons encore. Que peut signifier
 dans leurs idées un T enchaîné, auprès
 de ceux à qui ils souhaitent la santé ou
 la vie, sinon la délivrance de la maladie
 ou de la mort, qu'ils espéroient obtenir
 par ces pratiques superstitieuses ? On peut
 donc croire que ce T leur a paru être le
 commencement & l'abrégé du nom de

L'ÉCIEL leur ennemi, & que la main ou l'attaché
 POÉTIQUE. qui le bridait leur paroïsoit être la mar-
 que d'une puissance secourable & atten-
 tive à détourner le mal. L'on voit par-
 l'usage étrangement déplacé qu'ils fai-
 soient de ces figures, qui dans leur pre-
 mière institution, avoient rapport au Nil
 au labourage, & à des choses totalement
 éloignées de l'explication des tems qu'
 ont suivi. Voilà très-vraisemblablement
 une première clé avec laquelle on pour-
 roit essayer d'expliquer quelque partie
 de la signification que les Egyptiens des
 tems postérieurs attachèrent à leur écriture
 sacrée. Mais il est sensible que tout
 y avoit rapport aux fausses idées qu'ils
 avoient prises de ces anciennes figures
 & il y a trop peu à gagner dans de pareil-
 les recherches pour y employer le moindre
 travail.

Origine des
 Amulettes.

Cette coûtume de donner un frein aux
 puissances de l'ennemi, & de suspendre
 un Typhon captif au cou des enfans, des
 malades, & des morts, parut si salutaire
 & si importante, qu'elle fut adoptée
 par d'autres nations. Les enfans & les
 malades portoient communément une
 bulle où étoit le T qu'on regardoit
 comme un puissant préservatif. Avec le
 tems, à la place de la lettre T qu'on
 gravoit

gravoit d'abord dans cette bulle, mais LA THÉO-
 dont les autres peuples ignoroient le sens GONIE.
 & l'intention, on substitua d'autres ca-
 ractères. Souvent on y mit un serpent;
 un Harpocrate, ou l'objèt des dévotions
 courantes; quelquefois même des figu-
 res ridicules ou de la dernière indécence.
 Mais le nom d'*Amulette* * qu'on donnoit à
 cette bulle, & qui signifie *l'éloignement du*
mal, représente très-naturellement l'inten-
 tion des Egyptiens de qui cette pratique est
 venue.

* *Amoli-
 mentum ma-
 lorum.*

X L V.

Le secret des mystères Egyptiens.

Quand on se veut instruire de ce qu'il
 est possible de sçavoir de cette religion
 Egyptienne qui irrite la curiosité par son
 appareil mystérieux; on ne manque pas
 de lire avec avidité Herodote, Diodore
 de Sicile, le traité d'Isis & d'Osiris, quel-
 ques autres de Plutarque, les ouvrages
 de Platon, de Porphyre, ou de tels au-
 tres savans qui avoient voyagé en Egy-
 pte, & fréquemment conversé avec des
 prêtres d'Isis, les plus mystérieuses gens
 de l'univers. On s'imagine que c'est dans
 de pareils livres qu'il faut chercher l'in-
 telligence des figures symboliques, ou

LE CIEL qu'on ne la trouvera nulle-part. Mais POETIQUE, après les avoir lûs, on est étonné de n'y trouver que des contes de petit peuple, ou de fades allégories sans liaison, sans dignité, sans utilité; ou enfin une métaphysique guindée, dans les subtilités de laquelle nos déistes aiment à s'égarer, mais dont il est ridicule de penser que la simple antiquité ait eu la moindre connoissance. On regrette une lecture longue, très-ennuyeuse, & qui n'est rachetée par aucune découverte tant soit peu satisfaisante. Tout ce qu'on y apprend d'une manière précise, ce sont les erreurs & les folles idées des Egyptiens. On les trouve, il est vrai, plus intelligens que bien d'autres peuples en matière d'astronomie, d'architecture, d'arts, de métiers, de police, & de gouvernement. L'écriture même fait l'éloge de leur sagesse à cet égard. Quant à cette profonde connoissance qu'ils s'attribuoient de la religion, de la nature, & de l'origine des nations, bien loin d'en trouver quelques vestiges dans les ouvrages que je viens de citer, on y rencontre à chaque pas les preuves du plus étrange égarement: & le rapproche que les Egyptiens faisoient aux Grecs*, d'être toujours enfans dans leur histoire, nous paroît, après cette lecture

* Plato in
Time.

pouvoir être fait avec autant & plus de LA THÉO-
justice aux Egyptiens eux-mêmes ; puis- GONIE.
que parmi eux les docteurs, comme le
peuple, avoient l'esprit plein de puerili-
tés, & se trompoient d'autant plus misé-
rablement, qu'ils attachoient des histori-
res & des traits arbitraires à des figures
destinées à signifier toute autre chose.

Mais, me dira-t-on, il ne faut pas s'at-
tendre que les prêtres d'Isis, ni Plutar-
que, ni les autres voyageurs qui les ont
entendus, nous puissent rien apprendre
du vrai sens des symboles. C'étoit une
théologie mystérieuse qu'on n'avoit gar-
de de divulguer. Ceux qui y étoient ini-
tiés s'obligeoient par serment à ne rien
communiquer au peuple de ce qu'on
leur avoit révélé. Herodote ne nous dit-
il pas souvent, qu'il ne lui est pas permis
de révéler les noms ni les honneurs qui
étoient affectés à certaines divinités, ou
ce que c'étoit que ces dieux ? Le secret sur
ce point étant inviolable, faut-il être
surpris qu'ils ne se soient pas expliqués
sur le fond qui nous intéresse, & pou-
vons-nous juger de ce qu'ils ne nous ont
point dit ?

Voyons donc, & c'est par où nous
finirons notre essai sur la religion des
Egyptiens, voyons ce que c'étoit que

LE CIEL ces mystères tant vantés, & pénétrons, POETIQUE. s'il se peut, dans ces secrets, malgré les voiles & les défenses qui les rendent inaccessibles.

Il n'y avoit rien de moins mystérieux que la religion des Egyptiens dans les commencemens. Elle étoit originairement la même que celle de Job & de Jéthro en Arabie ; que celle de Melchisédec en Chanaan ; que celle d'Abimélec en Palestine. C'étoit en un mot la religion de Noé, & des Patriarches ses enfans, auteurs des premières colonies. Cette religion consistoit à adorer le Très-haut. On y recommandoit la justice & le travail : on y traitoit honorablement les morts : on y attendoit un meilleur avenir & bien loin que les figures qui étoient exposées aux yeux du peuple cachassent quelques mystères, on ne les lui présentoit en public que pour lui faire entendre & lui inculquer, par une espèce de prédication perpétuelle, ses devoirs envers Dieu, les avantages de la paix & de la douceur envers ses freres, la récompense de la justice après la mort, & l'ordre des fêtes, soit des ouvrages dont il falloit que chacun fût instruit. Les circonstances que j'ai rassemblées pour le faire voir, & que nous trouvons dans les car

êtres les plus distingués de l'écriture LA THÉO-
 Egyptienne, sont si nombreuses, si sim- GONIE.
 ples, & tellement liées, que le hazard
 ne sçauroit rien produire de pareil. Mais
 toute cette écriture dégénéra nécessaire-
 ment en un amas d'idées monstrueuses,
 & de mystères absurdes, quand le sens
 en fut perverti. Il n'est pas fort difficile
 de voir ce qui introduisit peu-à-peu à
 cet égard la religion du secret, & des
 sermens.

Dès qu'une fois le peuple grossier, pre-
 nant les figures symboliques qu'il voyoit
 dans le lieu de ses assemblées de religion,
 pour des personnages & pour des objets
 réels, se fut infatué de cette idée qu'il
 avoit pour protecteurs ses propres ancê-
 tres, morts à la vérité, mais transportés
 dans des astres (a), & toujourns occupés
 des besoins de l'Egypte; il se forma un
 langage & un corps de pratiques ou de
 dévotions conformes à leurs nouvelles
 idées, & à leurs inclinations. N'enten-
 dant plus les symboles, & se faisant un

(a) Λεγασι τῶν θεῶν τὰ σώματα παρ' αὐτοῖς
 κείνοι καμύονται, καὶ δεξαπέδαρ, τὰς δὲ ψυχὰς ἐν
 ἄστρον λαμπρὴν ἄστρο. Ils disent que leurs dieux étoient
 morts, que leurs corps étoient couchés dans des tombeaux,
 & honorés parmi eux; mais que leurs ames brilloient
 dans le ciel, & y étoient devenues autant de différens
 astres. *Plutarch. de Isid. & Osir.*

LE CIEL grand mérite de les conserver, ils ne pu-
 POETIQUE. rent que les arranger d'une façon arbitraire. Ils les mettoient fans doute en œuvre selon le sens historique qu'ils y avoient imaginé. Ainsi leurs monumens doivent être indéchiffrables dans le détail : témoin la figure de la canicule, du lion, de la vierge, & du labourage défœuvré qu'ils avoient grand soin de peindre sur les morts, parce qu'Horus y paroïssoit dans un état de mort (a). On voit par l'interprétation des figures de l'obélisque de Ramefsès, conservée en partie dans l'histoire d'Amman Marcellin, que dès le tems de cet. ancien roi d'Egypte on regardoit Ammon comme le plus puissant des dieux ; qu'Horus étoit regardé comme une autre divinité bienfaisante & affectionnée à Ramefsès ; qu'ainsi le premier sens des figures hiéroglyphiques étant oublié, avoit dès-lors fait place à des interprétations pleines d'absurdités. On continua de mettre en œuvre les sculptures sacrées : mais ce fut suivant le sens moderne qu'on y avoit imaginé. Tout cet arrangement bizarre ne peut avoir rapport qu'à leurs fables, ou à une philosophie pitoyable, dont on

(a) Voyez l'Antiquité Expliq. supplément, tom. 2. suite de la 37. Planche.

trouve des échantillons dans l'interprétation des sculptures sacrées de l'Egypte que nous a laissée un grammairien nommé Horapollo, qui enseignoit à Alexandrie & à Constantinople sur la fin du quatrième siècle. Cette écriture qui étoit fort sensée quand elle enseignoit au peuple des choses très-simples & d'un usage journalier, devint, comme on le peut voir par l'ouvrage de cet Egyptien, un moyen de passer pour savant, en cachant sous des enveloppes mystérieuses une multitude de niaiseries, ou de choses extrêmement communes.

Dans les anciennes figures Égyptiennes il y en avoit quelques-unes qu'on ne pouvoit pas naturellement prendre comme les autres pour des dieux du ciel, & dont le sens ne pouvoit guères s'oublier, ayant été d'abord d'un usage infini parmi le peuple. Tels étoient, par exemple, le serpent, le canope, & l'épervier. Aussi voyons-nous par l'interprétation qu'en donne le grammairien Horapollo, qu'au quatrième siècle les prêtres Égyptiens exprimoient encore la vie ou l'éternité de leurs dieux par un serpent qui les entoure (a) ; qu'ils représentoient le dé-

(a) (ὄφιν) χρυσοῦν πολεῖντες θεοῖς περιθέσσιν
Serpentem aureum Diis suis circumponunt. Horapoll. 1.

LE CIEL bordement du Nil par trois cruches, & POETIQUE. qu'ils désignoient le vent par un épervier qui étend ses aîles (a). Mais dès qu'une fois le peuple eut oublié le sens de l'écriture sacrée, & pris des figures humaines pour des puissances célestes, on ne cessa d'inventer des histoires, & les prêtres qui conservèrent cette écriture, la conformèrent à leurs histoires, ce qui la rend digne de tous nos mépris, & toute différente de l'ancienne pour le sens.

On peut croire que dans les commencemens les prêtres qui avoient encore la clé de l'ancienne écriture avertissoient le peuple de la fausseté de ces interprétations, & le ramenoient à l'unité d'un Dieu auteur de tous leurs biens. Les prêtres conservèrent d'abord quelque partie des explications primitives. De-là vient le mélange de grand & de petit dans la théologie Egyptienne, & dans l'Eleusienne, qui étoit la même. Il y demeura plus qu'ailleurs certaines traces des vérités qui faisoient le principal fond de la religion des Patriarches.

Mais il n'auroit pas été sûr pour les

(a) Ἰέραξ ἀγρεζομένου τὰς πτέρυγας ἐν ἄερι . . .
 ἄνεμον σηραϊνῶν. Accipiter alis in aëre protensis ventum
 significat. Ibid.

prêtres Egyptiens de vouloir désabuser LA THÉO-
 le peuple de la pensée flateuse qu'Osiris GONIE.
 & Isis étoient deux personnages réels ;
 de plus , leurs compatriotes & les prote-
 cteurs de l'Egypte. Cette chimère & tou-
 tes les autres étoient autorisées , en appa-
 rence , par le concours des monumens
 & du langage ordinaire. On parloit sans
 cesse des actions d'Osiris & d'Isis. Le peu-
 ple croyoit ce qu'il voyoit , & ce qu'il
 entendoit dire. Le récit perpétuel d'autant
 de faits historiques , qu'on lui montrait
 de figures & de cérémonies , acheva de
 l'égarer sans ressource.

Si nos Conciles & nos Evêques les plus
 respectables ont eu tant de peine à abolir
 parmi les peuples la créance de certaines
 légendes indignes de la majesté de notre
 religion , & qui ne tenoient à aucun mo-
 nument capable de les perpétuer , com-
 ment conçoit-on que les prêtres d'Egy-
 pte aient pû ôter à un peuple plein d'i-
 gnorance & de cupidité les histoires bi-
 zarres qu'un usage universel ramenoit
 sans cesse à leur esprit à la vûe des
 personnages & des animaux dont les
 lieux de leurs assemblées étoient rem-
 plis ? Il est bien plus naturel de penser que
 les prêtres eux-mêmes se laissèrent al-
 ler comme les autres à la persuasion d'être

LE CIEL sous la garde de leurs ancêtres transportés dans les astres, & devenus les modérateurs du soleil, de la lune, & de toute la nature. Le peuple dans son fanatisme auroit mis en pièces quiconque auroit voulu nier l'histoire d'Osiris & d'Isis. La vérité s'altéra donc, & s'obscurcit parmi les prêtres mêmes. Ils se familiarisèrent d'abord avec ces idées, parce qu'il étoit dangereux de ne s'y pas prêter, & ensuite ils en devinrent eux-mêmes les défenseurs les plus zélés. Le tout alla par degré. Ils s'accommodèrent d'abord au langage commun, parce qu'ils croyoient ne pouvoir tenir contre le torrent : mais ils étudioient en particulier ce qu'ils pouvoient recueillir de l'interprétation de l'ancienne écriture. Ils admirent ainsi tout ensemble & les histoires populaires, & les explications qui les anéantissoient : ils prirent seulement la précaution d'exiger le silence de ceux qu'ils vouloient instruire plus solidement.

L'instruction prit de cette sorte un air mystérieux & important, sans rien détruire de ce que le peuple croyoit. Elle annonçoit seulement un état plus parfait, & des connoissances dont on ne devenoit capable qu'après des épreuves

& des efforts qui ne convenoient pas au commun des hommes. Par-là ils évitèrent de mettre le peuple en fureur. C'étoit déjà une grande injustice de la part de ces prêtres que de retenir la vérité captive, & de se l'approprier par exclusion.

Une disposition si criminelle ne pouvoit que donner lieu à de plus grands affoiblifsemens. Tout dégénéra en effet de plus en plus. L'épreuve des disciples, & le serment d'un secret inviolable étant des pratiques qui marquoient beaucoup, elles se perpétuèrent très-exactement. Le cérémonial se soutient sans peine dans toutes les religions, & il s'embellit souvent plutôt que de tomber, parce qu'il est sans conséquence pour les passions qu'il laisse fort en repos, & qu'il flatte quelquefois. Il n'en fut pas de la vérité & de l'instruction comme du cérémonial. Elles se défigurèrent d'âge en âge, tantôt par l'ignorance & par la superstition des prêtres, tantôt par leur avarice, mais sur-tout par leur entêtement pour des rêveries systématiques par lesquelles les plus subtils d'entr'eux tâchoient d'expliquer l'écriture symbolique, & dont ils étoient bien plus contens que de quelques vérités simples & trop unies, que leurs prédécesseurs s'étoient contentés de leur apprendre.

LE CIEL Ainsi le danger & la crainte ont d'abord
POETIQUE. donné naissance au secret des instructions
Egyptiennes, & ont converti les pratiques ou l'ancien cérémonial de la religion publique en autant de mystères dans lesquels l'on ne pouvoit être admis sans avoir donné des marques d'un profond respect pour les objets de la religion ; d'une perfection dont les hommes du commun n'étoient pas capables ; & d'une taciturnité à toute épreuve. Aussi ceux qui étoient initiés se croyoient-ils d'un ordre supérieur au reste des humains, & leur sort paroissoit digne d'envie. Les prêtres sûrs de la discrétion de leurs disciples, purent bien dans les commencemens de l'idolâtrie leur avouer la grossièreté du sens que le peuple attachoit à ces symboles. Mais leur lâche connivence laissa tellement prendre pié à l'erreur, que la piété même des initiés se réduisit à un pur cérémonial : & le foible reste de vérités qui subsistoit encore parmi tant d'histoires fabuleuses, & d'explications pitoyables, y demeura comme noyé & sans aucun effet utile. Les prêtres enchérèrent eux-mêmes sur les superstitions populaires : & quoiqu'ils n'eussent plus à craindre d'offenser le peuple, dont ils avoient adopté & augmenté les folies,

ils conservèrent par coutume & par inté- LA THÉO.
rêt les cérémonies préparatoires & la reli- GONIE.
gion du silence, qui donnoient une grande
idée des ministres, & de leur savoir.

Mais est-il bien certain que la raison qui obligea d'abord les ministres publics de la religion à cacher au peuple le fond de leurs instructions, soit tirée de ce que le peuple avoit converti les symboles instructifs en autant de dieux imaginaires; au lieu que ces figures ramenées à leur première interprétation, ne tendoient qu'à lui apprendre à honorer un seul principe, auteur de tout bien, à vivre en paix, à régler son travail, & à espérer un heureux avenir? Le faux zèle qui est naturellement furieux & meurtrier, auroit sans doute éclaté contre une doctrine si simple, où il n'étoit pas fait la moindre mention de ses dieux, & dans laquelle, loin d'être des dieux, ils se trouvoient n'avoir jamais rien eu de réel, & redevenoient les caractères d'une ancienne écriture. Il est évident qu'un tel contraste, entre l'ancienne explication & la nouvelle créance, devoit inquiéter les prêtres. Mais pouvons-nous nous assurer que ce soit-là ce qui les rendoit si timides & si précautionnés?

Ne jugeons point du motif de leur silence par ces mystères ténébreux que

LE CIEL la superstition & le libertinage introduit-
 POETIQUE. soient de tems en tems, & où l'on avoit
 besoin du secrèt usité dans les assemblées
 de religion, pour couvrir des infamies
 abominables, ou des superstitions cruel-
 les. Ces abus du silence religieux n'é-
 toient pas long-tems impunis, & le ma-
 gistrat les supprimoit avec soin dès qu'il
 en étoit informé*. Mais remontons aux
 mystères les plus anciens & les plus res-
 pectés, aux mystères qui ont été jugés
 innocens & utiles par les chefs des répu-
 bliques les plus frugales & les mieux disci-
 plinées.

* V. Tite-
 Live l. 39.

Choisissons les mystères d'Eleufis (a).
 Ce sont les plus célèbres & les mieux
 conservés de tous, parce qu'ils étoient
 sous la direction des premiers magistrats
 d'Athènes. Ils sont aussi les plus anciens,
 & les mêmes que ceux d'Egypte. Dio-
 dore de Sicile nous a appris, & nous a
 prouvé, par une exacte ressemblance,
 que ces mystères étoient venus de la basse

(a) Ville voisine d'Athènes: on y célébroit avec
 appareil les fêtes de Cérés: & toutes les villes Grèques
 y envoyoit des processions & les prémices de leurs
 moissons, pour reconnoître que c'étoit d'Athènes & d'E-
 leufis qu'ils avoient reçu les régles du labourage, & les
 premières instructions qui rendent les hommes sociables.
 Αἱ μὲν γὰρ πλεῖσαι τῶν πόλεων ὑπομνήματα τῆ πα-
 λαιᾶς Διεργασίας, ἀπαρχὰς δὲ σίτου καὶ ἑκάστου
 ἐνιαυτοῦ πρὸς ἡμᾶς ἀποπέμπουσι. *Isocrat. de Atheniens-
 sibus in Panegyrico.*

Egypte ; qu'ils étoient les mêmes que ceux d'Isis ; qu'ils venoient de la plus haute antiquité ; & qu'ils avoient été introduits en Grèce dès le tems d'Erectée, ou vers les commencemens d'Athènes, c'est-à-dire, dans un siècle voisin de la naissance de l'idolâtrie. LA THÉOLOGIE.

Les Romains les plus distingués qui voyageoient en Grèce ne trouvant qu'incertitude & qu'obscurité, souvent qu'absurdité dans les idées & les disputes des philosophes sur la nature des dieux, ne manquoient guères de se faire initier aux mystères de Cérès, & à ceux de Samothrace ou de Lemnos, s'imaginant que dans cette partie des mystères qu'on appelloit *la vûe claire* (A) de la vérité, on leur apprendroit enfin ce que c'étoit que ces dieux dont le nombre, les fonctions, & la conduite les scandalisoient. Mais ils étoient fort surpris au sortir de ces mystères de n'avoir rien appris sur la nature des dieux, & de voir le sens des figures qu'on leur présentoit réduit aux réglemens du labourage encore informe, aux avantages de la paix, & à la justice qui nous donne droit d'espérer une meilleure vie. On ne disoit pas aux initiés : Vos dieux ne sont point des dieux. Mais en les leur montrant on expliquoit le tout de ma-

(A) ἐπιόψις ou ἀποψία.

LE CIEL nière qu'ils devenoient des leçons de con-
 POETIQUE. duite, ou des marques de certaines vé-
 rités propres à régler la vie des hommes.
 Isocrate & Epictète se font expliqués là-
 dessus assez clairement. « Ceux qui ont
 » part aux mystères, dit le premier (a),
 » s'assurent de douces espérances pour le
 » moment de leur mort, & pour toute la
 » durée de l'éternité. Tous ces mystères,
 » ajoute Epictète (b), ont été établis par
 » les anciens pour régler la vie des hommes,
 » & pour en éloigner les désordres. »

Mais questionnons là-dessus un hom-
 me qui étoit assez puissant pour faire
 supprimer ces mystères s'ils eussent été
 absurdes ou impies, & assez clair-voyant
 pour bien démêler ce qu'ils signifioient.
 C'est Cicéron. Il eut, comme bien d'au-
 tres, la dévotion ou la curiosité de se
 faire initier à Eleusis. Adressons-nous à
 lui, & tâchons de sçavoir ce qu'il a vû.
 Il mesurera sa réponse : mais s'il veut
 seulement parler à demi mot, il nous fera
 aisément entrevoir ce qu'il ne lui aura
 pas été permis de publier. *Je n'entre point,*
dit-il, dans le détail des cérémonies d'E-

(a) In Panegyrico, Τελετῆς οἱ μετεχόντες ὡρεῖ
 τὸ τὸ βίῃ τελευτῆς καὶ τὸ σύμπαντος αἰῶνος ἡδίστην
 τὰς ἐλπίδας ἔχουσι.

(b) Ἐπὶ παιδείᾳ ἐπιμανορθώσῃ τὸ βίῃ κατεσθῆναι
 πάντα ταῦτα ὑπὸ τῶν παλαιῶν.

lenfis, qui sont si saintes & si vénérables. LA THÉO-
 Je passe aussi sous silence le culte qui est GONIE.
 particulier à l'île de Samoïtracé, & les
 mystères qu'on célèbre à Lemnos au cœur
 d'une vaste enceinte de forêts. Quand ces
 mystères sont expliqués & ramenés à leur
 vrai sens, il se trouve que c'est moins la
 nature des dieux qu'on nous y apprend que
 la nature des choses mêmes, ou des vérités
 dont nous avons besoin (a).

Ce premier aveu de Cicéron dit déjà
 beaucoup, & il nous fait assez entendre
 que quand ces usages ont été établis on
 ne connoissoit pas encore les dieux. Il
 nous apprend par-là sur quoi étoit fon-
 dée la précaution du secret. Anciennement
 tout se passoit en public*. On ne
 monroit ces figures & ces cérémonies
 que pour régler le peuple. On lui appre-
 noit par-là des maximes de conduite, &
 les moyens les plus sûrs pour se bien
 gouverner. Mais par la suite on crut de-
 voir tenir l'instruction secrète, & ne ré-
 véler qu'à des personnes d'une discrétion
 éprouvée le vrai sens des figures symboli-
 ques, parce que ce sens étoit fort simple,
 & que ces figures n'étoient que des signes.

* Diod. Sic.
 lib. 5. p. 343.
 & 344. edit.
 Vechel.

(a) Omitto Eleusinam sanctam illam & augustam (religionem) præterea Samoïtraciam, eaque (mysteria) quæ Lemnicoluntur sylvestribus sepibus densa; quibus explicatis ad rationemque revocatis rerum natura magis cognoscitur quam deorum. Cic. de Nat. Deorum, lib. 1. sub finem.

LE CIEL Au lieu que le peuple dans son ignorance POETIQUE. crasse croyoit y voir, & vouloit que chacun y vît des hommes & des femmes que son imagination divinisoit, en les logeant dans différens astres.

Mais pressons Cicéron de s'expliquer un peu plus. Ce qu'il vient de rapporter des mystères, il le met dans la bouche de l'Epicurien Cotta qui s'en sert finement pour supprimer les dieux. Mais Cicéron, s'il s'en expliquoit lui-même, s'en serviroit-il pour supprimer la persuasion de la divinité & l'espérance d'une vie plus heureuse? S'il veut seulement ajoûter deux mots aussi significatifs que les précédens, je ne désespère pas qu'il n'achève de confirmer la raison, ou le motif, que je vous ai donné du secret des mystères, & de justifier ce que je vous ai dit du sens de l'écriture, & des cérémonies symboliques. *Par le secours de ces mystères, nous dit-il ailleurs, nous avons connu les moyens de subsister (en réglant notre travail); & les leçons qu'on y donne ont appris aux hommes non-seulement à vivre (entr'eux) dans la paix & avec douceur, mais même à mourir dans l'espérance d'un meilleur avenir (a), récompense infaillible de leur vertu.*

(a) *Illis mysteriis . . . principia vitæ cognovimus, neque solum cum lætitiâ vivendi rationem accepimus, sed etiam cum spe meliore, moriendi. Cic. de Leg. 1. 2.*

Ce passage, quoique fort court, nous apprend tout ce que nous voulions savoir, & nous lève non-seulement les barrières, mais les derniers voiles qui fermoient l'avenue des mystères. Tout est enfin exposé au grand jour. Ces pratiques n'avoient point de rapport aux dieux, parce que ceux ci sont venus plus tard : & elles ne sont mystères que parce qu'il faut trouver des personnes sûres à qui l'on puisse dire ce que tout cela signifioit anciennement. On les cachoit aux autres sous un secret inviolable, parce que les figures que le peuple avoit divinifées, signifioient dans ces mystères toute autre chose que des dieux ; confession qui pouvoit avoir de fâcheuses suites.

L'objet de cette instruction si ancienne rouloit sur trois points, qui étoient : 1^o. d'apprendre aux hommes, dispersés & traversés par mille obstacles, la façon de se nourrir & de se vêtir par certains réglemens ou précautions d'expérience ; en second lieu, de se traiter mutuellement avec douceur ; & troisièmement, enfin de vivre avec une équité qui leur assureroit une meilleure vie après la mort. Les paroles de Cicéron sont claires. Mais comme il s'est expliqué en peu de mots

LE CIEL achevons d'en faire sentir toute l'étendue POËTIQUE. & la parfaite conformité avec l'explication entière que j'ai donnée aux anciens symboles, en ajoutant ici la traduction littérale de la plûpart des termes qui étoient en usage dans ces mystères. Ni les Grecs, ni les Romains n'en entendoient le sens, parce que tous ces mots sont Phéniciens. Le nom même de *mystère* (a), étant encore de cette langue dans laquelle il signifie *voile* ou *enveloppe*, nous sommes autorisés par cela même à chercher dans la langue Chananéenne le sens des autres termes usités dans les mystères. Mais s'il se trouve que les termes employés dans les fêtes Eleufiniennes concourent parfaitement d'une part avec l'explication de Cicéron, & d'un autre côté avec le sens que j'ai donné aux pièces les plus usitées dans les cérémonies & dans l'écriture symbolique; il en résultera sensiblement que les figures originellement établies pour instruire le peuple ont été converties en autant de dieux imaginaires, & que nous sommes parvenus à la vraie origine de tous les habitans du Ciel Poëtique.

(a) מסתר *mistar*, & מסתר *mistor*, *velamen*, *absconditio*, *latibulum*. Psalm. 10 : 9. Hebr. & Isai. 4 : 6. מסתרים *mistarim*, idem. Isai. 45 : 3.

La Cérés de Sicile & d'Eleufis n'est LA THÉO-
 autre chose que l'Isis Egyptienne appor- GONIE.
 tée dans ces lieux par des marchands de Origine de
 Phénicie qui s'enrichiffoient en trans- Cérés.
 portant les blés de la basse Egypte, dans
 les lieux où la difette de provisions les
 attiroit, & généralement sur les diffé-
 rentes côtes de la Méditerranée où ils
 avoient des comptoirs & des établiffe-
 mens. Le cérémonial des fêtes rurales
 avoit pris un tour tant soit peu différent
 dans leurs mains. La mere des moissons
 y pleuroit fa fille, au lieu de pleurer son
 mari, comme portoit le rituel Egyptien.
 A cela près, le fond & l'intention étoient
 les mêmes. L'une & l'autre allégories ont
 un rapport évident au triste changement
 introduit fur la terre par le déluge, & au
 progrès pénible du labourage qui fut
 long-tems à fe régler.

Si nous écoutons les hiftoires qui
 avoient cours parmi les Athéniens (a),
 Cérés défolée de la perte de fa chère fille
 Péréphatta ou Perféphone, (que les La-
 tins prononcent par le mot de Profer-
 pine), courut de tous côtés pour la re-
 trouver. Elle alluma des flambeaux, & la
 chercha fans relâche la nuit comme le

(a) Voyez S. Clem. Alexand. Cohort. ad Gent. &
 Potter's Antiquity of Greece, 1077. 1.

LE CIEL jour. Après bien des peines & bien de
 POETIQUE. courses, elle trouva proche d'Eleusi
 quelques personnes qui essayèrent de la
 consoler dans son accablement. Une fem-
 me nommée *Baubo* lui apporta des vi-
 vres & des rafraîchissemens : elle essaye
 de faire rire la déesse, & y réussit. Célé-
 roi d'Eleusis, & son fils *Triptolème*, la
 reçurent bien, & en reconnoissance elle
 leur apprit à cultiver le blé qu'ils ne con-
 noissoient pas. Elle leur apprit à substi-
 tuer aux glands & aux pavots dont ils fai-
 soient usage, l'orge & le froment qu'elle
 leur montra à semer & à mettre en œu-
 vre. Céléée instruit par Cérès, ensei-
 gna (a) aux peuples voisins la manière
 de faire des claies, des vans, des pan-
 niers, & les autres instrumens rustiques
 propres à nettoyer & à conserver le blé
 ou les autres graines. *Triptolème* fils de
 Céléée (b) leur enseignoit à ouvrir les
 sillons, à effondrer la terre, & à gouver-
 ner la charue. *Eumolpe* & quelques au-
 tres habitans d'Eleusis furent des pre-
 miers à profiter de ces leçons. Cérès après
 avoir charmé ses déplaisirs par la satisfac-
 tion de faire du bien aux peuples chez
 qui elle alloit demander des nouvelles de

(a) *Virgea praterea Celei vilisque supellex. Georg. l. 1.*

(b) *Uncique puer monstrator aratri. Ibid.*

sa fille, la retrouva enfin. Mais elle ne lui LA THÉO-
fut rendue qu'à condition de passer tous GONIE,
les ans six mois seulement à la compa-
gnie de sa mere, & six mois sous terre.
En mémoire de cet évènement, Cérès in-
stitua les fêtes nommées Thesmopho-
ries, dont les parties principales se peu-
vent réduire à trois, les préparations, les
processions, & l'autopsie, ou la vûe de la
vérité.

Les préparations dont on peut lire le
long détail dans Meursius*, avoient ^{* Gracia fe-}
pour objè la frugalité, la chasteté, & ^{riata.}
l'innocence nécessaires aux adorateurs.
Les processions consistoient dans le trans-
port des corbeilles sacrées où l'on enfer-
moit un enfant & un serpent d'or (a),
un van, des graines, des gâteaux, &
tous les autres symboles dont nous avons
fait ailleurs tout le dénombrement. L'au-
topsie étoit comme le dernier acte de
cette représentation. Après une nuit af-
freuse, des éclairs, des coups de ton-
nerre, & une imitation de ce que la
nature a de plus triste, la sérénité qui
succédoit enfin, laissoit paroître quatre
personnages magnifiquement vêtus, &
dont les habits étoient tous mystérieux.

(a) Potter's Antiquity, tom. 2, pag. 327. & S. Clem.
Cohort. ad Gent.

LE CIEL Le plus brillant de tous, & qu'on nom-
POETIQUE. moit spécialement l'*Hierophante*, ou ce-
 lui qui révele les choses saintes, étoit ha-
 billé de manière à représenter le démiur-
 gue, l'être qui conduit l'univers. Le se-
 cond étoit le *porte-flambeau*, & avoit
 rapport au soleil. Le troisième qu'on
 nommoit l'*Adorateur*, & qui se tenoit
 proche d'un autel, représentoit la lune.
 Le quatrième qu'on nommoit le *sacré*
messager, avoit rapport à Mercure (a).
 Ramenons & l'histoire & les cérémonies à
 la vérité.

Le voyage de Cérès est un tissu d'histo-
 riettes inventées pour donner quelque
 sens aux termes & aux figures qu'on
 conservoit dans les fêtes sans y rien com-
 prendre ; mais qui dans leur première
 institution tendoient à représenter le
 bouleversement des dehors de la terre
 causé par le déluge, les changemens de
 l'air & des saisons, la perte de l'ancienne
 abondance, & les longues traverses que
 le labourage avoit eu à surmonter. L'Isis
 qui paroissoit dans cette fête commémo-

(a) Ἐν ἡ τοῖς καὶ Ἐλευσίνα μυστηρίοις ὁ μὲν
 ἱεροφάντης εἰς εἰκόνα Ἰ' Δημιουργῆ εἰσκαθάζετο· δα-
 δῆχος δ' εἰς τὴν Ἥλιον· Ἐ ὁ μὲν ἐπὶ βασιλῶν εἰς τὴν
 σεληνὴν ὁ δ' ἱεροκέρυξ, Εὐμῆ. Euseb. παραγραφαί.
 Evang. l. 3.

native du triste état des hommes après le déluge, représentoit la terre, & on lui donnoit alors un nom propre à exprimer le changement que le déluge avoit introduit dans notre demeure dont il avoit bouleversé & rompu les dehors. On la nommoit Cérès, qui signifie *ruine, fracture, bouleversement* (a). Cette mere désolée pleure la perte de sa chère fille. Elle regrette l'abondance perdue, l'ancienne fécondité que les eaux sorties de dessous terre lui avoient enlevée. Elle pleure le blé caché & confondu avec une foule de mauvaises plantes qui l'étouffent, ou jetté inutilement dans des campagnes stériles, ou emporté par les vents & par le ravage des grandes eaux. Ce sens n'est pas équivoque. Perephatta signifie *l'abondance perdue* (b), & Perséphone ou Proserpine signifie *le blé caché, le blé égaré* (c).

Les hommes furent long-tems dans la peine, désolés par les pluies & par le froid, contraints d'amasser des tiges de

Les torches
de Cérès.

(a) קרץ *cerots, confractio, excidium, bouleversement. Jerem. 46 : 20.*

(b) De פרי *peri, fruit, & de פתת *patat, périr, manquer, vient פרפתה *perephattah, le blé détruit, le blé manquant.***

(c) De פרי *peri, fruit, blé; & de ספן *saphan, cacher, vient פרספנה *persephoneh, le blé égaré.***

LE CIEL férules, ou d'autres matières sèches ou POËTIQUE. résineuses pour faire des torches également propres à les réchauffer, & à éclairer les longues nuits d'hiver inconnues jusqu'alors. De-là les torches inséparables des signes commémoratifs de ce triste état du genre humain.

Les pavots
de Cérés.

Pour vivre, on fit d'abord usage de graines ou d'huile de sésame: on employa les glands, les grenades, les autres fruits, & les moindres baies qu'on trouvoit à l'avanture parmi les ronces & les brossailles. Peu-à-peu on apprit à cultiver régulièrement quelques semences. Le pavot par sa promptitude à venir, & par la multitude de ses graines, fut la plante qui dans les commencemens les accommoda le mieux, & dont les têtes se voyent souvent dans la main de Cérés. Une première *recolte* plus *abondante* qu'auparavant, fit renaître l'espérance & la joie. C'est tout ce que veut dire *Bobo* (a). On inventa la charrue pour diligenter *la rupture des sillons*, c'est le sens

(a) De **בב** bo, *proventus*, **בבבב** bobo, *proventus duplex*. C'est l'usage des Orientaux de répéter le même mot pour en fortifier ou pour en doubler le sens. *Saint, saint* signifie Très-saint. *Des puits & des puits* signifient un grand nombre de puits. Avoir un cœur & un cœur, c'est avoir un cœur double. *Bo*; veut dire le produit des semailles; *Bobo*, un produit double, une ample recolte.

de Triptolème (a), qui est un Horus LA THÉO-
 tenant en main le fer ou le manche d'une GONIE.
 charrue. Par le secours du bois & de l'o-
 sier qui se prêtent facilement à tout, on
 multiplia les instrumens propres à aider
 le travail de l'homme, & à conserver sa
 recolte. C'est le sens de Célée (b), sens
 qui se trouve encore dans les inventions
 que Virgile lui attribue en le métamor-
 phosant en homme, & en le faisant pré-
 sider à la fabrique des instrumens rusti-
 ques. On accoutuma la multitude à suivre
 une méthode uniforme : c'est ce que si-
 gnifie Eumolpe (c).

Enfin le blé lui-même, le froment fut Alternative
 découvert ou porté par-tout, & cultivé des six mois.
 avec succès. Perséphone fut retrouvée.
 Mais l'abondance n'égalait plus comme
 avant le déluge, la durée de l'année en-
 tière. La terre ne jouissoit de la compa-
 gnie de sa fille que durant six mois, &
 elle lui étoit enlevée avec la verdure du-
 rant l'hyver. Il ne faut pas être surpris que
 cette histoire ou cette emblème ait été

(a) De טרף tarap, rompre, & de תלם telem, sillon, טרפתלם triptolem, l'ouverture des sillons.

(b) כלי celi, vaisseau, outil.

Virgea praterea Celei vilisque supellex. Georg. l. 1.

(c) De עמם Wam, le peuple, & de אלף alaf, apprendre, olep, apprenant, עמאלף eumolep, le peuple instruit & mis en règle.

LE CIEL imaginée en Syrie ou en Sicile, plutôt
 POETIQUE. qu'en Egypte, où il n'y a qu'un mois ou
 deux d'hyver.

Toute cette histoire se peignoit par
 autant de symboles qui avoient chacun
 leur nom spécial. L'un étoit Isis ou Cérés
 éplorée, qui allume des torches pour re-
 chercher Péréphatta.

L'autre étoit Bobo qu'on représentoit
 devant Cérés la robe pleine de provi-
 sions, & essayant de la consoler. Un troi-
 sième étoit Triptolème ou la charrue in-
 ventée & conduite par Horus. Une autre
 peinture se nommoit Célée. C'étoit Ho-
 rus qui réunissoit les instrumens rustiques
 perfectionnés par l'usage. Cet Horus se
 nommoit aussi Eumolpe, qui est la mê-
 me chose que Ménès : c'est-à-dire, *la ré-
 gle du peuple*. Au lieu de s'en tenir à cette
 simplicité, les Grecs imaginèrent cent
 contes frivoles sur chacun de ces termes,
 & en firent autant de personnages qui
 avoient vécu & régné à Eleusis ou dans le
 voisinage.

Les prépara-
 tifs des mystè-
 res.

La fête où l'on conservoit les signes
 commémoratifs de l'ancien état du gen-
 re humain, étoit célèbre en Egypte, en
 Phénicie, & en Sicile. Elle passa avec
 tout son appareil en Grèce. Mais comme
 les traits de la peinture allégorique don-

nèrent lieu aux Grecs d'imaginer autant de personnages & d'avantures distinguées qu'il y avoit de pièces dans la peinture ; de même les bonnes pratiques usitées dans la fête donnèrent occasion à cent cérémonies inquiètes où l'on ne voit plus que les vestiges du premier esprit qui animoit les assemblées de religion.

Noë & les premiers patriarches recommandoient dans l'assemblée des peuples le désintéressement, l'amour du travail, la frugalité, la chasteté, & la paix. Aux approches des fêtes, ils leur recommandoient le recueillement, le jeûne, & l'éloignement des plaisirs, même légitimes, pour n'être occupés dans la célébration des sacrifices, que des sentimens les plus propres à ranimer leur vertu & à perfectionner leur conduite. Ces leçons & ces préparations se conservèrent dans les grandes fêtes, & sont parvenues jusqu'à nous. Mais l'esprit de religion qui les avoit inspirées, se perdit parmi la plupart des nations. Elles dégénérent en de pures pratiques sans ame. Ensuite on les regarda comme ce que le culte avoit de plus important. Dans leur origine, elles étoient, comme elles le sont encore parmi nous, ou des

Vestiges de l'ancienne religion dans les austérités excessives de l'idolâtrie.

LE CIEL effets de la piété, ou des moyens de l'ani-
 POETIQUE. mer. On les crut autant de sources de mé-
 rite : on y mit sa confiance : on y raffina :
 on y ajoûta d'une année à l'autre, & d'un
 païs à l'autre. On crut être dévot à me-
 sure qu'on multiplioit les pratiques. Il ne
 falloit que compter pour être sûr de son
 fait : tant de jours, tant d'heures, tant
 de formules, tel nombre de prières :
 ces articles acquittés, les dieux devoient
 être contens, & on étoit certain par-là
 d'avoir la moisson ou la vendange dési-
 rée. Ces idées perverses qui attachent
 aux pratiques extérieures plus de mérite
 qu'à la justice & à l'esprit de piété, don-
 nèrent lieu à la vie toute cérémonieuse
 des prêtres Egyptiens ; aux jeûnes outrés
 des prêtresses de Vénus la céleste : à l'u-
 sage continuel de la ciguë, & aux re-
 froidissemens meurtriers des prêtres de
 Cérès (a) ; aux macérations sanguinai-
 res des prêtres de Baal & de la déesse de
 Syrie ; à la mendicité paresseuse des prê-
 tres de Cybèle ; & à tant d'autres dévo-
 tions puériles, grimacières, supersti-
 tieuses, ou cruelles, qui avoient bien
 une apparence de religion, mais qui

(a) *Hierophantas usque hodie cicutæ sor-
 bitione viros esse desincere. S. Hieronym. contra
 Jovinian, lib. I.*

n'honoroient point Dieu, n'aidoient en LA THÉO-
rien le prochain, & ne rendoient ni GONIE.
l'homme meilleur, ni la société plus
heureuse. Cependant au travers de ces
excès, on retrouve sensiblement la reli-
gion primitive dont ils sont les abus.
Si dans les fêtes de Cérès ou d'Isis, on
outroit jusqu'à l'extravagance la forme
des gestes & des situations, le récit scru-
puleux des formules de prières, la lon-
gueur des veilles, la pureté extérieure,
l'abstinence, la privation de tout plaisir,
& l'éloignement des distractions; c'est
parce que toute la religion étoit réduite
à ces dehors. Ceux qui les pratiquoient
n'en connoissoient ni le principe, ni le
sens, ni la destination. Ce n'étoit plus
qu'une dévotion artificielle, ou le sque-
lette de l'ancienne religion. Mais tout
cœur droit & sans prévention, y recon-
noitra sans peine les intentions des pre-
miers instituteurs qui connoissoient le
prix de la règle, la beauté de l'ordre, &
les avantages du recueillement. En effet
quoique les exercices de religion ne
donnent pas la religion, ils en sont le
fruit. Un cœur religieux ne peut qu'être
fidèle aux exercices que la piété a établis
& pouvoit-on moins attendre que des
leçons de travail, de frugalité, de cha-

LE CIEL steté, & d'espérance pour l'autre vie ;
 POETIQUE. de la part des Patriarches qui adoroient
 en esprit & en vérité. On apperçoit
 donc le même esprit dans les leçons de
 Noë, & dans celles de Jesus-Christ.
 L'unité de cet esprit retrouve encore des
 témoignages jusques dans les austérités
 insensées des fêtes payennes. On sent
 qu'elles ne sont qu'une dépravation des
 leçons de cet amour de la justice & de
 la sainteté, que Noë enseigna à ses en-
 fans, & qui fait le caractère des vrais
 Chrétiens.

Une longue description de toutes les
 purifications & de toutes les autres cé-
 rémonies qui remplissoient les premiers
 jours de la neuvaine de Cérés, auroit
 fatigué mes Lecteurs, & n'entre point
 dans mon plan, qui est sur-tout d'arri-
 ver à l'origine de ces établissemens. Il en
 fera ici de même de la longue proces-
 sion qui se faisoit d'Athènes à Eleusis,
 & des différentes marches qui étoient
 propres à chacun des neuf jours. Les
 Grecs avoient fondé les particularités de
 ce menu cérémonial sur les petites avan-
 tures qui composoient l'admirable hi-
 stoire du passage de Cérés dans leur
 país. Bornons-nous à ce qui provenoit
 de l'Orient. Tel étoit le coffre & les

corbeilles où l'on portoit les symboles de LA THÉO-
 Pancien labourage, de ses traverses, & GONIE.
 de ses progrès. Mais le Lecteur les con-
 noît. Ce qu'on portoit dans les fêtes de
 Cérès à Eleufis, est la même chose que
 ce qu'on portoit dans les fêtes d'Isis.
 J'en ai donné le détail d'après saint Clé-
 ment d'Alexandrie qui avoit vû ces fê-
 tes en Egypte. Je crois en avoir trouvé
 le sens dans le concours singulier d'une
 foule de mots & de figures qui nous
 ramènent au labourage & aux réglemens
 de la société. Passons donc à l'explica-
 tion de l'autopsie, ou de la manifesta-
 tion de la vérité qui étoit tout le but des
 mystères.

Nous ne savons pas ce que disoient,
 après la dissipation des ténèbres & des
 tonnières simulés, les quatre personnages
 qui dévoient les choses saintes aux affi-
 stans. Mais nous n'en avons aucun be-
 soin. En réunissant ce que Cicéron nous
 a appris, avec les fonctions & les noms
 de ces quatre personnages, tout devient
 fort intelligible.

L'Autopsie.

Le Demiurge, ou le fabricant du
 monde qui avoit un habit si magnifique,
 si mystérieux, & si vénérable, a rapport
 au cercle ailé qui préside à tout dans les
 tableaux Egyptiens. C'étoit l'intelligen-

Le Demiurge.

LE CIEL ce, l'esprit, la source de l'être & de la POETIQUE. beauté, celui à qui tout obéit : c'étoit Dieu.

Le porte-lumière.

Celui qui venoit ensuite étoit aussi très-brillant : mais il n'étoit qu'en second. Il rendoit hommage au premier, & se nommoit le *porte-lumière* (a). C'est la même chose que l'Osiris Egyptien : c'est le soleil.

L'Assitant de l'Autel.

Le troisième personnage qu'on nommoit l'*assitant de l'autel*, l'*adorateur* (b), passoit chez les Grecs pour représenter la lune, parce qu'il portoit un croissant sur sa tête. Mais on voit par-là que ce personnage étoit Isis. Or nous savons qu'Isis avec son croissant, signifie, non la lune, mais la néoménie, ou l'établissement des différentes fêtes pour louer Dieu de toutes les productions de la terre. Et c'est pour cela même que ce troisième personnage se tenoit auprès d'un autel, & se nommoit l'*adorateur*.

L'Hiérocéryce.

Le quatrième étoit nommé le *messager des dieux* (c), ou Hermès, ce qui répond à l'Anubis Egyptien. Or cet Anubis

(a) Le *Daduque*, de *daïs*, flambeau, & de *εχω*, avoir, porter.

(b) *ὁ ἐνὶ βωμῷ*, l'assitant de l'autel.

(c) L'*Hiérocéryce*, de *ἱερός*, sacré ; & de *κέρυξ*, interprète.

avec sa tête de chien, & sa mesure du LA THÉO.
 Nil accompagnée de deux serpens, n'est GONIE.
 que le salutaire avis que donne à tems la
 canicule de se sauver, & de se procurer
 la subsistance par l'observation de la crûe
 des eaux. Ainsi cette autopsie ou mani-
 festation de la vérité, étant rappelée à
 la première intention de la cérémonie des
 fêtes rurales, se réduisoit originairement
 à faire entendre au peuple assemblé qua-
 tre choses qu'on n'osa plus lui dire,
 quand il eut converti les symboles en au-
 tant de dieux.

1°. On l'avertissoit de glorifier de
 toutes choses l'Être suprême, l'unique
 intelligence, qui mène à son gré l'uni-
 vers.

2°. On lui annonçoit le progrès du
 soleil, & la circonstance du mois, ou
 l'ordre de l'année.

3°. On lui annonçoit l'ordre des
 fêtes.

4°. On lui recommandoit d'observer
 les jours caniculaires, & la crûe de l'eau
 en Egypte, ou d'autres circonstances
 qui intéressoient le labourage selon la
 nature du país. Rien n'étoit mieux en-
 tendu que cette fête dans la simplicité
 de son institution. Cicéron en a très-bien
 compris le sens & l'intention qui étoit

LE CIEL d'apprendre aux hommes à subsister, à POËTIQUE. régler leur travail, à vivre en paix, & à espérer, en honorant Dieu, un meilleur avenir. Enfin il n'est pas possible d'exprimer mieux l'intention de ces fêtes, selon la pensée de Cicéron, ou selon mon explication, qu'en leur donnant le nom qu'elles portoient. En Grèce on les nommoit les *Theismophories* (a); en Phénicie, & chez les anciens Latins, on les nommoit les *Palilias* (b); c'est-à-dire, chez les uns & chez les autres, *la fête des réglemens.*

Récapitulation. Réunissons ici sous un même coup d'œil ce qui étoit cru ou pratiqué par les plus anciens Patriarches, chez les premiers Egyptiens, chez les Hébreux, chez les premiers Arabes, chez les Chanéens du premier âge, chez les Phéniciens, & chez les plus anciens Grecs: nous trouvons d'une manière uniforme que tous honoroient le Très-haut, l'Etre suprême, le pere de la vie; que tous s'assembloient à la néoménie, & dans les tems réglés pour louer Dieu; que tous offroient des sacrifices de reconnoissance; que tous y joignoient l'offrande du pain.

(a) Θεσμφορία, *legislatio.*

(b) פליליא, *pelilia*, l'ordre public. *Isai. 28: 7.*
פליליא, *pelili*, *reipublica moderator.* *Job. 31: 28.*

& du vin, du sel, des fruits de la terre, LA THÉO-
en un mot des élémens de la vie ; que GONIE.
tous mangeoient en commun ce qui avoit
été béni par la prière ; que ces assem-
blées, quoique principalement destinées
à louer Dieu, servoient aussi à instruire
le peuple, soit de ce qui intéressoit les
mœurs, soit de ce qui intéressoit le la-
bourage & l'ordre public ; que tous trai-
toient honorablement les morts ; qu'ils
connoissoient une justice qui feroit un
jour le discernement des bons & des mé-
chans ; & qu'enfin ils attendoient une
autre vie.

Ces objets de leur créance, & le fond
de leur pratique, n'ont été détruits nulle-
part, mais défigurés par l'addition d'une
infinité d'idées nouvelles, & de coûtes
absurdes.

Le culte spirituel & l'adoration en
esprit & en vérité, furent convertis par la
cupidité en une religion toute charnelle
qui souhaite plus les biens de la terre que
la justice. L'indifférence & la grossièreté
du peuple, lui firent négliger l'intelli-
gence des signes anciennement établis
pour l'instruire. La même ignorance lui
fit convertir les signes du soleil, des sai-
sons, & des fêtes, ou les hommes & les
animaux symboliques, en autant de dieux.

LE CIEL dont son imagination peupla le ciel. Une POETIQUE nouvelle méprise fit prendre ces prétendus hommes ou femmes célestes pour des personnes autrefois distinguées sur la terre, & transportées dans les astres après leur mort. L'abus du langage & des animaux figuratifs, introduisit la vénération des animaux réels; la persuasion de la métempsychose, & une vie toute pleine de pratiques superstitieuses.

Les magnifiques cérémonies par lesquelles les Egyptiens retraçoient sans cesse aux yeux des assistans la créance des premiers hommes sur le jugement de Dieu, & sur l'espérance qui doit tranquilliser les gens de bien aux approches de la mort, furent prises pour la peinture du lieu où les ames sont renfermées, & firent éclore l'enfer d'Orphée tout aussi ridicule que le ciel des poètes.

Ce qu'une tradition ineffaçable & attachée à des pratiques constantes, put conserver de la doctrine ancienne, se trouva si peu d'accord avec les idées populaires, que les prêtres se crurent obligés d'user de beaucoup de circonspection, & de recourir non-seulement à l'épreuve de leurs disciples, mais encore au serment du secret. La raison des prêtres se dérouta elle-même dans ce laby-

rinthe de signes obscurs & de pratiques mystérieuses. Vinrent ensuite les systêmes. L'un chercha dans tout cet appareil de cérémonies & de fables, une physique suivie : & prenant les dieux pour les différentes parties de la nature, il éteignit toute religion par principe de philosophie. Un autre chercha une suite de morale & de maximes instructives sous l'écorce des fables les plus scandaleuses. D'autres y crurent trouver la plus profonde métaphysique : & l'on est encore moins blessé de la simplicité grossière de l'Egyptien, qui prend un homme pour un homme, & un bœuf pour un bœuf, que du sublime galimathias d'un Platonicien qui voit par-tout des Monades & des Triades ; qui trouve dans une figure d'Isis présentée au milieu d'une assemblée de laboureurs, le monde archétype, le monde intellectuel, & le monde sensible ; ou qui cherche le tableau de la nature universelle dans les piés d'un bouc ; ou qui découvre l'efficacité des impressions de ses génies imaginaires dans la corne d'un bœuf.

C'est ainsi que les savans, par l'habitude où ils sont de creuser & de chercher des explications singulières, ont embarrassé une matière qui étoit fort simple.

LE CIEL La religion des Egyptiens & tout le paga-
POETIQUE. nisme des Syriens & des Européens qui en
est provenu, ne sont que la religion des
Patriarches, dépravée par des additions
extravagantes. Il suffit de jeter l'œil sur cet
aboyeur qui a sur les épaules une tête de
chien, & des aîles aux piés, pour sentir
que cette figure étoit un avis de songer à la
retraite. Au seul aspect du corps d'un lion
joint à la tête d'une jeune fille, on apper-
çoit, comme plusieurs anciens l'ont vû
avant moi, que cet assortiment a rapport
au passage du soleil sous les signes du lion
& de la vierge. On juge sans peine de la de-
stination des autres figures par celles-là.
Toutes servoient évidemment de marques
& de caractères. Comment donc sont-elles
devenues des dieux, si ce n'est parce que
ces figures ont été converties par l'igno-
rance & par la cupidité du peuple, en
autant d'objets réels, en autant de puis-
sances conformes à ses inclinations : ce
qui a produit un culte insensé, & un
prodigieux amas de fables, puis des systé-
mes philosophiques aussi risibles que les
fables. A l'exception de quelques assem-
blées régulières, où l'autorité publique
maintint avec d'anciens usages, quelques
vestiges de la vérité, le tout dégénéra de
plus en plus par la liberté des embellisse-

mens & des interprétations. Les dieux LA THÉO-
se multiplièrent dans la bouche du peu- GONIE.
ple comme les symboles, & même à pro-
portion des différens noms qu'on don-
noit à un même symbole. Souvent les
plus petites équivoques provenues de la
diversité de la prononciation, souvent la
diversité des habits que la figure portoit,
souvent le simple changement de lieu,
un rien de plus ou de moins, formoit un
nouveau dieu. Nous avons vû combien
Isis prit de différentes formes sous les-
quelles on a d'abord eu quelque peine à
la reconnoître. Moloc, Baal, Marnas,
Adonis, Atys, Ammon, Jupiter, ne sont
tous que le même Osiris. Thot, Anubis,
Hermès, Camille, Dédale, Icare, Mer-
cure, Esculape, & Janus, ne sont que
la canicule déguisée. Ménès, Minos,
Ménophis, Mnévis, Memnon, Apollon,
Mars, Dionysus, Bacchus, Osiris le jeu-
ne, Protée, Hercule, ne sont qu'Horus
diversifié. Souvent on confondit deux
symboles. La lyre, dont Mercure passe
pour être l'inventeur, se trouve aussi
dans les mains d'Apollon, & l'on met
encore auprès de celui-ci le serpent qui
est inséparable d'Esculape; parce que les
symboles de la canicule & du labourage
avoient un rapport essentiel à la célébrité

LE CIEL des fêtes, & à la subsistance de la société
 POETIQUE. Souvent au contraire un même symbol
 donna naissance à plusieurs divinités nou
 velles, en changeant de nom & d'attri
 but, ou en passant d'une province dan
 une autre. C'est ainsi que l'Esculape d'E
 pidaure a un emploi fort différent de
 Marcol des Chananéens ; quoiqu'ils n
 fussent l'un & l'autre que le Thot, l'avi
 de l'étoile qui procuroit aux Egyptiens l
 salut & les richesses.

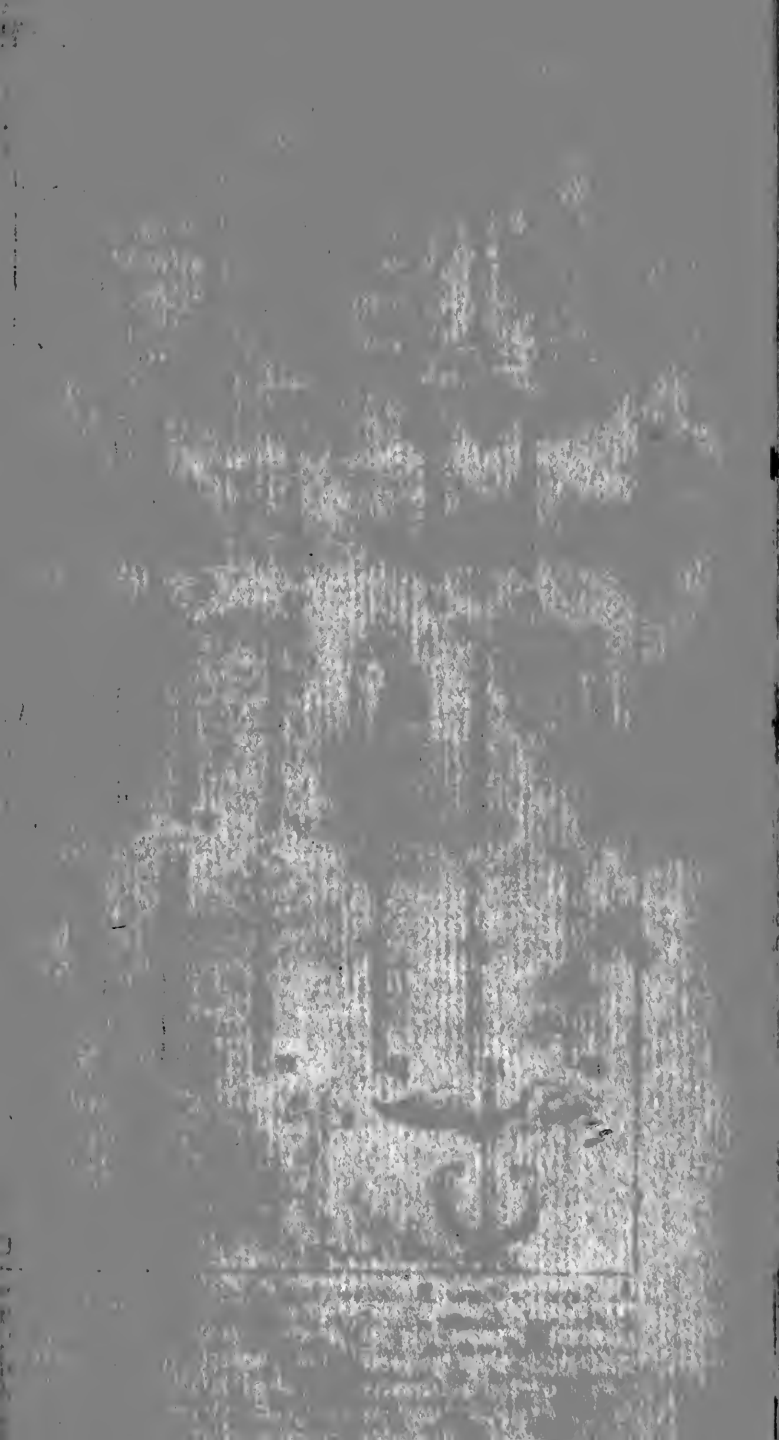
Par cette multiplicité de protecteurs
 il y avoit à choisir & de quoi contenter
 tous les goûts. Chaque canton eut ses
 dieux tutélaires, dont on faisoit l'histo
 re, & dont on monroit les monumens.
 C'étoient des dieux du pais, des dieux
 amis, & sur lesquels on pouvoit compter.
 Il étoit bien naturel de leur donner la
 place d'honneur. Mais cette prédilection
 n'alloit pas jusqu'à fermer la porte aux
 dieux étrangers. On ne vouloit se brouil
 ler avec aucune de ces puissances. On les
 admettoit à la compagnie les uns de
 autres : & souvent des dieux éclos ou
 sortis d'un même symbole se trouvoient
 ensemble avec un équipage & des fonc
 tions qui les faisoient croire provenus
 de familles & de régions fort différentes.
 Quelquefois il arrivoit entr'eux des que

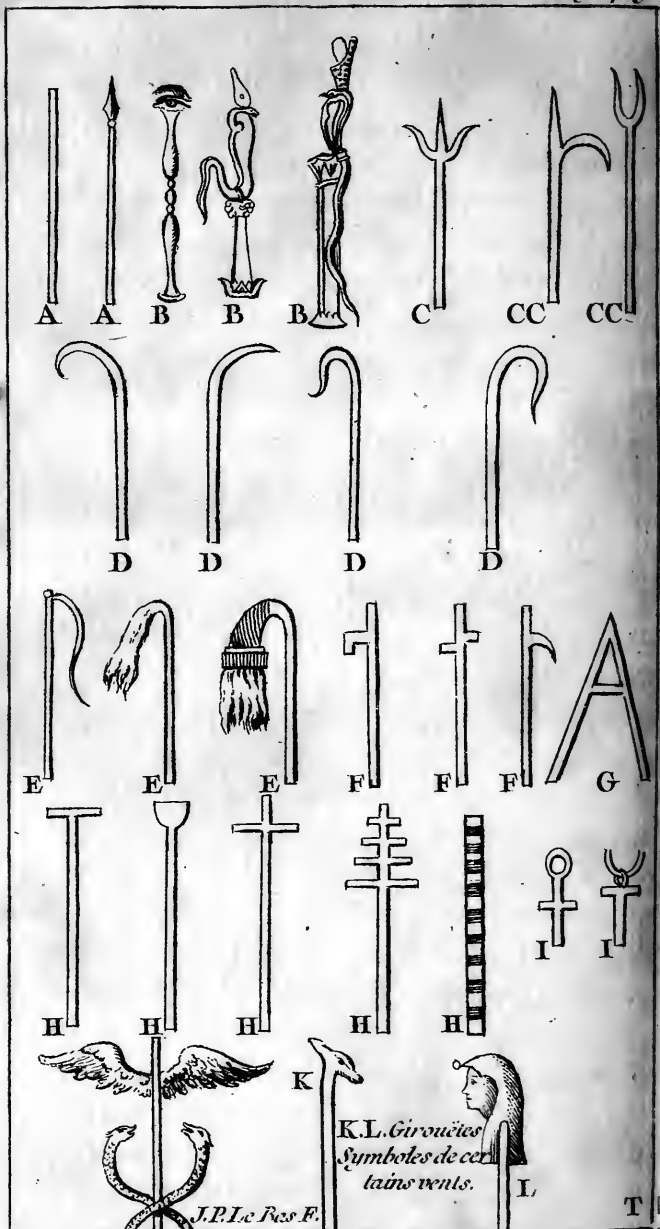
relles pour le pas. Leur noblesse étant LA THÉO-
assurément fort difficile à débrouiller, GONIE.
puisqu'elle étoit comme celle de bien de
nos divinités terrestres, tout-à-fait ima-
ginaire : les chroniqueurs Grecs prirent
soin de leur faire des généalogies : ils s'en
tirèrent le mieux qu'ils purent. On peut
voir dans les traités de Plutarque, & sur-
tout dans la Préparation Évangélique
d'Eusebe, l'étrange variété d'aventures
& d'occupations que les Africains, les
Phéniciens, & les Phrygiens attribuoient
aux mêmes dieux. La cour céleste n'étoit
pas en Egypte la même qu'en Grèce. En
Egypte c'étoit Osiris qui éclairoit le mon-
de : en Grèce on déchargea Osiris ou Ju-
piter de ce soin : on lui laissa le sceptre
& la foudre. Mais le char du jour fut
donné à Horus ou Apollon qui en qua-
lité de symbole des travaux rustiques por-
toit par abbréviation les marques de la
situation du soleil ou le caractère de la
saison. Apollon partagea donc avec son
pere la conduite du monde.

Jupiter ne pouvoit pas tout faire ni
être par-tout. On lui donna ainsi des lieu-
tenans avec des districts séparés. Tout prit
forme : les fonctions & les histoires des
dieux s'arrangèrent ; & en mettant sur
leur compte ce que chaque nation en

LE CIEL publioit à sa façon ; en y ajoutant les
POETIQUE. aventures des ministres des temples, &
celles des rois qui en avoient favorisé le
culte ; mais sur-tout en excusant les désor-
dres des femmes par les prétendus déguis-
semens de ces dieux épris de leur beauté,
ils formèrent cet amas de mythologie,
où il n'est pas surprenant qu'on ne trou-
ve, ni sens, ni liaison, ni ordre des lieux,
ou des tems, ni aucun égard pour la rai-
son, ou pour les mœurs. Quelque insensés
que soient la plûpart de ces récits fabu-
leux, comme ils ont fait partie de l'é-
trange théologie de nos peres, on a de
tout tems essayé d'en découvrir la véri-
table origine. J'ai risqué mes conjectures
sur le même sujet, parce qu'elles m'ont
paru approcher de la certitude, & que le
tout se pouvoit développer avec autant
de bienfiance que de profit. Quant aux
menues particularités de ces folies, il
n'en est plus de même. Le recueil en for-
meroit de très-gros volumes, & il n'y
a point de matière où il soit plus permis
de borner ses connoissances.







A. Sceptre d'Osiris. B, autres Sceptres du même; l'un surmonté d'un oeil; l'autre d'un Serpent et d'un bonnet royal. Le 3, du serpent et d'un trône &c. C, Symbole de la Navigation. CC Aviron Symbole du passage, ou du trépas. D, Bâton pastoral ou marque d'un gouvernem^t plein d'affection. E, Le fouet d'Osiris. F, La Clé d'Osir. G, Biquerre ou 1^{re} Lettre de l'écriture courante pour marquer le P^{er} Mois de l'Année. H, Mesure du Nil. I, Mesure d'Egypte.



LE CIEL POËTIQUE.

CHAPITRE TROISIÈME.

LA DIVINATION.

Toutes les pièces de l'ancienne écriture étoient parlantes, puisqu'elles étoient significatives. Ce qu'on retint de tous ces anciens caractères, c'est qu'ils instruisoient les hommes sur tous leurs besoins: & la chose étoit très-véritable en la prenant bien. Mais dès qu'on crut la pierre, les métaux, les élémens, & les astres capables d'adresser aux hommes des discours réels, ou de leur envoyer le dessein prémédité des messagers ou des avis sur l'avenir; cette grossièreté remplit la société de ténèbres, de petitesse, & de pratiques superstitieuses.

Après que les principales figures de l'écriture astronomique & sacrée eurent été converties par l'ignorance de leur signification en autant de puissances pre-

LE CIEL posées au gouvernement des différentes
POETIQUE. parties du monde, & attentives à instruire
l'homme de tout ce qui l'intéressoit ; les
figures accessoires qui servoient à varier
la signification des clés de l'écriture,
donnèrent lieu à de nouveaux égare-
mens, aussi déplorables que l'idolâtrie
même. Les oiseaux, les serpens, les feuil-
lages, les sceptres ou bâtons d'honneur,
les bâtons croisés & destinés à mesurer
les crûes du Nil ; les bâtons courbés ou
surmontés d'une tête & d'une avance pro-
pre à prendre le vent ; les flutes, les lyres,
les sistres & autres instrumens de musi-
que, symboles naturels des fêtes & de
la reconnoissance qui en est l'ame ; joi-
gnons à cela les formules d'expressions
usitées dans les cérémonies ; certains ge-
stes significatifs & prescrits par le Rituel ;
les liqueurs, le sel, & les chairs des
victimes qui étoient des offrandes insé-
parables des assemblées de religion ; en
un mot tous les accompagnemens des
figures qui étoient prises pour des dieux
parlants aux hommes, furent interprétés
dans le même sens, & regardés comme
autant de marques par lesquelles ces
dieux nous faisoient connoître leurs vo-
lontés, & avertissoient les hommes du
succès de leur labourage, de leurs ma-

ages, de leur navigation, de leurs guerres, & de toutes leurs entreprises.

Mais comment s'est-il pu faire, me dira-t-on, que tout l'appareil de la religion ait généralement pris un tour si strange, & que les symboles ou les cérémonies dont le peuple ne favoit plus le sens fussent regardées comme autant de signes de l'avenir ? La réponse est aisée. Cette fausse interprétation des figures accessoires étoit comme celles des figures principales, fondée sur ce qui frappoit les yeux, & sur le langage commun qu'on tenoit en voyant ces figures. C'est en prenant tout à la lettre que les peuples reçurent presqu'universellement les augures, la persuasion des influences planétaires, les prédictions de l'astrologie, les opérations de l'alchymie, les différens genres de divinations par les serpents, par les oiseaux, par les bâtons, & une infinité d'autres ; enfin la magie, les enchantemens, & les évocations. Le monde se trouva ainsi tout rempli d'opinions insensées, dont on n'est pas partout également revenu, & dont il est très-utile de bien connoître le faux, parce qu'elles sont aussi contraires à la vraie piété & au repos de la vie qu'à l'avancement du vrai savoir.

LE CIEL On ne doit pas craindre que j'en-
 POETIQUE. treprenne ici de réfuter ces prétendues
 sciences par l'exposé de leurs principes :
 elles n'en ont point. Tout ce qu'on y
 prédit, tout ce qu'on y promet, même
 en procédant le plus méthodiquement,
 n'est qu'illusion toute pure : & pour en
 être convaincu tout d'un coup, il ne
 faut que les rappeler à leur origine.
 Elle se présente ici sans efforts. La nais-
 sance de ces folies qui ont tyrannisé le
 genre humain, est une suite évidente
 de ce que nous avons établi dans les
 chapitres précédens.

I.

Les Augures.

Origine &
 fausseté des
 Augures.

Pour peu que mes Lecteurs ayent par-
 couru l'histoire ancienne, ils se peuvent
 rappeler d'avoir souvent vû les Romains,
 les Sabins, les Etrusques, les Grecs, &
 bien d'autres peuples, fort attentifs à ne
 rien entreprendre d'important sans avoir
 consulté les oiseaux, & sans tirer pour
 l'avenir des conséquences favorables ou
 défavantageuses, tantôt du nombre, tan-
 tôt de la qualité des oiseaux qui traver-
 soient l'air, ou de l'inspection du côté
 d'où ils partoient, & de la route qu'ils
 tenoient.

tenoient (a). On peut encore se souvenir que pour n'être pas livrés à la longue attente d'un oiseau trop lent à se présenter, les prêtres des faux dieux avoient introduit l'usage des poulèts sacrés, dont on posoit la cage au milieu de l'assemblée des peuples, & dont les magistrats observoient gravement les façons brusques & les mouvemens les plus fantastiques. On avoit réduit en art, & rappelé à des règles constantes, toutes les conséquences qu'il falloit tirer pour l'avenir des différentes manières dont ces animaux capricieux laissoient tomber ou avalloient la mangeaille qu'on leur avoit présentée. Combien de fois n'a-t-on point vû les prêtres du paganisme, soit par intérêt, soit par entêtement pour ces règles chimériques, troubler ou arrêter les entreprises les plus importantes & les mieux concertées, par la considération du caprice d'un poulèt qui avoit refusé de manger? Auguste, & bien d'autres personnages éclairés, se sont mocqués des poulèts & des divinations sans aucun accident fâcheux. Mais quand les généraux d'armée, dans les siècles de la république,

(a) Tite-Live peut suffire pour en avoir la preuve. Voyez aussi Horat. *Carm. lib. 3. impios parra recinentis amen ducat.*

LE CIEL manquoient une entreprise ; les prêtres
 POËTIQUE. & les peuples en rejettoient la faute sur
 la négligence avec laquelle on avoit con-
 sulté, & plus communément encore sur
 ce que le général avoit préféré ses lumières
 aux avis des poulèts sacrés. Ce n'est
 pas sans quelque indignation qu'on voit
 ces dangereuses petiteſſes ſubſiſter dans
 le plus haut crédit chez des peuples pleins
 de grandeur d'ame, & les plus beaux
 eſprits en faire en apparence des apolo-
 gies ſérieuſes.

* De Nat.
 Deor. l. 2.

Cicéron nous a conſervé le bon mot
 de Caton * qui avouoit qu'une de ſes
 ſurpriſes étoit de voir un Aruſpice en
 regarder un autre ſans rire : & je ne
 doute pas que quand cet orateur, ſi
 judicieux, faiſoit ſes fonctions de prêtre
 des Augures, il ne fût prêt à perdre
 contenance toutes les fois qu'il ſe ren-
 controit vis-à-vis quelqu'un de ſes col-
 lègues marchant d'un air grave, &
 hauſſant le bâton augural pour déter-
 miner les eſpaces du ciel & de la terre,
 hors de l'étendue deſquels les accidens
 de l'air ceſſoient d'être prophétiques.
 Cicéron ſentoit parfaitement le vuide de
 ces uſages. Après avoir remarqué dans le
 ſecond livre de la Divination que jamais
 un plus grand intérêt n'avoit remué les

Romains que la querelle de César & de Pompée, il n'hésite pas à confesser que jamais on n'avoit tant consulté les Augures, les Aruspices, & les Oracles; mais que les réponses qui étoient sans nombre n'avoient pas été suivies des évènements qu'elles promettoient, ou avoient été suivies d'évènements tout contraires. (a). Après cet aveu, qui mèt en poudre tout l'art des prédictions, Cicéron ne laisse pas par une fausse prudence d'en maintenir la pratique. Il aimoit mieux laisser le peuple dans l'erreur que de courir le risque de l'irriter en travaillant à le délivrer d'une superstition pernicieuse & criminelle. Il est inutile après cela de vouloir expliquer en quoi consistoit l'art des Aruspices, & celui des Augures. Ce n'est point un art. Mon Lecteur entend ce que c'étoit que les oiseaux dans l'écriture symbolique, & je ne doute pas qu'il ne soit tenté de rire en voyant la différence des oiseaux que l'Italie consultoit, d'avec ceux qui servoient dans l'ancienne Egypte à donner aux peuples des avis salutaires. J'avoue que dans les tems postérieurs, à

(a) *Responsa innumerabilia que aut nullos habuerunt exitus aut contrarios. Hoc civili bello dii immortales quam multa iusserunt!*

LE CIEL Memphis aussi-bien qu'à Rome, on POËTIQUE. examinoit fort sérieusement le nombre, la direction, l'arrivée, ou le départ de certains oiseaux ; qu'à Memphis & à Alexandrie on régloit les entreprises sur l'inspection d'une poule d'Afrique, comme on le faisoit à Rome sur l'inspection d'un poulèt Italien. Mais les oiseaux que consultoient les anciens prêtres d'Egypte, & qu'ils avoient recommandé au peuple de bien considérer, n'étoient des oiseaux que dans l'écriture, & dans le langage. L'épervier, dont on souhaitoit si fort le retour vers le midi, n'étoit pas un épervier. La huppe, dont on attendoit l'arrivée & le vol vers le Nord, n'étoit pas une huppe. La poule de Numidie, & l'Ibis qui paroissoient dans les affiches publiques, n'étoient ni une cigogne noire, ni une poule pintade. C'étoient-là les noms & les figures, ou les signes des vents redoutés ou désirés ; mais ce n'étoient pas des oiseaux.

L'Horus qui porte un instrument de géométrie, ou bien un cornèt pour annoncer des ouvrages publics, ou un long bâton terminé par une tête soit d'homme, soit d'oiseau, étoit le labourage, attendant une saison, un cours d'air favorable à l'arpentage, aux semailles, ou à d'autres

travaux. La baguette légère qu'il porte dans ses mains, étoit quelquefois toute autre chose qu'un appui ou un bâton d'honneur. L'usage d'une girouette pour prendre le vent est aussi ancien que la nécessité d'y avoir recours : & la vûe de cet instrument, diversifié selon les circonstances du pais & des saisons, pouvoit parfaitement régler le laboureur sur le vent qu'il falloit attendre, & sur la nature du travail qui convenoit à la saison. Mais les mêmes signes pris littéralement ne pouvoient plus occasionner que des pratiques ridicules & dépourvûes de sens. On avoit beau tourner cérémonieusement la courbure ou l'avance de la girouette vers le Midi ou vers le Nord ; ce bâton n'étant plus une girouette pour démêler le cours de l'air, mais un instrument sacré pour désigner les points du ciel dans l'intervalle desquels le passage d'un oiseau avoit une signification bonne ou mauvaise, l'usage d'un tel bâton étoit assurément fort propre à déconcerter toute la gravité de ceux qui le manioient.

Anciennement, ou dans le siècle de l'institution des symboles, avant que de s'embarquer, de semer, ou de planter, on disoit : *commençons par consulter les*

Les auspices
de *avispiciura*
l'inspection
des oiseaux.

LE CIEL *oiseaux*, & rien n'étoit mieux entendu. POËTIQUE. On se félicitoit d'avoir été attentif à cet usage : & l'on se reprochoit souvent d'y avoir manqué, parce que ces oiseaux étoient les vents dont l'observation & le cours décidoient de la bonté des opérations & de la justesse ou du succès des précautions. Mais par la suite on s'adressa fort sérieusement aux oiseaux même. Le laboureur ou le voyageur au lieu d'être attentif au souffle des vents d'Orient, d'Occident, de Nord, ou de Midi, dont le besoin lui étoit marqué par des figures de colombe, d'Ibis, d'épervier, ou de huppe, s'avisa, de la meilleure foi du monde, d'attendre pour commencer son entreprise l'apparition de l'oiseau même. La différence, le nombre, la route, les plus petites variétés du vol des habitans de l'air devinrent des signes avant-coureurs de tous les évènements. En consultant de pareils prophètes, jugez quels avis on en pouvoit recevoir ? Les animaux, les astres, & les oiseaux n'étoient pas les seuls caractères de l'ancienne écriture. Les autres pièces significatives passèrent donc peu-à-peu pour donner des avis tout aussi utiles que ceux qu'on s'imaginait recevoir du ciel & des oiseaux qui le tra-

versent. On voyoit dans les mains des figures d'Osiris, d'Isis, d'Horus, & de Mercure, tantôt un sceptre, tantôt un jonc servant de plume pour écrire, tantôt un cornet pour convoquer le peuple, tantôt une canne courbée, ou un bâton d'honneur, propre à désigner une fête par la pensée de celui qui y présidoit avec cette marque de distinction; quelquefois une girouette pour prendre le vent; une perche pour mesurer le Nil; ou bien une tige sèche, un roseau, une quenouille, pour désigner l'appui de la vigne, le secours de la tissanderie, ou d'autres ouvrages utiles à la société. Tous ces signes fort simples furent méconnus. On retint seulement que c'étoient des signes, des leçons, des avis. On attachâ sur-tout un privilège tout particulier, en ce genre, au magnifique bâton d'appui, qui caractérisoit le président des assemblées de religion. On s'imagina que la rencontre de certains objets vis-à-vis ces bâtons, après certains mouvemens, après quelques cérémonies prescrites, étoient autant d'indications de ce qu'on souhaitoit savoir. Mais la rabdomancie & tout l'art des augures tant en prenant une girouette ou un sceptre pour un instrument prophétique,

LA DIVINATION.

Lignes.

La divination par les bâtons.

ῥαδομαντι
τελεω.

LE CIEL qu'en quittant l'oiseau figuré pour s'ar-
 POÉTIQUE. rêter à un oiseau réel, ne pouvoit être
 qu'un amas de pratiques frivoles. Ainsi
 sans entrer pour rien dans le menu dé-
 tail de cette matière des Augures & des
 signes de l'avenir, où il est aisé de citer
 abondamment & d'ennuyer, il suffit d'a-
 voir indiqué la naissance des deux pre-
 mières sortes de divinations pour les cou-
 vrir de ridicule.

La vûe perpétuelle des oiseaux symbo-
 liques, & l'avis que les prêtres donnoient
 au peuple assemblé, de se régler en tout
 sur l'observation de ces oiseaux ayant une
 fois répandu cette étrange persuasion,
 que les animaux qui fendent l'air sont au-
 tant de messagers que les dieux envoient
 pour nous apprendre leurs volontés, &
 pour nous détourner de rien entrepren-
 dre de fâcheux, le peuple se trouva flatté
 d'avoir des dieux fort occupés de ses affai-
 res. Il s'attacha par cupidité à ces dieux
 familiers qui entroient dans ses vûes, qui
 l'avertissoient de tout, & qui lui épar-
 gnoient toutes sortes de malheurs en lui
 donnant d'un moment à l'autre de nou-
 veaux pronostics de l'avenir. De pareilles
 divinités furent bien plus de son goût
 qu'un Dieu scrutateur des cœurs, & qui
 veut être servi avec droiture, en esprit

& en vérité. Le désir de connoître l'a- LA DIVI-
venir autorisé de la sorte parmi les peu- NATION-
ples & fortifié par le langage ordinaire,
par le sens apparent des cérémonies, &
par un culte, selon eux, destiné à leur faire
savoir comment leurs entreprises tourne-
roient, fit interpréter tout le reste dans
le même sens.

II.

Les influences.

Les différentes phases de la lune dont
on mettoit les marques avec les feuillages
ou les fleurs de la saison sur la tête d'Isis
pour annoncer les différentes fêtes de la
néoménie, du plein, ou du décours, les
accoutumèrent à regarder la lune comme
une puissance affectivée qui leur an-
nonçoit ce qu'il falloit faire ou différer
en certains tems, & tout ce qui pouvoit
hâter ou retarder les productions de la
terre. Isis ou Junon, comme signe, les
avertissoit réellement de bien des choses
très-importantes : & c'est parce que cette
figure leur donnoit des avis, qu'ancienne-
ment les Latins l'appelloient *la conseil-*
lière, *Monéta*. Mais quand une fois on
fut dans l'usage de prendre cette enseigne
pour une déesse habitante du ciel, on lui
attribua l'intelligence, la puissance, & le

Origine du
pouvoir attri-
bué à la lune.

LE CIEL gouvernement de la terre. Ainsi un simple
 POETIQUE. calendrier qui ne pouvoit faire aucun mal,
 & dont tout le pouvoir étoit d'*indiquer*
 les tems des assemblées, fut converti en
 une source d'influences qui s'étendit à
 tout, & dont une infinité de gens ne
 veulent pas encore aujourd'hui qu'on les
 détrompe. A les entendre, c'est la lune
 qui règle la crûe des cheveux, la plénitude
 des huîtres, & des écrevisses, la réussite de
 ce qu'on sème, & de tout ce qu'on plante,
 le cours de nos maladies & l'effet des re-
 mèdes. Voyent-ils le plomb blanchir, les
 pierres s'écailler, & les clochers ou py-
 ramides s'incliner sensiblement vers le
 sud-ouest? il leur seroit aisé d'en trouver
 la raison dans l'alternative perpétuelle du
 chaud, des vents, & des grandes pluies
 qui viennent de ce côté où elles nour-
 rissent des mousses capables d'écailler les
 pierres par les efforts de leurs racines; &
 où elles minent peu-à-peu les mortoises
 ou les tenons des charpentes. Mais les
 esprits prévenus s'accommodent bien
 mieux de l'ancien langage. Avec la lune
 ils rendent raison de tout: sans raisonner,
 ni rien concevoir, ils expliquent tout:
 & quoiqu'on leur montre que la lumière
 de cette planète rassemblée au foyer d'un
 miroir ardent ne peut pas faire monter

d'un point la liqueur du thermomètre ; ils LA DIVI-
vous soutiendront qu'elle a la vertu de NATION.
calciner le plomb, de miner le bois, &
de ronger les pierres mêmes.

I I I.

L'Aruspicine.

La bienfiance avoit, dès les premiers La divina-
tems, introduit l'usage de ne présenter au tion par l'in-
Seigneur dans l'assemblée des peuples, spection des
que des victimes grasses & bien choisies. entrailles.
On en examinoit avec soin les défauts, *σπλαγχνος*
pour préférer les plus parfaites. *παιτέω*
Ces at-
tentions qu'un cérémonial outré avoit
fait dégénérer en minuties, parurent des
pratiques importantes, & expressément
commandées par les dieux. Le choix qu'on
faisoit des plus belles victimes, étoit ori-
ginairement fondé sur la révérence qu'on
devoit avoir pour le sacrifice, & même sur
un respect fort légitime pour l'assemblée
qui y assistoit. Quand on se fût mis en tête
qu'il ne falloit rien attendre des dieux, si
la victime n'étoit parfaite, le choix & les
précautions furent portés en ce point jus-
qu'à l'extravagance. Il falloit à telle divi-
nité des victimes blanches. Il en falloit de
noires à une autre. Une troisième affe-
ctionnoit les bêtes rousses.

Nigrae hyemi pecudem, Zephyris felicibus albam.

I vj

LE CIEL
 POLITIQUE. Ces distinctions qui étoient venues des anciennes significations attachées aux diverses parures d'Isis & d'Horus, étant une fois établies, la pratique en devenoit scrupuleuse. Chaque victime passoit par un examen rigoureux, & telle qui devant être blanche, se seroit trouvé avoir quelques poils noirs, étoit privée de l'honneur d'être égorgée à l'autel. La difficulté de trouver des bêtes ou exactement blanches ou exactement noires, ne laissoit pas de faire naître quelque embarras en bien des rencontres, sur-tout quand c'étoit de grandes victimes. Mais on s'en tiroit par un expédient qui étoit de noircir les poils blancs dans les noirs, & de frotter de craie tout ce qui se trouvoit rembruni dans les génisses blanches. La fausse piété se séduit ainsi elle-même par l'attention qu'elle apporte à blanchir les dehors.

Après avoir immolé les victimes les mieux choisies, on ne se croyoit cependant pas encore suffisamment acquitté. On en visitoit les entrailles en les tirant pour faire cuire les chairs : & s'il s'y trouvoit quelques parties vicieuses ou flétries ou malades, on croyoit n'avoir rien fait. Mais quand tout étoit sain, & que les dedans comme les dehors étoient sans défaut, on croyoit les dieux contents*, &

* *Benignus.*

tous les devoirs parfaitement remplis , parce qu'il ne manquoit rien au cérémonial. Avec ces assurances d'avoir mis les dieux dans les intérêts , on s'embarquoit : on alloit au combat : on faisoit tout avec une entière confiance de réussir ; & cette confiance étoit plus capable de les conduire à une fin heureuse , que la protection de leurs divinités imaginaires.

Cette intégrité , & ce parfait accord des dedans & des dehors des victimes étant devenus le moyen sûr de connoître si les dieux étoient satisfaits , on en fit comme des augures , la grande affaire des ministres. Ces rubricaires idiots mirent toute la perfection dans l'exacte connoissance des règles qui fixoient le choix & l'examen universel des victimes. Leur grand principe fut que l'état parfait ou défectueux de l'extérieur & des entrailles , étoit la marque d'un consentement de la part des dieux ou d'une opposition formelle. En conséquence tout devint matière à observation. Tout leur parut significatif & important dans les victimes prêtes à être immolées , aussi-bien que dans les oiseaux qui traversoient le ciel. Tous les mouvemens d'un bœuf qu'on conduisoit à l'autel , devinrent autant de prophéties. S'avançoit-il d'un air tranquille

LE CIEL en ligne droite, & sans faire résistance ?
 POETIQUE. c'étoit le pronostic d'une réuffite aisée &
 sans traverse. Son indocilité, ses détours,
 sa manière de tomber ou de se débattre,
 donnoient lieu à autant d'interprétations
 favorables ou fâcheuses. Ils faisoient va-
 loir le tout, tant bien que mal, par des
 ressemblances frivoles, & par de pures
 pointilleries.

L'art des Augures & l'Aruspicine s'ac-
 créditèrent, parce qu'il étoit très-com-
 mun de voir réuffir les entreprises, après
 avoir reçu des prêtres les assurances or-
 dinaires que le sacrifice étoit bien fait,
 & que les dieux étoient contents. Si après
 les apparences d'une entière faveur de la
 part du dieu auquel on s'étoit adressé,
 l'affaire venoit à manquer; on en rejet-
 toit la faute sur quelque dieu d'une hu-
 meur plus difficile. Junon ou Diane avoit
 été négligée, & il n'étoit question que
 de réitérer les sacrifices avec plus de pré-
 caution, pour n'avoir point contre soi
 ces dieux jaloux. L'art de prédire n'en
 étoit pas moins sûr, pour avoir accusé
 faux. On en étoit quitte pour recommen-
 cer sur nouveaux frais, & les ministres y
 gagnoient encore.

I V.

La divination par les serpens.

On trouva des signes de l'avenir, sans doute à-peu-près aussi sûrs dans toutes les autres parties du culte extérieur. Le serpent, symbole de vie & de santé, si ordinaire dans les figures sacrées, faisant si souvent partie de la coëffure d'Isis, toujours attaché au bâton de Mercure & d'Esculape, inséparable du coffre qui contenoit les mystères, & éternellement ramené dans le cérémonial, devint un des grands moyens de connoître la volonté des dieux. On observoit religieusement la sortie, la rentrée, les plis, les allées & venues des serpens. Anchise devenu dieu, ne croit pouvoir mieux marquer à son fils combien sa piété & ses sacrifices lui sont agréables, qu'en envoyant un grand serpent qui goûte aux oblations mortuaires, & qui se renferme ensuite dans son tombeau. Ce sont deux serpens qui annoncent devant Troye la colère de Minerve, & se retirent sous son casque après la mort de Laocoon. On avoit tant de foi aux serpens & à leurs prophéties, qu'on en nourrissoit exprès pour cet emploi : & en les rendant familiers, on étoit à portée des prophètes & des prédictions. Une

La divination par les serpens.

ἄφρομαν-
τέας.

Ancid. 72.

Ibid. 25.

LE CIEL foule d'expériences faites depuis quel-
 POETIQUE. ques années par nos Apoticaire, & par
 la plûpart de nos Botanistes, auxquels
 l'occasion s'en présente fréquemment
 dans leurs herborisations, nous a appris
 que les couleuvres sont sans dents, sans
 piquure, & sans venin. La hardiesse avec
 laquelle les devins & les prêtres des ido-
 les manioient ces animaux, étoit fondée
 sur l'épreuve de leur impuissance à mal
 faire. Mais cette sécurité en imposoit aux
 peuples : & un ministre qui manioit im-
 punément la couleuvre, devoit sans doute
 avoir des intelligences avec les dieux.

La divination
 par le coq.

ἀλεκτρυο-
 ποωνταίοι.

Le coq placé communément à côté
 d'Horus & d'Anubis ou Mercure, signi-
 fioit fort simplement ce qui se devoit opé-
 rer le matin, comme la chouette marquoit
 les assemblées qui se devoient tenir au
 soir. On fit donc du coq & des cochets
 autant de nouveaux moniteurs qui ensei-
 gnoient l'avenir : & la chouette acquit en
 ce genre un talent que bien des gens pré-
 tendent tout de bon qu'elle conserve en-
 core. Si cet oiseau qui hait la lumière,
 vient à crier en passant devant les fenêtres
 d'un malade où il la voit ; vous ne leur
 ôterez point de l'esprit que ce cri, qui n'a
 aucun rapport à l'état du moribond, ne
 soit l'annonce de sa fin.

L'élançement des flammes, le pétillament du sel, & l'inflammation des liqueurs ou de la farine jettée dans le feu des autels, firent d'autres genres de divinations à part. Mais comme la capacité de l'esprit humain ne pouvoit suffire à tant de profondes connoissances, les prêtres n'entreprenoient pas de tout savoir. Ils partageoient entr'eux ces belles études, & chacun d'eux tiroit le plus de profit qu'il étoit possible de son mérite particulier.

LA DIVINATION.

La divination par le feu.

πυρομαντεία.

Les feuillages, tels que ceux du Bananier, du Lothus, du Colchas, du Perséa, & bien d'autres qui marquoient l'un la fécondité de Dieu, l'autre une partie du jour, comme le lever du soleil, un autre telle ou telle partie de l'année, ou d'autres particularités que je ne dois ni ne puis entreprendre d'expliquer, parvinrent comme les animaux à s'attirer aussi des respects & des consultations.

La divination par les plantes.

βοτανομαντεία.

V.

Les enchantemens.

L'assortiment de certains feuillages adroitement combinés pour varier les significations, donna lieu de penser que tel ou tel assemblage de plantes, même

Les maléfices & enchantemens.

φαρμακεία.

LE CIEL sans être employé par forme de remède, POETIQUE. produisoit de grands effets pour la santé & ne voyant aucune liaison entre quelques brins d'herbes placés de telle ou telle façon, & la guérison ou la recolte qu'on s'imaginait en être l'effet, on ne trouvoit point d'autre dénouement, que d'en faire résider la principale vertu dans le concours des paroles surannées & inintelligibles que les prêtres prononçoient ou chantoient en portant ces symboles avec pompe devant le peuple. La chose étoit simple. Ces feuillages & la formule annonçoient aux assistans une vérité, une fête, une opération qui devoit être générale & uniforme. N'entendant plus ni le symbole ni la formule qu'on conservoit toujours religieusement, ils prirent l'union de certaines plantes & de quelques paroles pour des pratiques mystérieuses, éprouvées par leurs peres, & qu'il falloit suivre de point en point, si on ne vouloit tout perdre. Ils en firent une collection & un art, par lequel ils prétendoient pourvoir presque infailliblement à tous leurs besoins. L'union qu'on faisoit de telle ou telle formule antique, avec tel ou tel feuillage arrangé sur la tête d'Isis autour d'un croissant de lune ou d'une étoile, introduisit cette opinion insensée, qu'avec

certaines herbes & certaines paroles, on LA DIVI-
pouvoit faire descendre du ciel en terre, NATION.
la lune & les étoiles.

Carmina vel possunt cœlo deducere lunam. —

Ils avoient des formules pour tous les cas, même pour nuire à leurs ennemis (a), La connoissance de plusieurs simples bien ou mal-faisans, vint au secours de ces invocations & imprécations assurément très-impuissantes; & les succès de la médecine ou de la science des poisons aidèrent à mettre en vogue les chimères de la magie.

Mais l'humanité inspirant naturellement de l'horreur pour les pratiques qui tendent à la destruction de nos semblables, les incantations magiques qu'on croyoit meurtrières, furent abhorrées & punies chez tous les peuples policés (b). Ainsi presque toute la religion commune se trouva réduite à se procurer par le culte de tel & de tel dieu, ou des remèdes dans la maladie, ou quelques prédictions de l'avenir dans l'incertitude des entreprises.

(a) Voyez les Idylles de Théocrite, l'Eclogue de Virgile, intitulée *Parmaceutria*, plusieurs Epodes d'Horace, & le quatrième livre de l'Enéide.

(b) *Testor, cara, Deos & te, germana, tuumque Dulce caput, magicas invitam, accingier artes.*

L'Astrologie.

Origine de
l'Astrologie
judiciaire.

Ce désir, en apparence légitime, de s'assurer des remèdes, & de pénétrer dans l'avenir à l'aide de quelques pratiques de religion, donna naissance à un art aussi mensonger que les précédens ; je veux dire à l'astrologie. Je pourrois citer ici une foule d'horoscopes ou de prédictions d'astrologues démenties de point en point par l'évènement (a). Mais traitons encore l'astrologie, comme l'idolâtrie, les augures & la magie. Voyons-la naître. L'histoire de la naissance de cette science prétendue, en est la réfutation, puisque toute l'astrologie dans son origine, n'est encore qu'une fausse interprétation de quelques signes pris à contre-sens.

Les Egyptiens avoient peu-à-peu regardé les noms des signes du zodiaque & de bien d'autres, comme des mémoires de ce qui étoit arrivé à leur fondateur, à leur mere commune, & à d'autres héros de leur patrie. L'histoire en

(a) Voyez seulement la fausseté de l'horoscope de M. Suffren, faite & signée par Nostradamus ; & des prédictions faites à M. Gassendi par J. B. Morin, Vie de Gassendi, chez Jacques Vincent rue S. Severin 1736.

LA DIVI-
NATION.
prit ailleurs une autre forme. Le culte du grand roi, de la reine, & de l'armée des cieus, avoit bien passé d'Egypte en Phénicie; de-là en Syrie, en Arabie, en Assyrie, & presque par-tout. Mais avec l'attirail des figures; on ne reçut pas également par-tout le dogme absurde de la métempycofe, moins encore les prétendues histoires des dieux Egyptiens qui n'intéressoient point les autres peuples. On se borna assez communément à honorer le soleil comme le plus grand moteur de la nature. La lune eut le second rang dans l'ordre des puissances. Ensuite chaque signe, chaque constellation eut son département propre, ou sa mesure de pouvoir. Mais quelle fonction donner dans le ciel au bélier, au lion, à la balance? On se figura que leurs noms exprimoient leurs fonctions, & spécifioient leurs influences. Ainsi le bélier avoit une action puissante sur les petits des troupeaux. La balance ne pouvoit qu'inspirer des inclinations de bon ordre & de justice. Le scorpion n'étoit propre qu'à inspirer des inclinations mal-faisantes. Chaque signe causoit le bien ou le mal caractérisé par son nom.

Mais sur qui tomberont ces influences? S'en iront-elles pêle-mêle brouiller tout

LE CIEL sur la terre ? On y mit ordre. Un spé-
 POETIQUE. culatif à systême comprit que le mo-
 ment privilégié pour l'exercice du pou-
 voir de chaque signe, étoit celui où ce
 signe montoit sur l'horison ; & que l'en-
 fant qui naissoit au même moment, étoit
 celui qui en éprouvoit les plus puissantes
 impressions. De-là, par un raisonnement
 qui fit fortune, tout gauche qu'il étoit,
 notre philosophe concluoit que l'enfant
 qui venoit au monde au moment précis
 où la première étoile du bélier montoit
 sur l'horison, seroit à coup sûr riche en
 troupeaux, & ainsi des autres. C'étoit
 abuser bien pitoyablement du rapport
 de signe qu'il y a entre le soleil placé
 sous cette constellation, & le commen-
 cement du printems, où les agneaux
 sont de vente, & commencent à en-
 richir leur maître. C'étoit philosopher
 à-peu près comme celui qui croiroit que
 c'est assez de mettre un bouchon à sa
 porte pour avoir du vin dans sa cave,
 & qui prendroit pour cause d'une chose,
 ce qui n'en est que l'annonce ou l'affi-
 che.

On donna dans le même travers sur le
 pouvoir du taureau & des chèvres. On
 comprit, voyez, je vous prie, quelle pé-
 nétration ! que les entreprises de celui

qui naîtroit sous le signe de l'écreville, LA DIVI-
 iroit touûjours à reculons & en baissant. NATION.

Le lion devoit inspirer le courage, & former des héros, ou si mieux l'aimez, des hommes querelleux. L'aspect de la Vierge portant l'épi céleste, devoit donner des inclinations chastes, & joindre l'abondance à la vertu. Heureux les peuples dont le roi & les magistrats seroient nés sous le signe de la balance ! Malheur à quiconque arrivoit à la lumière sous l'affreux signe du scorpion (a) ! La fortune de celui qui naissoit sous le capricorne, & particulièrement lorsque le soleil montoit sur l'horison avec le capricorne, devoit touûjours aller en montant comme cet animal, & comme le soleil qui monte alors six mois de suite. Toutes ces petites subtilités étoient souvent démenties par des évènements contraires. Mais on faisoit valoir la conformité de plusieurs autres avec la prédiction : & l'on trouvoit moyen de se tirer des mauvais pas ou des contradictions, en alléguant le concours de la lune, des autres planètes, & des étoiles, qui par leur opposition ou conjonction, émouffoient

(a) *Me scorpius aspiciet*

Formidolosus, pars violentior

Natalis hora. Horat. Carm. l. 2. Od. 17.

LE CIEL la bonté de certaines influences, & cor-
 POËTIQUE. rigeoient la malignité des autres (a). Le
 fin de l'art étoit de favoir combiner ces
 situations ; d'observer si les influences
 marchotent sur des lignes paralleles ; si
 la chute des unes étoit ou oblique ou
 perpendiculaire sur les autres. Il falloit
 favoir mesurer des portions de cercle,
 calculer des angles par les tangeantes &
 par les sinus : il falloit étudier l'ordre
 du ciel pour connoître la diversité des
 aspects. L'astrologue se faisoit honneur
 d'une apparence de favoir. La géométrie
 & l'astronomie, les plus belles de toutes
 les sciences, servirent ainsi à introduire
 dans le monde toutes les fadaïses de l'a-
 strologie : & il n'est pas inutile de remar-
 quer ici qu'un sentiment qui se flatte le
 plus de tenir à la géométrie & à l'astro-
 nomie, peut fort bien n'être qu'une chi-
 mère savante.

Ceux qui seroient curieux de voir jus-
 qu'ou va l'absurdité du raisonnement
 des astrologues, peuvent se satisfaire en
 jettant les yeux sur le poëme de Manilius,
 ou sur le petit livre de Censorin touchant
 le jour natal, ou sur les *astronomiques*

(a) *Te Jovis impio
 Tutela Saturno refulgens
 Eripuit, volucrisque fati
 Tardavit alas. Horat. ibid.*

attribués à Julius Firmicus. J'aime mieux LA DIVI-
 y renvoyer le Lecteur, que d'en citer la NATION.
 moindre page. Les rêveries d'un malade-
 sont mieux liées, que ne le sont les prin-
 cipes qu'ils posent, & les conséquences
 qu'ils en tirent.

Mais le plus grand des maux que l'a-
 strologie ait causés, n'est pas seulement de
 repaître les esprits de promesses vaines,
 d'opérations frivoles, & d'influences sans
 réalité. L'erreur étoit grande, & elle eut
 des suites encore plus malheureuses. Dès
 qu'une fois les signes célestes, ou les
 points du ciel destinés à marquer par une
 certaine dénomination, certains effets or-
 dinaires à chaque saison, eurent été pris
 pour les causes mêmes de ces effets; cette
 méprise si pitoyable s'accrédita, parce
 qu'on y croyoit trouver la raison de tout,
 & le moyen d'éviter les maux dont on
 étoit menacé. On choisissoit tel mois, tel
 jour, telle heure, tel aspect, pour com-
 mencer un voyage, un labour, une pièce
 d'étoffe. On s'abstenoit d'agir jusqu'à ce
 qu'on se trouvât sous un point favorable.
 Le point ascendant (a) d'une étoile pro-
 duisoit ceci: le point culminant (b) de la

(a) Arrivant sur l'horison.

(b) Arrivant au zénith, ou au plus haut degré dans
 notre hémisphère.

LE CIEL même ou d'une autre, corrigeoit cela. POETIQUE. On ne fut plus occupé qu'à étudier avec inquiétude les saisons, les jours, & les momens décisifs. L'astrologie fit en un sens plus de mal que l'idolâtrie même. Celle-ci laissoit encore subsister dans les cœurs séduits sur l'objet de leur culte, un reste de reconnoissance pour les faveurs reçues, & d'une crainte religieuse de la justice qui punit les crimes. Mais l'astrologie acheva de ruiner toute vertu. A la prudence, à l'expérience, & aux sages précautions, elle substitua des formules superstitieuses, & des pratiques puériles. Elle énerva le courage par des frayeurs fondées sur quelques jeux de mots. Elle ruina presque par-tout la pratique du bien, & tranquillisa les criminels en leur faisant rejeter sur l'impression inévitable de la planète dominante, le mal qui n'étoit l'ouvrage que de leur dépravation : & c'est-là sans doute la raison secrète, c'est cette malheureuse commodité de tranquilliser sa conscience, qui fait que les ambitieux, & les voluptueux, tandis qu'ils sont insensibles à la beauté de l'Evangile, & à la multitude des preuves qui l'établissent, reçoivent avec une aveugle crédulité les prédictions de l'astrologie, & les raisonnemens les plus desti-

tués de vraisemblance. On n'a guères vû LA DIVI-
 l'irréligion portée plus loin qu'à la cour NATION.
 d'Henri II. & d'Henri III. Jamais les
 astrologues ne furent mieux payés. Jamais
 les horoscopes n'eurent tant de cours. La
 maladie des prédictions fut encore conta-
 gieuse sous Henri IV. & sous Louis XIII.
 De Thou, Mézerai, & bien d'autres es-
 prits très-judicieux, avoient reçu dans
 l'enfance les atteintes de ce mal, & n'en
 ont jamais été bien guéris.

V I I.

Le pouvoir des Planètes.

Dans toute l'astrologie, il n'y a rien
 dont on fasse tant de bruit, que du pou-
 voir des planètes. On y parle sans cesse
 des bénignes influences de la lune en
 conjonction avec la planète de Jupiter ;
 de sa malignité, lorsqu'elle est en conjon-
 ction avec Saturne. Chaque situation a
 ses privilèges, & doit être recherchée
 ou évitée avec des précautions particu-
 lières. Mais voici deux observations qui
 dérangent fort le système astrologique.
 En premier lieu les vertus propres à cha-
 que planète sont fondées sur le caractère
 des héros ou des dieux qu'on y a logés.
 En second lieu ces dieux & ces héros sont

LE CIEL fabuleux, & n'ont jamais été. Si ces deux
 POÉTIQUE. points se peuvent prouver, il en fera des
 vertus des planètes, comme des héros
 qui y séjournent, & le tout se trouvera
 fabuleux.

1°. Le premier point n'a pas besoin
 de preuves. Chacun sent qu'on n'a prêté
 à la planète nommée Saturne, des in-
 clinations languissantes, ou même des in-
 fluences meurtrières, que parce qu'on
 s'est avisé d'y loger Saturne avec ses che-
 veux blancs, & de le désigner par une
 faux propre à tout détruire.

On n'attribue à la planète nommée Ju-
 piter, la distribution des sceptres & des
 grandeurs, la prolongation de la vie, &
 les influences les plus désirables, que
 parce qu'on a jugé à propos, sans fon-
 dement ni motif raisonnable, de donner
 à cette planète le nom du pere de la vie,
 & qu'on désignoit ce nom par un sceptre
 accompagné de l'héva ou serpent, sym-
 bole de la vie.

La planète qu'on appelle Mars, inspire
 puissamment le goût des armes, parce
 qu'on en a fait la retraite d'un prétendu
 guerrier appelé Mars, & qu'on en a
 abrégé l'expression par la figure d'une
 flèche ou d'un dard.

Pourquoi la planète de Vénus passe-

t-elle pour rendre les hommes ou voluptueux ou heureux, si ce n'est parce qu'on lui a donné le nom de la prétendue mere des plaisirs, & qu'on la désigne par un Typhon, ou le caractère du mal enchaîné? LA DIVINATION.

Jamais on ne se seroit avisé d'attribuer la surintendance du commerce & la prospérité des républiques à l'autre planète, qui est presque toujours invisible & absorbée dans les rayons du soleil, si on ne lui avoit donné par caprice & à propos de rien, le nom de Mercure, le prétendu inventeur de la police; & si l'on ne caractérisoit le dieu & sa demeure par un Typhon enchaîné, accompagné de deux serpens, symbole ingénieux de la vie & de la société.

Toutes les vertus des planètes découlent donc du caractère des dieux qu'on y a établis. Et de même que la nature des animaux dont les douze maisons du soleil portent le nom, a fait naître la pensée de telle & telle impression sous l'aspect de chacun de ces signes; le caractère des dieux ou déesses qui donnent leurs noms aux planètes, a décidé de la vertu de la planète.

2°. Or, que sont-ils ces dieux auteurs de tant d'influences & de puissantes im-

LE CIEL pressions ? ce sont des figures dont tout le
 POETIQUE. pouvoir est de signifier. Ce sont de purs
 noms dont toute la force est d'avertir. Ce
 sont les lettres d'un ancien alphabèt que
 chaque nation a converties en autant
 d'histoires pleines d'absurdité, faute d'en
 avoir conservé la signification.

Au dire des astrologues, rien ne for-
 tifie tant le pouvoir des planètes que le
 concours de leur ascension avec celle
 d'un signe bienfaisant. Il se forme alors
 un parallélisme d'influences bénignes
 qui marchent de compagnie, & vont
 tomber sur l'heureuse tête qui vient de
 naître en ce moment. A-t-on pu rien
 imaginer de plus gratuit, & de plus con-
 traire à l'expérience qui nous montre des
 évènements & des caractères tout opposés
 dans des personnes qui ont eu en naissant
 le même aspect ?

Mais pour surcroît de ridicule, ce que
 les astronomes appellent le premier dé-
 gré du bélier, de la balance, ou du sagit-
 taire, n'est plus la première étoile du
 signe qui donne la fécondité aux trou-
 peaux, ou qui inspire la justice, ou qui
 fait des héros. On s'est apperçu dans une
 longue suite de siècles, que tous les si-
 gnes célestes s'étoient éloignés peu-à-
 peu jusqu'à trente degrés du point de

l'équinoxe du printems, & s'étoient reculés vers l'Orient. On ne laisse pas de nommer toujours le point du zodiaque qui coupe l'équateur, le premier degré du bélier, quoique la première étoile du bélier soit trente degrés plus loin. Tous les autres signes sont reculés dans la même proportion, & tous les points du ciel dont on parle dans les horoscopes, sont trente degrés en deçà des étoiles dont ils portent le nom. Quand donc on a dit d'un tel, qu'il étoit né sous le premier degré ascendant du bélier, c'est réellement quelqu'un des degrés des poissons qui montoit alors sur l'horison. Quand on dit d'un autre, qu'il est né avec une âme toute royale & avec les inclinations d'un héros; parce qu'au moment de sa naissance, la planète de Jupiter franchissoit l'horison, conjointement avec la première étoile du sagittaire; c'est avec une étoile éloignée du sagittaire de près de trente degrés vers l'Occident, que Jupiter étoit en conjonction. C'est dans l'exacte vérité le pernicieux scorpion qui a présidé à la naissance de cet enfant incomparable.

L'origine de la Semaine.

Les ennemis de la révélation sont secrètement flatés de voir que les jours de notre semaine portent encore aujourd'hui les noms que le Paganisme a donnés aux sept planètes. Il ne tient pas à eux qu'on ne croye que toute la religion des Hébreux, & la nôtre même, ne soient autant d'extraits de la religion des Egyptiens. Mais penser de la sorte, c'est connoître bien peu le cœur humain : c'est aller contre les règles du bon sens, & contre les témoignages de l'expérience. A entendre ceux que la révélation incommode, les premiers hommes auroient eu d'abord une religion toute monstrueuse, & horriblement chargée d'opinions bizarres, de cérémonies insensées, & de mystères pleins d'absurdité : après quoi on auroit peu-à-peu mis de côté ce prodigieux amas de superstitions, pour former un corps de religion plus simple, & borné à un très-petit nombre de devoirs & d'objets. Cette progression n'est point dans le vrai. C'est en tout & par-tout qu'on commence par le simple, & que le simple se charge en-

faite, se défigure, & s'altère par des ad-
ditions, par des broderies, par des com-
mentaires. Qu'est-ce que le fond de no-
tre religion ? Si l'on en excepte la pro-
fession plus expresse d'attendre notre
salut des mérites & de la médiation du
Sauveur ; notre religion est la même que
celle de Noë & de ses enfans. Même
Dieu, mêmes sentimens, mêmes devoirs,
mêmes espérances. Le Décalogue de
Moïse, qui est aussi le nôtre, a conservé
cette religion dans sa pureté. Moïse n'é-
tant point le ministre de l'alliance éter-
nelle, réserva la pleine & distincte pré-
dication des biens à venir à celui qui
en devoit être le pontife & le distribu-
teur. Il eut ordre de joindre à la reli-
gion traditionnelle de ses Hébreux un
cérémonial d'économie, propre à conte-
nir le peuple dépositaire des promesses,
& à le détourner de l'idolâtrie jusqu'au-
tems de la grace par un corps de règle-
mens passagers qui fixoient tout le détail
du culte, de la nourriture, & de la police.
L'œuvre de Moïse servoit de préparation
à une plus grande dont elle administroit
les preuves & les assurances, à mesure
que les vérités primitives s'obscurcis-
soient. Plus on remonte dans l'histoire,
plus trouve-t-on de peuples qui hono-

Galat. 3 : 25

6 24.

LE CIEL étoient un seul Dieu, & qui respectoient
 POËTIQUE. les mêmes règles. Mais les Egyptiens les
 premiers, & ensuite tous les peuples de
 la terre, après avoir reçu & retenu le
 premier fond de l'ancienne religion qui
 consistoit à honorer l'Auteur de tout
 bien, à s'assembler pour le louer en
 commun, & à traiter les morts avec hon-
 neur, ont horriblement défiguré cette
 simplicité majestueuse, en chargeant sans
 fin la créance d'opinions fausses, & le
 cérémonial de pratiques superstitieuses.
 Nous suivons donc la nature & l'expé-
 rience quand nous remontons du com-
 posé au simple, en soutenant hardiment
 que la prière commune, les sacrifices, les
 honneurs funébres, & l'espérance d'une
 autre vie, qui se retrouvent en Egypte
 à la compagnie de tant d'imaginatio-
 ns bizarres, ne sont que la religion ancienne
 confondue dans la foule des additions
 postérieures : & si les Egyptiens, malgré
 l'énorme multiplicité de leurs dogmes ri-
 dicules, concourent avec nous dans l'u-
 sage des fêtes, dans l'attente d'une meil-
 leure vie, & dans les honneurs rendus
 aux morts ; ce n'est pas que nous ayons
 reçu d'eux ces articles en les épurant des
 folies dont ils les avoient mélangés : mais
 c'est parce que nous tous qui sommes sur

la terre, Egyptiens, Payens, Juifs, Chré- LA DIVI-
 tiens, nous avons conservé le premier NATION.
 fond de la religion de Noë. La source est
 commune. L'eau qui en provient, & qui
 coule par des canaux différens chez nos
 voisins comme chez nous, se trouve pure
 chez nous, & horriblement chargée de
 fange & de corruption chez nos voisins.
 Seroit-ce raisonner que de dire : c'est de
 nos voisins que nous tenons notre eau :
 nous avons seulement pris soin de l'épu-
 rer ? Non. Mais si la nôtre est pure ; c'est
 parce que nous la recevons immédiate-
 ment de la première source. Ni les Hé-
 breux, ni nous, nous n'avons rien reçu
 de l'Egypte. Mais celui qui avoit été
 promis au peuple Hébreu, est aussi de-
 venu la lumière des Gentils. *Dedi te in isai. 29.*
foedus populi, in lucem Gentium. Il a
 conservé en nous le peu qu'il y restoit de
 bon. Il n'a ni achevé de briser le roseau
 rompu, ni éteint le lumignon qui fumoit
 encore. Tout au contraire, ce qu'il avoit
 promis il y a plus de deux mille ans à
 toutes les nations, & spécialement aux
 habitans de l'Europe, *Legem ejus insulae ibid.*
expectabunt (a), il l'a accompli fidèle-
 ment : 1°. en détruisant l'idolâtrie ;

(a) Les Isles signifient constamment l'Europe dans le
 style de l'écriture.

LE CIEL 2°. en nous ramenant à l'ancienne religion
 POËTIQUE. de nos peres ; 3°. en nous annonçant de
 plus une nouvelle révélation. 1°. *Gloriam
 meam alteri non dabo & laudem meam scul-
 ptilibus.* 2°. *Quæ prima fuerunt ecce vene-
 runt.* 3°. *Nova quoque annuntio.*

L'ordre de la semaine & le repos d'un
 jour par chaque semaine, bien loin d'être
 une imitation de la distribution des jours
 faite par les Payens en l'honneur des sept
 planètes, font encore un usage de la plus
 ancienne religion ; j'ose dire même, un
 usage aussi ancien que le monde. Il est
 vrai que le témoignage de Moïse qui nous
 l'assure ne suffit pas à ceux qui établissent
 leur petite raison particulière pour juge
 infailible de tout. Mais du moins nous
 est-il aisé de leur montrer que Moïse
 assure, sans aucun intérêt, que la sancti-
 fication du septième jour est d'une date
 aussi ancienne que la terre, & qu'il a
 ordonné l'exacte célébration de chaque
 septième jour, parmi les Hébreux, long-
 tems avant que les Payens eussent assigné
 aux planètes & aux jours de la semaine
 les noms qu'on donne encore aux uns &
 aux autres. D'où il suit qu'on ne doit re-
 garder ni la semaine sabbatique des Hé-
 breux, ni celle des Chrétiens, qui est
 la même, comme une imitation de la

semaine planétaire des Payens, qui est postérieure à l'autre.

Les Romains n'ont connu que fort tard l'ordre de la semaine, & le culte des sept planètes. Ils avoient par chaque mois trois jours distingués, qui étoient les Calendes, les Nones, & les Ides. Les Calendes ou la convocation de la néoménie étoient le premier jour du mois. Les Nones arrivoient le cinq, à l'exception des mois de Mars, Mai, Juillet, & Octobre, où elles arrivoient le sept. Les Ides le treizième, à l'exception des quatre mêmes mois, où elles tomboient au quinze. Tous les autres jours se comptoient par leur degré d'éloignement à l'égard des Nones, des Ides, ou des Calendes qui devoient suivre immédiatement.

Les Athéniens, même après la réformation faite à leur calendrier par Méthon, suivoient encore la coutume de compter leur premier mois en fixant le commencement de l'année au solstice d'été, coutume qu'ils tenoient des Egyptiens leurs peres.

*... Primæva Meton exordia sumpsit ab anna
Torreret. rutilo Phæbus cum sidere cancrum.*

Festus Avienus.

Mais les Grecs qui avoient reçu d'Egypte cet usage n'auroient pas manqué d'être

LA DIVINATION.

Calendrier
des Romains
sans semaine.

Calendrier
des Grecs sans
semaine.

LE CIEL fidèles à la division de la semaine, & à la
 POETIQUE. pratique importante d'honorer chaque
 jour une certaine planète, si l'Egypte dès
 lors avoit fait de ces planètes la demeure
 d'autant de dieux. Or les Athéniens,
 quoiqu'originaires de Saïs, & la plûpart
 des Grecs, qui, au rapport d'Isocrate*,
 avoient reçu des Athéniens la forme de
 leur religion & de leurs principaux usa-
 ges, au lieu de compter les mois par se-
 maines, les divisoient en trois décades
 qu'ils appelloient le mois *commençant*, le
 mois *moyen*, & le mois *finissant* (a). Cha-
 que jour étoit ensuite nommé par le rang
 qu'il tenoit dans la décade.

* In Pane-
 grico.

A ces preuves sensibles de la nouveauté
 du culte des planètes, ajoûtons-en une
 autre tirée de la nouveauté même des
 dieux qu'on y honoroit; & sur-tout de la
 nouveauté du tems où l'on a commencé à
 les loger dans les planètes.

Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, &
 Mercure, sont à la vérité des dieux in-
 ventés à l'occasion & à l'imitation de
 ceux d'Egypte. Les symboles Egyptiens
 ayant été transportés d'un país dans un
 autre, chacun les a interprétés à sa façon.
 Chaque nation a cru y voir des héros de

(a) ἰσαπένας, μεσέντες, φθινότες. Potter's
 antiquity, tom. 1. p. 25.

son païs : ainsi Osiris est devenu Marnas en Palestine , Moloc chez les Ammonites , Baal en Syrie , Jupiter en Grèce : & d'un seul signe diversement présenté , il s'est formé plusieurs dieux.

Mais ce ne fut que long-tems après la naissance de ces nouveaux dieux , qu'on s'avisa de leur assigner des places dans les planètes. Après leur avoir donné un tems raisonnable pour éclore , il faut leur donner une certaine durée pour être connus. Ce n'est qu'avec le tems que le culte a pu s'en établir , s'illustrer , passer d'un païs à l'autre , en sorte qu'on ait pu les connoître tous , & les fêter par-tout.

Le Jupiter Grec étoit originairement la même chose qu'Osiris : mais il avoit acquis en Grèce de nouveaux noms , de nouvelles parures , une autre généalogie , & une toute autre histoire. Il faisoit d'ailleurs plus de bruit dans le monde que l'Osiris Egyptien , dont le culte étoit borné aux environs du Nil. La Vénus Orientale étoit la même qu'Isis dans son principe : mais un nouveau nom & de nouvelles fonctions en avoient fait une nouvelle divinité plus connue qu'Isis. Le Marcol ou le Mercure des Chananéens , n'étoit qu'Anubis ou la canicule dans l'exacte vérité. Mais il s'accrédita tellement sous la forme

LE CIEL de dieu du commerce, que l'aboyeur avec
POETIQUE. sa tête de chien paroissoit, en comparai-
 son, une divinité risible. Voilà donc six
 dieux au lieu de trois. Les Egyptiens &
 les Orientaux étoient assez en peine de
 trouver place à ces dieux, auxquels ils ne
 pouvoient honnêtement interdire l'en-
 trée de leurs temples. Osiris étoit en pos-
 session du soleil. Le trône étoit rempli.
 Isis avoit la lune en partage, & Anubis
 logeoit de tout tems dans la canicule.
 Comment s'y prendre pour contenter
 Jupiter, Mars, Mercure, & tels autres
 dieux, qui, pour être de nouvelle date,
 ne laissoient pas d'être importans, à force
 d'être prônés par des nations puissantes,
 & chantés par des poëtes célèbres? On
 n'ira pas pour leur faire place, déloger
 ceux qui occupent le soleil, la lune, &
 les constellations. Mais on peut introduire
 ces nouveaux venus dans les planètes. Ce
 sont des postes qui vaquent: & par ce
 moyen, chacun sera content de son sort.
 C'est ainsi que Saturne, Jupiter, Mars,
 Vénus, & Mercure grossirent avec le tems
 l'armée céleste. Mais ce ne fut que fort
 tard, & long-tems après que la mytho-
 logie Grecque & Latine eut pris figure,
 qu'on s'avisa de régler les départemens
 de nos cinq divinités de nouvelle créa-

tion, en leur assignant les cinq petites planètes pour demeure. Ce n'est que fort tard qu'on commença à faire des observations astronomiques sur ces planètes : à plus forte raison, la dévotion aux puissances qu'on y loge, & l'usage d'en assigner les noms aux jours de la semaine, sont-ils d'une antiquité peu reculée.

Toute cette distribution étant de beaucoup postérieure à la naissance des dieux d'Egypte, il n'est pas étonnant qu'on se soit entièrement écarté de l'ancien usage des symboles en employant dans l'écriture astrologique un cercle pour désigner le soleil, & un croissant pour désigner la lune. Dans le premier usage de ces figures, le cercle ou le soleil ne signifioit point le soleil, mais Dieu. Il en étoit l'énigme, & le nom de cercle ne signifioit autre chose dans son origine, que l'énigme par excellence. La figure d'un croissant ne signifioit point la lune, mais la néoménié, la convocation du premier jour du mois. De même le T qu'on met sous la planète de Vénus, & le caducée qu'on donne à Mercure, n'étoient originairement que la mesure de la crûe du Nil, ou l'avertissement d'y prendre garde. Mais ici ces deux attributs se prennent

LE CIEL l'un pour la marque d'un ambassadeur
 POETIQUE. céleste, l'autre pour le mal enchaîné.
 significations imaginées dans des tems
 postérieurs, & entièrement éloignées de
 la visible intention des symboles. Ainsi
 tout concourt à nous montrer combien le
 culte des planètes est nouveau, & que la
 semaine sabbatique des Hébreux, l'a de-
 vancé de beaucoup.

Les rêveries de l'astrologie judiciaire,
 & les horoscopes tirées de l'aspect des
 planètes, étoient, il est vrai, en usage
 parmi les Egyptiens dès le tems d'Hé-
 rodote : mais cette époque est posté-
 rieure de mille ans à celle de Moïse. Ce
 qu'on peut inférer du témoignage d'Hé-
 rodote & de quelques autres, c'est que
 la nation Egyptienne étant constante
 dans ses pratiques, malgré la bizarrerie
 des explications qu'elle y donnoit, il y
 a lieu de croire que les Egyptiens dans
 la plus haute antiquité, comptoient leurs
 jours de sept en sept. Quoique les Grecs
 du tems d'Homère & d'Hésiode ne con-
 nussent pas encore l'ordre ni les noms
 des planètes, & qu'ils distribuassent leur
 mois en trois décades de jours, cepen-
 dant Eusebe * rapporte plusieurs vers de
 ces deux poètes qui montrent que les
 Grecs mêmes avoient quelque respect

* *Prap. Ev.*
lib. 13.

pour le septième jour (a). Mais d'où peut venir cet usage ? Comment sur-tout le nombre de sept a-t-il pris faveur chez les Egyptiens ? le doivent ils aux Hébreux ? les Hébreux le tiennent-ils d'eux ? Ce sont deux choses également fausses.

Les Egyptiens ayant mieux conservé les premiers usages de la plus haute antiquité que les autres peuples payens , il en arriva , & sans dessein de leur part , qu'ils réglèrent leur astronomie & l'ordre de leurs jours en comptant par sept , comme on faisoit du tems de Noë * , & du tems d'Adam même. Ils suivoient un usage dont ils ignoroient la raison. Ils le pervertirent ensuite en cherchant , avec tous les autres peuples , la raison de ce nombre de sept dans le nombre des planètes , qui se trouvant le même , leur parut avoir rapport à cet ordre de la semaine , quoique ces choses ne tinssent l'une à l'autre que par un fil imaginaire.

* Genes. 8: 10. & 12.

Remontons encore ici du composé au simple. C'est l'ordre de la nature. Les Egyptiens , & peut-être beaucoup d'autres Orientaux , comptoient , j'en conviens , la suite de leurs jours par le nombre de sept perpétuellement réitéré. Laissons-là les folles idées que leurs

(a) ἱερὸν ἡμέρας , dies sacer.

LE CIEL docteurs ajoutèrent à cette pratique pour POETIQUE. en rendre raison. Plus ils ont dit & fait d'extravagances à l'occasion de cette pratique, comme à l'occasion de plusieurs autres, plus ils montrent que les explications sont l'ouvrage des gens qui n'y comprennent rien; mais que la pratique prise en elle-même dans sa simplicité, leur venoit de plus haut.

C'est donc encore ici que la fable rend hommage à la vérité, & que Moïse nous donne seul le vrai dénoûment, ou la raison primitive de ce nombre de sept usité chez les Egyptiens, chez les Hébreux, dans le paganisme, & chez les Chrétiens.

Tandis que toutes les nations s'égaroient en adorant des hommes morts, ou en adorant le soleil, ou le ciel, ou le monde même comme un Dieu éternel; le peuple dépositaire des promesses, reçut ordre de renouveler l'ancienne façon de compter les jours, & de sanctifier le septième de chaque semaine, tant par l'abstinence de tout travail manuel, que par la considération des œuvres de Dieu; parce que cette manière de compter les jours & de les employer, étoit une profession expresse de la création du ciel, de la terre, du soleil, en

un mot de la nature entière ; & en même tems la condamnation la plus publique du polythéisme * des nations. Vous travaillerez , leur dit le Seigneur , & vous ferez toute votre œuvre durant six jours. Mais le septième jour est le repos de l'Eternel votre Dieu. Vous ne ferez aucune œuvre en ce jour-là. Car en six jours le Seigneur a fait les cieux , la terre , la mer , & tout ce qui y est contenu , & a cessé le septième jour de produire de nouveaux êtres ; c'est pourquoi l'Eternel a béni le jour du repos & l'a sanctifié ou se l'est réservé.

* Pluralité
des dieux.

Quelle prudence & quelle dignité tout à la fois dans cette police qui distingue (a) le peuple de Dieu de tous les autres , qui l'attache à Dieu spécialement , qui le rappelle perpétuellement à la vraie origine de tout , & le munit par le mémorial toujours nouveau de l'ouvrage des six jours & de la consécration du septième , contre les erreurs des idolâtres qui adorent la créature ; contre les erreurs des Athées qui méconnoissent le Créateur ; & contre les erreurs des Déistes qui préfèrent l'incertitude de leur raisonnement aux lumières de la révélation primitive.

(a) Signum inter me & vos. Exod. 31 : 13.

Origine & fausseté des Sibyles.

C'est encore par un abus sensible de l'astronomie, ou de l'usage de consulter certaines étoiles, que s'introduisirent les oracles des Sibyles. La moisson a toujours été le grand objet des désirs & de l'attention de tous les peuples. Ainsi pour régler l'amendement de leurs terres, leur labour, leurs semailles, & les autres opérations qui intéressent le corps de la société, ils avoient l'œil sur la Vierge qui porte l'épi, & qui est la marque du tems de la moisson. Ils observoient de combien le soleil en étoit éloigné : & l'usage universel à cet égard, étoit de recourir à la Vierge & de la consulter : langage aussi sensé que la pratique même qu'il exprimoit. On donnoit d'abord à cette constellation le nom de Shibyl Ergona (a), *l'épi rougissant*, parce que c'est la circonstance précise qu'on attend pour faire la moisson ; & que la moisson meurt lorsque le soleil s'avance vers cet amas d'étoiles.

(a) De שִׁבּוּל *shibul*, ou שִׁבּוֹלֶת *shibbolet*, *Spica* : & de אֶרְגוֹנָא *Dan. 5 : 7. Ergoné purpura. L'épi de pourpre, spica rubescens.*

Ensuite on lui donna tantôt le nom de Sibyle, tantôt celui d'Erigone. Ce nom d'Erigone rendu en grec par celui d'Erytra qui y répond, & qui signifie *rouge*, donna naissance à la Sibyle Erytréenne. On la consultoit sans doute avec profit, & ses réponses étoient fort justes pour régler le labourage, tant qu'on la prit pour ce qu'elle étoit, c'est-à-dire, pour un amas d'étoiles sous lequel le soleil se plaçoit au tems qui faisoit rougir l'épi, & amenoit la moisson : & c'est parce que la moisson des Egyptiens n'arrivoit point sous ce signe, mais sous le bélier, & sous le taureau, que l'Égypte couroit aux oracles d'Ammon ou d'Apis, & chérissoit si spécialement Isis avec les cornes d'une génisse, ancienne annonce de leur moisson ; au lieu que tout l'Orient consultoit la Sibyle Erytréenne pour s'assurer d'une bonne recolte. Ce langage donna matière aux fables. Cette fille changée de signe en prophétesse avoit eu la plus parfaite connoissance de l'avenir, puisqu'on la venoit questionner de toute-part. L'extrême méchanceté des humains l'avoit enfin contrainte à quitter leur séjour, pour aller prendre dans le ciel la place qui lui étoit due. Bien

LE CIEL des païs s'attribuèrent l'honneur d'avoir
 POETIQUE. donné le jour à la Sibyle, & pour une
 il seroit aisé d'en trouver sept. Par la suite
 toutes les prédictions qui avoient cours,
 & parmi lesquelles on trouve quelques
 traits de prophéties faites au peuple de
 Dieu, passèrent pour être les réponses
 de ces Sibyles.

X.

L'origine & la puissance des Talismans.

Les erreurs comme les vérités se tien-
 nent par la main, & viennent les unes
 à la suite des autres. Le culte des signes
 célestes & des planètes une fois intro-
 duit, on en multiplia les figures, pour
 aider la dévotion des peuples, & pour
 la mettre à profit. On faisoit ces figures
 en fonte & en relief, assez souvent par
 manière de monnoie, ou comme des
 plaques portatives, qu'on perçoit pour
 être suspendues par un anneau au cou
 des enfans, des malades, & des morts.
 Les cabinets des antiquaires sont pleins
 de ces plaques ou amulettes qui portent
 des empreintes du T, ou du soleil, ou
 de ses symboles, ou de la lune, ou
 des autres planètes, ou des différens
 signes

signes du zodiaque. En Orient ces figures se nommoient Tselamim, *des images* (a). C'est ce que nous nommons des Talismans : mais talisman est un grand mot qui en impose encore faute d'être entendu.

LA DIVI-
NATION.

La peinture & la sculpture inventées pour instruire les hommes, & pour aider la piété, n'ont que trop servi à la ruine. L'intérêt & la cupidité firent valoir à l'excès toutes ces petites figures des planètes & des différens astres. Ceux qui les portoient sur eux ne pouvoient pas douter, au sortir d'une maladie, qu'ils ne leur dussent leur rétablissement. On observa sur-tout qu'elles avoient une force étonnante, & devenoient des préservatifs de longue durée quand elles avoient été fabriquées au moment précis du lever de l'astre qu'elles représentoient. Tout le suc de l'influence s'y étoit venu loger. Si par hazard elles ne réussissoient pas, on trouvoit géométriquement la vraie raison de leur affoiblissement dans l'interfection des lignes d'activité d'une puissance ennemie, & cette apparence de savoir rendit les dévotions encore plus précautionnées. Les talismans eurent long-tems la vogue. Des bagatelles qui promettent beaucoup, & qui content

(a) De צלם *isalem*, vient צלמים *iselamim*.

LE CIEL peu, prennent aisément faveur parmi le POETIQUE. peuple, & présentées encore aujourd'hui sous le beau nom de figures *constellées*, elles font souvent illusion à des gens qui se croient d'un ordre fort supérieur au peuple.

La plus légère conformité avec l'astre ou le dieu en qui on avoit confiance, une petite précaution de plus, une légère ressemblance plus sensible, faisoit préférer une image ou une matière à une autre. Ainsi les images du soleil pour en imiter l'éclat & la couleur, devoient être d'or. On ne doutoit pas même que l'or ne fût une production du soleil. Cette conformité de couleur, d'éclat, & de mérite en étoit la preuve sensible. Le soleil devoit donc mettre sa complaisance dans un métal qu'il avoit indubitablement engendré, & ne pouvoit manquer d'arrêter ses influences dans une plaque d'or où il voyoit son empreinte, & qui lui avoit été religieusement consacrée au moment de son lever.

Par un raisonnement semblable, la lune produisoit l'argent, & favorisoit de toute l'étendue de son pouvoir les images d'argent auxquelles elle tenoit par les liens de la couleur, de la génération, & de la consécration.

Bien entendu que Mars se plaisoit à LA DIVI-
voir ses images quand elles étoient de fer. NATION.
C'étoit-là sans doute le métal favori du
Dieu des combats. Par une extension de
ce beau raisonnement, les autres planètes
eurent aussi l'intendance de quelques ma-
tières métalliques. Vénus eut le cuivre,
& c'étoit bien le moins qu'on pût atten-
dre de cette déesse, puisqu'il se trouvoit
en abondance dans l'île de Chypre dont
on savoit très-bien qu'elle chérissoit ex-
trêmement le séjour. Le langoureux Sa-
turne fut préposé aux mines de plomb.
On ne délibéra pas long-tems sur le lot
de Mercure. Un certain rapport d'agi-
lité lui fit donner en partage le vif-argent.
Mais en vertu de quoi Jupiter sera-t-il
borné à la surintendance de l'étain? Il
étoit incivil de présenter cette commif-
sion à un dieu de sa sorte. C'étoit l'a-
vilir. Mais il ne restoit plus que l'étain.
Force lui fut de s'en contenter. Voilà
certes de puissans motifs pour assigner à
ces dieux l'inspection sur tel ou tel mé-
tal, & une affection singulière pour les
figures qui en sont composées. Or telles
sont les raisons de ces prétendus départe-
mens, tels sont aussi les effets qu'il en
faut attendre.

Les influences climactériques.

L'esprit de l'homme toujours plus prompt à tirer les conséquences justes d'un faux principe, qu'à s'assurer de la vérité du principe même, n'eut pas plutôt imaginé entre les métaux & les planètes ce rapport frivole & uniquement fondé sur le caractère des dieux qu'il y avoit logés, que voyant un métal abonder dans un pays & un autre dans un autre climat, il conclut tout de suite que la planète qui sans doute y favorisoit la génération du métal, présidoit à tout le climat. Chaque contrée eut donc sa planète dominante, dont on étendit le pouvoir aux plantes, aux animaux, aux inclinations même de l'esprit. Tout étoit plomb dans un pays. Tout étoit mercure dans un autre. Peu-à-peu le système des planètes servit à rendre raison de tout. Tout fut soumis à un des sept astres errants. Chaque membre du corps humain eut sa planète tutelaire. Chaque heure du jour eut la sienne aussi. Le nombre de sept décidoit de tout. On faisoit revenir de sept en sept les années, les mois, les jours, & les heures. Chaque septième année, jour, ou heure,

étoit de conséquence. Mais le retour de sept fois sept, qu'on nommoit le retour climactérique (a), étoit, & est encore dans bien des esprits une année dangereuse, un jour critique, une heure dont on se félicitoit d'être échappé. Les retours climactériques parurent des situations ou conjonctures importantes, capables d'influer puissamment sur une maladie, sur la condition des particuliers, sur la fortune des princes, sur le sort des batailles, & sur le gouvernement des états. Quand un évènement n'étoit point conforme aux impressions de la planète dominante du climat, c'étoit la planète de la semaine qui avoit pris le dessus. Quand on ne pouvoit expliquer une chose par la situation de la planète du jour, on recouroit à la planète horaire. De ces chimères & de beaucoup d'autres, dont on faisoit sonner bien haut la conformité avec quelque évènement, tandis que l'expérience journalière en démontroit le faux en cent autres cas, il se forma un savoir ténébreux qui eut cours, parce qu'il étoit propre à en imposer par des noms Grecs ou Arabes, & à duper des esprits passionnés, par des promesses de longue

(a) De Κλίμαξ, escalier tournant.

LE CIEL vie, de grandeur, de richesses, & de POËTIQUE. santé. Les calculs faits avec une apparence de régularité, & annoncés par avance à ceux qui vouloient être instruits du retour climactérique, ont souvent jetté le trouble dans certains esprits aux approches de ces momens, qui n'avoient réellement rien de privilégié, ni en bien, ni en mal : & la crainte de ce mal imaginaire a de tout tems donné la mort ou causé des inquiétudes accablantes, & des maladies très-réelles. Malheureux évènements, qui, au lieu d'inspirer de l'horreur pour tout ce qui s'appelle prédiction, servent encore de motifs aux esprits prévenus pour persévérer dans l'estime qu'ils font d'un art parfaitement illusoire !

Il y a bien moins d'apparence de vérité dans le pouvoir qu'on prête à Saturne ou à Mars que dans celui qu'on attribue à la lune, qui est du moins très-propre à mesurer par ses phases la durée des vents fâcheux ou favorables, & qui peut-être y contribue en quelque chose, par les pressions diverses de son tourbillon sur le nôtre. Or les remarques de nos pêcheurs, celles de nos jardiniers judicieux, celles des chirurgiens sincères, & mille épreuves faites & réitérées avec soin depuis quelques années par Messieurs de l'Acad-

démie des Sciences, & par d'autres per- LA DIVI-
 sonnes infiniment précautionnées & at- NATION.
 tentives, nous ont convaincu que la lune
 n'avoit ni chaleur, ni action d'aucune es-
 pèce sur la génération d'aucun animal ter-
 restre ou aquatique, ni sur la génération
 ou altération de quoi que ce soit qui vive
 ou qui végète. Que devient donc la mali-
 gnité de Saturne, l'aspect favorable de
 Vénus, & les richesses de Mercure? Tou-
 tes ces distinctions, tous ces arrangemens
 sont une suite misérable du caractère &
 des inclinations des dieux que l'Egypte,
 la Phénicie, & la Grèce ont imaginés
 dans certains astres où l'on avoit autant
 de droit d'imaginer le contrepicé. Tou-
 tes les pratiques fondées sur cette per-
 suasion ne peuvent donc être que des
 superstitions qui font tort à la piété, aux
 sciences, & à la société; à la société, puis-
 qu'elles la gênent en pure perte; aux
 sciences, puisqu'elles en empêchent le
 progrès en nous occupant de causes qui
 n'opèrent rien; à la piété, puisque sans
 être idolâtres nous ne laissons pas de faire
 encore des actes d'idolâtrie; & qu'après
 avoir renoncé à tous ces dieux de l'an-
 tiquité, nous n'abjurons pas les vertus &
 les opérations dont ils avoient introduit la
 créance.

L'origine de l'Alchymie.

Dans la persuasion où l'on étoit que chaque planète engendroit son métal, on alla par degré jusqu'à dire qu'une planète étant plus puissante qu'une autre, le métal engendré par la plus foible se convertissoit en un autre métal sous l'impression de la plus puissante. Ainsi le plomb, vrai métal & tout aussi parfait en son espèce qu'un autre en la sienne, mais demi-métal selon nos astrologues; production manquée & demeuré imparfaite par la débilité de Saturne, se convertissoit en cuivre sous l'aspect de Vénus, en argent sous les traits de la lune, & enfin en or sous certains regards du soleil. De folie en folie nous arrivons à celle des Alchymistes qui donnèrent & donnent encore aux sept métaux les noms des sept planètes; & qui non contents de croire la génération & la conversion des métaux, plus ou moins avancée sous les impressions successives des planètes, s'avisèrent eux-mêmes de vouloir trouver des moyens pour diligenter cette génération ou cette conversion que les planètes achevoient trop lentement à leur gré.

La nature & les expériences leur offroient LA DIVI-
cent moyens de se détromper de leurs NATION.
fausses idées. Dans les lieux où il y avoit
eu autrefois des mines abondantes, on
n'en voyoit point reparoître de nouvel-
les. Depuis que les fréquens voyages des
Phéniciens dans l'Andalousie eurent épui-
sé les mines d'or & d'argent qui étoient
autrefois dans le voisinage du Guadal-
quivir, & que l'avidité des Romains eut
balayé les restes qui avoient pu échapper
aux Tyriens ; le soleil & la lune ne lui-
soient pas moins sur l'Espagne que dans
les premiers siècles du monde. Ces pla-
nètes n'étoient pas devenues plus impuis-
santes en ce país que dans les autres où
nos Alchymistes leur faisoient tout recui-
re. La longue inaction du soleil en Espa-
gne leur montrait assez que l'or du Chili
ou de la Chine, n'est ni cuit ni engendré
par cet astre. Mais comme ils doivent
l'entreprise de la conversion des métaux
aux principes d'une physique qui regar-
de la matière comme une pâte également
propre à former de l'or ou de l'eau, &
tout ce qu'on en veut tirer ; quand nous
en ferons à l'examen des principes & des
tentatives de cette physique, il sera alors
plus à propos qu'ici de montrer que la
main des Alchymistes n'est pas plus opé-

LE CIEL rante en productions de métaux que Sa-
 POETIQUE. turne, ou Jupiter, ou le soleil même,
 dont les foibles talens, à cet égard, sont
 à présent plus que suffisamment connus.

XIII.

Les Evocations.

Il me reste à chercher l'origine d'un art bien plus important que tous ceux qui précèdent. C'est la nécromancie, l'art d'évoquer les morts, & de les faire parler. On ne sera pas fâché de trouver ici la clé des sciences occultes, ni de savoir comment on s'y prenoit pour interroger l'enfer, & pour converser avec les démons. Ceci est tout-à-fait curieux. C'est le fin de la magie.

Le respect pour le corps de l'homme qu'on savoit être destiné à un meilleur avenir, & à sortir un jour de la poussière, portoit les premiers peuples à enterrer les morts avec bienfaisance, & à joindre toujours à cette triste cérémonie, des souhaits & des prières qui étoient l'expression ou la profession de leur attente. Les hommes du commun étoient enterrés & pleurés au moins par leurs familles. Les villes entières venoient répandre des larmes sur le tombeau des grands hommes qui s'étoient distingués ou par un gou-

vernement sage, ou par la chasse donnée LA DIVI-
 aux bêtes féroces, ou par quelque in- NATION.
 vention utile, ou par d'autres services.
 Le lieu de la fosse étoit marqué par une
 pierre qu'on y élevoit suivant l'usage de
 désigner tous les endroits chéris ou il-
 lustrés par quelque évènement mémo-
 rable, en y érigeant (a) une colonne, ou
 simplement une pierre qui attirât les
 yeux par sa situation. Les familles ou
 les peuples entiers, selon l'intérêt qu'on
 y pouvoit prendre, s'assembloient au-
 près de ces pierres, après l'année ré-
 volue, faisoient des libations d'huile ou
 de vin sur la pierre, sacrifioient & man-
 geoient en commun. Ils commençoient
 tous leurs sacrifices par remercier Dieu,
 comme nous le faisons encore, de leur
 avoir donné la vie, & de multiplier
 tous les jours en leur faveur la nourri-
 ture nécessaire (b). Ils le louoient en-
 suite de leur avoir donné des hommes
 utiles, & des exemples à suivre, (pra-
 tique à laquelle nous sommes demeuré
 fidèles :) ou bien ils glorifioient Dieu
 de ce qui faisoit l'objet particulier de
 chaque solemnité & du travail de chaque
 saison. Les assemblées funébres étoient

(a) Voyez *Genes.* 28 : 17. & 18.

(b) *Hæc omnia, Dominæ, semper bona creas.*

LE CIEL les plus fréquentes, parce qu'on mouroit
POETIQUE. tous les jours, & qu'on les renouvelloit
d'année en année. Non-seulement elles
étoient les plus ordinaires, mais en même
tems les plus régulières ; parce que la tri-
stesse qui en étoit inséparable, en bannif-
soit la licence qui défigura les autres fê-
tes, même avant l'introduction de l'ido-
lâtrie. On commença par introduire dans
celles-ci des embellissemens arbitraires,
& sur-tout des représentations propres à
l'objèt de la fête, occasion naturelle de
bien des désordres. Nous en avons vû
des exemples dans les fêtes d'Osiris, d'Isis,
& de Saturne.

Tout étoit simple dans les anciennes
fêtes. On s'assembloit sur un lieu élevé
& remarquable. On y faisoit une petite
fosse pour y consumer par le feu les en-
traîlles des victimes. On faisoit couler le
sang dans la même fosse. Une partie des
chairs étoit présentée aux ministres du
sacrifice. On faisoit cuire & on mangeoit
le reste des chairs immolées, en s'asseyant
auprès du foyer. Peu-à-peu, & sur-tout
depuis l'introduction de l'idolâtrie, on
s'éloigna de cette simplicité. Les symbo-
les qui y avoient donné naissance frap-
pant les yeux, ou par la beauté, ou
par la singularité de leur figure, on prit

goût aux décorations, & on y chercha LA DIVI-
de jour en jour de nouveaux raffinemens. NATION.

Au lieu de s'asseoir sur l'herbe, on s'affit sur des peaux, sur des tapis, & enfin sur des lits élevés, & magnifiquement couverts. Au lieu d'un foyer creusé en terre, on éleva une table qu'on nomma Autel, ou du moins un grand vase posé sur un magnifique support * pour recevoir le feu & une partie de la victime qu'on y jettoit avec une poignée d'encens, ce qui surmontoit la mauvaise odeur du sang & des graisses brûlées. Chaque fête eut insensiblement un cérémonial particulier, des représentations propres, un autel d'un caractère déterminé. Cet autel étoit environné de feuillages, & les feuillages changèrent bientôt comme la forme des autels, ou comme les feuillages significatifs, qu'on joignoit aux figures. Dans une telle fête, il falloit un couronnement de feuilles de chêne; dans une autre, un tour de branches de myrte. L'autel devoit être de pierre, ailleurs de bois, une autre fois de simple gazon, ou d'un monceau de terre couronné d'un cordon d'herbes communes. Ce qui avoit été goûté dans une occasion importante, passoit ensuite en usage & en loi. Le nombre, les ca-

* Un trépied.

LE CIEL ractères, & les histoires des objets que
 POETIQUE. les hommes prirent pour des dieux, don-
 nèrent lieu ensuite à cent variétés qui
 parurent des rits fort importans, & des
 précautions nécessaires. Qui eût manqué
 à un seul point du cérémonial prescrit,
 il n'y avoit pas moins que la peste ou la
 famine à craindre. Quand les dieux irri-
 tés n'envoyoient qu'une tempête passa-
 gère, ou quelque bête furieuse, on étoit
 quitte de sa faute à bon marché. Chaque
 fête ayant son service & ses décorations
 propres, eut un nom particulier. Il n'en
 fut pas de même des assemblées mor-
 tuaires : rien n'y changea. Elles étoient
 sans joie & sans parures. On continua
 à y pratiquer ce qui s'étoit toujours fait.
 Les familles en enterrant leurs morts,
 étoient accoutumées à une rubrique com-
 mune qui se perpétua. C'est donc sur-
 tout dans le sacrifice des funérailles qu'on
 peut retrouver le gros des usages de la
 première antiquité. On continua à y
 faire une fosse, à y verser du vin, de
 l'huile, ou du miel, ou du lait, ou
 d'autres liqueurs d'usage, à y faire couler
 ensuite le sang des victimes (a), à en

(a). *Inferimus tepido spumantia cymbia lacte
 Sanguinis & sacri pateras. Æneid. 3.*

Voyez les mêmes cérémonies dans l'anniversaire d'An-
 chise. *Æneid. 5.*

rôtir les chairs, & à les manger ensemble en s'asseyant autour de la fosse ou du foyer, & en s'entretenant des vertus de celui qu'on regrettoit. Ces assemblées continuèrent à porter l'ancien nom qu'on donnoit à toutes les convocations solennelles. LA DIVINATION.

Tandis que les autres fêtes, en conséquence de la diversité des cérémonies, se nommoient Saturnales, Dionysiaques, Palilies, ou autres, les assemblées mortuaires se nommèrent simplement *les Manes* (a) : c'est-à-dire, la convocation, ou le réglemeut. Les *Manes* & les *Morts* devinrent ainsi deux mots synonymes, ou qu'on prenoit indifféremment l'un pour l'autre : & comme ce qui donnoit le nom aux fêtes étoit devenu partout l'objet d'un culte insensé, les *Manes* ou les *Morts* devinrent ainsi l'objet révééré dans les cérémonies mortuaires. La facilité étrange avec laquelle on divinifioit les moindres parties de l'univers, donne lieu de concevoir comment on prit l'habitude d'adresser des prières, des vœux, & un culte religieux, à des morts qu'on avoit aimés, dont on célébroit les louan-

(a) De מנימ *manim*, *distributiones*, *vices*, *reditus*, *solemnitas*. On donnoit ce nom aux figures symboliques. Il demeura sur-tout à l'image du mort qui caractérisoit une assemblée funébre.

LE CIEL ges, & qu'on croyoit jouir des lumières
 POETIQUE. les plus pures, après s'être dépouillés,
 avec le corps, des foiblesses de l'humanité.

Les anciens sacrifices n'étoient pas seulement eucharistiques. Dès le tems qu'on honoroit encore le Très-haut, ils étoient regardés comme une alliance qu'on faisoit avec lui, & par laquelle on s'engageoit à lui être fidèle. Cette idée étoit magnifique, touchante, & instructive. Je n'en rapporterai ici ni les raisons; on les sent, ni les exemples; toute l'Ecriture en est pleine. Rien n'étoit plus capable d'annoblir les fêtes, & de tenir les peuples dans de grands sentimens de respect & d'amour, que la pensée d'aller paroître devant le Seigneur, de contracter & de converser avec lui.

L'idolâtrie altéra cette persuasion: mais elle ne la détruisit pas. Tous les peuples en sacrifiant, soit aux dieux qu'ils s'étoient faits, soit aux morts dont la mémoire leur étoit chère, croyoient faire alliance avec eux, s'entretenir avec eux, manger avec eux familièrement. Mais cette familiarité les occupoit sur-tout dans les assemblées mortuaires où ils étoient encore pleins du souvenir des personnes qu'ils avoient tendrement aimées, & qu'ils croyoient toujours sen-

sibles aux intérêts de leur famille & de leur patrie. LA DIVINATION.

Nous avons remarqué ci-devant de quelle façon la cupidité & l'ignorance ayant rendu tous les hommes indifférens pour la justice, les avoient trompés sur l'objèt de leur culte, & avoient ensuite converti tout ce qui en faisoit partie en autant de moyens d'être soulagés dans leurs maladies, ou d'être instruits & précautionnés pour l'avenir dans tout ce qu'ils entreprenoient. Tout leur parloit dans la nature. Les oiseaux dans le ciel, les serpens, & les autres animaux sur la terre, un simple bâton dans la main de leur ministre, & tous les instrumens de la religion étoient autant d'oracles ou de signes prophétiques. Ils lisoient dans les astres, & les dieux leur adressoient la parole, ou leur signifioient leur volonté d'un bout de la nature à l'autre. Cette religion avare & grossière, qui n'alloit plus aux dieux que pour les questionner sur des affaires d'intérêt, étoit tout aussi curieuse, & croyoit avoir droit d'être encore mieux servie dans les sacrifices funébres que dans tous les autres. On y avoit affaire à des dieux amis, & qui ne pouvoient manquer par l'intérêt qu'ils prenoient encore à la prospérité de leur

LE CIEL famille, d'y faire connoître à tems ce qui pouvoit l'aider ou lui faire tort. Tout l'appareil des funérailles fut donc encore interprété comme celui des autres fêtes, & le tout se convertit en autant de moyens de divinations.

Les cérémonies des *Manes*, quoiqu'elles ne fussent que la simple pratique des assemblées des premiers tems, se trouvant, en tout point, différentes de celles qu'on observoit dans les autres fêtes, parurent être autant de façons particulières de converser avec les morts, & d'obtenir d'eux les connoissances qu'on désiroit. Hé ! qui pouvoit douter alors que ce ne fût pour converser familièrement avec ses anciens amis, qu'on s'asseyoit autour de la fosse où l'on avoit jetté l'huile, la farine, & le sang de la victime, après l'avoir égorgée en leur honneur ? Pouvoit-on douter que cette fosse si différente des autels relevés vers le ciel, ne fût une cérémonie convenable, & particulièrement affectée aux morts ? Il étoit évident que les morts prenoient plaisir à ces repas & à ce qu'on versoit spécialement pour eux dans la fosse. Ils venoient sans doute consommer le miel, & les liqueurs qui y disparoissoient : & si l'on se contentoit de leur présenter des

liqueurs, c'est que leur état de morts ne LA DIVI-
 pouvoit s'accommoder de nourritures NATION.
 grossières. On se repaissoit donc de cette
 idée folle, que les ombres venoient boire
 ou goûter ces liqueurs à longs traits, tan-
 dis que les parens mangeoient le reste du
 sacrifice sur les bords de la fosse.

Après le repas pris en commun entre
 morts & vivans, venoit l'interrogation,
 ou l'évocation particulière de l'ame pour
 qui étoit le sacrifice, & qui devoit s'ex-
 pliquer. Chacun sent qu'il y avoit un in-
 convénient à la cérémonie : c'est que les
 ombres ne vinssent en foule prendre part à
 cette effusion dont elles étoient si avides,
 & ne laissassent rien à l'ombre chérie pour
 qui étoit la fête. On y remédia. Les pa-
 rens faisoient deux fosses, l'une où ils
 jettoient du vin, du miel, de l'eau, & de
 la farine pour occuper le gros des morts ;
 l'autre où ils versoit le sang de la vi-
 ctime qu'on vouloit manger en famille.
 Ils s'asseyoient sur le bord de cette der-
 nière ; & ayant leur épée auprès d'eux,
 ils écartoient par la vûe de cet instrument
 le commun des morts peu sensibles à
 leurs affaires. Au contraire ils invitoient
 nommément le mort qu'on vouloit fêter
 ou consulter. On le prioit de s'approcher.
 Les morts ne voyant pas là de sûreté pour

LE CIEL eux, s'attroupoient par essains autour de
POETIQUE. la première fosse dont l'accès étoit libre,
& abandonnoient honnêtement l'autre à
l'ame privilégiée qui avoit droit sur l'obla-
tion, & qui étoit au fait des affaires sur
lesquelles devoit rouler la consultation.

Les questions des vivans étoient di-
stinctes & faciles à entendre. Les répon-
ses, quoique très-certaines, n'étoient ni
si promptes, ni si faciles à démêler. Mais
les prêtres qui avoient appris dans leur
labyrinthe à entendre la voix des dieux,
les réponses des planètes, le langage des
oiseaux, des serpens, & des instrumens
les plus muets, parvinrent aisément à
entendre les morts, & à être leurs inter-
prêtes. Ils en firent un art dont l'article
le plus nécessaire, comme le plus con-
forme à l'état des morts, étoient le silence
& les ténèbres. Ils se retiroient dans des
antres profonds. Ils jeûnoient & se cou-
choient sur des peaux de bêtes immolées.
A leur réveil, ou après une veille plus
propre à leur troubler le cerveau qu'à
leur révéler les choses cachées, ils don-
noient pour réponse la pensée ou le songe
qui les avoient le plus frappés. Ou bien
ils ouvroient certains livres destinés pour
cet usage : & les premières paroles qui se
présentoient à l'ouverture, étoient juste-

ment la prédiction attendue. Ou bien le prêtre, quelquefois le particulier qui venoit consulter, avoit soin, au sortir de l'autre, de prêter l'oreille aux premières paroles qu'il seroit possible d'entendre de quelque part qu'elles vinssent, & elles lui tenoient lieu de réponses. Ces paroles assurément n'avoient aucun rapport lié avec l'entreprise dont il étoit question : mais on les tournoit en tant de façons, & on les violentoit si rudement qu'il falloit bien qu'elles se prêtassent quelque peu. Il n'étoit point du tout rare qu'il s'y trouvât une apparence de rapport. Souvent au lieu des moyens précédens, on employoit les sorts, c'est-à-dire, nombre de billets chargés de mots à l'avanture, ou de vers, soit connus, soit fabriqués nouvellement. Ces billets jettés dans une urne, le tout étoit bien remué, & le premier qu'on en tiroit, étoit gravement délivré à la famille affligée, comme un moyen de la tranquilliser. Les moyens de divination n'eurent point de fin. Presque toute la religion se convertit en autant de pratiques pour connoître l'avenir (a). Certains endroits s'accréditèrent plus que d'autres, & telle est l'origine des Oracles.

(a) Voyez la dissertation de Vandale sur les Oracles. Voyez l'histoire des Oracles, & la réponse du P. Balsuz.

LE CIEL Cette matière a été suffisamment traitée POÉTIQUE. par les savans. Il est superflu de la reprendre.

Il est évident, pourra-t-on me dire, que les pratiques, dont on vient de parler, étoient tout-à-fait propres à répandre par-tout cette folle persuasion qui s'entretient encore parmi le peuple, qu'on peut converser avec les morts, & qu'ils viennent souvent nous donner des avis. Mais quelle preuve a-t-on que ces pratiques si étranges, ayeat été communes autrefois ?

Si je puis encore administrer à mes Lecteurs les preuves de cet usage, ou plutôt de cet abus si pervers du cérémonial funébre ; j'aurai, ce me semble, très-suffisamment fait voir que les opinions des hommes sur les dieux, sur les morts, & sur les réponses qu'on peut recevoir des uns & des autres, ne sont qu'une interprétation littérale & grossière qu'on a donnée à des signes très-simples, & à des cérémonies encore plus simples, qui tenoient à exprimer certaines vérités, ou à acquitter certains devoirs.

C'est parce que tous les peuples couroient en foule sur les hauts lieux pour y verser le sang des victimes dans une fosse, & pour converser avec tel ou tel mort,

en éloignant les autres par la vûe de l'épée, qu'il est si souvent & si expressément défendu aux Israélites de s'assembler sur les lieux hauts ; ou, ce qui étoit souvent la même chose, de tenir leur assemblée auprès du sang (a) ou de manger autour d'une fosse arrosée du sang des victimes.

L'usage d'employer l'épée dans ces sacrifices mortuaires pour se débarrasser des ames qu'on ne vouloit pas évoquer, est attesté dans le reproche que le prophète Ezéchiel fait aux Hébreux d'avoir mangé les chairs de leurs sacrifices auprès du sang qu'ils ont répandu, & d'avoir eu auprès d'eux leur épée dans ce repas abominable*.

Homère plus ancien qu'Ezechiel, nous montre † les mêmes pratiques parmi les Occidentaux, & devient ici le commentateur de l'Ecriture. Ulysse voulant interroger sur son retour en Itaque l'ame de Tirésias qui passoit pour être tout autrement illuminée que le reste des morts, commence par répandre dans une fosse du miel, du vin, de l'eau, & de la farine,

* Ezechiel
33 : 25. & 26.
Hebr.

† Odyss. Δ.

(a) לֹא תֹאכְלוּ עַל הַרְמֵי לֹא תֹאכְלוּ עַל הַרְמֵי lo thocelon wal had-dam : non comedetis juxta sanguinem, ou super sanguine, ou circa fossam victimarum sanguine conspersam. Les LXX interprètes sachant parfaitement que c'étoit là ce qui attiroit le peuple sur les hauts lieux, ont très-bien traduit cet endroit du Lévitique 19 : 26. & d'autres semblables, par ces mots : μὴ ἐσθίετε ἐπὶ τῶν ὀρέων, Vous n'irez point manger sur les montagnes. Ici manger est la même chose que sacrifier,

LE CIEL en l'honneur du commun des ombres,
 POËTIQUE. afin qu'en s'exerçant à l'écart, elles lui
 laissent le champ libre : puis il fait ailleurs
 une autre fosse où il verse spécialement en
 l'honneur de Tirésias le sang d'une victi-
 me choisie. *Il se tient ensuite sur le sang (a),*
 ou auprès de ce sang, *l'épée à la main. Il*
dissipe les ombres légères qui en étoient
avides, & empêche qu'elles n'en goûtent
avant qu'il ait consulté Tirésias (b). Cette
ame nommément évoquée arrive enfin :
elle prie le héros de s'éloigner de la fosse,
& d'ôter son épée dont la vûe l'épouvante,
afin qu'elle puisse boire le sang versé en
son honneur, & ensuite apprendre à
Ulysse la vérité qui l'intéresse (c).

Cette divination, comme toutes les
 autres, étoit donc fondée sur le sens per-
 vers qu'on donnoit à d'anciennes céré-
 monies très simples & très-innocentes
 dans leur origine & qui devinrent autant
 d'actes d'idolâtrie, ou une occasion pro-

(a) Ἄνδρ' ἐν ἐφ' αἵματι φασγάνον ἔχων.

(b) Οὐδ' εἰὼν νεκρῶν ἀμνηστὰ κέρηνα
 αἵματος ἄσπον ἱμῶν πρὶν Τηρεσιῶο πυθέσθω.

(c) Ἀλλ' ἀποκάλεο βόηρ, ἀπίχε δὲ φασγάνον ὄξω
 αἵματος ὄφρα πίω, καὶ εἰ νημερτέα εἶπω.

On trouve les mêmes usages dans le poëme de Silius
 Italicus.

Eductumque tene vaginâ interrius ense.
Quæcunque ante animas tendunt potare cruorem.
Disjice, &c.

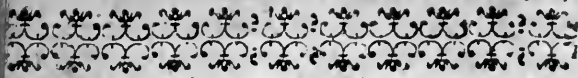
chaine

naine d'idolâtrie par la fausse interprétation qu'on y donna. Ainsi le tour que firent les cérémonies dans l'esprit des peuples, est une nouvelle preuve de la façon grossière dont ils ont personifié ou réalisé les symboles mêmes : & il résulte de tout ce que nous avons vû, que l'idolâtrie, l'astrologie, les augures, les évocations, & la magie, sont toutes pratiques également absurdes, également mensongères, produites par la fausse intelligence du cérémonial, occasionnées & entretenues par la cupidité des peuples, accréditées sans examen par un usage universel, & aidées par l'avarice des prêtres. Peut-être ceux-ci étoient-ils persuadés de l'excellence de leurs prédictions, qui ne pouvoient guères manquer d'avoir quelquefois une apparence d'accomplissement. Il est fort croyable que quand l'évènement les démentoit, ils se séduisoient eux-mêmes par l'intervention de cette foule de puissances toujours appliquées à tout brouiller dans le monde, & qu'ils estimoient de très-bonne foi un art qui les mettoit à l'aise.

En réduisant l'idolâtrie & la divination qui ont si étrangement deshonoré la raison, à de pures illusions, causées par la cupidité & par l'ignorance, je suis bien

LE CIEL éloigné de penser que les malins esprits
 POETIQUE. n'ayent pas exercé sur les hommes la me-
 sure de pouvoir que Dieu leur a donnée
 selon les vûes impénétrables & toujourn
 adorables de sa sagesse. Au contraire je
 suis très-convaincu de leur existence
 comme aussi de leurs efforts pour notre
 ruine, & spécialement des vexations qu'
 leur a été donné d'exercer sur les corps
 des Energumènes pour la manifestation
 de la puissante grace du Sauveur. J'avoue
 de plus que Dieu a quelquefois permis
 aux esprits de ténèbres de répondre par
 quelques apparences équivoques aux dé-
 sirs des magiciens & des peuples séduits.
 Mais ce qu'il accordoit à des cupidités
 criminelles, en étoit la punition. Tous
 ces arts n'en font pas moins trompeurs
 (a), moins vuides de réalité, ni moins
 dépourvûs de règle, puisqu'ils doivent
 tous leur naissance à l'oubli du sens des
 premières institutions qui ont été don-
 nées aux hommes sur le cours du soleil
 & de la lune, sur le labourage, sur les
 règles de la société, & sur la reconnois-
 sance dûe à l'Auteur de tous les biens.

(a) L'écriture même nous fournit des preuves de l'im-
 puissance des dieux & des supercheries de leurs ministres.
 Voyez l'Histoire des Prêtres de Bel, dans Daniel.



TABLE

DES MATIERES

du Tome Premier.

A Chaté ou Hecaté reine du ciel, <i>Page</i> 187.	Amaléta, 180. La che- vre Amaltéc, 185.
Acherusie (lac d') & l'Acheron, 124.	Amazones, 77. & 206.
Acmon, 342.	Amulettes, (premier usage des) 384.
Adonis & Achad, sous la figure d'Osiris, 174.	Androméde, (fable d') 318.
Agneau Pascal. Pour- quoi la défense d'en manger rien de crû, & d'en faire bouillir les chairs, 374. Pourquoi son sang sur les portes des Hébreux, 377.	Angéronne (l') des Romains. Fausse- ment prise pour la déesse du silence, 99.
Age (l') d'or, 351.	Antiaux sacrés, 359. <i>Et suiv.</i>
Allégories, (origine des) 28.	Animaux vivans sub- stitués aux signes du zodiaque, 120. <i>Et</i> 362.
Alchymie (origine de l') 488.	Année solaire, 67.
Ammon, (Jupiter) 144. <i>Et suiv.</i>	Année civile, 74.
Amour, (le lieu d') 269. <i>Et suiv.</i>	Année rustique, ou l'ordre des travaux, 81.
	Anniversaires, (sacri- fices des) 73.

- Anubis. L'étoile du chien. Origine de ce nom. Figure d'Anubis, 42.
- Anubis ou Isis accompagnée d'une tortue ou d'un canard, ou d'un lézard, 245.
- Aphrodité déesse des moissons, 183.
- Apis & Mnévis, 366. & *suiv.*
- Apollon, (l'Horus) 245. & *suiv.*
- Apollon & les Muses, 305. & *suiv.*
- Arachné & Pallas. Leur démêlé, 213.
- Argonautes, (expédition des) 324. & *suiv.*
- Argus (fable d') 328.
- Armée (l') des cieux, 172. & 173.
- Artémise, 192.
- Aruspicine, 443.
- Assemblée des Juges, ou des Prêtres, annoncée par un Horus barbu, 345. & *suiv.*
- Aseroth, 181.
- Astarté, déesse des troupeaux, 182.
- Astrologie judiciaire (origine de l') 452.
- Atergatis, reine de poissons, 188.
- Athéné, 211.
- Atlas, étymologie de ce nom, 262. & *suiv.* Déchargé par Hercule, 265.
- Atlas, montagne 265.
- Atys (l') des Phrygiens est l'Orifice d'Egypte, 196.
- Augures, 432.
- Austérités de l'idolâtrie, (origine des) 413.
- Aviron (l') symbole du trépas, 73.
- Auspices, 437.
- Autopsie des Mystères, 399. & 417.
- B
- Baal sous la figure d'Osiris, 174.
- Bacchanales: leur origine: raisons de ce qui s'y pratiquoit, 231. & *suiv.*
- Bacchantes; pourquoi surnommées Menades, Tyades, & Bassarides, 236.
- Bacchus, 224. confondu avec Nemrod, 230. Miracles de Bacchus, 240. & *suiv.*

- Balsamine, 179.
 Bananier, (plante du) symbole de la fécondité, ou d'une certaine saison, 64. *Voyez l'éclaircissement, fin du Tom. II.*
 Bélénus (le) des Gaulois, Horus, 250.
 Bélier, (fête du) pourquoi si célèbre en Egypte, 121. & 374.
 Bélier, bouc, agneau, chevreau, pourquoi immolés chez les Hébreux, 374.
 Bellérophon, (fable de) 316.
 Belsamen, 175.
 Bœuf, (culte du) 373.
- C**
- Cabires (les) de Samothrace, 302.
 Caducée de Mercure; son origine, 283.
 Camille (le) des Etrusques, 281. & *suiv.*
 Calliope, 154.
 Canicule, ou le lever de l'étoile, appelée Seirius, 43. & 276. & *suiv.*
 Canope; étymologie de ce nom, & les usages des cano-
 pes, 58.
 Caractères de l'écriture courante; quand & pourquoi inventés, 133. Leur nombre, leur progrès, *ibid.* Rejetés par les Chinois, 135. Prennent le dessus sur l'écriture Hieroglyphique, 136.
 Caron, (la barque de) 127.
 Celée, 411.
 Céphée & Cassiopée, (fable de) 319.
 Cénotaphe; cercueil simulé, employé dans les anniversaires; source de plusieurs divinités, 216.
 Cerbère, ses trois têtes, 128.
 Cercle (le) du soleil, symbole de la divinité, 63. & 146.
 Cérémonies symboliques employées pour conserver le souvenir des grands évènements, 103.
 Cérémonies mortuaires, 123.
 Cérés, (origine de) 405. Explication

- des fêtes de Cérés, *ibid.*
 Cham en Egypte, 32.
 Char (le) du soleil, 177.
 Chat, (le) 151.
 Charites (les) ou les graces, 305. & *suiv.*
 Chasses générales des anciens peuples; leur origine, 226.
 Chimère, (la) 317.
 Chouette de Minerve, 344.
 Cherub, 350.
 Ciel poétique. C'est l'écriture symbolique dans son origine, 3.
 Cimetières des Egyptiens, 126.
 Circé, (fable de) 331.
 Colchide, (la) 324.
 Constellées, (figures) 481.
 Coribantes, sacrificateurs de Crète, 223.
 Corne (la) d'abondance, 96. 101. & 185.
 Crétois, (origine des) 217. Leur labyrinthe, *ibid.* Peuple Crétois partagé en trois classes, 220.
 Croix en forme de Tau. Instrument à mesurer les crûes du Nil, 57. & 382.
 Crone ou Saturne, 351. & 357.
 Croissant de lune sur la tête d'Isis annonce les fêtes ou la néomenie, 80.
 Culte religieux, 6. Comment décerné aux animaux & aux plantes, 143.
 Culte cruel, 175. & 351.
 Curettes, les laboureurs de Crète, 222.
 Cybèle ou Rhæa. L'Isis des Phrygiens, 195. & 218.
- D
- Dactyles, (les) les forgerons ou artisans de Crète, 222.
 Dagon dieu du labourage. Horus, 213. & *suiv.*
 Dédale, (origine de) 291.
 Déguisement de sexe. Pourquoi défendu par la loi de Moïse, 205.
 Dei, Deio, Deione, mere de l'abondance. Isis. 187.
 Delos, pourquoi ap-

- pelée la retraite de
 Latone, 247.
 Delphes, (oracle de)
 311.
 Déluge. Changemens
 qu'il cause dans tou-
 te la nature, 10. &
 103.
 Demeter, 189.
 Diane ou Deione, ou
 Isis. Pourquoi prise
 tantôt pour la lune,
 puis pour la terre,
 & pour la femme de
 Pluton, *ibid.*
 Dictynne, 186 & 187.
 Dieu. L'idée de Dieu.
 confondue avec cel-
 le du soleil, & d'O-
 firis, 142.
 Dieux (les) des Egy-
 ptiens communi-
 qués à l'Asie & à
 l'Europe, 168.
 Dieux, (les noms des)
 leur rapport avec
 la langue Phéni-
 cienne, 170.
 Dieux, (généalogie
 des) 342.
 Dionysus, 224.
 Divination, augures,
 oracles, &c. 429.
 E
 Ecriture symbolique,
 (invention de l')
 25. Naissance de la
 peinture, 26. & 45.
 Origine de l'écri-
 ture symbolique ;
 29. Suite des sym-
 boles Egyptiens,
 47. & 62.
 Ecriture courante,
 (invention de l')
 134.
 Ecriture hiéroglyphi-
 que (l') conservée
 dans le culte exté-
 rieur & dans les
 monumens publics,
 136.
 Ecriture Chinoise.
 Ses inconvéniens,
 133.
 Egypte, (tems des se-
 mailles & des mois-
 sons en) 22. Ori-
 gine de la fausse du-
 rée des anciens rois
 d'Egypte, 251. &
 279. Particularités
 de l'Egypte, 32.
 Egyptiens, (précau-
 tion des) dans leurs
 sépultures, 35.
 Eleusis, (mystères d')
 398.
 Elifées, (origine des
 champs) 126.
 Endymion, 195.
 Enchantemens, (ori-
 gine des) 449.
 Epervier, symbole des

- vents Etésiens, 49.
 & 392.
 Epopie des mystères, 399.
 Erigone, 479.
 Ericton, (fable d')
 Horus, 117.
 Eros, l'amour & son
 flambeau, 269.
 Esculape ou Anubis,
 164. & 276.
 Euménides, (les) 314.
 Evocations des es-
 prits, 490.
 Eurydice, 157.
 F
 Faunes. (les) Leur
 origine, 235.
 Fable, comment rela-
 tive à l'Histoire, 355.
 Fêtes représentatives.
 De l'état du genre
 humain après le dé-
 luge, 103. & *suiv.*
 & 232.
 Feu (le) symbole de
 la divinité, 27.
 Février, (mois de)
 le plus beau de l'an-
 née en Egypte, 352.
 Fleuves. Pourquoi on
 les peint avec une
 tête de taureau, 365.
 Fouet (le) à la main
 d'Osiris. Marque
 d'autorité & de gou-
 vernement, 177.
 Furies, (les) 313.
 G
 Ganimède, 156.
 Geants, (allégorie
 des) 107. Leur ta-
 bleau. Origine de
 leurs noms, 108.
 Géhenne, 176.
 Gorgones, (les) 209.
 & 110.
 Graces, (les) 305. &
 306.
Gradivus pater, 254.
 Guébres, (usage des)
 30.
 H
 Harpies, (les) 316.
 Harpocrate, 93. Si-
 gnification de ce
 nom, 97. Accom-
 pagnemens d'Har-
 pocrate, 101.
 Hébreux. Origine de
 leurs premiers usa-
 ges, 5. & 7.
 Hécate reine du ciel,
 180. & 187.
 Hercule, 255.
 Héro ou Adonis, 174.
 Hesperides, (jardin
 des) 267.
 Horus, affiche publi-
 que qui marquoit
 les differens tra-
 vaux

- vauz de l'année, 81. à chaque saison, 75.
 Signification de ce Ses attributs, 76.
 nom, *ibid.* Manière Isis reine du ciel, 150.
 re de varier cette Prise pour une fem-
 affiche, 83. 85. & me réelle, 151. Ses
 112. Ses differens différens noms,
 noms, 146. Pris 152. & 179. La mê-
 pour un enfant, me que Cérés de
 144. Phénicie, 188.
 Hupefymbole du vent Nommée Lilith, ou
 de midi, 49. la Chouette, 190.
 Hyades, (les) 266. Isis en guerrière, 206.
 Hymenée, (l') 269. Jupiter - Hammon,
 Hymne, 271. 148. & *suiv.*
 I Jupiter, fils de Satur-
 Janus (le) des Latins, ne, 348.
 286. & *suiv.* L
 Icare, fable & origi- Labyrinthe, (origine
 ne d') 291. du) 47. & 221.
 Idolâtrie, préjugé des Latone, (fable de)
 savans sur les com- 245. & *suiv.*
 mencemens de l'i- Linus, 158.
 dolâtrie, 2. Sa vé- Limbe, ou cercle sur
 ritable source, 2. 3. la tête des person-
 131. & *suiv.* Ses nes célèbres par
 progrès. 167. leur piété. Son ori-
 Jehov, sa signification gine, 63.
 dans le premier usa- Lotus, (fleur du) or-
 ge, 149. nement sur la tête
 Ilithye, 202. d'Isis; ce qu'il si-
 Influences, 441. & gnifioit, 69. & 79.
 459. Liber ou Bacchus,
 Influences climacteri- 224. V. Horus.
 ques, 484. Lilith, 190.
 Isis (l') des Egyptiens Loup, (le culte du)
 symbole de la terre 369.
 & des fêtes propres Lucine, reine des

- bois, ou Isis, 181.
 & 194.
 Lune (la) ou Isis, 150. Croissant de lune sur la tête d'Isis, 80. & 150. Pleine lune, sa signification, *ibid.*
- M
- Maïa mere de Mercure, 288.
 Mars & Hezus, 253.
 Manes, (les) premiere signification de ce nom, 287. & 495.
 Manie. Origine de ce mot, 161.
 Marsham réfuté, 6.
 Méduse, affiche du pressurage des olives, 209.
 Memnon, (statue de) 302.
 Ménades, (les) femmes qui portoient les symboles dans les fêtes représentatives, 161. & 237.
 Menès d'Affiche devient Roi, & Legiflateur, 160.
 Menès & Musée même chose, 162.
 Ménofiris, & Ménophis, noms pour-
- quoi donnés à Horus, 160. Ménophis est le même que Mnévis, *ibid.* & 368.
 Mer d'airain, pour quoi appuiée sur la croupe des taureaux, 372.
 Mercure, 276. & *suiv.* Pourquoi accompagné d'un bouc & d'un cocq, 290.
 Métamorph. (source des) 340.
 Métempfycofe, ses commencemens, 361.
 Michias, la mesure du Nil, 57.
 Minerve, origine de ce nom. Affiche du tems propre aux ouvrages de lin, 211.
 Minos ou Ménès Egyptien, 218. Horus.
 Minos second du nom, 220.
 Mnévis, 368.
 Moïse, (excellence des loix de) 7. & 372.
 Moisson (tems de la) en Egypte, 22.
 Molochou Melchom,

(honneurs rendus à)	Noé , (religion des
174.	descendans de) 34.
Morphéc ,	O
261.	
Mulciber ,	Ops ,
258.	343.
Muses (les) 305. &	Oiseaux , symboles
<i>suiv.</i>	des vents ,
Musée ,	48.
158.	Oracles,(origine des)
Mystères(secrèts des)	339.
Egyptiens ,	Orgies ; (fêtes des)
385.	cérémonies qui s'y
Origine dumotmy-	pratiquoient ; &
stère ,	leur signification ,
404.	III.
Mylicca ,	Orion, (constellation
202.	d')
N	267.
	Orphée ,
Navigation , (sym-	357.
bole ou affiche de	Ortygie ; origine du
la)	nom ,
71. &c.	247.
Nécromancie ,	Osiris symbole du so-
490.	leil, 67 ; étymolo-
Némésis ,	gie du nom ; ses at-
155.	tributs, 68 ; symbo-
Néoméniés , fêtes des	le des anniversai-
nouvelles lunes; leur	res , 73 ; confondu
origine ,	avec le soleil, 142 ;
10.	pris pour un hom-
Neptune , pourquoi	me , 143 ; ses équi-
cru fils de Saturne ,	pages , 177 ; ses
348. Symbole du	noms chez les
retour des flottes ,	Grecs ,
72. & 147.	178.
Nil ; (le fleuve du)	P
ses débordemens ;	Pâque , (cérémonies
leur commence-	de la)
ment ; leur crûe ;	374.
leur durée , leurs	Palestine (la) propre.
causes , & leurs ef-	Sa situation donne
fets ,	lieu à la fable de
40.	Perfée & d'Andro-
Nil, sous la figure d'un	
dieu ,	
169.	
Niobé , 322. & <i>suiv.</i>	

- mède , 318.
- Pallas (la) des Athéniens , ou la Palès des anciens Sabins, l'Ifisdes Egyptiens, 206.
- Palilies, (les) 420.
- Pamylics, (fêtes des) signification de ce terme, 98.
- Pan ; origine de ce nom, 235.
- Patriarches (remarques sur les noms des) 32. Conformité des Payens avec les Hébreux, 5.
- Parnasse, (le) 311.
- Parques, (les) 315.
- Pégase, (le cheval) 310.
- Perfée & Andromède, 318.
- Phantômes, (naissance des) 340.
- Phaëton, Clymène, Cygnus & les Phaëtuses, 331.
- Phasis, fleuve à paillettes d'or, dans la Colchide, 325.
- Phéniciens (les) répandent par tout le venin de l'idolâtrie, 168.
- Phéniciens (pourquoi les noms des dieux font) 170.
- Phénix ; (le) origine de cette fable, 280.
- Phœbus, origine, 169.
- Phoques (les) chevaux marins de Prothée, 274.
- Picus, 156.
- Pleyades, (les) constellation, 266. & 289.
- Pluton, ou l'Osiris funébre, 73. & 148.
- Poseidon, 72.
- Principes ; (fausse doctrine des deux) son origine, 380.
- Prophétie de Jacob, expliquée fort simplement, 283.
- Proserpine ou Perséphone, 409.
- Protée & ses chevaux marins, 274.
- Pyramydes (les) d'Egypte, leur ancienne destination, 35.
- Python, 247.
- Python ou Typhon enchaîné, 378.
- Pythiennes, (origine des fêtes) 251.
- R
- Rabdomancie, 439.
- Religion (la) des an-

- ciens, la même que celle de Noé, 388.
- Représentation de l'ancien état, 103. & 232. Origine des représentations Dramatiques. 234.
- Rhoëa, l'Isis des Phrygiens, 197. & 347.
- Roi du ciel; reine du ciel; origine de ces termes, 172.
- S
- Sabianisme, 174.
- Sagesse des Egyptiens, 342.
- Sais, ville de l'ancienne Egypte, 344. Feux & brandons de Sais. Raison de ces anciens usages, *ibid.*
- Samotrace, (Cabires de) 302.
- Saturne, 346. & *suiv.* Ses liens, 354; on le prend pour Noé, *ibid.* pour Abraham, 355; pour le tems, 357.
- Satyres; (les) leur origine, 235.
- Scarabée symbole de l'air, 66.
- Sceptre de la tribu de Juda, 284.
- Sculpture (la) innocente dans son origine; pourquoi interdite depuis aux Hébreux, 371.
- Semaine, (origine de la) 464.
- Sémélé, vraie signification de ce nom, 224.
- Sérapis, 367.
- Serpent (le) symbole de la vie, 63. & 391. Divination par les Serpents, 447.
- Sibylles, (origine des) 478.
- Silène, précepteur de Bacchus, 238.
- Sirbon, (lac de) son bitume, 319.
- Sirènes (les) sont autant d'Isis, 336.
- Sistre, (le) 151.
- Sirius, 43.
- Soleil (le) représenté par un cercle, symbole de la divinité, 63. Le soleil confondu avec un homme mort, 143. Char du soleil, 177.
- Sphinx, (la) description; origine & usage de ce symbole, 54; son étymo-

518 T A B L E , &c.

logie, 56.	Tombeau de Jupiter dans l'île de Crète, 215.
Sphinx pourquoi ornement des termes, 56.	Thot, 42. & 276.
Symboles, (premier usage des) 25.	Triptolème, 411.
Sylvan, 238.	Torches de Cérés, 410.
Symboles (détail des) Egyptiens, 47.	Trident à la main d'Osiris, 71.
Symboles pris pour des monumens, 144.	Tyades, les Bacchantes, 237.
T	
Talismans, 480.	Typhon, 320. & 378.
Tau, croix en forme de T instrument à mesurer les crûes du Nil, 383.	V
Tayaut, le chien, 42. & 276.	Van ; (Horus enfant porté dans un) raison de cet usage, 112.
Thébes, pourquoi nommée ville de Dieu, 149 ; par qui fondée, 39.	Vents, (symboles des) 48.
Théogonie ou les symboles personifiés, 131.	Vénus la céleste, 199. la populaire, Isis, <i>ibid.</i>
Thesmophories, 420.	Vesta, (la) des Romains, 28.
Tophèt, vallée abominable par ses cruels sacrifices, 176.	Usages communs à toutes les nations, preuve de la vérité del'Histoire sainte, 5.
Thyafi, 233.	Vulcain, 258.
Titans, (les) 345. & <i>suiw.</i>	Z
Tité, ou Téthys, Isis, <i>ibid.</i>	Zodiaque, (invention du) 17 ; origine des noms de ses douze signes, <i>ibid.</i> & <i>suiw.</i>

Fin de la Table du I. Volume.

PRIVILEGE DU ROI.

L OUIS par la grace de Dieu , Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel ; Grand Conseil , Prevôt de Paris , Baillifs, Sénéchaux , leurs Lieutenans Civils , & autres nos Justiciers qu'il appartiendra , SALUT : Notre bien amé le Sieur Pluche Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage qui a pout titre : *L'Histoire du Ciel* , s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires , offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractères , suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes. A CES CAUSES , voulant favorablement traiter ledit Sieur Exposant : Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes , de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié , conjointement ou séparément , & autant de fois que bon lui semblera , & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de dix années consécutives , à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes , de quelque qualité & conditions qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance , comme aussi à tous Libraires , Imprimeurs & autres , d'imprimer , faire imprimer , vendre , faire vendre , débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé , en tout ni en partie , ni d'en faire aucuns Extraits , sous quelque prétexte que ce soit , d'augmentation , correction , changement de Titre ou autrement , sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant , ou de ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel - Dieu de Paris , & l'autre tiers audit Exposant , & de tous dépens , dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris , & ce dans trois mois de la date d'icelles ; Que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , & que l'impétrant se conformera en

tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1715. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée es mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres. Le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout-au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secrétaires, soit ajoutée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le vingtième jour du mois de Juin l'an de grace mil sept-cent trente huit, & de notre Règne le vingt-troisième. PAR LE ROY, en son Conseil
SAINSON.

Registré sur le Registre X. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 61. Fol. 53. conformément aux Réglemens, de 1713. qui fait défenses, Art. IV, à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, debiter, ou afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs, ou autrement, & à la charge de fournir à ladite Chambre huit exemplaires prescrits par l'Art. CVIII. du même Règlement. A Paris le 21. Juin 1738.
Signé, LANGLOIS, Syndic



